



447 D89d

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the Latest Date stamped below.

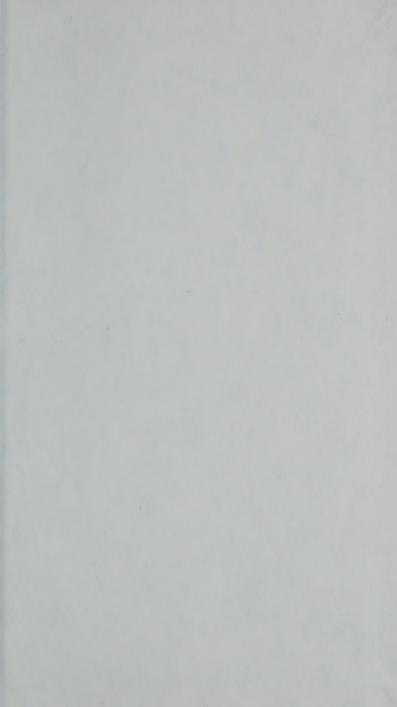
Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from

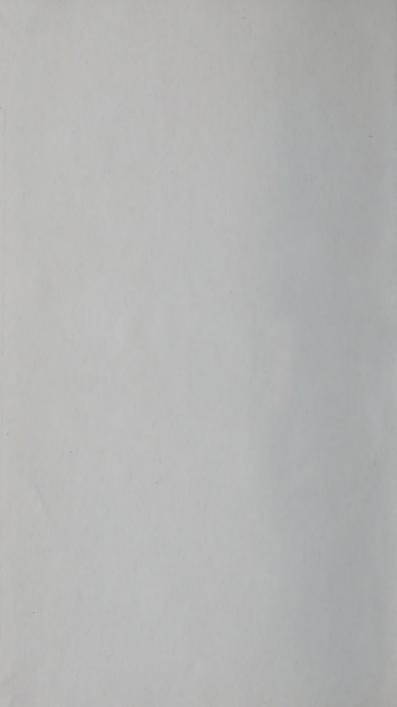
To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

L161-0-1096







DICTIONNAIRE 208

DU

PATOIS NORMAND

PAR

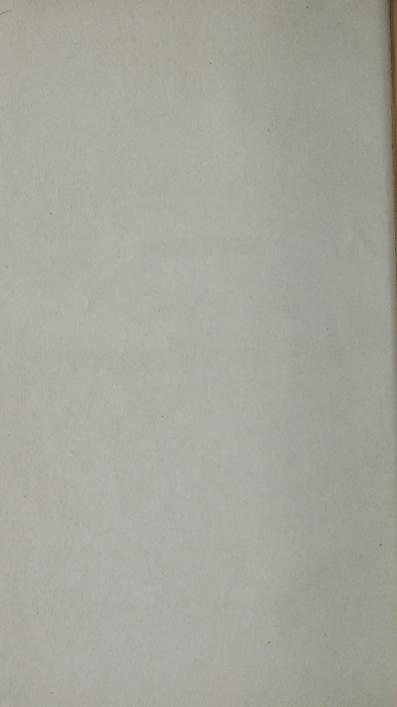
MM. ÉDÉLESTAND ET ALFRED DUMÉRIL

CAEN

B. MANCEL, LIBRAIRE, PUBLICATEUR

D'UNE COLLECTION D'OUVRAGES RELATIFS

A LA NOMANDIE.



DICTIONNAIRE

DU

PATOIS NORMAND

DICTIONNAME

PATOIS NORMAND

DICTIONNAIRE

DU

PATOIS NORMAND

PAR

MM. ÉDÉLESTAND ET ALFRED DUMÉRIL

CAEN

B. MANCEL, LIBRAIRE, PUBLICATEUR

D'UNE COLLECTION D'OUVRAGES RELATIFS

A LA NORMANDIE.

HHANNOFEBRE

447

PATOIS NORMAND

SANAGO CONTRACTOR AND ASSESSMENT OF

1.3.1

447 11896

IN

INTRODUCTION.

La philologie n'est plus cette science de pédant qui disséquait les mots et dissertait sur les particules ; elle retrouve dans les idiômes la généalogie des peuples et projette des clartés nouvelles dans la philosophie de l'histoire. Mieux compris, les prétendus hasards, qui semblaient concourir pêle-mêle à la formation des langues, sont devenus des lois intelligentes et logiques; les corruptions elles-mêmes sont expliquées et ramenées à des causes nécessaires. La variété et la mobilité des idiômes n'ont plus rien qui déroute la science; on sait que chaque langue est faite à l'image du peuple qui la produit, et qu'elle en partage toutes les destinées. Elle naît, se développe et se complète avec lui; puis, lorsqu'il a fait son temps, lorsque les liens qui en réunissaient tous les membres dans une société marchant au même but et travaillant en commun à la fortune de la même idée, viennent à se desserrer, la force de cohésion de la langue se relâche à son tour; les différents principes qui s'étaient coordonnés dans une sorte d'harmonie, s'exagèrent au détriment les uns des autres. Ici, le besoin de

clarté devient dominant et la syntaxe est profondément altérée par l'intrusion de particules et de mots auxiliaires qui n'ajoutent rien à la pensée; là, le vocabulaire paraît d'une pauvreté impuissante, et, sous prétexte de donner plus d'énergie à l'expression, on imagine des barbarismes prétentieux; ailleurs, on se persuade que la lenteur des constructions ne répond pas à la vivacité de la pensée, et des ellipses contraires à la nature de la langue s'y impatronisent violemment; les mots rejettent les lettres qui appesantissaient leur prononciation ou laissent derrière eux les désinences qui retardaient la marche de la phrase. Une fois faussée dans son esprit et altérée dans sa grammaire et dans son vocabulaire, la langue s'ouvre à toutes les importations étrangères et se barriole de tous les idiômes avec lesquels elle se trouve en contact. Bientôt ce n'est plus un moyen général d'exprimer ses idées qui appartient à toute une nation, mais un jargon individuel que chacun modifie à son gré et approprie à son usage. Cette décomposition de la langue précipite à son tour la ruine du peuple ; désormais sans unité et sans force, c'est une proie offerte à qui veut s'en saisir: il se dissout province par province, et son nom lui-même disparaît de l'histoire. Alors un travail de reconstitution commence; des intérêts communs se groupent et recomposent de nouveaux centres de vie; insensiblement le langage s'y généralise et s'organise; il contracte des habitudes de prononciation, adopte une construction systématique et reconnaît des règles de grammaire. S'il n'y a pas encore d'unité dans son esprit ni d'harmonie entre ses principes, si ce n'est pas un

idiôme complet qui satisfasse à tous les besoins de la pensée humaine, c'est déjà un patois qui, malgré son indigence, son irrégularité et ses incohérences, suffit aux nécessités de chaque jour. Un temps vient où les intérêts se compliquent, s'étendent, rapprochent des populations jusqu'alors divisées, et il se forme un langage intermédiaire qui facilite leurs communications. Ce mouvement d'agrégation s'élargit de plus en plus et continue jusqu'à ce que toutes ces parcelles de peuple se soient agglomérées dans une seule nation dont la langue incessamment modifiée devient également intelligible à tous ses chefs. Créée ainsi par les rapports et le mélange des patois, la langue commune participe de tous ; elle prend à l'un ses habitudes de prononciation, à l'autre ses tours de phrase; elle conserve les idiotismes d'un troisième, et comble, en puisant indistinctement dans tous, les lacunes qui existaient dans les différents vocabulaires. Cette composition, en quelque sorte chimique, des langues n'est point abandonnée à d'aveugles hasards; il faut bien sans doute reconnaître une large part aux circonstances et à des influences dont la philologie n'explique pas toujours la cause première; mais en s'appuyant sur l'histoire on peut au moins constater leur mode d'action et les effets qu'elles produisent.

Malgré cette fusion à l'usage de la classe élevée de la société, presque jamais les patois ne disparaissent entièrement; le peuple auquel ils suffisent les conserve avec obstination, et les savants sont obligés de les consulter pour connaître les éléments constitutifs de la langue et remonter à la forme primitive des mots. Leibnitz l'avait déjà reconnu avec cette profondeur de vues qu'il portait en toutes choses : « Il semble que toutes les langues ne sont que des variations, souvent bien embrouillées, des mêmes racines, mais qu'il est difficile de reconnaître à moins de comparer beaucoup de langues ensemble, sans négliger les jargons dont il serait bon que les savants de chaque pays prissent la peine de recueillir les mots particuliers (1). » Un savant dont les connaissances trop exclusivement classiques et quelques épigrammes plus spirituelles que justes ont souvent fait oublier l'érudition et le bon sens, ne craignait pas d'écrire en tête de son dictionnaire des Origines de la langue française: « Il faudroit sçavoir avec cela tous les divers idiômes de nos provinces et le langage de nos paysans parmy lesquels les langues se conservent plus longuement (2). » Les recherches consciencieuses de l'académicien Bonamy l'avaient amené à soutenir cette opinion dont il ne comprenait pas la cause : « C'est de la langue vulgaire des provinces que se sont formées les langues françoise, espagnole et italienne (3). » Enfin, un homme d'une bonne grâce infinie, qui avait peu appris ce qu'il savait le mieux et ne réfléchissait guère,

⁽¹⁾ Œuvres complètes, t. vi, P. II, p. 185.

⁽²⁾ Ménage, Origines de la langue françoise, Epitre dédicatoire à M. Du Puy, non paginée. Un des meilleurs esprits du dernier siècle, Turgot, disait aussi: Les dialectes ou patois usités dans les différentes provinces, qui n'ont pas subi autant de variations que les langues polies, ou qui du moins n'ont pas subi les mêmes, contiennent aussi nombre de mots étymologiques; c'est la qu'il faut chercher.

⁽³⁾ Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. xxiv, p. 597.

mais qui rêvait très-juste, M. Charles Nodier, a dit dans un de ses plus spirituels feuilletons: « Je pose donc en fait premièrement que l'étude des patois de la langue françoise, bien plus voisins des étymologies, bien plus fidèles à l'orthographe et à la prononciation antiques, est une introduction nécessaire à la connoissance de ses radicaux; secondement, que la clef de tous les radicaux et de tous les langages y est implicitement renfermée (1). »

Notre siècle doit une de ses gloires à cette intelligence de l'importance des patois. C'est en les étudiant et en comparant leurs divergences avec toute la patience du génie, que, malgré des conséquences beaucoup trop systématiques, M. Jakob Grimm est parvenu à reconstituer l'histoire de la langue allemande et à élever un des plus beaux monuments dont s'énorgueillisse la philologie européenne. La permutation des lettres et les modifications que subit la grammaire dans le passage d'une langue à une autre, ont enfin acquis une vraisemblance scientifique, et ont pu être ramenées à des lois qui, sans avoir cette fixité qu'on leur a témérairement attribuée, ont servi de base aux profonds travaux de M. Eugène Burnouf. En vain le zend s'était effacé de la mémoire des hommes et ne restait plus qu'à l'état d'énigme dans les livres de Zoroastre; M. Burnouf n'avait point besoin, pour le comprendre, de ces livres élémentaires, indispensables jusqu'ici aux plus savants philologues ; il l'a rapproché du sanscrit et du persan, auxquels il avait servi d'intermédiaire, et

⁽¹⁾ Le Temps, 10 mai 1834.

des obscurités impénétrables depuis des siècles à l'intelligence humaine se sont complètement dissipées. Un jeune homme tombé, au premier rang des travailleurs, martyr de la science, M. Fallot, fut le premier à sentir. quelle lumière les dialectes balbutiés au berceau de la langue française pouvaient répandre aussi sur son origine et sur son histoire : c'est l'idée originale et vraiment méritante de son livre. Malheureusement la mort ne lui a point permis de compléter sa tâche, et il était bien difficile de distinguer nettement et de caractériser d'une manière tranchée des patois qu'aucune œuvre littéraire n'avait fixés, et qui se fondaient par des gradations insensibles les uns dans les autres. Les poëtes dont l'origine était le mieux connue, n'offraient euxmêmes à cet égard que des renseignements bien incertains; souvent ils cherchaient à se concilier un auditoire ou des protecteurs habitués à une autre variété de langage, et les copistes qui nous ont conservé leurs compositions en rapprochaient même involontairement la prononciation et le style du dialecte qu'ils parlaient depuis leur enfance (4). D'inévitables erreurs durent donc échapper à M. Fallot, et en voulant les corriger, au risque d'en commettre de nouvelles, peut-être l'auteur du plus savant ouvrage que nous ayons sur les origines de notre langue, n'a-t-il pas suffisamment reconnu la difficulté de l'entreprise et l'ingénieuse initiative de son devancier. Mais il n'en a pas

⁽¹⁾ Comme on l'a déjà remarqué dans la Bibliothèque de l'Ecole des chartres, ne série, t. 11, p. 195, il existe à la Bibliothèque du Roi deux mss. de Froissart, nos 8318 et 9661, dont les formes sont entièrement différentes.

moins pleinement accepté le même point de départ, et l'étude des différents dialectes semblait désormais la première nécessité de toute philologie sérieuse.

Pour remettre en question ce fait fondamental de l'histoire des langues, il ne fallait rien moins que l'aventureuse publication de M. Génin sur les variations du langage français depuis le XIIe siècle. Quelques lecteurs étonnés de cette philologie à facettes, qui amuse comme un ouvrage d'imagination, ont oublié que le talent d'écrire ne prouvait pas nécessairement la justesse des idées, et le public, qui ne raisonne pas lui-même ses opinions, a la superstition du succès. Malheureusement la première condition d'un travail d'érudition n'est ni une polémique acérée qui ne songe qu'à donner de grands coups d'épée, sans s'inquiéter autrement du sujet de la bataille, ni un esprit infatigable, toujours prêt à illuminer l'air d'une gerbe d'étincelles; rien ne peut suppléer à une connaissance approfondie des faits et à l'appréciation réfléchie de leurs conséquences (4). Sans un point de départ in-

Puis fait porter quatre bancs en la place: La vunt sedeir cil ki s'deivent cumbatre.

par: Charlemagne fait disposer sur la place, en manière de champ clos, quatre bancs où vont s'asseoir ceux qui se doivent combattre. On ne se battait pas assis; Sedere avait pris pendant le moyen-âge la signification de Stare, comme M. Génin eût pu le voir dans la nouvelle édition de Du Cange, t. vi, p. 157, col. 1.

Faus, desléaus, Deu anemis, Ou avez-vous vostre asne mis?

Deu, Dev, n'est pas là pour desvé, Insensé, comme le dit M. Génin, p. 223,

⁽¹⁾ M. Génin s'est même dispensé d'apprendre notre vieille langue; ainsi, p. 217, il traduit

contestable et des moyens certains de reconnaître tous les changements survenus dans la prononciation pendant huit cents ans, l'entreprise de M. Génin était impossible; mais de telles difficultés, insolubles pour tout autre, ne pouvaient arrêter une intelligence si témérairement ingénieuse. Après avoir posé en principe l'uni-

note 1; cela signifie tout simplement Faux, déloyal, ennemi de Dieu. Il traduit p. 84:

Et dist Bouchart: C'est Hugues de Belin Qui lez nos terres vient ardoir et bruir.

Et Bouchaud répond: C'est Hugues de Belin qui vient brûler et tapager auprès de nos terres, au lieu de ; qui vient brûler et incendier nos terres au loin. Un autre passage, p. 241, est traduit d'une manière encore plus incroyable:

Dame, fist elle, je vieng a vos, C'une goute a ma fille el flanc: Si voloit de vostre vin blanc Et un seul de vos pains faitis; Mais que ce soit des plus petiz! Dieu merci, je suis si honteuse! Mais ainsi m'engesse la teuse Que le me covient demander! Je ne soi onques truander.

Madame, dit-elle, je viens à vous, car ma fille a la goutte (lisez une dou-leur) au côté; elle voudrait de votre vin blanc et un seul de vos jolis pains (lisez de vos pains blancs); pourvu que ce soit un des plus petits! Dieu merci, je suis si honteuse! Mais ainsi m'angoisse la toux, comme il est vrai que je suis réduite à vous le demander. Je ne sus jamais truander.— Il est par trop évident qu'il fallait traduire ainsi les derniers vers : Mais, je vous prie, un des plus petits! Dieu merci, je suis si honteuse! Mais la pauvre fille me tourmente tellement qu'il me faut vous le demander : je n'ai jamais su mendier. Tout cela est digne d'un philologue qui a dit, p. 542, que les Anglais nous ont pris les trois quarts de leur langue, et qui nous reprochait dernièrement d'avoir cherché à corriger par la comparaison des différents textes, les erreurs qui se glissaient toujours dans les mss. du XII° siècle, au lieu d'en avoir tout simplement choisi un bon et laissé de côté tous les autres; Nouvelle revue encyclopédique, t. 111, p. 558.

té primitive du français (4), il déclare « qu'il a été fondé avec une logique admirable et dans un système d'ensemble aussi régulier que vaste (2), » et ajoute : « L'étude du vieux-français, celle de toutes les langues, je pense, mène à reconnaître ce phénomène étrange, qu'une langue, à son origine, est régulière, logique dans toutes ses parties, et, à son point de perfection, pleine d'inconséquences et d'irrégularités (3). » On doit, selon lui, « ne s'attacher qu'à la langue parlée; la première tâche de quiconque veut travailler utilement sur notre vieille langue est de déterminer le rapport de l'orthographe à la prononciation (4); » et les consonnances de nos vieilles poésies nous en donnent un moyen que ne peut fausser aucune différence locale de prononciation (5), parce que « les patois n'ont jamais existé que comme langage, et nulle part à l'état de langue littéraire écrite (6). » Nous apprécions trop peu le plaisir de surprendre un écrivain de talent en flagrant délit de contradiction pour rechercher curieusement s'il ne s'est

⁽¹⁾ P. xv.

⁽²⁾ P. XIX. Ce qui ne l'empêche pas de dire, p. 48 : C'est un des nombreux abus d'un temps où il n'existait point de Code pour la grammaire, ni pour l'orthographe, et p. 52 : Nos pères écrivaient *chalt* et prononçaient *caud* : cela vient de ce que rien n'était fixé, pas plus la forme des mots que la valeur des lettres et la nécessité des règles.

⁽³⁾ P. 204. M. Génin a oublié de nous dire en quoi consistait la perfection d'une langue.

⁽⁴⁾ P. XII.

⁽⁵⁾ P. xvIII; nous ne parlons pas des discordances d'orthographe qu'il indique aussi. Ce singulier moyen ne deviendrait sérieux que si l'on venait au monde avec la conviction de l'unité et de la régularité de la langue, non plus seulement à son berceau, mais à toutes les époques de son histoire.

⁽⁶⁾ P. 271.

point glissé dans le livre de M. Génin quelques passages qui démentent son système; nous aimons mieux l'aborder de front et lui opposer des raisons générales et s'adressant directement aux choses.

Un célèbre philologue, qui s'était mis au service d'un patriotisme de localité, avec sa volonté opiniâtre et son ancien esprit d'avocat, avait déjà prétendu qu'une seule et même langue était née partout du mélange inégal du latin avec des idiômes différents. Mais tous les savants qui ne se laissaient point éblouir par la renommée de M. Raynouard et son érudition pro domo, s'étaient refusés à croire que des influences philologiques diverses aient pu introduire dans la même langue des altérations semblables et la reconstituer d'après des principes identiques. Ils savaient à priori qu'il était radicalement impossible que le provençal eût servi de temps d'arrêt entre le latin et toutes les langues modernes de l'Europe latine. Malgré un assez grand appareil de science, cette singulière prétention n'avait aucune autre base qu'une malheureuse confusion. Pour les distinguer des patois allemands, on appelait également le provençal et toutes les autres corruptions du latin langues romanes (1), et M. Raynouard avait admis une fois pour toutes que ce vieux roman ne pouvait être que l'idiôme des troubadours.

Le système de M. Génin repose sur une méprise semblable : il a vu mentionner avec honneur, dans plusieurs écrivains du XII° siècle, une langue française, et

⁽¹⁾ Voyez notre Histoire de la poésie scandinave, prolégomènes, p. 185-187.

cette simple dénomination lui a paru une preuve suffisante qu'elle était parlée dans toute la France. S'il eût été moins épris des idées paradoxales, un esprit aussi pénétrant eût certainement compris avant tout examen, que, dans un pays étendu, divisé en cent provinces, soumises chacune à une administration et à une législation particulières, et trop isolées les unes des autres par une histoire et des intérêts différents pour qu'il s'y établît un centre intellectuel et une littérature générale, il ne pouvait exister d'idiôme commun à tout le territoire. A défaut de connaissances théoriques sur la formation des langues, une étude réfléchie des faits aurait dû lui apprendre que cette prétendue langue française n'était que le dialecte usité dans l'Île-de-France (1). Benois disait, dans sa Chronique rimée, en parlant de Louis d'Outremer:

> Vait s'en vers France e Louneis, E si enmeine ses Franceis (2).

Ce Louneis, que le poète distingue ainsi de la France, est le pays de Laon, en Picardie, que les derniers Karlingiens se plurent à habiter. Aimés de Varennes, qui

Gerpent Paris e tote France; S'unt Normendie trespassée, Puis entrerent en mer salée, En Engleterre pristrent port.

⁽¹⁾ L'Ile-de-France se composait du pays compris entre la Marne, la Seine, l'Oise, le Valois et le Mulcien. Dans l'origine, ce pays s'étendait vers le nord-est, jusqu'aux rivières d'Aisne et d'Ourcq, et formait à peu près une île. Telle est l'origine du nom donné à ce pays; M. Guérard, Annuaire historique de la Société de l'histoire de France pour 1837, p. 104.

⁽²⁾ L. II, v. 15598. Nous ajouterons un autre témoignage, Ibid., v. 4491:

écrivait dans le Lyonnais, disait, dans son Roman de Florimont:

Il ne fu mie fait en France, Mais, en la lengue des Francois, Le fist Aimes en Lionnois (†).

Un passage de Raimbert, de Paris, est encore plus significatif; pour donner une haute idée de la puissance de Braiher, il lui fait dire;

Si calens Chartres, et Estanpes, et Blois, Et tot Pontieu, Berriu et Gastinois, France, Vimeu et tot le Vermendois (2).

Les étrangers eux-mêmes désignèrent pendant longtemps les sujets des rois de France par le nom des différentes provinces du royaume. Guillaume, comte de Poitiers, disait au commencement du XII^e siècle:

> Anc non ac Norman ní Frances, Dins mon ostau (3);

et Bertran de Born s'écriait à une époque encore plus rapprochée de nous :

> Ben an camjat honor per avoleza, Segon qu'aug dir, Berguonhon e Francey (4).

- (1) M. P. Paris, Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi, t. 112, p. 13.
- (2) Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 11163. Nous ajouterons une autre citation d'autant plus remarquable qu'elle ne remonte qu'au XVe siècle:

Il ara les François et ceulx

Qui se dient de Picardie.

Comment la fille du roy de Hongrie se copa la main dans le Théâtre français au moyen-âge, p. 502.

Voyez aussi la Chronique ascendante des Ducs de Normandie, attribuée sans raison suffisante à Wace, v. 5, et un passage du Roman d'Anseis rapporté dans le Bulletin de l'Académie royale de Bruxelles, 1838, p. 304.

- (3) FARAY UN VERS, dans Rochegude, Parnasse occitanien, t 1, p. 1.
- (4) Pus Li Baron, dans Raynouard, Choix des poésies des Troubadours, t. 1v, p. 170.

On finit cependant par donner indistinctement le nom de Français à tous les habitants du royaume de France; mais on ne saurait rien en conclure contre la persistance d'un dialecte propre à chaque province. Ce n'était là qu'une forme de langage amenée ou par ce besoin instinctif d'unité qui fut pendant si longtemps l'âme de notre histoire, ou par une ignorance grossière. Ainsi, pour en citer un exemple, qui rend l'autorité de tous les autres bien justement suspecte, nous lisons dans l'Historia Roderici Didaci, dont le manuscrit a les caractères ordinaires du XIIIe siècle : « Si autem exieris ad nos in plano et separaveris te a monte tuo, eris ipse Rodericus, quem dicunt Bellatorem et Campeatorem. Si autem hoc factum nolueris, eris talis qualem dicunt in vulgo Castellani Alevoso et in vulgo Francorum Bauzador et Fraudator (1). » Ces deux derniers mots signifient en provençal Trompeur, Déloyal, et n'ont jamais appartenu à la langue française.

Que, chez un peuple aussi grossier que l'étaient les Ibères, des idiômes divers se soient subdivisés en patois différents (2), on peut croire complaisamment que la barbarie seule empêcha l'unité de s'y établir et se refuser à en rien conclure. Mais ces dialectes plus archaïques et plus usuels se retrouvent également chez les peuples qu'une religion toute natio-

⁽¹⁾ Risco, La Castilla y el mas famoso Castellano, app. p. xxxiv.

⁽²⁾ Και οἱ ἀλλοι δ'Ί6ερες χρωνται γραμματική, οὐ μια ἰδεα, οὐ δε γαρ γλωττή ἰδια; Strabon, Géographie, l. III., édit. Paris, 1620, in-fol., p. 159.

nale et une civilisation fortement centralisatrice relient en un faisceau plus compact; le langage n'y peut conserver longtemps son unité primitive: la diversité des conditions, des rapports avec les étrangers et des anciens idiômes de chaque province y introduit bientôt des différences qui s'étendent, se généralisent et, après un temps plus ou moins long, constituent de véritables patois.

A Rome, où une démocratie sans cesse en action rassemblait, pour ainsi dire, d'une manière permanente, tous les citoyens sur la place publique, Cicéron reconnaissait l'existence d'une langue particulière au peuple (4). Malgré l'extrême fractionnement des états et tous les dialectes que leur ombrageuse indépendance avait créés (2), il y avait aussi en Grèce des patois populaires (3), où les poètes comiques retrempaient leur verve (4). La langue hébraïque, dont l'origine divine et les traditions d'une psalmodie exclusivement confiée à une caste sacerdotale, plaçaient la pureté sous la sauve-garde de la religion, était elle-même profon-

⁽¹⁾ Te divitem futurum, id utrum romano more locutus sit, bene nummatum te futurum; Epistolae ad familiares, l. vii, let. 16. Quintilien appelle ce langage romain quotidianus, Végèce pedestris, Sidonius Apollinaris usualis et une foule d'écrivains rusticus.

⁽²⁾ Plura illis loquendi genera... quod alias vitiosum, alias item rectum est, dit Quintilien, *De institutione oratoria*, l. 1, ch. 5, et Lanzi est allé jusqu'à dire: Ogni citta, ogn'isola ebbe idiotismi non comuni alla nazione; *Saggio di lingua etrusca*, t. I, p. 402.

⁽³⁾ Ονοματα πολιτικα.

⁽⁴⁾ Les savants avaient même fait sur ce sujet des livres qui malheureusement sont perdus ; voyez Fabricius, *Bibliotheca graeca*, l. iv. ch. 17, p. 556.

dément modifiée. C'est saint Jérôme qui nous l'assure: « Hebraeis, pro voluntate lectorum atque varietate regionum, eadem verba diversis sonis atque accentibus proferuntur. » Cette uniformité de langage, à laquelle nous attachons avec raison une si grande importance politique et littéraire, resta pendant longtemps tellement étrangère aux nations les plus civilisées que l'écriture des langues sémitiques ne chercha pas même à exprimer les voyelles, et quand, à une époque relativement bien récente, on voulut en fixer la prononciation par une sorte de notation phonétique, il fut impossible de lui donner une valeur régulière. Fata valet A vel E, damma o vel u; kesra valet i vel E, dit Morinus (1), et il n'indique pas encore tous les sons que ces signes expriment, même dans la langue littéraire. Vers la fin du premier siècle de notre ère, l'exact Quintilien écrivait déjà: « aliud esse latine, aliud grammatice loqui (2). » Les altérations étaient naturellement bien plus profondes dans les provinces qu'au cœur de l'État, où la conservation des formes républicaines et les exercices judiciaires en plein air maintenaient sinon la pureté, au moins l'unité de la langue. Dès le IVe siècle, selon saint Jérôme : « Ipsa latinitas et regionibus quotidie mutabatur et tempore (3). » Ces corruptions étaient soumises à des règles systématiques, comme le prouve ce passage si remarquable de saint

⁽¹⁾ Exercitationes de lingua primaeva, p. 434: le zeber, le pisch et le zihr des Persans expriment aussi des sons tout-à-fait différents.

⁽²⁾ De institutione oratoria, 1. 1, ch. 6.

⁽³⁾ Epistola ad Galatas, 1. II, préf.

Augustin: « PIerumque loquendi consuetudo vulgaris utilior est significandis rebus, quam integritas literata (1). » Les différentes invasions qui, en se succédant pendant plus de cinq cents ans dans les Gaules, y apportaient incessamment de nouveaux éléments de corruption, empêchèrent sans doute le langage du peuple de se reformer aussi vite en une langue régulière: mais on y trouve des traces de patois dans les premières années du Ve siècle (2), et Alcuin, le savant de la cour de Charlemagne, nous en atteste l'existence: « Literata quae scribi potest; illiterata quae scribi non potest (3).» Bientôt cette langue, dont il parle avec tant de dédain et que, en sa qualité d'anglo-saxon, probablement il connaissait mal, devint assez étendue, nous dirions volontiers assez générale, pour que les conciles enjoignissent aux ecclésiastiques de s'en servir dans leurs prédications (4). Ce n'était donc plus un jargon informe, trop indigent pour suffire à tous les besoins de la pensée, mais une véritable langue que l'on cultivait avec soin et qui avait déjà des prétentions littéraires, puisque saint Gérard louait son maître saint Adalhart, qui naquit en 750, de

⁽¹⁾ Doctrina christiana, l. II; nous citons ce passage d'après les Eléments carlingiens de M. Barrois, et nous devons dire que nous n'avons pu le trouver à la place qu'ils indiquent.

⁽²⁾ Sedebat autem sanctus Martinus in sellula rusticana, ut est in usibus servulorum, quas nos rustici Galli *Trepetias*, vos vero scholastici, aut certe tu qui de Graecia venis, *Tripodas* nuncupatis; Severus Sulpitius, *De Vita sancti Martini*, p. 443, éd. de 1709.

⁽³⁾ Opera, t. II, p. 268.

⁽⁴⁾ Les conciles de Tours et de Reims, en 812; de Strasbourg, en 842; de Mayence, en 857; dans Labbe, Sacro-sancta concilia, t. vii, col. 1249, 1256, 1265 et t. viii, col. 42.

l'avoir parlée avec assez de perfection pour faire croire qu'il n'en savait aucune autre (1).

De ces altérations, de plus en plus étendues, du latin sortirent tous les patois romans. Il y a déjà cent ans que Maffei le reconnut pour ceux de l'Italie (2), et les études, vraisemblablement indépendantes d'Oberlin, le conduisirent aux mêmes résultats pour les nôtres: « Le patois des différentes provinces de la France, fort différent en lui-même, remonte, quant à son origine, partout aux changements que la langue latine, introduite autrefois dans les Gaules par les Romains et corrompue ensuite en rustique et romane, eut à essuyer depuis le XI ou XIIe siècle environ (3). » Trop perspicace pour tomber dans l'étrange erreur de date qui s'est glissée à la fin de ce passage, M. Génin en a, peut-être sans le vouloir, confirmé l'assertion capitale, mais en restituant aux patois une plus haute antiquité de cinq ou six siècles. « Les patois, » dit-il, « ont leurs racines situées beaucoup plus profondément que celles de la langue française. Il faudrait creuser jusqu'aux idiômes usités dans chaque province avant la conquête latine, en commençant par replacer cette province dans l'ensemble politique dont elle était un

⁽¹⁾ Qui si vulgari, id est romana, lingua loqueretur omnium aliarum putaretur inscius; si vero theutonica, enitebat perfectius; si latina, in nulla omnino absolutius; *Acta Sanctorum*, janvier, t. 1, p. 446.

⁽²⁾ Certa cosa essendo che i nostri odierni dialetti non altronde si formarono che dal diverso modo di prononziare negli antichi tempi, e di parlar popolarmente il latino; Verona illustrata, dans Muratori, Antiquitates italicae medii aevi, t. II, col. 1043.

⁽⁵⁾ Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban de la Roche, p. 3.

élément (1). » Cette corruption des langues par leur contact avec d'autres idiômes, et leur reconstitution à l'aide des éléments divers que l'histoire de chaque province y avait mêlés, sont des faits trop naturels pour avoir besoin de témoignages authentiques (2). L'existence et la variété des dialectes furent pendant longtemps trop indifférentes pour être remarquées; mais il arriva, en 842, qu'une défiance réciproque obligea les fils de Louis-le-Débonnaire de prendre leur armée à témoin de leurs engagements, et, pour être entendus de leurs soldats, ils s'exprimèrent dans la langue usuelle du pays (patrius sermo), dans celle qu'avaient parlée leurs pères (3). Cette origine du mot Patois, que confirment si heureusement ces vers un peu ironiques de Jehan de Meung:

Si m'escuse de mon langage Rude, malostru et sauvage; Car nes ne sui pas de Paris, Ne si cointes com fu Paris, Mais me raporte et me compere

(1) P. 272.

(2) Nous citerons seulement un passage fort curieux d'Ovide :

Mixta sit hace quamvis inter Grajosque Getasque,
E male pacatis plus trahit ora Getis:
In paucis remanent grajae vestigia linguae,
Hace quoque jam getico barbara facta sono.

Pontica, l. v. él. 7.

Voilà les premiers germes de la langue romane que l'on parle encore en Valachie.

(3) Ces serments nous ont été conservés par Nithard, l. III, ch. 5 ; un fac-simile a été inséré par Roquefort dans son Glossaire de la langue romane, t. 1, p. xx.

Au parler que m'aprist ma mere, A Méun quant je l'alaitoie (4) ;

cette origine, disions-nous, explique pourquoi l'on donnait par opposition le nom de Clerkois au français qui était enseigné dans les écoles. Li quas pecchie de pareche, c'on apele en clerkois Accide, dit un vieux manuscrit cité par du Cange (2), et, pour rendre toute incertitude impossible, ce mot Accide vient évidemment du grec Azndeia. Mais une volonté opiniatre de conserver au langage toute sa pureté archaïque n'empêchait point des altérations journalières de le modifier profondément. Des radicaux celtiques et germains s'y étaient impatronisés; les flexions en avaient insensiblement disparu, et des populations, jadis latines, qui croyaient toujours parler le langage de leurs ancêtres, en étaient venues à ne plus pouvoir se comprendre. Un naif chroniqueur nous apprend que les moines d'un monastère, situé dans le Boulonnais, souffraient impatiemment, dans le XIIe siècle, leur dépendance d'une abbave du Poitou, à cause de la différence des langues (3). Quelques années seulement après, Quesnes de Béthune s'écriait dans une de ses plus jolies chansons:

> La roïne ne fit pas que courtoise Qui me reprist, elle et ses fiex li rois; Encoir ne soit ma parole francoise, Si la puet on bien entendre en francois;

⁽¹⁾ M. Paris, Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi, t. v, p. 45.

⁽²⁾ T. 1, p. 51, col. 2, éd. de M. Henschel.

⁽⁵⁾ Propter linguarum dissonantiam; dans d'Achery, Spicilegium, t. 1x, p. 430.

Ne cil ne sont bien appris ne cortois Qui m'ont reprist, si j'ai dit mot d'Artois, Car je ne fus pas norriz a Pontoise (4).

Roger Bacon écrivait dans le XIIIe siècle: « Namet idiomata ejusdem linguae variantur apud diversos, sicut patet de lingua gallicana, quae apud Gallicos, et Picardos, et Normannos, et Burgundos multiplici variatur idiomate. Et quod proprie dicitur in idiomate Picardorum horrescit apud Burgundos, imo apud Gallicos viciniores (2). » En 1318, on traduisait en patois picard des actes royaux rédigés dans le dialecte de l'Ile-de-France (3), et de nombreuses copies, conservées aux archives du royaume, prouvent que ces transcriptions corrigées et appropriées au langage de chaque localité avaient lieu dans toute la France (4). Il était résulté de cette multitude de patois un tel arbitraire d'expression, que la parole ne parvenait plus à rendre la pensée intelligible. L'auteur de l'Image du monde disait au commencement du second livre:

Maintes coses sont en romans

⁽¹⁾ Romancéro françois, p. 83.

⁽²⁾ Opus majus, P. III, p. 44, éd. de 1733. Gallici signifie ici les habitants de l'Île-de-France et ajoute une nouvelle preuve à celles que nous avons déjà données, p.xi-xii. Une lettre que saint Bernard écrivit de Clairvaux dans les premières années du XIIe siècle, aux moines d'Autun, n'est pas moins précise: Nec tamen mirum quia, et multis terrarum spatiis, et diversis provinciis, et dissimilibus linguis ab invicem distamus; Lettre LXVII, Opera, t. IV, p. 173, éd. de 1642.

⁽³⁾ Delpit, Rapport sur les archives municipales de la ville d'Amiens, cité par M. Le Roux de Lincy, Les quatre livres des Rois, Introd. p. LXVIII.

⁽⁴⁾ Michelant, Li romans d'Alixandre, Préf. p. xiv.

Dont cascuns n'entent pas le sens, Encor sace il bien le langage (4).

Et on lit dans la préface d'une traduction des psaumes dont l'écriture a les caractères ordinaires de la fin du XIV° siècle : « Et pour ceu que nulz ne tient en son parleir ne rigle certenne, mesure ne raison, est laingue romance si corrumpue qu'a poinne li uns entend l'aultre; et a poinne peut on trouveir ajourd'ieu persone qui saiche escrire, anteir ne prononcieir en une meismes semblant menieire, mais escript, ante et prononce li uns en une guise, et li aultre en une aultre (2). »

Ce n'est pas seulement le corps qui, par une loi providentielle, aspire au plaisir, l'intelligence éprouve les mêmes besoins, et trouve aussi dans sa propre force la puissance de les satisfaire. Les sauvages le plus péniblement préoccupés des premières nécessités de la vie, aiment eux-mêmes à redire des chants grossiers qui les soutiennent dans leurs fatigues et marquent le mouvement des danses par lesquelles ils les oublient. Lors donc qu'il ne s'agirait pas d'un peuple aussi naturellement gai et aussi amoureux du plaisir, on pourrait assurer que chaque province avait une sorte de poésie à l'usage de ses habitants, et par conséquent rédigée dans leur langage. En vain l'ignorance générale de l'écriture, la rareté des matières premières et surtout l'inutilité

⁽¹⁾ B. R. nº 7991², non paginé; le poëme fut composé ou plutôt transcrit en 1244.

⁽²⁾ B. Mazarine, nº T., 798, fol. 2, verso. Roquesort avait déjà cité cette curieuse présace dans son *Glossaire*, t. n, p. 492, d'après un autre ms. fort différent, qu'il croyait aussi du XIVe siècle; ce qui prouverait qu'elle est plus ancienne.

d'écrire une littérature exclusivement destinée aux gens qui ne savaient pas lire, en auraient-elles empêché les moindres vestiges de parvenir jusqu'à nous, l'existence littéraire de nos différents dialectes n'en serait pas moins certaine; l'histoire de la poésie de tous les peuples ne permettrait pas d'en douter. Les vieux poëmes allemands se distinguent presque tous par une orthographe ou des formes grammaticales particulières, qu'on ne saurait attribuer au caprice des auteurs, et les nombreux patois de l'Italie s'enorgueillissent d'une littérature qui ne le cède ni en richesse ni en talent à celle de bien des langues, polies par la classe la plus élégante de la société (1). Il y eut même un pays où, sous l'influence d'un esprit sensible à la beauté et d'une civilisation aussi zélée gardienne de l'indépendance des villes que de la liberté des individus, les dialectes conservèrent leur pureté dans la bouche des gens éclairés, et acquirent des développements assez complets pour suffire à toutes les nécessités des grandes compositions littéraires. Les principaux dialectes de la Grèce concoururent également à la gloire de sa littérature ; si les Homérides et Hérodote avaient donné la préférence à l'ionien, elle dut au dorien l'élévation de Pindare et la grâce énergique de Théocrite; à l'éolien et à l'attique les vers brûlants de Sapho, la profondeur politique de Thucydide, et les inimitables beautés de son théatre (2).

⁽¹⁾ Voyez Adelung, Mithridates, t. II, p. 496-534; Fernow, Ræmischen Studien, t. III, p. 211-545 et le Catalogue de la bibliothèque de M. Libri, nºs 152-171 et 1611-1759.

⁽²⁾ Voyez M. Peyron, Origine de i tre illustri dialetti greci parangonata

Mais, comme en France, pendant le moyen-âge, ses habiles écrivains ne se servaient pas des formes spéciales à une ville, ils fondaient ensemble les plus rapprochées et en formaient une langue moyenne qui devenait agréable à un plus grand nombre d'intelligences. Ainsi, par exemple, le dorien de Pindare diffère beaucoup des inscriptions béotiennes, et l'ionien d'Hérodote était un composé littéraire des quatre variétés qu'il a lui-même signalées. Sans doute les trouvères qui travaillaient pour les hauts barons cherchaient à leur plaire en se servant de la langue qui leur agréait davantage; mais il y avait à côté, au-dessous si l'on veut, une littérature faite pour le peuple, dont les auteurs choisissaient aussi le langage qu'il entendait le mieux. Les traductions recommandées par les conciles étaient certainement dans la langue la plus accessible au grand nombre (1), et d'heureux hazards nous ont conservé plusieurs compositions dont les formes dialectales sont trop fortement marquées pour être méconnues. Les Voyages d'Outremer du comte de Ponthieu ont des formes picardes très prononcées, qui se retrouvent adoucies dans les fabliaux d'Eustache d'Amiens et de Jean de Boves. Les Miracles de la Vierge par Gautier de Coinsy sont écrits en bouguignon (2), et Margue-

con quella dell' eloquio illustre italiano, dans les Mémoires de l'Acadénie de Turin, série II, t. 1, et M. Ahrens, De graecae linguae dialectis.

⁽¹⁾ Ils le disaient eux-mêmes: Quo facilius cuncti possint intelligere quae dicuntur; dans Labbe, Sacrosancta concilia, t. vn, col. 1265. L'article 15 du De officio praedicatorum est encore plus positif: Quod bene vulgaris populus intelligere possit; dans Baluze, Capitularia regum Francorum, année 813.

⁽²⁾ Probablement en haut-bourguignon; nous ne parlons que de la leçon

rite de Duyn se servait probablement du dauphinois (1). Souvent même cette appréciation des dialectes n'est pas une simple conjecture que leur mélange et les altérations des copistes rendent toujours un peu incertaine. La préface du psautier dont nous avons déjà parlé, commence ainsi : « Vez ci lou psaultier, dou latin trait et translateit en romans, en laingue lorenne, selone la veriteit commune et selone lou commun laingaige (2). » Borel nous a conservé une vieille chanson en langue de Cahors (3). Sébastien Mamerot se vantait encore dans le XVe siècle d'écrire en vray soissonnois, et Jean Lemaire disait vers le même temps des habitants du Brabant, dont la littérature populaire est si riche: « Ceux-ci parlent le vieil langage gallique que nous apellons wallon ou romand, et en usons en Hainaut, Cambresis, Artois, Namur, Liége, Lorraine, Ardennes et en Roman-Brabant, et est beaucoup différent du françois (4) ».

S'il nous est resté si peu d'ouvrages écrits en patois, c'est que les scribes étaient ordinairement des gens lettrés qui ne se bornaient même pas à changer le style et l'orthographe (5). Comme le dit fort bien Pasquier, les copies des anciens manuscrits étaient « diversifiées en autant de langages, comme il y avoit eu diversité de

du ms. B. R. nº 7208, qui est daté de 1209, car ainsi, qu'on le verra tout à l'heure, les copistes apportaient même involontairement de grands changements dans les textes originaux.

⁽¹⁾ Histoire littéraire de la France, t. xx, p. 312, 313, 314, 319 et 320.

⁽²⁾ B. Mazarine, nº T, 798, fol. 1, verso.

⁽³⁾ Thrésor des recherches et antiquités gauloises, p. 229.

⁽⁴⁾ Illustration des Gaules, 1. 1, ch. 16.

⁽⁵⁾ Histoire littéraire, t. xvIII, p. 743, note.

temps: car les copistes copioient les bons livres, non selon la naïfve langue de l'auteur, ains selon la leur (1).» Non seulement la langue de l'Ile-de-France se perfectionna plus rapidement que les autres, mais l'autorité chaque jour plus étendue du pouvoir royal et les nombreux jongleurs qu'une cour riche et avide de plaisir attirait autour d'elle, par le double attrait de l'intérêt et de la gloire, la rendirent bientôt dominante; et les copistes qui se piquaient de beau langage, cherchèrent même involontairement à en rapprocher le dialecte des manuscrits qu'ils étaient chargés de reproduire. Cette supériorité du patois de Paris résulte si naturellement du siége du gouvernement et des grands encouragements qu'y trouvaient les poètes que nous en citerons seulement une preuve positive. Dans une Vie de saint Thomas Becket, qu'il termina en 1174, trois ans après son martyre, Garnier de Pont-Sainte-Maxence s'écriait avec orgueil:

Mis languages est buens, car en France fui nez (2).

En vain compterait-on sur la rime et sur la mesure pour corriger les altérations et les corruptions des manuscrits ; la versification était aussi peu fixée que la langue, et, selon le besoin du moment, le poète disjoignait les diphtongues, contractait violemment les syllabes qui excédaient le moule de son vers et soumet-

⁽¹⁾ Recherches de la France, l. viii, ch. 3. La B. R. possède quatre exemplaires du Roman de Godefroy de Bouillon, et il y en a deux en rouchi, un en bourguignon et un en picard.

⁽²⁾ Bibliothèque de l'Ecole des chartes, t. IV. p. 210.

tait les finales aux modifications les plus arbitraires. M. Génin lui-même l'a reconnu dans un de ces moments où le bon sens naturel l'emporte sur les malheureuses nécessités d'un système : « Un point bien plus important était la permission d'altérer les mots dans leur terminaison pour le besoin de la rime, et dans le nombre de leurs syllabes pour le besoin de la mesure (4).» Les exemples de ce despotisme de la versification sont trop fréquents pour que nous en indiquions un grand nombre; on peut les multiplier en ouvrant nos vieux poëmes à peu près au hasard. Raimbert disait dans la Chevalerie Ogier de Dannemarche:

Et dist Braihier: Or oi mult lais gabois; Oy l'ai dire Alemans et Thiois (2).

Quoique ces lignes se suivent immédiatement, oi ne peut avoir qu'une syllabe dans la première, et la mesure force de lui en donner deux dans la seconde. Les noms propres étaient subordonnés comme les autres mots à ces exigences du rhythme; dans la Chanson d'Antioche dont M. Paris va publier une aussi bonne édition qu'on peut l'attendre de son exactitude et de sa science, Graindor dit:

Jherusalem l'apele qui droit la veut nomer (3),

Conter l'avez oi assez.

et ibidem, v. 2383:

Se tu vels, si m'en giéte un poi, Et dist Tybert: Merveilles oi.

(3) Ch. I, v. 7.

⁽¹⁾ P. 239; voyez aussi la suite de ce passage et les p. 211 et 245.

⁽²⁾ V. 11196. La même licence se trouve dans le Roman de Renart; il y a, t. 1, p. 89, v. 2374:

et cinq vers seulement plus bas, il écrit sans façon:

Huimais pores oir de Jhersalem parler.

Les finales accentuées du participe et les pronoms eux-mêmes étaient modifiés sans aucun souci des plus fortes habitudes de l'oreille :

> Conbatuz s'est ; ce ne sai gié Sé Erec a son duel vangié (1),

disait Chrestien de Troyes, et Gautier de Coinsy allait jusqu'à rendre muet un monosyllabe indispensable au sens de la phrase:

De l'espine ist la rose et la fleurs de la ronce ; Véoir moult bien devroient li murtrier larron ce (2).

Tant de libertés avec la langue ne suffisaient même pas toujours; quand la rime devenait trop rebelle, on lui substituait l'assonance, Alexandre du Pont ne craignait pas de dire dans une pièce où la consonnance était systématiquement cherchée:

De hiel éage estes encore, Grans renommée de vous vole (3).

Le choix des rimes n'eût-il pas été habituellement subordonné à toutes les différences des dialectes, il faudrait donc le reconnaître : la versification n'offre aucun moyen de déterminer avec certitude la prononciation du vieux-français, et cependant Vauquelin de la Fres-

⁽¹⁾ Chrestien de Troyes, Erec et Enide, B. R. fonds Cangé, nº 75, fol. 5, rº, col. 2, v. 43.

⁽²⁾ B. R. fonds de la Vallière, nº 85, fol 291.

⁽³⁾ Roman de Mahomet, v. 1663.

naye disait encore, dans la seconde moitié du XVI° siècle:

Car, depuis quarante ans, desjà quatre ou cinq fois, La façon a changé de parler en françois (1).

Si l'on en juge par les irrégularités de l'orthographe, et toutes les lettres muettes qui la surchargeaient de leurs superfluités, ces modifications ont dû souvent être aussi bien profondes. D'ailleurs, une langue ne se complète qu'avec le temps, en empruntant à d'autres idiômes les mots qui lui sont nécessaires pour combler ses lacunes, et ceux que le français prit dans les autres dialectes ne purent conserver exactement ni leur sens primitif, ni leur ancienne prononciation. Il se préoccupait naturellement beaucoup moins de l'idée qu'ils avaient d'abord exprimée que de l'insuffisance du vocabulaire; et les habitudes de l'oreille et des organes de la voix, l'esprit d'unité et d'harmonie que l'homme porte instinctivement dans toutes ses œuvres effaçaient bientôt la différence de prononciation qui produisait des discordances. Beaucoup de mots ont donc perdu leur première forme romane, la seule qui pût mettre sur la trace de leur étymologie. Sans doute le vieuxfrançais littéraire a souvent gardé avec assez de fidélité l'orthographe et la signification des racines, pour rendre inutiles des intermédiaires encore plus rapprochés; ainsi Feu, autrefois Fuec, vient certainement de Focus, et Faubourg, en vieux-français Forsbourg, de Foras burgus; Poison est dérivé de Potio, puisqu'il a eu pendant

⁽¹⁾ Satyres, p. 244.

longtemps le sens de breuvage, et l'on ne saurait révoquer en doute l'origine latine de Curieux, quand on a lu dans le Roman de Brut:

> Il fut de Brien angoisos Et de la secolre curios (1).

Certaines formes provençales mieux conservées permettent de supposer aussi des analogies d'une vraisemblance suffisante. On a déjà, par exemple, et probablement avec raison, prétendu que Malotru, Malastrucx, dans la langue des troubadours, venait de Male astrosus (2), et que Malade, en provençal Malaute et Malapte, était une corruption de Male aptus. Mais les idiômes, développés surtout par les poètes, sont soumis à des perfectionnements euphoniques, qui en déguisent l'ancienne orthographe. La valeur primitive des mots y est elle-même masquée par des acceptions métaphoriques qui finissent par se dépouiller de leur caractère poétique et passent dans la langue usuelle. Si vraisemblables qu'elles puissent être, les inductions que l'on tire des vieux monuments littéraires ne manifestent donc pas toujours avec assez de clarté les origines de la langue; et, s'il est vrai que l'histoire des mots soit en même temps celle des idées, et que, pour apprécier les croyances et

⁽¹⁾ V. 14807.

⁽²⁾ Une forme tout-à-fait analogue au latin existait aussi en vieux français; mais elle y était fort rare; nous en pouvons cependant citer deux exemples. Le glossaire latin-français du XV° siècle, conservé à la B. R. fonds de Saint-Germain, n° 1189, explique Calamitosus par Chetiz, Malestruz, et on lit dans des Lettres de grâce de 1407, citées par Carpentier, t. II, col. 1130: Je suis bien malostru de tant avoir parle a toi... escommenie que tu es.

les pensées qui ont rendu familières à tout un peuple ces hardiesses de langage qui modifient le sens d'un si grand nombre d'expressions, il soit nécessaire de remonter à leur signification primitive, l'étymologie est un élément indispensable de l'étude sérieuse des développements de la civilisation.

Plus respectueusement soumise à l'habitude, la langue populaire reste plus fidèle à sa première forme. Comme la parole v exprime naïvement la pensée, sans que l'ambition de bien dire renforce, à grands frais de rhétorique, la signification naturelle des mots, leur valeur n'y est point altérée par la même fluctuation. Aucune idée d'harmonie factice et d'élégance de convention ne reprend la prononciation en sous-œuvre et n'obscurcit l'étymologie par des modifications arbitraires. Sans doute le vocabulaire ne demeure pas invariable; mais les changements en sont plus lents, moins capitaux et se subordonnent pour la plupart à deux lois dont il n'est pas impossible d'apprécier l'influence. La première est toute matérielle et cherche à mieux approprier le langage à son but, à rendre la communication des idées plus facile et plus prompte : elle élimine ou change les lettres qui embarrassent la prononciation ou la ralentissent. La seconde naît, au contraire, du besoin d'unité qui travaille l'intelligence : elle réduit les sons du vocabulaire; rapproche, par un lien plus sensible à l'oreille, les mots qui forment le fonds habituel de la langue, et s'efforce d'établir entre la prononciation des rapports qui rappellent ceux qui existent entre les idées. Malgré les exigences de son livre, M. Génin n'a pu

s'empêcher de reconnaître cette supériorité archéologique du patois sur le langage des classes éclairées. « Le patois, » a-t-il écrit dans un de ces moments de sincérité avec lui-même, où il fait si bon marché de sa thèse, « le patois des paysans de théâtre n'est autre chose que l'ancienne langue populaire, c'est-à-dire la véritable langue française, notre langue primitive, qui est déposée au fond de la société et y demeure immobile. C'est de la vase, disent avec dédain les modernes; il est vrai, mais cette vase contient de l'or, beaucoup d'or (1). » Dès le milieu du XIVe siècle, les paysans se servaient d'une foule de mots qui avaient déjà disparu de la langue des villes; on lit dans le Leys d'amors :

E celas que han lors pagelas, Como son monjas e vaquieras (2).

Quelques exemples rendront plus incontestable cette utilité des patois pour la connaissance des origines du français. L'étymologie d'Émoulu est clairement déterminée par le patois lorrain où Ramoulè signifie Aiguiser, Repasser sur la Meule. Coutre vient certainement du latin Culter, puisque Queutre a conservé dans le patois normand le sens de Mauvais couteau, et l'origine

⁽¹⁾ P. 299. Il avait déjà dit, p. 289: C'est le véritable langage d'autrefois, qui était dans l'origine celui de tout le monde, qui s'est trouvé ensuite
le langage des classes inférieures, parce que celui des hautes classes s'était
modifié; voyez aussi p. xvi. Nous ne savons alors comment M. Génin concilie la multiplicité de nos patois avec son unité primitive de la langue
française; mais nous n'avons pas à nous occuper des contradictions de son
livre.

⁽²⁾ Lexique roman, t. IV, p. 469.

singulière que les savants donnent à Rien (1), est confirmée par le patois bressan où Rin signifie encore Chose:

Alin, portin li quaque rin E a se béti'on pou de fin (2).

L'étymologie de Brandir resterait aussi fort obscure (3), si Branda que le patois de la Haute-Auvergne emploie avec l'acception d'Allumer, ne la rendait évidente : ce mot signifiait d'abord Secouer comme un tison que l'on veut allumer, et vient, ainsi que Brandon, de l'islandais Brandr ou du vieil-allemand Brand, Tison. Fesser trouve aussi son explication dans le patois de Nancy où Fasse signifie Verge, Houssine, et malgré le sens de l'anglais Sad, Triste, on comprend la signification de Maussade, quand on sait que les habitants de la Bresse emploient encore maintenant Sada avec l'acception d'Agréable:

Ell' a na piéce de lar, Oncore du ple mau sada (4).

Le grand nombre de métaphores empruntées à la vie des champs prouve d'ailleurs que les habitants des campagnes ont exercé une grande influence sur la formation du français, et que c'est dans leur langue qu'on peut l'étudier à sa source. Nous citerons, entre beaucoup d'autres, Manger son blé en herbe, Chercher pâture,

⁽¹⁾ Ils le font venir du latin Rem : le même changement d'idée, amené aussi par une forme grammaticale, a fait Aucun d'Aliquis.

⁽²⁾ Noëls bressans, p. 134.

⁽³⁾ Ménage le fait venir de Vibrare.

⁽⁴⁾ Noëls bressans, p. 8.

Mordre à la grappe, Couper l'herbe sous le pied, Mettre la charrue devant les bœufs, et le sens actuel de plusieurs mots manifeste clairement des habitudes semblables. Ainsi Labor, dont la signification était générale chez les Romains, ne se dit plus dans le langage usuel que du travail agricole; Galvauder signifie littéralement Abattre des pommes avec une gaule, et Tâche, qui vient sans doute de l'allemand Tasche, Poche, n'exprimait d'abord que l'obligation d'emplir une poche des produits de la récolte.

Mais les intérêts de la philologie ne sont ici que secondaires : bien des germes d'opposition et de méfiance disparaîtraient avec les diversités du langage, et toutes les provinces, désormais plus unies et plus compactes, marcheraient du même pas aux destinées communes auxquelles la Providence appelle la France. Chaque jour prépare cet avenir : des communications plus faciles ont aplani toutes les barrières naturelles qui fractionnaient le sol et en isolaient les différentes parties. Des lois, rédigées en français, se sont substituées partout aux coutumes locales qui perpétuaient les différences de langues. Une administration centralisatrice oblige tous les habitants de discuter leurs intérêts de chaque jour et le chiffre de leurs contributions avec des agents, presque toujours étrangers au pays, qui ne comprennent pas son patois ou ne veulent pas s'en servir. Un système général de recrutement réunit sous les mêmes drapeaux des hommes sortis de toutes les provinces, et les force d'apprendre un nouvel idiòme, commun aux subordonnés et aux chefs, qui rende l'obéissance possible et permette de commander à son tour. La participation illimitée des citoyens aux affaires publiques, éveille des désirs de connaître et des besoins politiques, qu'on ne satisfait que par la lecture de journaux trop ambitieux d'influence pour adopter la langue des gnorants et des pauvres d'un canton. Enfin, grâce aux progrès de la conscience publique, un enseignement primaire, plus généreusement distribué, devient d'année en année plus obligatoire, et ne tardera pas à familiariser les plus grossiers paysans avec le langage des classes éclairées. Il est donc facile de le prévoir, bientôt les patois auront complètement disparu: beaucoup de mots employés encore par les pères ne sont déjà plus intelligibles pour les enfants, et l'on doit se hâter de les recueillir si l'on porte quelque intérêt aux origines de la langue.

Tous les patois méritent ainsi l'attention sérieuse des philologues; tous ont enrichi le français de leurs dépouilles, ou conservent avec un soin plus respectueux des radicaux communs dont il a modifié la signification et la valeur. Mais il en est qui par l'époque et les circonstances où ils se sont formés, par les nombreuses populations qui les parlaient, par leur richesse et par l'influence qu'ils ont exercée sur la langue littéraire, sont beaucoup plus importants que les autres,; et, à tous ces titres, le patois normand se recommande le premier à l'étude. Dès le XIIe siècle, il était différent du français, puisqu'on lit dans l'Entheticus de Johannes de Salisbury:

Hoc onus, ecce jugum, quod vitans nostra juventus

Ad summum currit prosperiore via,
Admittit Soloen, sumit quod Barbarus offert,
Inserit haec verbis, negligit arte loqui.
Hoc ritu linguam comit Normannus, haberi
Dum cupit urbanus Francigenamque sequi (4).

Cent ans après, Richard de Lison disait dans sa Branche du Roman de Renard,

> Qu'il est Normanz ; s'il a mepris , Il n'en doit ja estre repris , Sé il y a de son langage (2).

L'auteur du vieux poëme sur Elie de Biville, dont M. Couppey a publié des fragments dans les Mémoires de l'Académie de Cherbourg, parle même du Hague langage (3). C'était ce dialecte que les Normands avaient porté en Angleterre et dont les écrivains qui s'en servaient, reconnaissaient l'infériorité littéraire; ainsi Luces du Gast disait au commencement de sa traduction du Roman du Saint-Gréal: (Entre)preng a translater (du) latin en francois une partie de cele estoire; non mie

⁽¹⁾ V. 135.

⁽²⁾ Dans M. de La Rue, Essats historiques sur les bardes, t. 1, p. 282.

⁽⁵⁾ Année 1843, p. 109. Selon ce savant écrivain, le poëme serait de la fin du XIIIe siècle, mais l'écriture est beaucoup plus moderne et la copie est trop corrompue pour permettre de déterminer, même approximativement, l'âge de la langue. M. de La Rue dit aussi que Johannes de Salisbury avait, dans sa soixantième lettre, fait l'éloge des habitants de Lisieux et du Lieuvin pour la pureté de leur langage; Essais historiques sur les bardes, t. 1, p. 280; mais cette citation n'est pas plus exacte que la plupart des autres; l'évêque de Chartres n'a parlé que du style, de l'éloquence: In amicum siquidem imperitum sermone et scientia ingenium illud Lexoviense exeris, linguam acuis Lexoviensem, cum qua nunquam manum conserere mihi propositum est ab initio, vel dici orator praepotens; dans le Bibliotheca maxima Patrum, t. xxIII, col. 425.

pour ce que je sache grantment (de) francois; ainz apartient plus ma langue et ma parleure a la maniere d'Engleterre que a cele de France, comme cis qui fu en Engleterre nez (1). Wilhelm de Wadigton, ou plutôt Wadington, s'exprimait avec la même humilité dans son Manuel de pechies qui ne peut être bien postérieur au XIII° siècle, puisque Robert Mannyng l'imita en 4303:

> De le Franceis vile ne del rimer Ne me deit nuls hom blamer; Kar en Engleterre fu né, E norri, e ordine, e alevé (2).

Il a fallu une singulière ignorance de l'histoire des temps barbares pour attribuer aux Celtes cette forte unité nationale qu'après bien des siècles les développements de la civilisation parviennent enfin à établir. Comme on le voit encore dans les montagnes de l'Écosse, chaque petit clan avait eu d'abord son patrimoine séparé, son administration domestique et son gouvernement de famille. Beaucoup avaient disparu, absorbés par les autres; mais, grâce à d'heureuses circonstances, quelques uns avaient conservé une existence indépendante et presque distincte. Les nécessités de la vie étaient si simples, les acquisitions de l'industrie si limitées et les ressources du commerce si nulles, que chacun se suffisait à lui-même. Dans le IV° siècle, Marcien

(2) Dans Warton, History of the english poetry, t. 1, p. 65, ed. de M.

⁽¹⁾ Dans M. Keller, Romvart, p. 134; M. P. Paris a publié deux autres leçons un peu différentes de ce passage dans les Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi, t. 1, p. 128 et 136.

de Héraclée, qui sans doute cependant ne les connaissait pas toutes, comptait encore seize nations dans l'Aquitaine et vingt-cinq dans la Lyonnaise (1). Des intérêts communs avaient formé une sorte de lien fédéral que l'amour de l'indépendance relâchait dans les jours de calme; mais, la preuve en est à toutes les pages des Commentaires de César, il se resserrait dès que la nécessité d'unir et d'organiser ses forces venait à se faire sentir. Si tous les idiômes celtiques avaient gardé des rapports assez sensibles pour rester intelligibles à tous les Celtes, leur ignorance de l'écriture ou le dédain qu'ils en faisaient, et l'absence de tout centre politique et commercial ne permettent pas de douter que le langage de chaque canton n'eût insensiblement subi des modifications considérables. Une preuve positive s'en trouwrait au besoin dans la grande différence des patois que les savants s'accordent à considérer comme dérivés du celtique, et dans cette quantité de mots particuliers à chaque province, dont les radicaux manquent dans toutes les autres langues où l'histoire autorise à les chercher. Peut-être les grands centres de population, situés dans la partie des Gaules appelée depuis Normandie, conservaient-ils avec une certaine pureté leur idiôme particulier; mais, selon la fréquence et l'extension de leurs relations avec eux, les habitants intermédiaires mêlaient tous ces dialectes dans des proportions différentes, et il en résultait une multiplicité de patois, peu fixes, peu étendus et par conséquent fort disposés à

⁽¹⁾ Èθνη; Περιπλους dans le Geographi minores, t. 1, p. 48 et 48.

recevoir les additions, et à se prêter aux changements que les circonstances pouvaient rendre nécessaires.

Les Romains pénétrèrent dans l'Armorique, dès les premiers temps du séjour de César dans les Gaules (1); ils y construisirent des bains, des temples, des théâtres; plusieurs hauteurs où ils campèrent conservent encore le nom de Mont-Cadre (2), et les nombreuses routes que l'on reconnaît sans peine aux épaisses chaussées en pierre sur lesquelles elles sont assises (3), témoignent du séjour prolongé qu'ils y firent. Leurs relations avec les habitants y devinrent donc pacifiques; elles s'étendirent de plus en plus, se multiplièrent et se prolongèrent au moins pendant cinq siècles. Les Grecs semblent avoir eu aussi à une époque quelconque des rapports de commerce avec la Basse-Normandie; au moins tout le Cotentin donnait naguère encore au demi-bois seau le nom de Cabot, et ce mot, inconnu aux patois voisins, qui était d'un usage assez général pour que les paysans aient appelé les petites meules de foin dont la forme est cylindrique, des Cabots, vient probablement du grec Ka605, Mesure. Dans les dernières années du IIIº siècle, les Saxons commencèrent à ravager les côtes

⁽¹⁾ Il est déjà question de ses rapports avec les Lexovii dans le *De bello gallico*, l. III, ch. 9; l. VII, ch. 75, et avec les Unelli, *Ibidem*, l. III, ch. 1, et l. VII, ch. 75.

⁽²⁾ Voyez la Notice sur les camps romains dont on remarque encore les traces dans le département de la Manche, que notre savant maître et ami, M. de Gerville, a publiée dans le tome septième des Mémoires de la Sociélé des antiquaires de Normandie: le nom primitif de Coutances était, comme on sait, Castra Constantia.

⁽³⁾ Elles sont appelées dans les campagnes Route pierrée, Chemin haussé ou levé.

de l'Armorique (1) et ne tardèrent pas à s'y établir (2). L'influence d'une vie plus facile et plus calme adoucit bientôt leurs mœurs; ils s'adonnèrent à la pêche, à l'agriculture, au commerce (3) et formèrent des liaisons de bon voisinage avec les anciens habitants du pays qu'ils avaient si longtemps effrayé de leurs déprédations (4). Leur siége principal était dans cette partie du Bessin, qui fut depuis nommée otlingua Saxonia (5); mais ils s'é-

(1) Ce fut en 286, selon Eutrope, Epitome historiae romanae, l. 1x, ch. 13, et Paul Orose l. vII, dans dom Bouquet, t. 1, p. 597. L'origine germanique des Saxons ne peut aujourd'hui faire l'objet d'un doute, mais il ne serait pas impossible qu'on eut quelquefois désigné sous le même nom d'autres hommes du midi; au moins Witichind a-t-il dit en parlant de leur origine: Super hac re varia opinio est, aliis arbitrantibus de Danis Nortmannisque originem duxisse Saxones, aliis autem aestimantibus, ut ipse adolescentulus audivi quemdam praedicantem, de Graecis; Annalium 1. 1, dans Meibom, Rerum Germanicarum t. 1, p. 629. Si cette conjecture pouvait être exacte, les singuliers rapports du patois normand avec le grec s'expliqueraient naturellement; mais ici, comme en beaucoup d'autres cas, on a pris à la lettre une désignation purement métaphorique. Graecum est, non legitur; disaient les clercs pendant le moyen-àge, et le peuple appela du grec toutes les langues inintelligibles. Ce passage de Wace en est une preuve évidente:

Cerno, cernis, cé est véoir, Et Delx à non an ebreu El; De ces deus moz est fez Cernel.

Li uns est grius, l'altre latins. Roman de Brut, v. 14238.

- (2) Venantius Fortunatus louait déjà l'évêque de Nantes, Félix, d'avoir soumis les Saxons au joug du Christ; Opera, l. m, poëme 8.
- (3) Οἰκουσι δε αὐτας ἀνθρωποι σαγηνευοντεςτε και γην γεωργουντες και ἐπ² ἐμποριαν ναυτιλλομενοι ἐς τηνδε την νησον; Procope, De bello gotthico, l. IV, ch. 20, Opera, t. II, p. 567, éd. de Bonn.
- (4) Sidonius Apollinaris écrivait à Numatius: Littoribus Oceani curvis inerrare contra Saxonum pandos myoparones quorum quot remiges videris, totidem te cernere putes archipiratas; l. vi.i, let. 6, dans Sirmond, Opera, t. 1, col. 1063; voyez aussi Poëme vii, v. 369.
 - (5) Concedimus quasdam res sitas in comitatu Bajocensi, in pagello qui

taient certainement étendus sur tout le littoral de la Normandie. Un des neuf préfets qui gouvernaient sous les ordres d'un comte ou même d'un duc (1) le Littus saxonicum, résidait à Rouen; le séjour d'un autre était à Coutances et plusieurs savants ont vu dans Grannona que le Notitia dignitatum per Gallias donne pour cheflieu au tribun de la première cohorte (2), l'ancien nom de Granville. Tout porte même à croire que de nombreux établissements se trouvaient à l'extrémité du Cotentin; quelques localités y ont conservé des désinences en tot (3), qui, malgré la grande liaison des deux idiômes, paraissent plutôt appartenir au saxon qu'au norse (4). Clitourp, dans le canton de Saint-Pierre-Eglise, est vraisembla-

dicitur otlingua Saxonia, id est villam nomine Heidram; Capitulaire de Charles-le-Chauve, dans Baluze, t. II, col. 1440, et la même expression s'y trouve, col. 69. Ce nom qui n'a pas encore été expliqué d'une manière satisfaisante, vient sans doute du vieil-allemand Ot, Terre, Possession et de Ling, Bruyère, Broussaille, et signifie Saxe couverte de bruyères, Saxe inculte : ce qui s'accorde fort bien avec ce que l'on sait de l'état du pays. Une autre étymologie ne serait pas cependant impossible; Ot-linqua peut signifier Patrimoniale, Libre, et l'on sait par un passage fort curieux de Procope, qu'à la différence des Saxons allemands, ceux de Bayeux ne payaient aucun tribut: Τα μεν άλλα Φραγγων κατηκοοι όντες, φορον μεντοι ἀπαγωγην οὐδεπωποτε παρασχομενοι; De bello gotthico l. IV, ch. 20; Opera, t. II, p. 567, éd. de Bonn. Les Saxones Bajocassini sont mentionnés souvent dans nos vieux historiens; Grégoire de Tours, Historia ecclesiastica Francorum, l. v, ch. 27; l. x, ch. 9 et Historiae Francorum epitomata, col. 579, éd. de Ruinart; Frédégaire, Chronicon, dans dom Bouquet, Recueil des historiens de France, t. 11, p. 409; voyez aussi von Wersebe, Vælker und Vælkerbündnisse. nº 147.

- (1) Dom Bouquet, Recueil des historiens de France, t. 1, p. 577.
- (2) Dans dom Bouquet, Recueil des historiens de France, t. 1, p. 127.
 - (3) Hectot, Quettetot, Le Vrétot, Brétentot, Garantot, etc.
- (4) L'islandais Toft signifie plutôt un Espace vide et par suite une Cour qu'une Habitation; voyez cependant M. Estrup, $Bemarkninger\ paa\ en\ reise$

blement un petit village saxon (1); l'inscription mérovingienne du Ham, dans l'arrondissement de Valognes, semble indiquer une origine antérieure à Rollon (2), et l'ancienne fortification, appelée Le Haguedike, dont les restes existent encore à l'extrémité nord-ouest de la presqu'île du Cotentin (3), doit remonter au-delà du X° siècle, puisque les incursions des hommes du Nord devinrent alors de véritables invasions, et qu'au lieu de se sauver avec leur butin dans les lieux les moins fréquentés et les plus faciles à défendre, comme les bandes de pillards saxons, les Normands pénétraient

i Normandiet, p. 155, et M. Petersen, Om stedsnavne i Normandiet, dans le Normandisk tidskrift for Oldkyndighed, t. 11, p. 227.

(1) Klin Thorp, Petit village; on donne encore le nom de Tourp, Tourpelus, à quelques groupes de maisons qui sont toujours sur le bord de la mer; nous citerons ceux d'Anneville en Saire et d'Omonville-Hague.

- (2) Ce nom se trouve d'ailleurs dans Ouistreham, Estreham, et Ham dans la Mayenne, dont l'origine saxonne ne peut être mise en doute; probablement Hémesvez, dans l'arrondissement de Valognes, signifiait aussi le Hameau auprès de l'eau. Quoiqu'il en soit, il faut au moins reconnaître à ce Ham une origine septentrionale, puisque dans une charte de 1028, il n'était pas encore soumis aux formes de la déclinaison latine: In villa quae vocatur Hams... In Ham villa; Cartulaire de Saint-Père de Chartres, t. 1, p. 108 et 109.
- (5) Il avait une lieue et demie de long, et séparait le promontoire de la Hague du continent : voyez les Recherches sur le Haguedike et les premiers établissements des Normands sur nos côtes, que M. de Gerville a fait imprimer dans les Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, Caen 1855. Au reste, ces fortifications étaient dans les habitudes de tous les peuples du Nord : Normanni devastata ex maxima parte Hlotharici regni regione, prope fluvium Clyla (†. Thylia? la Dyle), loco qui dicitur Lovonium (Louvain), sepibus, more eorum, munitione capta, securi consederunt; Annales Fuldenses, année 891; dans du Chesne, Scriptores Normannorum antiqui, p. 18. Nous regardons aussi comme d'origine saxonne un petit camp dont les restes se voient encore près de la pointe de Jobourg, et les deux redoutes circulaires qui défendaient le petit port d'Omonville et out conservé leur ancien nom de Heucs.

hardiment au cœur du royaume, à travers les contrées les plus peuplées et les plus riches. Tous les Saxons ne se fixèrent pas sur le bord de la mer; les derniers arrivés et ceux qu'une imagination inquiète ou une position difficile poussaient à des destinées nouvelles, s'avancèrent dans l'intérieur du pays. Toutes leurs traces eussent-elles disparu du sol, cette dispersion résulterait naturellement de l'état presque désert de la province, et d'ailleurs on peut conclure du nom de Saxia, donné par plusieurs documents du IXe siècle à la ville de Seez (1), que si les Saxons ne l'ont pas fondée, ils s'y établirent en grand nombre. Vers 441, Aetius abandonna une partie des Armoriques au roi des Alains, et cette cession ne resta point nominale; nous savons par la Chronique de Prosper qu'Eocaric en chassa les habitants (2) et forma un état, appelé Alamannia, qui comprenait sans doute Alençon (3) et ces deux communes des environs de Caen, connues encore aujourd'hui sous le nom d'Allemagne. Quelques Francs vinrent aussi prendre des terres en Normandie, puisque, en parlant d'un événement arrivé au temps de Frédégonde, Grégoire de Tours mentionne Cives Rothomagenses et praesertim se-

⁽¹⁾ Voyez le Gallia christiana, t. x1, p. 675 et 678, Le cartulaire de Saint-Père de Chartres, t. 1, p. 115 et Odolant Desnos. Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs, t. 1, Dissertation préliminaire, p. xxx1.

⁽²⁾ Alani quibus terrae Galliae ulterioriscum incolis dividendae a patritio Aetio traditae fuerant, resistentes armis subiguntet, expulsis dominis terrae, possessiones vi adipiscuntur; dans dom Bouquet, t. m, p. 639.

⁽³⁾ On a prétendu, mais sans en donner aucune espèce de preuve, que cette ville devait son nom aux anciens Aulerci, dont la position géographique n'a pu encore être déterminée avec certitude.

niores loci illius Franci (4). Mais la province n'en était pas moins presque déserte au moment de sa cession aux Normands: Terra maritima, dit Guillaume de Jumiéges, quae nunc vocatur normannica, ob diuturnos paganorum excursus silvis undique adultis, a cultro et vomere torpebat inculta (2). Les rares habitants qui s'y trouvaient encore, semblent avoir vécu dans un isolement et une indépendance du reste de la France qui leur avait permis de conserver leurs usages et leur langue : car un des premiers actes du gouvernement de Rollon fut d'établir partout des coutumes dont il emprunta certainement la forme et les principales dispositions à sa première patrie : Jura et leges sempiternas, voluntate principum sancitas et decretas, plebi indixit atque pacifica conversatione morari coegit simul (3). Les anciens pirates qui s'étaient fixés en Normandie n'avaient donc pas entièrement oublié leur dialecte septentrionnal, et des faits positifs confirment cette conjecture. Quand les Français voulurent députer le vieux Hasting à Rollon, pour en obtenir quelque trève:

Respont Hastenc: N'irai pas sols.

(3) Guillaume de Jumiéges, Historiae Normannorum 1. 11, ch. 19; dans

du Chesne, Ibidem, p. 232.

⁽¹⁾ L. vm, ch. 31.

⁽²⁾ Historiae Normannorum 1. II, ch. 47; dans du Chesne, Historiae Normannorum scriptores antiqui, p. 230. Nous ne parlerons pas du témoignage de Benois. Chronique rimée, l. II, v. 6613-6625, qui ne répétait habituellement que les récits de Dudon ou de Guillaume de Jumiéges, mais nous ajouterons une autre autorité tout à fait indépendante : Occidentalis Galliarum plaga, largiori sinu maris britannici recepta, in desertum est atque solitudinem redacta; Chronicon Fontanellense, appendice, dans d'Achery, Spicilegium, t. II, p. 284, éd. in-folio.

Dunc li baillent chevalers dous, De la danesche lange apris (4).

Quoiqu'ils n'eussent pas sans doute amené beaucoup de femmes avec eux, Rollon et ses compagnons ne renoncèrent pas sur le champ à l'idiôme qu'ils avaient parlé si longtemps (2). Il était encore en vigueur sous

(1) Benois, Chronique rimée, I. II. v. 3271.

⁽²⁾ Un des plus savants philologues de l'Allemagne s'est cependant risqué jusqu'à dire dans une brochure intitulée, Ueber die romanischen Schriftsprachen, p. 44: Die Normænner tauschten schnell ihre Sprache für die romanische aus, und zwar mit einer gewissen Liebhaberei an diesem Tausche, so dass letztere Sprache nur unbedeutende Veranderung durch sie litt. Mais M. Diefenbach a tiré d'un fait au moins fort douteux une conséquence certainement inexacte. Ce glossaire prouvera que les Normands ne mirent point d'empressement à oublier leur langue, puisque les radicaux d'une foule de mots qui n'existent point dans d'autres patois, se rattachent évidemment aux idiômes germaniques. L'influence réelle du norse sur le français est beaucoup plus difficile à reconnaître : les mêmes racines appartiennent presque indistinctement à tous les dialectes septentrionaux, et les patois de toutes les provinces ont plus ou moins contribué à la formation de la langue politique et littéraire. Différentes considérations semblent cependant bien contraires à l'opinion de M. Diefenbach : d'abord, le français ne paraît s'être formé définitivement que dans le IXe siècle, lorsque la langue des autres races germaniques avait perdu ses caractères les plus tranchés, et que celle des Normands conservait encore la pureté de sa prononciation et de son vocabulaire. Puis la plus grande partie des premiers écrivains français, dont les ouvrages ont acquis quelque célébrité, vivaient en Normandie ou en Angleterre, et durent souvent faire des emprunts au langage usuel qui, comme on en peut encore juger par son état actuel, avait beaucoup de racines islandaises. Et cependant chaque année en fait disparaître dont on retrouvera quelques traces dans l'ouvrage très curieux que M. Auguste Le Prévost va publier sous le titre beaucoup trop modeste de Notes pour servir à la topographie et à l'histoire des communes du département de l'Eure. Ainsi on y lit dans une charte de 1060 : Tamen in eis dedi eis piscationem quae vulgo dicitur Croignim, et dans une du XIIe siècle: Super rupem quae dicitur Witeclive: Klauf qui probablement changeait de voyelle dans quelque dialecte, puisque le danois en a fait Klippe, signifie en islandais Rocher et Hvit Blanc.

Guillaume-Longue-Épée; dans sa conférence avec lui, le saxon Hermann

A la danesche parleure
Le comenca a aresnier.
De ce se prist a merveiller
Li dux, e si li a enquis
Ou il aveit ensi apris
A parler lange poi séue
En (l.E) poi des Saisnes entendue (1).

Mais insensiblement la population des frontières prit l'habitude de parler la langue de ses voisins. Adémar disait, au commencement du Xe siècle Tunc Roso (l. Rollone) defuncto, comite Rodomense, filius ejus Willelmus loco ejus praefuit. Hic fuit a pueritia baptisatus, omnisque eorum Nortmannorum qui juxta Franciam inhabitaverunt multitudo fidem Christi suscepit et gentilem linguam omittens, latino sermone assuefacta est (2). De nombreuses relations avec des étrangers apprirent aussi un nouvel idiôme aux habitants de Rouen. Avec plus de pénétration pelitique qu'on n'en suppose aux princes du X° siècle, Guillaume-Longue-Épée comprit que la différence des mœurs et des intérêts amènerait des guerres fréquentes entre la Normandie et la France; il voulut donc que son fils sût la langue de ses ancètres pour traiter au besoin plus facilement avec les rois du Nord, et l'envoya à Bayeux. Quoniam, lui fait

(2) Dans Labbe, Nova bibliotheca manuscriptorum, t. 11, p. 166.

⁽¹⁾ Benois, *Ibidem*, v. 40550; Dudon raconte le même fait dans du Chesne, *Historiae Normannorum scriptores antiqui*, p. 100. Hermann avait été prisonnier des Normands.

dire un écrivain de la fin du X° siècle (1), quoniam quidem Rothomagensis civitas romana potius quam dacisca utitur eloquentia, et Bajocensis fruitur frequentius dacisca lingua quam romana, volo igitur ut ad Bajocentia deferatur quantocius moenia (2). Mais ces rapides innovations dans la langue du pays n'étaient pas générales; les Normands ne voulaient pas même oublier leurs croyances religieuses. On lit dans un écrivain contemporain: Hugo, dux Francorum, crebras agit cum Nordmannis, qui pagani advenerant vel ad paganismum revertebantur, congressiones... Ludowicus, Rodomum repetens, Turmodum, Nordmannum qui, ad idolatriam gentilemque ritum reversus, ad haec etiam filium Willelmi aliosque cogebat regique insidiabatur simul cum Setrico, rege pagano, congressus cum eis interimit (5).

Si a Roem le faz garder
E norir gaires longement,
Il ne savra parlier neient
Daneis, kar nul ne li parole:
Si voil qu'il seit a tele escole
Ou l'en le sache endoctriner
Qué as Daneis sache parler:
Ci ne sevent riens fors romanz;
Mais a Baïues en a tanz
Qui ne sevent si daneis non.

Évidemment, dans ce passage comme dans une foule d'autres, Benois a traduit Dudon, et les différences tiennent à l'infidélité ordinaire des traductions du moyen-âge, ou peut-être au désir de se rapprocher un peu plus de l'état présent des choses.

⁽¹⁾ Dudon, chanoine de Saint-Quentin; au moins son histoire s'arrête à la mort de Richard I, en 996.

⁽²⁾ De moribus et actis primorum Normanniae ducum, l. 111, dans du Chesne, Historiae Normannorum scriptores antiqui, p. 112. Benois est bien plus positif, l. 11, v. 41520:

⁽³⁾ Flodoard, Chronicon; dans du Chesne, Historiae Francorum scriptores, t. 11, p. 607.

Toutes les différences d'origine avaient été si fidèlement conservées que Richer appelait Richard *Pirata-rum dux* (1), et Bernard ne manqua pas de les exploiter pour déterminer les Normands à se soulever contre Louis d'Outremer:

Seignors, fait-il, de Normendie, Sumes pramis a congéer E a la terre delivrer; Ne vout li reis qu'i ait Daneis: Tout a doné a ses Franceis (2).

D'ailleurs, les rapports avec le Danemark étaient trop multipliés pour ne pas empêcher l'idiôme normand de tomber dans un oubli complet. Richard I^{er} appela par deux fois une armée danoise à son secours, et ses anciens compatriotes accoururent deux fois à sa voix:

En une prée verz, erbue Fu la danesche genz venue, Dunt mult i out milliers e cenz,

dit un chroniqueur officiel (3), et il ajoute que, séduits sans doute par la douceur du climat et la ressemblance des mœurs et de la langue, beaucoup de ces auxiliaires restèrent en Normandie:

> Al saint baptesme receveir Ne fu li nombres pas petiz; Mais ne l'retrait pas li escriz Ne vos sai dire combien ne quant; Mais c'en furent li plus vaillant (4).

⁽¹⁾ Historiarum libri quatuor, p. 64.

⁽²⁾ Benois, Chronique rimée, l. II, v. 15619.

⁽³⁾ Benois, Ibidem, v. 23471.

⁽⁴⁾ Benois, Ibidem, v. 24675.

Richard II fut obligé de recourir aussi aux Danois, et ne les trouva pas moins empressés (1); il semble même avoir su leur langue, puisque Soen (Sven) vint à Rouen pour traiter de la paix directement avec lui (2), et nous croirions volontiers que beaucoup de ses sujets parlaient encore le danois. Au moins Benois dit, en racontant le second mariage de son père:

> Out el païs une meschine, Gentil femme, gente pucele, Sos ciel ne trovast l'om plus bele Ne plus sage ne plus corteise, De pere e de mere Daneise (3),

et le souvenir de cette origine aurait probablement péri, si leur langage n'en eût conservé un témoignage vivant.

Sous l'influence d'une législation commune et d'un gouvernement qui attirait de plus en plus toutes les affaires de la province à Rouen, ces diverses langues se corrompirent l'une l'autre, se mêlèrent, et il sortit de cette fusion un nouvel idiôme (4), où les formes et l'esprit du latin durent bientôt prévaloir. Malgré la ressemblance qu'un savant danois a cru trouver entre le singulier bonnet du pays de Caux et la coiffe encore usi-

(1) De Norwege li rei Colan
Et de Suave li rei Coman.
Wace, Roman de Rou, t. 1, p. 346.

Benois les appelle Olaive et Laaman.

- (2) Benois, Chronique rimée, v. 27676.
- (3) Benois, Ibidem, v. 24809.
- (4) Unum ex diversis gentibus populum effecit (Rollo); Chronicon Fontanellense, append. dans d'Achery, Spicilegium, t. 11, p. 285, éd. in-fol.

tée en Irlande (1), bien peu de femmes avaient suivi les compagnons de Rollon dans leur aventureuse expédition en France. Leurs épouses ne parlaient pour la plupart que le roman, et l'on a reconnu depuis longtemps que la mère, qui vit renfermée dans sa maison et s'occupe incessamment de ses enfants, exerce sur leur langage une action prépondérante. Quoique les Normands ne semblent pas avoir été de bien ardents prosélytes, leur christianisme plus ou moins sincère les avait au moins familiarisés avec le latin et le roman grossier, que les prêtres et les moines préféraient à la langue payenne. La part que Rollon prit à toutes les guerres de Charles-le-Simple et de Rodolphe, les voyages de Guillaume-Longue-Épée en France, le séjour de Louis-d'Outremer à Rouen et l'éducation que Richard II reçut à sa cour, firent du français la langue des dignitaires ecclésiastiques et des seigneurs; mais il y avait à côté, surtout dans le Cotentin, dans le Bessin et dans l'Hiémois, un patois populaire qui conservait certainement beaucoup de formes septentrionales. Non seulement on distinguait encore, du temps d'Orderic Vital, le clergé danois du clergé indigène, mais une charte de la fin du XIe siècle mentionne l'origine normande d'un habitant du Cotentin (2), et,

⁽¹⁾ M. Estrup, dans son Bemærkninger paa en Reise i Normandiet, Copenhague, 1821.

⁽²⁾ Quidam Normannigena de Constantini pago, dans le Cartulaire de Saint-Père de Chartres, selon M. Depping, Histoire des expéditions maritimes des Normands, p. 355, note 5, éd. de 1844. Nous n'avons pu y trouver ce passage, mais nous en citerons un autre qui est dans une charte de 1070: Quidam, Normannus genere, Herbertus nomine, de Meli Curte (Mélicourt), in territorio Molinorum Castri (dans le canton de Broglie); t. 1, p. 107.

nous l'avons déjà dit, de pareilles distinctions ne se seraient pas maintenues si elles n'avaient eu des bases solides dans la différence du langage.

C'est ce patois, altéré par un usage de neuf siècles, et considérablement réduit par une foule de mots plus modernes et plus faciles à comprendre, qui se trouve encore aujourd'hui dans la bouche du peuple. Sans doute quelques expressions ne sont pas aussi fréquemment employées dans certains cantons, plus ouverts à l'influence du français, ou même en ont disparu complètement; mais la masse est restée au moins intelligible à la plupart des vieillards qui n'ont point quitté leur village, et l'histoire donne l'explication de toutes ces différences. Elle nous apprend qu'enclavé comme il est au milieu des terres, loin des grandes voies de communication, l'arrondissement de Vire a dû garder plus de racines islandaises et saxonnes; qu'en relation continue avec les Bas-Bretons, le département de l'Orne et l'arrondissement de Mortain ont naturellement adopté des mots celtiques étrangers au reste de la province, et que les rapports beaucoup plus multipliés des habitants de la Haute-Normandie avec les autres provinces rapprochèrent nécessairement leur langage des formes romanes du français, tandis que, dans un isolement presque complet des populations purement latines, les Bas-Normands conservèrent les caractères tranchés de leur ancien patois. Il serait d'ailleurs impossible de supposer une origine récente à cette langue populaire, puisque une grande partie se retrouve dans le vieuxfrançais des livres (1). Malgré les corruptions qui en masquent la forme primitive, on parvient même encore à rattacher clairement un certain nombre de mots aux langues des différentes nations qui ont habité la Normandie.

A défaut de ces liens, les altérations que la mauvaise prononciation du peuple fait subir au français, sont assez constantes et assez uniformes pour prouver que la formation du patois ne tient ni à des hasards, ni à des influences toutes locales; c'est un résultat, nous dirions volontiers une conséquence, de l'histoire générale de la province. Partout, malgré le prolongement de la voix sur les finales, la prononciation y est devenue à la fois

(1) Aussi avons-nous souvent prouvé par des citations que nous aurions pu rendre beaucoup plus nombreuses, qu'il ne s'est pas détaché du français, seulement depuis quelques années: il lui est certainement antérieur par son vocabulaire et par sa prononciation. Ainsi, par exemple, une de ses bizarreries les plus antigrammaticales est l'union du pronom singulier de la première personne avec un verbe au pluriel, et on lit dans une lettre de François I à M. de Montmorency: J'avons espérance qu'y fera beau-temps, veu ce que disent les estoiles que j'avons eu le loysir de voir; Lettres de la reine de Navarre, t. 1, p. 467. La contraction, si générale dans les phrases interrogatives, de la seconde personne du pluriel des verbes avec le pronom, était aussi fort usitée dans le XVIe siècle. La reine de Navarre qui se piquait cependant d'érudition et de bel-esprit, disait encore:

Av'ous souffert que je susse huée, Montrée au doigt, ou battue, ou tuée? Miroir de l'ame pécheresse, p. 42.

On trouve aussi en vieux français Manjusse et Chiffler:
Girbers semont l'emperéor Pepin
Et la réïne au gent cors seignori
Et tos les autres que manjussent o li.
Mort de Garin, v. 483.
Chascuns de li chifle et parole.
Dans Méon, Nouveaux fabliaux, t. 11, p. 24.

plus rude, plus sèche et plus grêle. Les diphthongues s'v simplifient; les nasalisations s'affaiblissent, souvent même disparaissent entièrement; l'a se ferme assez pour se rapprocher de l'e (1); l'u remplace l'o et l'eu; l'é s'alonge; l'AI prend le son de l'è, et l'oi celui de l'EI; l'1, que la plupart des dialectes ajoutent fréquemment aux autres voyelles, pour en adoucir la prononciation, n'y mouille que les syllabes commençant par un L, précédé d'une autre consonne (2), et les terminaisons en Er qui sont précédées d'un c (3) ou que le changement habituel du s en сн et du сн en к (4) rendrait trop dures. Ces spécialités, que les philologues ont déjà reconnues dans le dialecte normand du XIIe siècle (5), sont d'autant plus remarquables que l'islandais se distingue aussi des autres idiômes germaniques par les mêmes caractères; l'i y est comparativement fort rare et le к s'y substitue presque toujours au сн. Un fait plus curieux encore, qui jette une vive lumière sur l'origine du patois normand, et montre comme au doigt l'influence qui a le plus activement concouru à sa formation, c'est que les patois de la Flandre, de l'Artois et de la Picar-

(1) L'inverse a lieu aussi dans un très-petit nombre de cas : Accater, Acheter ; Rapasser , Repasser ; Trassauter , Tressauter ; etc.

⁽²⁾ Nous citerons, comme exemple, Blieu, Bliond, Eclié (Éclair), Encliume, Flieu (Fleur de farine), Gliand, etc. On ajoute aussi un 1 aux deux monosyllabes Iens (Intus, Dedans) et Ioù.

⁽³⁾ Bergier, Dangier, Mougier (Manger), etc.

⁽⁴⁾ Kachier (Chasser), Dréchier (Dresser), Kiérette (Charrette), Bókier (Boucher), etc. Généralement le Ch ne devient dur qu'au commencement des mots.

⁽⁵⁾ Fallot, Recherches sur les formes grammaticales de la langue française au XIIIe siècle, p. 25-30; M. Ampère, Histoire de la formation de la langue française, p. 343-356.

die, et même de la Franche-Comté, de toutes les provinces où les hommes du Nord se sont établis en grand nombre, ont avec lui des ressemblances frappantes: presque tous les mots qui leur sont communs se prononcent de la même manière (1). L'influence septentrionale est d'ailleurs écrite partout sur le sol, et c'est la meilleure preuve de la dépopulation de la province. lors de sa cession à Rollon, ou d'un opiniâtre attachechement des Normands pour leur langue (2). MM. Auguste Le Prevost et Petersen ont indiqué un très-grand nombre de noms géographiques, dont l'origine germanique est fort vraisemblable (3); nous nous bornerons à en citer quelques-uns qui, pour la plupart, n'entraient pas dans le cadre de leurs recherches. Le Havre signifie en islandais le port (4); c'est le nom que l'on donne encore maintenant en danois à Copenhague (5);

⁽¹⁾ Il semble seulement probable que les anciennes aspirations normandes ont été fort adoucies par l'usage; ainsi, par exemple, on trouve écrit dans les Lois de Guillaume-le-Conquérant, ch. xvi: Qui pur haur ne l'fist ne pur altre chose. L'accent paraît aussi un résultat de l'influence germanique; car on lit dans une lettre de Notker Balbulus, publiée par M. Grimm: Oportet autem scire, quia verba theutonica sine accentu scribenda non sunt praeter articulos; ipsi soli sine accentu pronuntiantur acuto aut circumflexo; dans le Gættingische gelehrte Anzeigen, 1835, n° xcui, p. 911.

⁽²⁾ Un autre fait le prouve d'une manière bien positive: malgré les rapports de leur langue avec l'anglo-saxon, les Scandinaves qui s'établirent dans le Northumberland donnèrent à différentes localités des noms tirés de leur propre langue: Mærg heiti landsins eru thar gefin a norræna tungu; Hakonarsaga goda, ch. 3.

⁽³⁾ Nous citerons, entre autres, les noms terminés en beuf, bosc, by, dale, fleur, gard, houlde, land et tot.

⁽⁴⁾ La forme ancienne s'était beaucoup moins écartée de l'islandais Hœfn: Braz fu de mer, hafne i aveit. Lai de Gugemer, v. 152.

⁽⁵⁾ Kjobenhavn, Port arrondi; la forme latine est, comme on sait, Haunia, Havnia et Hafnia.

Dieppe est aussi une corruption de l'islandais Diup, Profond, qui se retrouve dans le nom de la Douve et dans les Dièpes de la Seine; Estrand est la Côte; Ouistreham et Estreham, le Village de l'ouest et de l'est. L'Auge et la Hague viennent sans doute de Hagi, Pâturage (1). On lit dans la Chronique de l'abbaye du Bec: In Normannia est quidam locus, qui dicitur Beccus et ita vocitatur a rivulo decurrente; c'est, en effet, la signification de l'islandais Beck. Tous les noms où ce mot se trouve ont également un sens philologique : Bolbec signifie Ruisseau de la ferme (2); Bricquebec, Ruisseau escarpé (3); Caudebec, Ruisseau froid (4); Foullebec, Ruisseau puant; Houlbec, Ruisseau encaissé (5); Orbec, Kuisseau fangeux; Robec, autrefois Rodebec, Ruisseau rouge, et Rolbec, Ruisseau sinueux. On appelle encore maintenant les fosses des Haules, les bas-fonds des Hoellandes, les langues de terre qui conservent plus longtemps leur verdure pendant les sécheresses de l'été des Groin, les hauteurs sur le bord de la mer des Hoques, les petites îles des Houlmes, les promontoires des Nez et les courants d'eau rapides des Raz. Les dénominations géographiques prouvent même, d'une manière certaine, que les Normands conservèrent leur ancienne

⁽¹⁾ Aucia, Auga et Augum avaient probablement la même origine. On lit dans la charte de confirmation de l'abbaye de Saint-Etienne de Caen par Henri II : Cum sylva et algia et cum terris.

⁽²⁾ C'est aussi le nom d'une paroisse du Danemark.

⁽³⁾ Ou comme nous l'avons dit dans le Glossaire, Ruisseau qui a un pont.

⁽⁴⁾ On l'a quelquesois appelé Beccum Caletensium, Ruisseau de Caux; mais on trouve dans de vieux documents fluvius qui dicitur Caldebech et Kald signisse Froid en Islandais.

⁽⁵⁾ Ce nom se retrouve aussi en Danemark.

langue longtemps après leur conversion au christianisme; car ils ne durent pas s'empresser de bâtir des temples chrétiens dans les localités sans importance, et l'on retrouve dans de simples communes, comme Carguebu (1), Querqueville, Criquetot, Criqueville (2), le nom parfaitement reconnaissable de Kyrkja, qui signifie en islandais Église. Si les faits dont le souvenir est resté dans l'histoire n'autorisent point une critique circonspecte à attribuer aux Normands cette influence prépondérante sur la langue et la littérature françaises que Heeren a supposée (3), on peut du moins croire avec Hickes qu'ils apportèrent en Angleterre un grand nombre de mots d'origine danoise. « Quin etiam etsi voces, quas Normanni a Neustria sua ad majores nostros jam tum semisaxonice locutos detulerunt, ad tria genera reduxerimus, scilicet ad gallo-francicas, gallolatinas et danicas, notandum tamen est haud pauca in anglo-normannicis occurrere, de quibus statuere non possum, an danicae, vel gallo-francicae, an alius forte originis sunt (4). » On se tromperait singulièrement en

⁽¹⁾ Une paroisse des îles Féroë s'appelle également Kirkeboe, et il y a près de Copenhague un village de Querkebi.

⁽²⁾ Cette transposition du n est encore très-fréquente dans le patois Normand : quoique on écrive *Bretteville*, le peuple prononce toujours *Berteville*.

⁽⁵⁾ Unter den auswærtigen Volkerschaften, die in den Jahrhunderten des Mittelalters Frankreich, entweder bloss durchstreiften, oder sich auch darin niederl essen, sind die Normannen unstreitig diejenigen, denen nicht allein die franzæsiche Sprache sehr viel zu verdanken hat, sondern die auch den ganzen Gange der franzæsichen Litteratur in ihrer ersten Periode grossentheils, die ihr eigenthümliche Richtung gaben; Ueber den Einfluss der Normannen auf die franzæsiche Sprache und Litteratur, dans l'Historische Werke, t. n, p. 352

⁽⁴⁾ Grammatica anglo-saxonica, p. 152.

jugeant la langue usuelle des Normands au moment de la conquête par les lois de Guillaume, qui ont certainement été récrites sous ses successeurs, ou même par la grande quantité de mots français dont l'anglais est bigarré; car la domination normande répandit le goût de la langue et de la littérature françaises, et, comme l'a remarqué Skinner, beaucoup d'écrivains, parmi lesquels on regrette de compter Chaucer, y introduisirent encore, plusieurs siècles après, un grand nombre de mots nouveaux: « Chaucerus, pessimo exemplo, integris vocum plaustris ex eadem Gallia in nostram linguam invectis, eam nimis antea a Normannorum victoria adulteratam, omni fere nativa gratia et nitore spoliavit, pro genuinis coloribus fucum illinens, pro vera facie larvam induens (4).»

Les développements naturels d'une langue commune à tout un peuple sont contrariés par des influences si nombreuses et si variables qu'en voulant systématiser toutes les lois qui les régissent, on arrive à de prétendus principes d'une variété trop infinie pour avoir un caractère véritablement scientifique. Les idiômes qui, comme l'allemand, se sont développés, pour ainsi dire intérieurement, à l'abri des langues étrangères, échappent jusqu'à un certain point à ces tiraillements en sens divers et conservent une sorte d'unité historique; il n'en est pas ainsi du français: composé d'éléments hétérogènes, disséminés dans cent patois différents (2), il les a réunis

⁽¹⁾ Etymologicon linguae anglicanae, préface.

⁽²⁾ M. Schnakenburg en a fait connaître un assez grand nombre, quoique son Tableau synoptique et comparatif des idiómes populaires de la France,

un peu au hasard selon les circonstances et les besoins du moment. Le fond est sans doute le dialecte que l'on parlait dans l'Ile-de-France, mais la prééminence littéraire du normand (1), les mariages de nos rois avec des femmes du midi, amoureuses de l'élégance et du plaisir, mille autres circonstances individuelles, dont l'histoire n'a pu garder un souvenir complet, amenèrent de si fréquents changements dans la langue, qu'on ne reconnaît plus d'esprit systématique dans la formation des mots, ni d'unité dans la prononciation. Lors même que les emprunts eussent été plus multipliés, et qu'une accentuation différente ne les eût pas masqués, les caractères particuliers de chaque patois n'en auraient pas moins disparu dans une fusion qui s'est continuée pendant plusieurs siècles. Pour remonter aux radicaux primitifs et saisir les lois qui ont dominé les développements de la langue et lui ont donné de l'ensemble et de l'harmonie, il faut l'étudier à la source, dans la bouche même du peuple.

Malheureusement l'étude historique des patois présente aussi d'insurmontables difficultés. D'abord il existe à côté, ou pour mieux dire au-dessus, une langue plus raffinée et plus intolérante qui exerce une vé-

Berlin 1840, soit déplorablement incomplet. Les quatre-vingt-cinq traductions de la parabole de l'Enfant prodigue recueillies par M. Coquebert de Monbret, dans ses Mélanges sur les langues, dialectes et patois sont elles-mêmes bien loin de donner une idée de la multiplicité de nos patois. M. Spano a pu insérer dans son Ortografia sarda nazionale, Cagliari 1840; jusqu'à vingt-deux traductions différentes du Pater noster en patois sarde.

(1) La plus grande partie de nos anciens écrivains appartient à la Normandie, au moins par la langue : la Chronique de Geoffroy Gaimar, le Voyage de Charlemagne, la Chanson de Roland, la traduction des Livres des Rois,

ritable pression sur toutes les formes qui leur sont propres. Leur syntaxe se simplifie et s'efface de plus en plus ; ils cessent bientôt de pouvoir se prêter aux jeux de la pensée et ne conviennent plus qu'à l'expression naïve et toute matérielle d'un besoin ou d'une idée (1). Ils n'ont plus d'autre prétention que d'être aussi faciles à prononcer qu'à comprendre, et dans ce but ils rejettent ou modifient les lettres qui embarrassent la prononciation, et établissent entre les sons des rapports qui rappellent ceux qui existent entre les idées. Ainsi, par exemple, la Chopine se nomme à Nancy Chopinte, et la forme ronde et allongée du grain d'une espèce de haricot qui gardait en vieux-français son nom latin Faséol (2), et avec la désinence des diminutifs Faséolet, l'a fait appeler par le peuple Flageolet. Sans doute, comme nous l'avons dit, la langue d'un grand pays a sa base dans l'esprit de la nation et se développe naturellement par les manifestations de sa pensée; mais les patois particuliers aux dernières classes sont loin d'offrir les mêmes caractères de fixité et de nécessité. Soumis dans chaque localité à des influences diverses qu'aucune raison générale ne neutralise, ils se grossissent au hasard d'importations étrangères (3) et d'imaginations indivi-

celle de Marbod, les poëmes de Wace et de Philippe de Thaun, les chroniques de Benois et de Jordans Fantosme, le Chastoiement d'un père à son fils, le Lai d'Ignaurès, la branche du Roman de Renart par Richard de Lison, etc.

⁽¹⁾ Nous ne parlons pas de certaines poésies ambitieuses, comme sont par exemple celles de Jasmin, qui dédaignent la naïveté des patois et aspirent à en faire des langues littéraires : le talent qu'on y peut mettre fait mieux ressortir l'inintelligence de la tentative.

⁽²⁾ On le trouve encore dans Rabelais, Pantagruel, 1 111, ch. 8.

⁽³⁾ Il est, par exemple, difficile de creire que Pocha qui signifie dans le

duelles qui ne relèvent que du caprice. Par ignorance ou par métaphore on donne souvent aux choses des noms qui dans d'autres localités en désignent de différentes: Tolupe le nom du Coquelicot dans l'arrondissement de Bayeux est sans doute une corruption de Tulipe, et le Coquesne est à Valognes le Petit érable et non le Frêne à fleur, comme en vieux-français (1). Peut-être n'est-il pas un petit centre de population qui ne change entièrement le sens de certains mots, ou n'affectionne des expressions presque entièrement inconnues aux autres. Ainsi le Moineau est appelé Pisli à Avranches, Pottin à Coutances, Moisson à Valognes, Friquet à Bayeux et Quilleri dans l'Orne (3). Les noms de la pomme de terre sont encore plus variés; on trouve dans

patois de la Meuse, Petite mare, Flaque d'eau, n'ait point de liaison avec l'anglais *Poachy*, Marécageux; mais si frappantes qu'elles soient des ressemblances qui ne s'appuient point sur des faits historiques, doivent toujours inspirer une grande défiance. Ainsi l'on serait d'abord tenté de voir des rapports d'origine entre le pronom anglais de la première personne et celui du patois de Montbelliard:

Y olli errai dans in champ Que n'aivai pe de terre.

Dans Fallot, Recherches sur le patois de Franche-Comté, p. 128. Mais on comprend bientôt que cette ressemblance orthographique a pu arriver de deux manières; par l'adoucissement du pronom allemand Ich, ou par le rejet de la finale romane qui est restée en espagnol, en italien et en valaque.

(1) Quequesne, dans le Glossaire latin-français de la Bibliothèque de

(2) A Avranches, par exemple, on appelle le tombereau Kotle.

(3) Les noms significatifs sont surtout soumis à de grandes variations: tout le monde n'est point frappé des mêmes circonstances et ne les rend pas de la même manière. Ainsi la Bergeronnette est appelée selon les localités Hochequeue, Branlequeue, Baquoue, Baquoile, Danchemare, Batemare. Batalesive et Lavandière: on l'appelle en breton Kannerezig-ann-dour, Petite batteuse d'eau.

des communes à peu près limitrophes, Colinette (1), Gaingain, Pataffe (corruption de Patate), Quinquin (le même nom que Gaingain), Tambourin, Tartouffle (sans doute de l'allemand Kartoffel), et Truche (corruption de Truffe) (2). Le patois d'Avranches nous offre même l'exemple remarquable d'une différence purement grammaticale: il a conservé dans certains temps du verbe Aller des formes qui ont sans doute appartenu d'abord à une conjugaison différente:

SUBJONCTIF PRÉSENT.

Que je m'en oige, Que tu t'en oiges, Qu'il s'en oige, Que je nous en allions, Qu'on vous en alliez, Qu'ils s'en oigent.

Et ce qui rend plus curieuse encore la nouvelle intrusion d'un autre verbe dans cette conjugaison, c'est qu'il est probablement d'origine gothique (3), et qu'on ne le retrouve point dans les autres dialectes romans.

Cet élément arbitraire et local qui s'introduit inévitablement dans tous les patois, en rend déjà les étymologies suspectes, et d'autres raisons, à la fois plus générales et plus essentielles, en infirment toutes les bases. Sauf quelques rares exceptions, ce sont des conjectures

⁽¹⁾ Ce nom désigne plus particulièrement la pomme de terre longue.

⁽²⁾ Dans une seule commune du canton de Murat (Cantal), selon M. de La Bouderie, Mémoires de la Société royale des antiquaires de France, Nouvelle série, t. π, p. 385, on lui donne jusqu'à quatre noms: Treufa, Trifola, Patyn et Nouver.

⁽³⁾ Tout semble au moins indiquer qu'il vient par aphérèse de g-aggan.

plus ou moins ingénieuses qui ne peuvent prétendre à devenir de la science. La permutation régulière des lettres qui leur donnerait un caractère scientifique, suppose une connaissance exacte de trois éléments qui par la nature même des patois échappent à toutes les recherches. Un patois ne se détache pas tout-à-coup des langues dont il dérive : elles sont d'abord altérées par des corruptions irrégulières dont il ne reste aucune trace, et les premières tentatives de reconstruction dans un langage véritablement différent ne se fixent pas non plus dans la mémoire du peuple (1). Voilà donc deux données, la connaissance des dernières altérations de la langue et celle des premières ébauches des patois, qui sont nécessaires à l'histoire des mots puisqu'elles permettent seules d'apprécier les changements qui en ont modifié la forme, et toutes deux sont également impossibles. Peut-être enfin n'a-t-on point suffisamment tenu compte d'un fait capital, c'est que les révolutions des langues, et plus particulièrement encore la formation des patois, ne se font point par l'écriture des lettrés, mais par la parole du peuple. Les plus savants travaux qui soient venus à notre connaissance, acceptent comme une vé-

⁽¹⁾ Le nom latin du Fenouil, Feniculum, ne vient pas, comme le prétend assez ridiculement Ménage, de Fenum; ce n'est pas certainement De petit foin: à sa forme, on le croirait volontiers d'origine celtique quoique sa racine n'existe pas en breton; mais on trouve en erse Fineal et en Irlandais Feneul. Une coiffure s'imblable au Bavolet des Normandes que ce glossaire explique par Petit voile bas, s'appelle dans le patois de la Meuse Bagnolet, et ce mot a de grands rapports avec le latin Panneolum, Petit voile. Nous citerons encore le normand Affurer, Voler; la prosthèse d'une voyelle était si fréquente, surtout dans les verbes, qu'on ne sait s'il vient de Furari ou d'Auferre, et la connaissance de la première forme lèverait toutes les incertitudes.

rité préliminaire, ou l'immobilité de la prononciation ou son exacte représentation par l'ancienne orthographe, et malheureusement ce sont là deux suppositions qui ne sauraient non plus avoir aucune réalité. Le Chant des Frères Arvals (1), et l'Inscription de la colonne rostrale (2) prouvent qu'il n'y avait même pas à proprement parler d'orthographe latine : chacun obéissait plutôt aux caprices de son oreille qu'il ne se conformait à des habitudes générales, et écrivait un peu à sa guise. Les Celtes ne paraissent même pas avoir jamais possédé de caractères nationaux, ayant par conséquent une valeur reconnue, et au milieu du IXe siècle, au moment même de la formation de nos patois, l'allemand Otfrid disait dans la lettre qui précède son poème sur le Christ, comme une des grandes difficultés de son entreprise, que ses compatriotes « usum scripturae in propria lingua non habere (3). » Le roman lui-même ne s'écrivit guère avant le XIIe siècle, et les irrégularités d'orthographe étaient assez constantes pour empêcher d'en tirer aucune induction légitime : au lieu de Chesne ou Quesne, les deux formes habituelles de Chêne, la traduction des Livres des Rois, où tout cependant manifeste le travail d'un clerc, écrit à quelques lignes seulement de distance Chaigne et Chaidne (4). Dans une

⁽¹⁾ Voyez Marini, Gli atti e monumenti dei fratelli Arvali, tabl. xll; chaque vers est répété trois fois et les variantes sont assez considérables pour avoir jeté de grandes obscurités sur le sens.

⁽²⁾ Voyez Graevius, Thesaurus antiquitatum romanarum, t. IV, p. 1810, ou M. Egger, Latini sermonis vetustioris reliquiae selectae, p. 102.

⁽³⁾ Dans Schilter, Thesaurus antiquitatum teutonicarum, t. 1, p. 10.

⁽⁴⁾ P. 186 et 187, éd. de M. Leroux de Lincy.

lettre fort curieuse de 1453, on trouve encore avec la forme Angloix vingt fois répétée: « Et y furent les champs tous couverts d'Engles (1). » Quant à la prononciation, les poètes n'auraient pu prendre tant d'étranges libertés avec elle, si elle eût été véritablement fixée. Ce n'est pas là une simple conjecture, les preuves abondent; pour en citer une qui dispense de toutes les autres, il y a des syllabes sur lesquelles la voix glisse avec rapidité quoiqu'elles soient marquées d'un accent circonflexe (2). Ces corruptions de la prononciation varient même selon les temps et selon les lieux, et ajoutent de nouvelles difficultés à la recherche des étymologies les plus difficiles: ainsi l'origine du français Blaude est rendue encore plus obscure par la forme Glaude qui a prévalu dans le département de la Meuse.

Les patois ne se forment d'ailleurs qu'à des époques d'imagination, où la parole animée du peuple détourne à chaque instant les mots de leur signification primitive. Beaucoup de ces expressions métaphoriques passent dans la nouvelle langue avec un sens littéral, et créent d'inextricables difficultés aux savants qui ramènent toute l'histoire des langues à de simples permutations de lettres (3). Pour être adoptés par tout un peuple, ces changements de signification ne peuvent

⁽¹⁾ Bibliothèque de l'Ecole des chartes, Deuxième série, t. 11, p. 246-247. Nous avons choisi cet exemple entre mille, parce qu'il prouve que la prononciation fermée de la diphtongue oi est bien plus ancienne que Regnier, qui s'en moquait cependant comme d'une nouveauté.

⁽²⁾ Hôpital, Patenôtre, Pentecôte.

⁽⁵⁾ Ainsi, par exemple, Loquence est sans doute une corruption d'Eloquentia et Avoir de la loquence signifie dans le patois de Reims: Avoir une voix très-forte.

être amenés par un pur caprice d'imagination: ils tiennent à des idées, généralement répandues, dont la connaissance importe sérieusement à qui veut étudier les développements de l'intelligence publique; mais dans la rapide succession de faits qui composent l'histoire, elles changent bientôt à leur tour et il n'en reste plus aucune autre trace que les mots dont elles ont modifié la valeur. Toutes les étymologies de ce genre sont donc nécessairement un peu hasardées, et nous nous bornerons à en indiquer un petit nombre qui nous paraissent suffisamment yraisemblables.

Latin Burrae (1), Choses sans valeur; Bourrier, Mauvaises herbes.

Islandais Farsiuk, Gravement malade; Fersir, Étre transi, Tremblotter (2).

Islandais Kof, Embarras d'esprit; Encovir, Désirer ardemment.

Islandais Korra, Respirer difficilement; Chorer, Marcher lentement, Couver une maladie.

Islandais Litt, Mauvais; Lité, Mal levé. Islandais Lure, Lâcheté; Laurer, Pleurer. Islandais Skafin, Brave (3); Escafer, Tuer.

(i) Nous ne l'avons vu que dans Ausone:

At nos illepidum, rudem libellum, Burras, quisquilias ineptiasque.

Praefatiuncula ad Latinum Pacatum, v. 4;

et il est probable que l'origine en est celtique. Au moins selon Scaliger, la majeure partie des nations Aquitanniques appelaient Burrae les vétilles, les niaiseries (Quisquiliae): en espagnol et en catalan Burro s'gnifie encore Ane et Burrada, Aneric, Sottise: le peuple donne la même sens à Bourrique.

- (2) C'est sans doute aussi l'origine de Farcin, en vieux-français Fersin.
- (3) Scafion signifiait encore en vieux-français Voleur de grand chemin.

Anglo-saxon Hrestan, Se reposer; Arcstison, Retard. Vieil allemand Geren, Désirer avidement; Gouras, Gourmand.

Vieil allemand Heuer, Tête de bête sauvage: Ahurir, Abasourdir (1).

Quoique aussi diverses que toutes les figures de mots qu'imagine la fantaisie des poètes, ces transformations se rattachent, pour la plupart, à un petit nombre de causes dont on peut au moins pressentir l'influence. Quelquefois, par exemple, on donne un sens particulier à des mots dont la signification était générale : ainsi, l'anglais Flip, Cordial, désigne, dans le patois normand, une Boisson composée de cidre, d'eau-de-vie et de sucre. Souvent, au contraire, c'est le sens particulier qui est oublié; l'idée se généralise; puis, par une nouvelle métaphore, les mots s'emploient dans une acception tout-à-fait différente de celle qu'ils avaient d'abord : le normand Effabi, Troublé, Effronté, semble venir de l'islandais Favis, Sot, Grossier (2); et Flanier, Avare, de l'islandais Flanni, Libertin. Parfois aussi le changement de signification est amené par une sorte d'opération logique de l'intelligence; ainsi, du latin Egenus, Pauvre, on a fait sans doute Eguené, Avare (3),

⁽¹⁾ Littéralement Donner une tête de bête sauvage. Le vieux-provençal Abuzar, dont la signification était la même, signifiait au propre, Rendre ours, et l'on disait des criminels auxquels il était permis de courir sus qu'ils portaient une Tête de loup: Wargus sit, hoc est expulsus, disait aussi la Loi des Ripuaires et Varg signifie Loup en islandais.

⁽²⁾ S'il venait du latin Favonius, Bâtard, un changement de même nature aurait eu lieu.

⁽³⁾ Il aura sans doute signifié d'abord Qui fait peu de dépense.

et Equené, Affamé, Affaibli (1). Il est enfin des idées particulières à chaque population, qui réforment la valeur des mots et les marquent à leur empreinte. Un adage du Hava-Mal, que le français a traduit par le proverbe populaire: Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré, montre quelle estime les peuples du Nord faisaient de la vie pour elle-même; et cette idée, si naturelle à des guerriers qui ne croyaient pas même qu'il fût permis de se reposer pour mourir (2), s'est exprimée par le sens méprisant que le patois normand donne à trois corruptions différentes du latin Caro, Chair(3). Sous l'influence du respect général qu'inspirait la vieillesse, il a modifié aussi l'acception primitive de Chenu (4) et Cossu, Vieillard (5) et y attacha une idée d'excellence. La signification injurieuse qu'a prise le mot latin Coquus, Cuisinier (6), confirme l'opinion des savants, qui placent le berceau de nos ancêtres dans un pays où la pré-

(1) Dans le patois du Berry, Acni (Haqueny) dont l'origine est certainement la même, signifie Tombé d'inanition, Éreinté, Épuisé.

(2) Les anciens Scandinaves professaient un souverain mépis pour ceux qui mouraient sur une paillasse, et pour éviter une telle ignominie, ils se taillaient des runes sur le corps avec leur épée.

(3) Cari, Haridelle; Carne, Cheval sans énergie et sans vie; Carou, Corps sans âme; la même idée a formé le français Charogne. Nous devons dire cependant qu'en breton Kar signifie Chose sans valeur.

(4) Or se vont tuit de vos gabant,

Juesne et chenu, petit et grant.

Erec et Enyde, B. R. fonds Cangé, nº 73, fol. 10 v°, col. 1, v. 40.

11 pourrait cependant venir aussi du breton; Kann y signifie Brillant.

(5) Cossi selon Pezron, Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, p. 279; Koz a conservé cette signification en breton. Dans un glossaire latin du XI^e siècle de la Bibliothèque de Rouen, cat. prov. A, 389, Cossualia est interpreté par Festivitates.

(6) Coquin eut même sans doute pendant quelque temps la signification du latin, car on lit dans l'Apparition de maistre Jehan de Meung par Ho-

noré Bonnet :

paration des aliments et le meurtre des animaux nécessaires à notre subsistance étaient une cause d'infamie. Une réminiscence de ces temps, antérieurs à tous les témoignages positifs de notre histoire, a sans doute changé aussi le sens de l'islandais Kockr, Cuisinier, et en a fait le normand Achoere, Lourdaud, Maladroit (1).

Les langues qui se développent, pour ainsi dire, spontanément et sont fixées par la littérature d'un peuple, finissent par modifier ou même rejeter entièrement les mots étrangers qui ne s'accordent point avec les habitudes de la prononciation ou l'esprit du vocabulaire; mais il n'en saurait être ainsi des patois, qui sont créés selon les besoins du moment pour servir d'intermédiaire à de nombreux idiômes: ils se grossissent indifféremment de tous les mots, que d'inappréciables hasards leur rendent nécessaires. Il y a donc un certain nombre d'expressions empruntées à d'autres patois, dont les corruptions n'ont pu être déterminées par des principes entièrement semblables (2). Pour

Or sont venuz meschans devins, Serceliers, arquimaus coquins, Qui vuellent par art d'invoquer Sans Dieu les malades saver. B. k. fonds français, nº 7202, fol. 8, recto.

Selon Hickes, il aurait été pris aussi dans une autre acception qui se rapprochait beaucoup plus de l'idée primitive: Nunc Coquin, Coquine, quae olim apud Gallos otio, gulae et ventri deditos, Ignavum, Ignavum, desidiosum, Desidiosam, Segnem significabant; Linguarum veterum septentrionalium thesaurus, t. 1, p. 251. Gueux est sans doute aussi une corruption de Queux: Le duc trois gueux pour sa bouche, chascun compté par quatre mois, et doit le gueux en sa cuisine commander, ordonner et estre obey; Olivier de la Marche, Estat de la maison de Charles-le-Hardy; année 1474, t. 11, p. 520, éd. de Petitot.

- (1) Le patois de Rennes emploie ce mot avec la même acception.
- (2) Les patois d'un même peuple ont rarement des origines diverses; ils

donner une base scientifique aux étymologies, il faudrait par conséquent reconnaître avec certitude la patrie primitive de chaque mot, et l'on sait seulement que le mélange fréquent de toutes les provinces dans une histoire commune dut amener de nombreux échanges de mots. A défaut de preuves plus positives, on trouverait, dans les différents patois, beaucoup de phrases proverbiales dont la construction et l'idée sont trop bizarres pour avoir été imaginées dans plusieurs provinces indépendantes. Nous en choisirons quelques exemples dans le patois normand : Ne pas en être bon marchand signifie aussi, dans le patois bressan, Avoir sujet de se repentir d'une chose; et, dans les Maximes généralles du droict françois, le berrichon Delommeau se servait de la singulière locution : Etre fait mourir : La loy de Draco estoit bien plus rigoureuse, par laquelle les parents de celuy qui avoit tué un home estoient faits mourir, s'ils pouvoient estre apprehendez, a faute de trouver et apprehender celui qui avoit tué. Avoir de quoi est dans Regnier (1); Benois disait, dans sa Chronique rimée:

> Les dous purneles de ses uiz Ne gardout pas plus cherement (2);

ne sont différents que parce que les altérations des idiômes primitifs n'ont pas constamment suivi les mêmes lois.

(1) Pourveu qu'elle soit riche et qu'elle ait bien de quoy.

Satire in, v. 144.

On trouve déjà dans le Registre des mestiers de Paris, par Estienne Boileau: Il puet estre chavenacier à Paris qui veut franchement, pour qu'il sache le mestier fère, et qu'il ait de coi; p. 149, éd. de M. Depping. C'est probablement une ancienne forme latine, car on lit dans Pétrone, ch. 45: Et habet unde.

⁽²⁾ L. II, V. 12724.

et notre expression elliptique: Avoir le ventre serré se retrouve, avec son complément, dans un poème qui remonte au XII^e siècle:

> Dist li rois: Dame, bien puet estre verté; J'en ai le cuer el ventre si serré Que ne me puis aidier ne conforter (1).

Il y a d'ailleurs, dans les patois, des mots qui n'ont pas vraisemblablement une origine normande; tels sont, par exemple, Davec, dont le p préfixe (2) se retrouve à l'autre bout de la France, dans le patois du Béarn (3); Andain et Staseran, Ce soir, qui, si l'on en croyait d'étranges ressemblances, viendraient de l'italien Andare et Stasera; Choumacre, Cordonnier, dont la prononciation allemande s'est même assez bien conservée (4). Quelques-uns sont évidemment empruntés au culte

(1) Chanson du vilain Hervi, B. R. fonds de Saint-Germain français, nº 1244, fol. 9, vº col. 1, v. 4 Nous pourrions multiplier presque indéfiniment ces exemples; Faire les cent coups, Jouir d'une chose (En venir à bout), Battre la breloque (Déraisonner), etc.

(2) C'est probablement la préposition De que la basse-latinité réunissa souvent avec d'autres prépositions, De sub, De intus. De ab ante, etc. Ces capricieuses réunions étaient aussi très-fréquentes en vieux-français; Vauquelin de La Fresnaye disait dans son Art poétique:

Il advint du depuis qu'avec le mouvement Le violon joua beaucoup plus plaisamment, et cette locution s'est conservée dans le patois normand.

(3) Digat me, Paloumettes,

Qui y ey a Cauterès?

- Lou rey et la reynette

Si bagnan dab nous tres.

Dans M. Mazure, Histoire du Béarn et du pays basque, p. 480.

(4) On dit cependant dans l'arrondissement de Valognes Sur l'aséran, Sur le soir, et le vieux-français employait dans le même sens Sérée et Sérènce

⁽⁵⁾ On dit aussi quelquefois Choumaque.

catholique, comme Adoremus, Révérences; Agios, Longs discours, et Agiots, Cérémonies, Caresses hypocrites (1); Aspergès, Goupillon (2), et Rabis, Salutations (3). D'autres semblent même remonter à des religions abandonnées depuis des siècles: Amomi, Fou, est sans doute dérivé de Momus, Dieu de la folie; Apolon, Corset, a probablement aussi une origine mythologique, puisqu'il se retrouve dans le patois de la Meuse et qu'on lit dans l'Elucidari de las proprias:

Apolavo'l febus, que vol dire bel (4).

On a même conservé, surtout dans le Bocage, l'exclamation *Perjou*, qui est certainement l'ancien serment des payens *Per Jovem* (5). D'autres mots sont restés dans

(1) Autrefois les chantres se mettaient en voix en chantant le verset grec Agios, Ischiros. On trouve aussi Agios en vieux-français:

Faut-il faire tant d'agios?

Commancez mes petits deablos.

Arnoul Gresban, Mystère de la Passion.

Dans le patois de Nancy Agiole signifie Simagrée, Singeries: La signification de l'islandais Kias, Flatterie, peut cependant inspirer des doutes sur cette origine.

- (2) C'est aussi sans doute l'origine du français Aspersoir.
- (3) D'autres souvenirs de la Passion sont restés dans le patois normand : on dit proverbialement : Etre renvoyé de Caïphe à Pilate, et Etre connu comme Barabas à la Passion. Probablement le nom de Lune rousse que l'on donne à la lune d'avril, pendant laquelle le temps est souvent assez froid, vient de la couleur des cheveux de Judas : par une autre souvenir biblique on appelle la première semaine de mai qui en fait ordinairement partie, semaine de Caïn.
- (4) Dans Raynouard, Lexique roman, t. III, p. 297. Ce mot existe aussi dans le patois de la Meuse, et peut-être, malgré le latin Pallula, doit-on assigner la même origine à Polacre, Pouiller et Pouillot.
- (5) D'autres souvenirs de l'histoire ancienne sont restés populaires; on appelle en Normandie les veuves inconsolables des *Artemises* et dans son *Dictionnaire roman* dom François cite *Acate* comme un synonyme de Bon et fidèle ami.

la mémoire du peuple après des événements qui avaient vivement frappé son imagination, comme Bosche, Horion et Tac qui se rattachent tous trois au souvenir d'une épidémie (1). Il en est quelques-uns qui n'ont été empruntés à aucune autre langue. C'est le patois qui les a créés lui-même avec assez de justesse pour qu'ils soient devenus d'un usage général. Le nom normand du Pic, l'Épé, désigne aussi heureusement que le mot français un oiseau qui fait des trous dans les arbres (2); le Martinet, l'Hirondelle des fenètres, est un petit oiseau qui commence à se montrer dans le mois de mars (3), et le nom de Piquerolle convenait fort bien à la Rougeole qui couvre la peau de taches rouges, semblables à des piqures (4). Quelquefois enfin les patois n'empruntent que l'idée des mots et l'expriment avec leur propre vocabulaire; ainsi le nom vulgaire que l'on donne en Normandie à la Prèle, Queue de cheval, se retrouve dans le breton Lôst marc'h, et tous deux sont une traduction littérale du latin Equisetum.

Pour se guider à travers toutes les obscurités qui cachent les origines du vocabulaire et reconnaître au moins la filiation des mots qui n'ont subi en venant d'une autre langue que des changements d'orthographe,

⁽¹⁾ Mais la signification s'en est singulièrement modifiée; ainsi l'on n'attache plus à *Bosche* qu'une idée de puanteur, et le *Tac* qui n'était en vieux-français qu'une sorte de grippe, est devenu dans le patois normand une maladie extrêmement dangercuse; peut-être parce qu'on y avait conservé le mot islandais *Tak*, Pleurésie.

⁽²⁾ La même idée l'a fait nommer Wood-pecker en anglais et Biche-bou dans le patois lorrain.

⁽³⁾ Le patois de la Meuse l'appelle Martelot.

⁽⁴⁾ Le patois lorrain lui donne un nom analogue au français, Pourperelle.

il faudrait pouvoir s'appuyer sur un système régulier de permutation, et l'on ne trouve dans le patois normand que cette loi, commune à tous les langages usuels, qui subordonne à la commodité de la conversation les souvenirs étymologiques, et les similitudes de son, par lesquelles l'intelligence se plaît à marquer la parenté des idées. Ce principe, d'une variété infinie dans ses applications, n'y a même jamais eu la puissance dominante qu'il exerce ordinairement dans les corruptions qui constituent les patois. Le normand s'est formé par le mélange d'idiômes appartenant à des familles aussi différentes par les habitudes de la prononciation que par la grammaire, et loin de rendre ses éléments latins encore plus euphoniques et plus usuels, il leur a souvent donné des articulations plus fortes et plus rudes à l'oreille. On peut cependant tirer de sa comparaison avec le français la connaissance de quelques tendances habituelles qui ajoutent à la vraisemblance de certaines étymologies ou empêchent l'imagination de s'égarer à leur poursuite. D'abord, il n'introduit que très-rarement de nouvelles lettres dans l'intérieur des mots, si ce n'est dans un but évident d'euphonie, comme pour séparer des consonnes que d'anciennes contractions ont accumulées dans la même syllabe. Au commencement des mots dont la première lettre est un s suivi d'une consonne, il ajoute aussi souvent, comme en italien, un E (1). Souvent même, sans doute pour éviter un concours désagréable avec d'autres mots, il fait précéder d'une voyelle simple ou nasalisée des consonnes initiales

⁽¹⁾ Esquelette; Escorpion, comme en vieux-français, dans Keller, Romvart, p. 262.

dont la prononciation n'exigeait aucun effort (1). Le ronflement du R lui inspire une répugnance marquée. Au commencement des mots il le transpose et en diminue encore le son en rendant la voyelle plus sonore (2). Il le rejette aussi à la fin des syllabes qui commencent par une autre consonne (3) et ne lui donne après un E, à la fin des mots, que la valeur d'un accent. Quelquefois enfin il le change en L (4), ou le supprime entièrement, surtout devant les liquides (5). Il évite aussi soigneusement le son du c suivi d'un n (6), et par une singulière coïncidence avec l'italien, il prononce quelquefois gl. comme un l. mouillé (7). Mais, quoique générales, ces règles et celles qu'une étude attentive du patois normand découvrirait encore (8), ne sont point assez constantes pour servir de base certaine à des recherches sur l'origine des mots. Les étymologies que nous allons indiquer s'appuyent sur de capricieuses ressemblances que le sentiment de chacun apprécie à sa guise, et n'ont point ce caractère profondément systématique qui peut seul légitimer des prétentions scientifiques.

- (1) Adouler, Etrichard, Encharger, comme en vieux-français; Thrésor des récréations, p. 112.
 - (2) Arcondire, Ahauchier, Artrourser.
- (3) Berdouiller, Bertelle; Forment, comme en vieux-français; Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 3812.
 - (4) Angola, comme dans le patois du Tarn.
 - (5) Abre, Bône, Cône, Mêlan, Mêle.
 - (6) Enseiner, Sine, (Signature), Vine.
 - (7) Dans le patois de Saint-Lo; Liand, Lianne.
- (8) Voyez ce que nous avons déjà dit, p. l.n. Au reste, il y a dans chaque localité certaines variantes de prononciation qui lui sont propres. La régularité ne peut s'établir que dans une langue d'un usage assez étendu pour que les hasards et les caprices individuels qui exercent une si grande influence dans les petits cercles, soient neutralisés par l'esprit de la langue et les habitudes générales de la prononciation des masses.

Les patois que créa la nécessité d'un langage usuel qui servît d'intermédiaire à des idiômes différents durent s'écarter beaucoup plus du latin que la langue littéraire. Par l'effort des traductions pour se rapprocher de leurs modèles et les doctes préoccupations des clercs, elle en voulait conserver tout ce qui n'était pas contraire au nouvel esprit dont elle était animée (1), tandis que, abandonnés de plus en plus aux dernières classes du peuple, les patois s'éloignaient insensiblement deleurs sources latines. L'influence toujours croissante du français put seule neutraliser leurs tendances, ou même par une foule de mots nouveaux leur donner des apparences opposées ; mais quelques faits mal appréciés ne sauraient prévaloir contre le développement naturel des choses. La plupart des mots normands d'origine latine, qui sont étrangers au français, en ont donc disparu après une longue désuétude : nous citerons entre autres : Affurer, de Furari plutôt que d'Auferre (2); Agratier, de Gratus (3); Alipan, d'Alapa (4);

Tu ne dois pas escarcyer Ce qui te poet agracyer. Poésies, page 551.

Le français moderne Agréer est bien plus éloigné de sa racine; on dit aussi en Normandie Rengratier, Remercier, Rendre grâce.

⁽¹⁾ Elle en conserva d'abord quelques habitudes de syntaxe et même des flexions qui marquaient les cas, puis elle remplaça par des dérivés du latin un assez grand nombre de mots dont l'origine était différente, et enfin introduisit dans l'orthographe des lettres muettes qui n'avaient aucun autre but que de la rapprocher des formes latines.

⁽²⁾ Ce mot existe aussi dans l'argot.

⁽⁵⁾ Il n'est pas indiqué dans le Dictionnaire de Roquesort, mais on lit dans le *Trettie du joli buisson de jonece*, par Froissart:

⁽⁴⁾ On disait en vieux-français Alipe.

Arder, d'Ardere; Avios d'Avis; Clavette, de Clavis (1); Coffin, de Cophinus (2); Coger, de Cogere; Cortine, de Cortina; Courgée, de Corrigia (3); Eduquer, d'Educare (4); Essiau, d'Exitus; Grenons, de Crines; Ilau, d'Illic; Inditer, d'Indicere; Malon, de Malum (5); Poultre, de Pullitra; Querir, de Quaerere; Raine, de Rana (6). Il en est cependant quelques-uns qui semblent ne lui avoir jamais appartenu, au moins d'une manière générale, comme Aclas, de Claudere (7); Aubouffin, d'Album fanum; Avernom, d'Adversum nomen; Bacul, de Baculus; Custos, de Custos (8); Emolenté, de Molitus (9); Enouler, d'Enucleare; Esiquié, d'Exiguus; Eterse, d'Extergere; Itou, d'Ita (10); Lime, de Limes; Margo, de Merga; Pous, de Pulsum; Precimé et Princimi, de Proxime; Queutre, de Culter et Vésonner, de Vesanus (11). D'autres sont

(1) Ou peut-être de Clavus, comme le vieux-français; Claviot, qui a la même origine, n'a pas d'analogue en français.

(2) Dans le patois de la Meuse, la signification latine s'est mieux conservée; Coffinotte y signifie Petit panier.

(3) Agourgie signisse, dans le patois de la Meuse, Fouet de charretier.

(4) On dit plus souvent Induquer.

(5) Malan avait cependant en vieux-français une signification qui devait se rapprocher beaucoup du normand Malandre.

(6) Peut-être cependant venait-il du celtique, car en breton et en erse

Ran a la même signification.

(7) Sans doute Cloison et Ecluse ont la même origine.

(8) Le vieux-français Custode avait le sens plus général de Gardien.

(9) Le français donne le même sens à Moulu.

(10) Cette origine nous paraît plus vraisemblable que celle qui se rattacherait à l'anglais Too, car le mot Itou existe aussi dans le patois du Jura.

(11) Ces singulières étymologies ne sont point particulières au patois normand; nous citerons dans le patois de Reims Egrot, Malade, d'Aeger; dans le patois picard Inter, Parmi, d'Inter; dans le patois de la Meuse Hirsu, Velu, de Hirsutus et Marender, Goûter, de Merenda; dans le patois de la Haute-Auvergne Norα, Belle-Fille, de Nurus; Scondre, Cacher, d'Abscon-

plus remarquables encore; leurs racines sont passées aussi dans la langue française, mais elles y ont pris une forme et quelquefois même une signification différentes: tels sont Ajuster, Joindre, de Juxta; Cani, Moisi, de Canus (4); Canibotte, Tige de chanvre, de Cannabis; Cibot, Jeune ognon, de Caepa (2); Dépit, Mépris, de Despicere (3); Écame, Barrière de cimetière, de Scamnum (4); Gerque, Brebis, de Vervex; Mouver, Remuer, de Movere (5); Parents, Père et mère, de Parentes (6); Poigne, Main, de Pugnus; Quasiment, Presque, de Quasi (7); Vêpe, Guêpe, de Vespa et Vi, Gui, de Viscum.

Si l'on s'en rapportait à des témoignages que le dé-

dere et Steba, Manche de charrue, de Stiva; dans le patois bressan Aura, Vent léger, d'Aura et Ran, Balai, de Ramus dont on avait formé aussi le vieux-français Ramon; dans le patois languedocien Aret, Bélier, d'Aries; Douliou, Tonneau, de Dolium: Lus, Merlan, de Lucius et Nessi, Ignorant de Nescius. Il y a même des locutions populaires inconnues au français, qui viennent certainement du latin; telle est, par exemple, Faire avec quelqu'un, où l'on reconnaît sans peine le Mecum facere des Romains.

- (1) Comme nous l'avons déjà dit, p. LXVI, Chenu conserva d'abord en français le sens du latin; le patois donne une signification analogue à Canir et à Chancir.
- (2) Le patois du Languedoc appelle aussi l'Ognon Cebo; mais le français en a fait Cive et Ciboule.
- (5) Le vieux-français avait aussi conservé la signification latine: Abiathar le volt sacrer al Deu despit. Guernes, Vie de Saint-Thomas de Cantorbéry, p. 7, v. 25, éd. de M. Bekker.
- (4) Eschamel signifiait en vieux-français Marche-pied; l'Écame est assez basse pour qu'on puisse passer facilement passer par dessus et l'on y arrive ordinairement per deux ou trois marches.
- (5) Il se trouve aussi dans le patois de Reims; le français Émouvoir ne s'emploie qu'au moral.
- (6) Il est bizarre que le patois normand lui ait conservé sa signification liftéraire, et qu'il ait pris dans le français lettré, le sens de *Proches* que lui donnait la populace romaine.
- (7) Le patois a ajouté au français la finale ment qui est la forme habituelle des adverbes.

dain des Anciens pour l'étude des langues étrangères rend bien suspects, il n'aurait existé dans les Gaules que trois idiômes; mais lors même que tous les langages particuliers eussent pu réellement y être ramenés à trois grandes familles, d'innombrables différences se seraient introduites dans le vocabulaire. Il faut aux langues, pour conserver leur unité, un centre politique qui relie toutes les localités ensemble et propage les mêmes habitudes de pensée, une littérature que la connaissance générale de l'écriture conserve dans toute sa pureté, ou des livres religieux dont le culte remette chaque jour le texte en mémoire; et, malgré les obscurités qui enveloppent l'histoire primitive des Gaules, nous savons que toutes ces conditions y étaient également impossibles. Il n'y avait donc pas, à propreprement parler, de langue celtique ou gauloise, mais une foule de dialectes, dont l'ancien caractère avait, selon les lieux, subi des modifications plus ou moins profondes, et qui s'étaient grossies de toutes les nouvelles expressions que le développement des idées, le hasard ou le caprice y avait importées. Les mots d'origine celtique, que le patois normand a gardés, viennent ainsi certainement de plusieurs dialectes, qui ont disparu depuis des siècles sans laisser aucune autre trace de leur existence. Beaucoup d'étymologies que, sur la foi de quelques ressemblances fortuites, on croit trouver dans d'autres idiômes, appartiennent donc probablement aux langues celtiques, et la part qui leur revient, au moins dans la formation des patois, a dû être singulièrement amoindrie. Le breton seul peut fournir encore quelques données incontestables, et nous indiquerons un certain nombre de mots étrangers aux autres langues, dont une évidente analogie avec ses radicaux rend l'origine suffia mment vraisemblable (1). Agonir d'Ankenia, Chagriner (2); Amarer d'Amar, Chaîne, Câble (3); Béion de Beol (4); Bêle de Beler, Cresson; Bibet de Fibu; Boucan de Bouc'h, Voix (5); Bouzin de Bouc'hou; Bouzare, Rendre sourd (6); Bragues de Braguez; Bran de Brenn (7); Branes de Brennid; Braver de Bray, Beau, Agréable (8); Brehain de Brechan (9); Bruchet de Bru-

- (1) Il ne peut s'agir que de vraisemblance; car nous sommes loin de connaître tous les anciens mots saxons et normands, et l'on ne saurait douter que le vocabulaire breton ne se soit encore enrichi, à des dates assez récentes, d'un grand nombre de mots appartenant aux langues avec lesquelles il s'est trouvé en contact. Beaucoup d'anciens mots en ont également disparu, et nous ne pouvons citer souvent que des dérivés qui n'ont avec les mots normands que des rapports d'origine.
- (2) Comme le son nasal était particulier aux langues celtiques, l'a aurait perdu facilement sa nasalisation en passant dans le patois normand; peut-être est-ce arrivé aussi pour le français Agonie, en brefon Ankou. Ce mot peut être aussi une corruption par euphonie d'Ahonir.
 - (3) C'est aussi sans doute l'origine du français Démarer.
- (4) Nous n'indiquons la signification du breton que lorsqu'elle diffère de celle du normand.
- (5) En gallois Buciad signifie Beuglement; le sens primitif était donc probablement Bruit, Tapage, et l'origine de Boucaner, Bougonner et Bouzin se rattache sans doute au même radical. Boucan a la même signification dans le patois de Nancy.
 - (6) Voyez la note précédente.
- (7) C'est un de ces mots, en très-petit nombre, qui se retrouvent sans aucun changement en gallique, en erse et en irlandais; Pline cite déjà comme usité dans les Gaules *Brance*; *Historiae naturalis* l. xym, ch. 7.
- (8) Une acception semblable existe cependant en italien, et le français la lui a empruntée dans l'expression Air de bravoure. A Nancy, *Brauve* signifie aussi Bien habillé.
- (9) On trouve encore maintenant en anglais Barren, autrefois Bareyne: Wilow-tree: Hit is sayd that the sede therof is of this vertue, that if a

ched; Bunée de Buanek, Vif, Emporté; Cabus de Kab, Tête (4); Campagne de Kompezen; Carre de Ker; Canne de Kawnen (2); Canter de Cant, Côté (3); Castille de Kastiz, Correction, Punition (4); Cauvette de Kavan; Chatel de Chatal, Bétail; Chéret de Kerr; Choaine de Choanen (5); Cloquer de Cloc'hevez, Gloussement de la poule qui appelle ses petits; Couline de Goulaoen, Luminaire; Darne de Darn; Décrouer de Krouga, Pendre; Dégraviner de Krafina, Égratigner (6); Déhait de Déhet; Déluré de Luréek, Paresseux; Doui de Dour, Eau (7); Dramer de Dramm, Poignée de verges; Ebaubir d'Abafi (8); Étriver de Striva (9); Fourgoter de Fourgasa, Agi-

man drynke of it, he shall gete no sones, but only bareyne doughters; Bertholomeus, De proprietatibus rerum, fol. 286.

(1) Un mot semblable existe dans les langues germaniques, en allemand Kopf, en flamand Kop, etc.; mais l'erse Cabaisd, l'irlandais Cabaïste et l'anglais Cabbage nous paraissent rendre une origine celtique plus vraisemblable.

(2) Vaisseau à contenir le blé; le gallique, l'erse et l'irlandais se rapprochent beaucoup plus du normand; Cann y signifie Vaisseau; Kanna a le même sens en islandais.

(3) C'est encore un de ces mots que l'on peut également rapporter aux langues celtiques et teutoniques ; Kant a la même signification en islandais qu'en breton.

(4) Par une de ces circonstances extraordinaires qui jettent tant d'incertitudes dans l'histoire des langues, le français *Châtiment* est beaucoup plus rapproché de la signification du breton que le vieux-français *Castoiement*, Avertissement, Leçon.

(5) Peut-être cependant ce mot vient-il du latin Canonicus; voyez l'article que nous lui avons consacré dans le Dictionnaire.

(6) Ce mot pourrait aussi avoir été formé de *Gravier* et signifier Faire tomber le sable : le vieux-français *Degravoier* rend même cette étymologie plus probable.

(7) Ou Douez, Fossé plein d'eau ; voyez l'article du Dictionnaire.

(8) Peut-être Rendre baube.

(9) On écrivait en vieux français Estriver.

ter, Remuer; Freuler, de Frel, Fléau; Gadolier de Gadal; Gorot de Gôr; Gouaper de Goapaer; Gouine de Gouhin; Graffiner de Krafina; Grigne de Krina, Ronger avec les dents (4); Grigner de Grinouz, Hargneux, Querelleur; Gronée de Groun, Amas, Réunion; Guermenter de Garm, Cri, Plainte (2); Guezette de Gwez, Sauvage, Grossier; Hagues de Hôgan ; Haiter de Heta ; Haqueter de Hakein , Bredouiller (3); Héguir de Heugi; Heudes de Heûd; Heuse de Heuz; Houdri de Hudur, Sale; Houler de Houlier, Agent de débauche; Hucher de Joue'ha; Jaffe de Javedad; Jalet de Jala, Impatienter (4); Jarousse de Jarons (5); Jojo de Jo; Landorer de Landar, Paresseux (6); Lanfais de Lanfez; Locher de Loc'ha; Lousse de Lou; Marga du celtique Marga, Marne (7); Margane de Morgaden; Méhaigner de Mec'hana, Mutiler; Met de Met: Mucher de Mouc'ha, Se masquer; No de Noad (8); Oche d'Ask (9); Pinger, Poncer et Pucher, de Punsa, Tirer de l'eau; Tabut de Tabut; Teurque de Torchad (10);

- (1) C'est aussi sans doute l'origine du français Grignotter.
- (2) Legonidec ne le donne pas dans son Dictionnaire, mais il se trouve aussi en gallique.
 - (3) Haquier a le même sens dans le patois des Vosges.
 - (4) Peut-être aussi de l'islandais Jula, Pousser des vagissements.
- (5) On dit aussi Arrousse; le latin Jarrossia et l'espagnol Algarova ont sans doute la même origine, quoique l'article arabe al semble indiquer une &tymologie orientale.
 - (6) Il peut venir aussi de l'islandais Lenda, Rester fiché à une place.
 - (7) Ce mot nous a été conservé par Pline, Historiae naturalis 1. xvII, ch. 6.
- (8) Nous y rattachons No plutôt qu'à Naoz, car on trouve dans le bas-latin Noda, avec la signification de Ruisseau.
- (9) L'O se retrouve dans le basque Ozca, le provençal Osko et le français Décocher et Encocher.
- (10) Dans le patois picard, Terchier signisse Lier, Entourer d'une teurquette: Et i doit estre mes serjans tant c'on ara tot soie et terchie as cous

Tondre de Tundre (1); Toquet de Tok; Treuil du gallique Troell (2); Varou de Garo, Féroce, qui a conservé sa forme primitive dans Loup-garou. Sans pouvoir donner à ces inductions une base positive, on doit aussi regarder comme celtiques les mots inconnus aux autres idiòmes européens, qui se trouvent dans un patois différent, assez éloigné de la Normandie pour en rendre l'emprunt bien peu probable. Mais tant de hasards influent sur le vocabulaire des langues cantonnées dans un petit territoire (3), que ces étymologies sont encore plus incertaines que les autres, et nous nous bornerons à en indiquer quelques-unes, auxquelles un usage moins restreint et la nature des idées et des sons ajoutent une nouvelle vraisemblance : Agalis et Agobilles, en rouchi; Arias, dans la Meuse, dans la Haute-Auvergne Harias (4); Bourre, dans la Lorraine et la Franche-

de l'abeie; Charte de 1257 publiée par M. Le Roux de Lincy, Livres des Rois, intr. p. LXXII.

(1) Peut-être cependant vi nt-il de l'islandais Tundr, Allumer, ou même du latin Extundere, Faire sortir ;

Ante diem Paschae vetus apte extinguitur ignis Et novus e silicum venis extunditur. Naogeorgus, *Regni papistici* l. ıv, p. 149, éd. de 1553.

- (2) Ce mot semble perdu en breton; mais il appartenait certainement aux langues celtiques, puisqu'il n'est pas isolé en gallique et qu'on y trouve aussi *Treilliaw*. Tourner, et *Troelli*, Tourner comme une roue.
- (5) Nous en citerons un exemple frappant; quoique la position du Jura au milieu des terres y empêche le peuple de connaître les Poulpes de mer, qui se nomment en Normandie Satrouille, on y appelle par une métaphore évidente les femmes malpropres des Sadrouilles.
- (4) Hairii signifie Empêcher dans le patois lorrain, et le vieux-français donnait un sens analogue à Harier:

Nous sommes mors, ame ne nous harie. Villon, Œuvres, p. 308. Comté (1); Chiboller, dans le patois des Vosges Quibauler, Renverser; Crâne, dans le patois de Nancy; Croen,
dans l'Isère Croei, Fruit vermoulu; Dru, le vieux provençal Drut se prenait dans toutes ses acceptions;
Écourre, en Romanche, dans la Meurthe, le Jura, l'Isère
et la Bresse (2); Froe, dans le patois de Nancy Froux;
Gade, en Languedoc Gadde, et dans la Vendée Jède;
Gambier, dans les patois du Berry et du Jura Gamby,
Boîteux; Guigner, dans la Haute-Auvergne Guigna, Regarder de travers (3); Margoulette, à Reims le Bas du
visage, dans la Meuse Bouche d'un enfant; Randonner,
en provençal Randar, Arranger, Préparer; Ratatouille,
dans la Bresse Tatouza, Ragoût; le patois du Berry lui
donne le même sens qu'en Normandie. On retrouve
aussi, dans la basse-latinité, quelques mots dont l'o-

(1) El y ai enne fontaine a moitan,
Tra bourres bianches y vant baignant.

Dans Fallot, Recherches sur le patois de Franche-Comté, p. 129.

Ce mot existait aussi en vieux français; un dictionnaire français-latin, conservé à la bibliothèque de Conches, dont l'écriture est du XIVe siècle, l'explique par Anas et l'on trouve assez souvent dans la basse latinité Bourela.

(2) Lo mouyin de bin dinno
Quan lo blo
N'ét écou ne mayssono.
Noëls bressans, p. 49.

Le sens primitif était sans doute Baltre le blé ainsi que dans la plupart des patois, comme le prouvent le normand Ecoussin et le vieux-français Escoussour, Fléau; il ne s'est changé en Secourr que parce qu'autrefois on battait le bié en le secouant: le peuple l'emploie même encore avec la signification de Battre. Malgré le latin Succutere, nous regardons ainsi une origine celtique comme fort probable.

(3) Guin avait un sens analogue en vieux français:

Je donne à quelqu'un un guin d'ail.

Villon, Œuvres, p. 444.

Peut-être cependant vient-il de l'allemand Winken, comme Guincher.

rigine semble celtique, tels que Bronchious, Brucus (4); Calenger, Calengia; Carabas, Carabaga; Dacer, Datare; Deumet, Duma; Chauvir, Calvere; Cher, Cherium; etc. La plupart de ces mots ont, ainsi qu'on le voit, un sens fort restreint ou une signification peu usuelle, et n'ont dù qu'à cette circonstance exceptionnelle de n'avoir pas été remplacés par des synonymes étrangers. La langue à laquelle ils appartenaient est tombée graduellement en désuétude, et, comme ils n'affectionnent aucune série particulière d'idées et se rapportent indifféremment à tout ce qui fixe l'attention d'un peuple, on y reconnaît les derniers restes de l'idiôme, que les autres langues ont successivement recouvert d'une couche plus ou moins épaisse (2).

Cette disparition presque complète du celtique suffirait déjà pour empêcher d'apprécier avec exactitude l'influence que le norse exerça sur la formation du patois normand. Sans doute on s'est trompé en regardant comme teutoniques les anciens idiòmes usités dans les Gaules; les noms géographiques qu'y donnèrent les premiers habitants et les documents philologiques que peuvent encore fournir les différents patois, repoussent également cette croyance. Une preuve positive de sa fausseté se trouverait même au besoin dans le Roman de Brut; Wace, qui, ainsi que tous les poètes français du XII° siècle, se bornait à rimer des traditions popu-

⁽¹⁾ Broncheux dans le Dictionnaire latin-français du XV° siècle: Ms. de la Bibliothèque de Lille, E, 36.

⁽²⁾ Nous ne parlons pas ici des anciens mots celtiques qui sont entrés dans la langue française; c'est parce qu'ils ne sont plus celtiques que le patois les a conservés.

laires, disait sans craindre de heurter un souvenir historique:

Redic li respondi premiers: Brez est, si fu bons latiniers: Ce fu li premiers des Bretons Qui sot le langaige as Sessons (1).

Mais il n'en faut pas moins reconnaître que ces deux familles de langues ont leur berceau dans l'Orient etdurent à cette communauté d'origine de nombreux rapports dont il n'est plus possible de pressentir l'étendue. En vain donc beaucoup de mots normands auraient-ils encore un sens analogue dans les idiômes germaniques, leurs racines pourraient avoir existé aussi en celtique; et, dans le doute, il ne serait plus permis d'en rien conclure. D'ailleurs, l'histoire des langues teutoniques nous apprend qu'une partie considérable de leur vocabulaire est tombée en désuétude, et la grande rareté des monuments de l'époque payenne autorise à croire que tous les mots apportés en France n'ont point laissé de trace dans leur première patrie. Peut-être même devons-nous aux persévérantes recherches d'un de nos plus savants compatriotes de pouvoir en citer un d'origine scandinave qu'on employait encore en Normandie dans la seconde moitié du XIº siècle, et qu'aucune langue germanique n'a conservé dans son vocabulaire: Tamen in eis dedi piscationem quae vulgo dicitur Croignim (2). Au reste, malgré les incertitudes dont cette

(1) V. 7119.

⁽²⁾ Charte de 1060, citée par M. Auguste Le Prevost dans le curieux ouvrage qu'il va publier sous le titre beaucoup trop modeste de Notes pour servir à la topographie et à l'histoire des Communes du départe-

connaissance si incomplète des anciennes langues et la nature des choses obscurcissent l'étymologie la plus certaine en apparence, l'influence des hommes du Nord sur le patois normand est écrite clairement dans les mœurs, les usages et quelques locutions trop bizarres pour ne pas être fort significatives. Ainsi l'on compte encore en Normandie par Six vingt (4), et l'on y dit Anuit au lieu d'Aujourd'hui (2); le conscrit qui tire un mauvais billet a le Sort, et en islandais ce mot signifie Noir (3); l'homme que l'on méprise est un Homme de rien, et les anciens Scandinaves appelaient aussi Nithingh la personne chassée d'une guilde (4); les demoiselles nobles sont comme en Allemagne des Filles de condition (5); on échange des

ment de l'Eure. Nous avons déjà fait remarquer, dans les Prolégomènes de notre Histoire de la poésie scandinave, que la plupart des termes de marine et de pêche étaient, même en français, dérivés de la langue norse.

(1) C'est ce que les Scandinaves appelaient Storrhundrade, Le grand cent; en vieux-français on comptait aussi quelquefois par vingt:

A set vint homes s'en puet huimais partir.

Raoul de Cambray, p. 136, v. 9.

S'il t'en donnoit deux vingtz,

A tout le moins tu prendroys cela.

Farce nouvelle des deux savetiers.

- (2) On comptait dans tout le Nord par nuits et non par jours: Nec dierum numerum ut nos, sed noctium computant; Tacite, De moribus Germanorum. Mais si cette analogie était seule, on n'en pourrait rien conclure, puisque les Gaulois avaient le même usage; voyez Caesar, De bello gallico, l. vi.
 - (3) Il avait même conservé son ancienn signification en vieux-français: Sur un cheval sist qui fu sors. Benois, Chronique rimée, 1. 11, v. 3858.

Par opposition, on appelle les bons billets des billets blancs.

(4) Loi du roi Eric, art. iv, dans Kofod Ancher, Om gamle danske Gilder og deres Undergang, pièces justificatives.

(5) Von Stand; on y appelle aussi son mari, Mon homme, Mein Mann.

anneaux le jour de ses fiançailles (4); un coup frappé dans la main marque la conclusion d'un marché (2), et le *Trefeu* ou bûche de Noël est un souvenir du feu d'Yulé, qui se retrouve en Italie (3), en Angleterre (4) et dans tous les pays où les hommes du Nord se sont établis avant leur conversion au christianisme (5).

L'islandais est celui de tous les anciens dialectes bas-allemands qui s'est le mieux conservé : l'anglosaxon est certainement mêlé d'une foule de mots d'origine bretonne et latine, et les documents en saxon, en francique et en vieux-frison que nous possédons encore ne sont pas assez étendus pour nous permettre d'en reconstituer le vocabulaire. Dans l'impossibilité de recourir à d'autres sources, nous avons donc indiqué, comme dérivés de l'islandais, des mots qui malgré l'influence prépondérante des pirates danois, purent avoir une origine saxonne ou francique: Abéter, de Beita, Nourriture; Acauchier, de Kalsa; Acclamper, de Klampi, Cheville; Accravanter, d'At krabba, Mettre en désordre;

(1) Saman hofum brenda bauga I Balldurs haga largtha. Friththiofesaga, ch. vi.

(2) C'est ce qu'on appelait dans la basse-latinité (H)andelangum: Per hanc chartulam libelli dotis, sive per festucam atque per andelangum; dans dom Bouquet, Recueil des historiens de France, t. 1v, p. 555.

(5) Sciocch de Natal. Si chiama così fra noi un ciocco o ceppo il piu grosso, che mettesi da banda per brucciare il di di Natale; Cherubini, Dizionario minalese, s. v. Sciocch.

(4) On l'y appelle Yule-Clog et Christmas-Block. Voyez Herrick, Hesperides, p. 509; Brand, Popular antiquities, t. 1, p. 254-258, éd. de M. Ellis; etc.

(5) Mémoires de l'Académie celtique, t. 111, p. 441; Cherubini, Dizionario milanese, loc. laud., et Thiers, Traité des superstitions, t. 1, p. 525.

Adous, d'At dubba, Orner; Affourée, de Fodr, Nourriture du bétail; Affribourdi, d'Afred, Gelé et Burda, Violence ; Agoucer, de Gussa, Parler légèrement ; Agrap, de Greipa, Prendre; Agroussé, d'At krusa, Attrister; Aingue, d'Aungul; Alise, de Leysa, Vide, Creux (1); Amigraner, de Hamaz, Devenir et Grana, Excellent; Ari, de Har, Elévation; Arodiver, d'At reida, Mettre en colère; Astiquer, d'At staga, Revenir à la charge; Atori, de Torr, Gâté; Auluer, de Aulaz; Bade, de Bada, Se baigner; Bagoul, de Baga, Mauvais vers (2); Bar, de Bera, Porter (3); Bartous, de Barata, Combat ; Bédière, de Bedr ; Boel, de Bol, Habitation; Bisquer, de Beiskiaz, Rager; Broc, de Fraud (4); Bru, de Brud; Buret, de Bud, Habitation (5); Cachard, de Kaka, Toucher du bout des doigts ; Caillé, de Kal, Tache; Calard, de Kalinn, Malade; Cambot, de Kampi, Qui a peu de barbe; Capon, de Kapun, Chapon; Capucher, de Keppa; Cas, de Casa, Amasser; Cassetier, de Kassi, Petit écrin ; Chîper, de Kippa, Dérober ; Clanche, de Klinka ; Cline, de Clini, Salir ; Cotin, de Kot; Cranche, de Krank (6); Crépir, de Kreppa; Dale, de Dal; Douve, de Diup, Profond; Drugir, de Draugaz;

⁽¹⁾ Une origine celtique n'est pas non plus impossible puisque Leyz signifie encore en breton Moite, Humide.

⁽²⁾ Peut-être aussi le radical du français Bagatelle.

⁽³⁾ C'est sans doute aussi l'étymologie de Bartée ou Baratée

⁽⁴⁾ Les autres langues germaniques avaient sans doute des mots qui s'en rapprochaient davantage, car Brauen signifie en a'lemand Écumer.

⁽⁵⁾ Il avait conservé sa première signification dans Bur-le Roi, près de Bayeux, et Bures près de Neufchâtel.

⁽⁶⁾ Dans le patois de Nancy, Cranqua, qui est aussi certainement dérivé d'un mot germanique, se prend dans une signification dont on s'explique très-bien la différence; il signifie Mourir.

Écaucher, de Skaka; Élinguer, de Slengia; Esprangner, de Sprengia; Estamper, de Stappa; Fignoler, de Finn, Beau : Finer, de Finna : Flaner, de Flanni, Libertin ; Flaguin, de Flak, Surface plate; Flio, Flo, de Flock; Floquer, de Flœkiaz; Gable, de Gafl; Galapian, de Galapin; Gales, de Gala, Se réjouir (1); Giffe, de Kif, Querelle: Gilloire, de Gilia, Lancer de l'eau; Glas, de Glad, Joyeux; Gloute, de Glata, Perdre; Gravé, de Grafa, Trouer; Grimer, de Grem, Blesser; Grison, de Griot, Pierre (2); Groin, de Groin, Verdoyant; Groler, de Krulla, S'agiter (3); Hair, de Har; Hati, de Hat; Haule, de Hol (4); Havron, de Hafrar; Héri, de Heri; Hogue, de Haug; Hubi, d'Ybinn; Inèle, de Sniall (5); Jacasser, de Jagg, Jargon; Lague, de Lag, Ordre (6); Léican, de Leikinn, Qui passe son temps à jouer ; Létice, de Læda, Fantôme; Lider, de Lida; Lité, de Litt, Mauvais; Lourer, de Lur, Faiblesse; Mattes, de Mat, Aliment; Napin, de Knapi; Naqueter, de Gnaka, Rendre un bruit aigu; Ohi, d'Oheill, Valétudinaire; Peuffre, de Pelfr, Dépouille ; Pouque, de Poki ; Quenottes, de Kenni, Mâ-

Puis serrai si legers e ignals e ates :

et probablement le c indique ici seulement que le son du n était mouillé.

⁽¹⁾ C'est aussi la racine du français Gala et Régaler.

⁽²⁾ Le français Grès semble avoir la même origine.

⁽³⁾ Il avait conservé son sens primitif dans le vieux-français Croller, Grouiller et peut-être Grelotter.

⁽⁴⁾ Dans des glosses allemandes du VIIIe siècle, faussement attribuées à Kero, on trouve *Holi* avec la même signification; dans Graff, *Althochdeut-sche Sprachschatze*, t. 1, p. xiiv.

⁽⁵⁾ Il semble plutôt venir du vieil-allemand Snel, mais on trouve dans le Voyage de Charlemagne, v. 613:

⁽⁶⁾ Le patois normand prend aussi le mot français dans l'acception d'Espèce, Qualité.

choires; Raguin, de Hrok, Insolent (1); Ravenet, de Hafan, Prendre; Refaire, de Refiaz; Tac, de Tak, Pleurésie; Troussé, de Truss, Paquet; Trumutu de Thrumu, Tonnerre, Combat; Vatre, de Vatn, Eau (2).

Il nous eût été facile d'augmenter cette liste de plusieurs mots; mais leur étymologie nous paraît plus douteuse, et nous avons préféré en citer quelques-uns dont la racine a disparu de l'islandais et s'est conservée dans d'autres idiômes germaniques: Ableter, du gothique Abletan (3); Abrier, du vieil-allemand Adbirihan, Couvrir; Affray, du vieil-allemand Eiver (4); Agasse, de l'allemand Agaza; Agohee, du vieil-allemand Gouh, Moquerie; Agrifer, du vieil-allemand Greifen (5); Ahonir, du vieil-allemand Hon, Honte; Argaigne, de l'allemand Arg, Méchant (6); Aramie, du vieil-allemand Ramen, Affirmer; Averlant, de l'allemand Haverling; Bénom, de l'allemand Beiname; Bougnes, de l'anglo-saxon Bog, Marais et par suite terre mouvante; Brasillé, de l'allemand Brezel, Patisserie qui craque sous les dents (7);

⁽¹⁾ C'est aussi la racine du français Rogue.

⁽²⁾ Par une euphonie fort commune, on a changé le n en n; c'est en allemand Wasser et en anglais Water. C'est probablement aussi la racine de Vautrer; dans le patois normand Vatré, signifie Mouillé, Sali.

⁽⁵⁾ Le normand lui a seulement donné un sens réfléchi.

⁽⁴⁾ Le français Affres a mieux conservé la prononciation de l'allemand; c'est ce qui nous a empêché d'y voir une corruption d'Effroi, que l'on prononce en Normandie Effrai.

⁽⁵⁾ Peut-être cependant est-ce une métaphore et signifie-t-il littéra'ement Prendre avec des griffes.

^{· (6)} Le vieux français disait Argu et le normand en a formé le verbe Erjuer, en al'emand Aergern; comme on voit, l'A y avait pris aussi le son d'une.

⁽⁷⁾ De *Braten*, Rôtir, Rissoler; une autre étymologie est indiquée, comme possible, dans le Dictionnaire.

Chipoter, du saxon Cyppan; Delle, de l'allemand Theil (1); Ecliche, du vieil-allemand Slizzan, Mettre en pièces (2); Fiée, de l'allemand Viele, Beaucoup; Frioler, du gothique Friks, Désireux, Avide; Gamaches, de l'allemand Kamaschen; Gaut, du saxon Wald (5); Girie, de l'allemand Ziererey, Minauderie (4); Guincher, de l'allemand Winken, Faire des signes avec les yeux; Han, du vieil-allemand Han; Houter, du saxon Haten; Houve, du vieil-allemand Houvva; Hut, du saxon Hoet; Licher, de l'allemand Lecker, Friand; Lousse, de l'allemand Lügen, dont le patois rhénan a fait Lus, Ruse, Artifice; Moisson, de l'allemand Mez; Namps, du saxon Nam, Gage (5), ou plutôt Namfeoh, Bétail qui sert de gage; Ram, du vieil-allemand Ramma; Tar, de l'allemand Theer (6).

L'anglais pourrait aussi nous fournir beaucoup de mots qui se retrouvent presque sans aucun changement dans le patois normand, comme Beillée, Belly; Chope, To chop; Choquet, en vieil-anglais Coket (7); Clinque, To clink; Cranière, Cranny; Criquet, Cricket; Dréchier, To dress; Ebe, Ebb (8); Gounelle, Gown (9); Granter, To

⁽¹⁾ Le $\pi\pi$ se changeait habituellement en $\mathfrak p$, comme tous les philologues allemands l'ont remarqué ; l'anglais Deale en est un autre exemple.

⁽²⁾ Le français Éclisse a la même origine.

⁽³⁾ En vieux français Gualt; une origine celtique ne serait pas impossible, si Altaserra avait eu quelque raison pour dire dans son Rerum aquitanicarum etc., p. 134: Bagaudae dicti quasi Sylvicolae; Gau enim lingua gallica Sylvam sonat.

⁽⁴⁾ Il peut venir aussi du latin Girare.

⁽⁵⁾ Le français Nantir a la même origine.

⁽⁶⁾ En vieux-français Terque.

⁽⁷⁾ Coketa en bas-latin', Vase servant de mesure.

⁽⁸⁾ En danois Ebbe.

⁽⁹⁾ En italien Gonna.

grent; Harer, To hare; Picot, Peacock; Reluquer, To look; Remember, To remember; Super, To sup; Vimblet, Wimble; Viquet, Vicket. Mais, lors même que ces mots n'auraient pas une origine saxonne indépendante, il faudrait, pour en rien conclure, savoir s'ils ont été apportés en Angleterre dans le X° siècle, ou en Normandie pendant le XIVe. L'occupation incomplète des Anglais y souleva d'ailleurs des répugnances trop générales pour qu'ils en aient modifié sensiblement le patois (4), et une foule de proverbes communs, qui se retrouvent dans les autres parties de la France (2), rend l'influence normande bien plus vraisemblable. On doit sans doute lui attribuer aussi beaucoup d'idiotismes que les grammairiens s'accordent à regarder comme purement anglais: telle est par exemple la construction du verbe substantif avec le participe présent. Benois disait dans sa Chronique rimée:

Le noble gentil damisel Si plout a toz, e lor fut bel Qué a Roëm fust sejornanz (3).

⁽¹⁾ La prononciation fermée de l'A n'est pas certainement d'origine anglaise, puisque dans une foule de mots français dérivés du latin, il a pris le son de l'A; Aimer, Père, Mère, Faire, etc.

⁽²⁾ He cut the grass from under his foot; He is as poor as a church mouse; Look for a needle in a bundle of hay; Love me, love my dog; There is not a pin to chuse between 'em; etc. Ce n'est pas seulement. comme on voit, l'idée qui est la même; de telles analogies se retrouvent trop souvent entre des peuples sans aucun rapport historique ensemble, pour qu'il y eût rien à en conclure; mais l'expression est identique dans les deux langues. Quelquesois même la phrase proverbiale a été employée dans un autre sens; ainsi To ride the great horse se dit du sty'e et non de l'humeur.

⁽³⁾ L. II, v. 12715.

La tournure si bizarre par laquelle les Anglais se demandent des nouvelles de leur santé, semble elle-même d'origine normande, puisqu'on lit dans le Lai de Havelok:

> Il li demandent de lur pere Et comment le fesoit leur mere.

Quelques noms géographiques pourraient seuls inspirer des doutes; mais tant de hasards influent sur leur choix que des inductions auxquelles manque toute autre base, sont nécessairement bien suspectes; ainsi, par exemple, James, la traduction anglaise de Jacobus, s'éloigne trop capricieusement du latin pour qu'on ne soit pas tenté d'y voir un nom importé d'Angleterre, et Benois parlait déjà, dans le XIIe siècle, de Saint-James-de-Bevron (1).

Il serait facile de trouver, dans le vocabulaire de plusieurs autres langues, des analogies aussi frappantes; mais, lors même que les idiômes qui ont concouru à la formation du patois normand nous seraient complètement connus, on ne pourrait rien conclure d'une ressemblance de mots qui ne s'appuie pas sur les rapports historiques des peuples. Nous n'indiquerons donc donc aucune étymologie arabe (2), hébraïque (3), ni même espagnole (4). Si les ressemblances matérielles,

⁽¹⁾ L. u, v. 15101.

⁽²⁾ Attifer semble venir de Thiphé, dont la signification est la même.

⁽³⁾ Aré semble venir de Haré; Caler, de Cala, Cesser (ou du grec Χαλαω, Céder), Chamailler, de Chama'ı, Dispute; Crac, de Crac, Pierre; Machurer, de Maccah, Blessure.

⁽⁴⁾ Quelques mots comme Arrousse (Jarrossia en bas·latin, Algarova en espagnol) Blé chico (Chico, Petit), Pagnolée (Trèfle d'Espagne) montrent

qui paraîtraient les légitimer, n'étaient pas un de ces jeux du hasard que l'identité des organes de la voix dut rendre bien nombreux, elles tiendraient à des rapports communs avec une autre idiôme qui aurait servi d'intermédiaire. Peut-être seulement devrait-on faire une exception pour quelques mots dérivés du grec, comme Apeur, d'Aπορια, Circonstances embarrassantes; Bragues, de Branos (1); Cabot, de Kasos; Cacouard, de Κακος (2); Calin, de Καλος, Bon, Doux, ou de Καλινδειν, Étre assidu; Cortil, de Χορτος (3); Dia, de Δια; Foinillard, de Φονιος, Meurtrier; Gaurer, de Γαυρος, Orgueilleux; Gobelin, de Κοβαλος (4); Lobet, de Λοβος; Pion, de Πινω, Boire; Tayon, de Θειος (5); Trémaine, de Τριμηναιος; Triques-niques, de Toixon veixos, Dispute pour des cheveux (6). Le grec resta longtemps usuel à Marseille (7); il le devint à Lyon pendant le II° siècle (8), et nous

que l'Espagne ne fut pas sans influence sur l'agriculture normande; mais nous ne croyons pas que *Charer* vienne de Charlar, ni *Vousoyer* de Vosear.

(1) Nous avons déjà indiqué comme possible une origine celtique; dans le patois du Tarn qui fut plus soumis à l'influence grecque, on dit Bragos.

(2) Dans le patois lorrain Cacozèle signifie Zèle mauvais, indiscret, et Cacou est un mot injurieux en Basse-Bretagne.

(3) Ce mot pou rait venir également du latin Hortus, ou du vieil-allemand Cartin; en provençal on disait aussi Cortil et le patois limousin l'a conservé.

(4) En allemand Kobold et en breton Gobilin.

(5) Oncle; il y a une liaison semblable entre le latin Avus et Avunculus.

(6) Les autres patois o it aussi conservé quelques mots qui semblent d'origine grecque; tels sont dans le patois de la Meuse Gouri, Cochon, de Χοιρος et dans le patois picard, Iki, Là, d'Exει et Ecaras, Échalas, de Χαραξ.

(7) Saint-Jérôme, Opera, t. IV, p. 254; Suétone, De claris rhetoribus, ch. I; Strabon, Géographiz, l. IV, p. 124 et 125, éd. de 1587.

(8) Saint Irénée s'en servait pour combattre les hérésies répandues dan:

savons, par la Vie de saint Césaire, qu'on l'entendait encore pendant le VI° dans toute l'ancienne Narbonnaise (1). L'établissement des colonies phocéennes dans la Provence ne fut point la seule cause de son influence; les Romains lettrés en portaient partout la connaissance avec eux, et Cicéron disait, dans son discours pour le poète Archias: « Graeca leguntur in omnibus fere gentibus; latina suis finibus, exiguis sane, continentur. » Quelques-uns des mots grecs qui sont passés dans le patois normand, semblent même avoir toujours été étrangers au provençal et aux autres dialectes intermédiaires. Un fait plus significatif encore, c'est que l'argot a conservé des mots qu'il est difficile de ne pas croire dérivés du grec: tels que Affre, Vie, de Φρην, Esprit; Arton, Pain, d'Αρτος; Esganacer, Rire, de Γανος, Joie (2).

Quoique les envahissements continus du français aient, depuis quelques années surtout, singulièrement réduit le vocabulaire normand, peut-être une connaissance exacte de tous les mots nous eût-elle permis de remonter plus sûrement à ses sources. Mais il est peu de villages qui n'aient des expressions, sinon entièrement inconnues aux autres, au moins sensiblement modifiées dans leur prononciation ou dans leur valeur; et si l'on avait déjà cherché à les recueillir d'une ma-

son diocèse; il dit même en termes positifs qu'il écrivait dans la langue du pays: Åπλως και άληθως και ίδιωτικως; préf., p. 4, éd. de Grabe.

⁽¹⁾ Caesarii vita, lib. 1, par.11; Compulit ut..... instar clericorum, alii graece, alii latine, prosas antiphonasque cantarent; dans dom Bouquet, t. 111, p. 384.

⁽²⁾ Ces mots se trouvent dans le dictionnaire argot, publié par Grandval, à l'appendice de son poëme intitulé: Cartouche, ou le vice puni.

nière complète (1), personne n'avait encore publié les résultats de ses recherches. Les glossaires partiels de MM. Louis Du Bois (2), Pluquet (3), Lamarche (4), Chrétien de Josse du Plain (5), Gourgeon (6) et de Lestang (7) sont, même dans leur étroite spécialité, déplorablement incomplets, et ne peuvent prétendre à aucune importance philologique. Ils ont réuni les mots au hasard, sans chercher à en généraliser la signification, et les ont publiés sans en fixer la date par aucun exemple et sans en éclairer l'histoire par l'étymologie. M. La-

- (1) Le Journal historique de Verdun, de 1749, février, p. 182, annonça qu'un associé de la Société de littérature d'Orléans les avait recueillis dans l'intention de les publier, mais il ne l'a pas réalisée et on ne connaît pas même son nom.
- (2) Recherches sur l'étymologie et l'emploi des locutions et des mots qui se sont introduits ou conservés dans le département de l'Orne et qui n'appartiennent pas à la langue française de nos jours, dans les Mémoires de l'Académie celtique, t. v., p. 59-50 et p. 173-180: le dernier mot est Gut. Mais nous avons appris par une réclamation de M. Du Bois , insérée dans le Pilote du Calvados du 5 décembre 1846, qu'un nouvel article, étendu à toute la province, a paru dans le quatrième volume des Mémoires de la Société des antiquaires de France.

(3) Contes populaires, traditions, proverbes et dictons de l'arrondissement de Bayeux, suivis d'un vocabulaire des mots rustiques et des noms de lieu les plus remarquables de ce pays; Caen, 1825, in-80, et ré-

imprimé à Rouen l'année suivante avec des additions.

- (4) Extrait d'un dictionnaire du vieux langage ou patois des habitants des campagnes des arrondissements de Cherbourg, Valognes et Saint-Lo, dans les Mémoires de la Société royale académique de Cherbourg, Cherbourg, 1843, p. 125-157.
- (5) Usages, préjugés, superstitions, dictons, proverbes et anciens mots de l'arrondissement d'Argentan; dans l'Annuaire argentinois et tiré à part, Alençon, 1855, in-18.
 - (6) Glossaire du langage de Condé-sur-Noireau, Caen, 1850, in-8°.
- (7) Glossaire du patois de l'arrondissement de Mortagne; ce travail inédit nous a été communiqué par M. De La Sicotière.

marche seul a senti qu'on ne faisait point de la philologie comme de la statistique, en recueillant des documents par ordre alphabétique; il a voulu leur donner de la valeur par des recherches de linguistique comparée, qu'une critique assez circonspecte n'a malheureusement pas toujours dirigées. Les productions en patois nous étaient aussi d'une bien faible ressource : nous ne connaissons de véritablement normandes que quelques chansons grossières, pour la plupart inédites et d'une date récente : la Farce des Quiolards (1) et la Campênade, petit poème satirique de Lalleman. Le caractère tout littéraire des vaux-de-Vire d'Olivier Basselin, prouve qu'en les attribuant à un ouvrier foulon, la tradition s'est laissée tromper par un pseudonyme, que la nature bacchique de ses vers et les convenances de sa position obligeaient de se cacher derrière un nom populaire, et nous n'hésitons pas à les attribuer à Jean Lehoux, avocat de Vire, qui en fut le premier éditeur. Il adapta probablement à ses chansons quelquesuns des refrains du foulon qui étaient restés populaires; peut-être même se borna-t-il parfois à corriger quelques pièces, mieux conservées que les autres dans les cabarets; mais, malgré toutes ses affectations d'archaïsme, il est impossible de ne pas reconnaître, aux recherches de l'expression, aux souvenirs mythologiques et aux tournures latines, la poésie d'un lettré qui n'oublie ses connaissances classiques qu'après avoir laissé sa mémoire au fond de son verre (2). La Mazarinade, publiée

⁽¹⁾ Rouen, 1735, in-12.

⁽²⁾ If y a là, comme on voit, des questions fort curieuses et fort obscures;

en 1649 sous le titre de Les Maltôtiers ou les Pesquieux en yau trouble, en vers normands, n'est qu'un mauvais pastiche sans vérité dont il était impossible de tirer aucun parti. Nous en dirons autant de La Muse normande, recueil satirique où Ferrand s'est efforcé d'imiter le patois purin, que l'on parle encore maintenant à Rouen, dans les quartiers Saint-Vivien et Martainville. Eussent-elles habilement copié la langue du peuple, ces poésics d'un bel-esprit prétentieux nous auraient été bien inutiles : ce singulier patois est trop essentiellement différent de celui du reste de la province pour qu'on puisse lui supposer une même origine (1) et les réunir tous deux dans le même vocabulaire. Pour combler les inévitables lacunes de notre travail, nous nous sommes adressé, par l'obligeant intermédiaire du Recteur de l'Académie de Caen, aux élèves des écoles normales primaires, et nous en avons reçu plusieurs petits glossaires fort bien faits, parmi lesquels nous devons citer surtout celui de M. Robet, élève de l'école d'Alençon. Mais, pour réunir dans sa main des éléments disséminés sur tous les points du pays, il faudrait les demander, plusieurs années de suite, à toutes les écoles normales de la province, et charger les Inspecteurs primaires d'en contrô-

mais M. Asselin a simplement réimprimé l'édition de Lehoux; M. Du Bois y a ajouté plusieurs autres chansons, une préface intéressante et des notes philologiques à peu près inutiles, et M. Travers a pris dans les autres éditions tout ce qu'il a trouvé de bon à prendre. M. Lambert, 'conservateur de la Bibliothèque de Bayeux, possède encore quelques vaux-de-Vire inédits qu'aucun caractère saillant ne distingue des autres, et nous en avons vu'une copie qui appartenait à M. Pluquet.

(1) C'est encore là une question fort intéressante que Gervais n'a point

éclaircie dans son Coup-d'œil purin.

ler la valeur sur place, et c'est ce qu'un simple particulier, sans autre titre que l'amour de la science, ne peut ni demander sans indiscrétion, ni obtenir avec assez de suite et d'exactitude (1). Heureusement plusieurs antiquaires distingués savaient par eux-mêmes les difficultés de notre entreprise, et nous ont affectueusement remis les matériaux qu'ils avaient amassés pendant de longues années. Pour faire apprécier toute l'importance de leurs communications, il nous suffira de nommer MM. de Gerville, le patriarche de l'archéologie normande; De La Sicotière, Mancel, Bonnin, Poulet-Malassis et Alfred Canel. Malgré un si précieux concours, ce glossaire, comme toutes les premières publications de ce genre, n'en est pas moins nécessairement bien incomplet, et nous prions toutes les personnes qui portent quelque intérêt à l'histoire de notre province et aux origines de la langue française, de nous en signaler les lacunes et les inexactitudes. En corrigeant l'orthographe qui ne représenterait pas fidèlement la prononciation habituelle, en modifiant les interprétations qui ne conviendraient pas à certaines localités (2), et en nous indiquant de nouveaux mots, qui ne soient pas une simple corruption du français, ils nous fourni-

⁽¹⁾ Il serait bien à désirer que le Ministre de l'Instruction publique usât d'un moyen si facile, qui ne coûterait rien à personne, pour faire recueillir les vocabulaires de tous les patois de la France; Napoléon en avait senti la nécessité et ne put en venir à bout.

⁽²⁾ Pour rendre ce contrôle plus facile et plus sérieux, nous mentionnons soigneusement la provenance de chaque mot; nous n'avons négligé cette indication que pour les mots qui sont d'un usage général dans plusieurs départements.

raient les moyens d'élever à la mémoire de nos ancêtres un monument qui, moins encore par son sujet que par la multiplicité des auteurs, appartiendrait à la province tout entière : nous ne réclamons pour nous que l'honneur de tenir la plume et le plaisir de leur en adresser nos remerciments.

ÉDÉLESTAND DU MÉRIL.

and areas

PATOIS NORMAND.

ABAISSE, s. f. (arr. de Mortain) Table basse, Buffet de service. Et plures alios pauperes quos ad terram sedere faciebat, et super unum bassetum mappam ponebat seu extendebat; Acta Sanctorum; Mai, t. IV, p. 554. Abace et Basset avaient la même signification en vieuxfrançais; voyez Roquefort, Glossaire, t. I, p. 3, et du Cange, Glossarium, t. I, p. 612, col. 3, édition de M. Henschel. A-BAISSE signifie aussi une Assiette en terre cuite, soit parce que les Latins disaient Abacus soli, soit parce qu'une assiette sert de base à ce que l'on mange; c'est en ce sens que l'on dit une Abaisse de pâtisserie.

ABAT, s. m. (arr. de Bayeux) Désordre: de Mettre à bas, Renverser. Dans l'arrondissement de Caen, la pluie d'abat est une pluie abondante, et un homme d'abat, un homme qui dérange tout. Quelquefois cette dernière expression se prend en bonne part et signifie quelqu'un qui abat l'ouvrage, qui travaille vite et beaucoup. Le vieux-francais donnait un sens analogue

ABE

à abattre: Pour savoir la verite. la main de justice avoit este mises aux dittes queus (de vin) et fait deffenses qu'elles ne feussent meues; que depuis elles avoient este abattues et embotees; Lettres de grâce, de 1385, citées dans du Cange, Glossarium, t. I, p. 8, col. 1.

ABATER, v. a. (arr. de Bayeux) Raccrocher, Embaucher. Vovez

ABÉTER.

ABAVENT, s. m. (arr. de Caen) Contrevent, Cequi abat le vent: on le prend à Valognes dans l'acception de Auvent.

ABAUBER, v. a. Etonner, on

dit aussi ébaubir.

ABAUMIR, v. a. (arr. de Caen) Affadir : de Baume.

ABÉLIR, v. a. et n. (Orne) Trouver beau, Plaire.

> Mes la dame n'abelist point Ce qu'ele en voit son fis aler, Qui de li part sanz retorner.

> > De l'enfant de neige, B. R. nº 7218, fel. 242, recto, col. 1, v. 16.

Li rois a cui molt abeli Les regarda molt bonement.

ADENEZ, Du cheval de fust, dans KELLER, Romvart, p. 197, v. 23. L'Italien a fait aussi Abbellire, qui a le sens de notre Embellir.

Abet, s. m. Amorce; de l'islandais *Beita*, nourriture.

Le vieux-français avait formé de la même manière Aeschier (amorcer) d'Inescare:

Li deable a getey por nos ravir Quatre ameçons aeschies de torments.

Poésies du roi de Navarre, t. II, p. 150.

Dans le *Dictionnaire roman* de dom François, Abec se trouve aussi avec la signification de

Amorce, Appât.

ABÉTER, v. a. Amorcer; At beita aungul signifiait en islandais Mettre de la nourriture à un hameçon; de là le sens de Tromper, Attrapper, qu'ont pris Abater et le vieux-français Abéter:

Lui ne peut-il mie guiler Ni engigner ni abeter

> Fabliaux et contes anciens, t. II, p. 366.

Le vieux-français en avait fait Béter, chasser; voyez De monacho in flumine periclitato, v. 643, publie par M. Fr. Michel; Chronique rimée de Benois, t. III, p. 529.

ABIENER, V. a. (Orne) Améliorer; il se dit particulièrement d'un terrain : Bene et Bone, Bien et Bon sont pris souvent dans la même acception :

Eu vos o dirai ben e bon.

Troubadour anonyme, Senior vos.

ABLET, s. m. Piége. On appelait en vieux-français Ablere, Ablet, un filet pour la pêche des ables et des autres petits poissons; Ordonnances des rois de France, t. II, p. 42.

Ableter, v. réfl. (arr. de Vire) Se laisser aller.

ABLO, s. m. Morceau de bois que les charpentiers mettent sous les pièces qu'ils travaillent pour les *lever de* terre; ce mot existe aussi en rouchi.

Abo, s. m. Morceau de hois que l'on attache au pied des chevaux pour les empêcher de passer d'un champ dans un autre. Saint Jérôme disait déjà : Fac tibi vincula et catenas (sive κλοιους, qui hebraice appellantur Mothoth, et sermone vulgari Boias vocant); In Hieremiam, l. V, ch. 27, et on lit dans la vie de sainte Fides d'Agen: Jubet compedibus constringiquos rustica lingua Boias vocat; Acta Sanctorum, Octobre, t. III. C'est le radical du vieux-français Buie:

Vos ne nos poez pas fuir; Kar nos vos faimes or sentir Que buie peisent, ne s'est liez Cil qui les traine od ses piez,

Benois, Chronique rimée, I. II, v. 2905.

C'est probablement aussi le radical du vieux-français A-buisser:

A la planche vint, sus munta; Ne sai dire s'il abuissa, U esgrilla, u meshanea; Mais il chai, si se neia.

Roman de Rou, v. 5532.

Lesquels trouverent emmy la court de l'ostel dudit tavernier ledit Vigor qui se dormoit auquel l'un d'iceulx exposant se heurta ou abuissa, ou par l'un diceulx fut feru en soy heurtant ou abuissant a lui; Lettres de grâce, de 4397, dans du Cange, t. I, p. 749, col. 4. En rouchi Abou signifie Pei-

ne, Embarras; dans le patois de la Vendée une autre métaphore a fait appeler *Abo* une petite digue en terre qui arrête un courant d'eau; *Talbo* y signifie grandes entraves, *Tall* veut dire *Grand* en anglais.

ABOYFRER, v. a. (arr. de Bayeux) Déprécier; de Ab-offerre, offrir loin de ce que l'on demande; comme Surfaire, faire, demander au-dessus.

Abominer, v. a. Détester, Avoir en abomination.

Ta fureur perd et extermine Finalement tous les menteurs: Quant aux meurtriers et decepteurs Celui qui terre et ciel domine Les abomine.

Clément Marot, Psaume V, v. 3.

Le français n'a conservé que Abominable et Abomination.

ABOTTER, v. a. Mettre un Abo.

Abouler, v. a. Jeter ou Apporter vite; de *Boule*, globe de plomb qu'on lançait avec une fronde, ou de *Boulon*, trait d'arbalète.

ABOULEZ-CI-GAU (loc. de l'arr. de Valognes), Apportez-ici-vite. Voyez GAU. Nous ne savons d'après quel renseignement Roquefort a dit dans son Glossaire de la langue romane, t. I, p. 259, que cigau signifiait De mon chef, D'après ma tête.

ABRIER, v. a. Abriter; du vieil allemand Ad-bi-rihan, couvrir: ce mot n'avait point de τ dans le vieux-français ni dans le provençal; voyez Roquefort, Glossaire, t. I, p. 9, et Raynouard, Lexique roman, t. II, p. 47. Il pourrait aussi venir d'Arbor, en patois nor-

mand Abre. Vo. l'art. suivant.

Abro, s. m. (arr. de Valognes) Petit arbre enduit de glu

gnes) Petit arbre enduit de glu pour prendre des oiseaux. Le vieux français disait *Abre*, comme le patois normand:

> Quand il ot louet le paien, A cel abre, bien fort et bien,

Mouskes, Chronique rimée, v. 7790.

Pour l'amour du buisson va la brebis à l'abre.

Proverbe du xv° siècle, cité par M. Leroux de Lincx, *Proverbes français*, t. I, p. 97.

Aca, s. m. Il pleut d'aca, Il pleut beaucoup; de l'islandais Kaf, inondation; Kafa-rekia signifie, comme pluie d'aca, une pluie abondante. Nous ne croyons donc pas qu'il faille ecrire Aga, de Gaster, Detruire, Ravager, quoiqu'on dise dans le patois du Berry Un agas d'eau, et que le vieux-français employât Agaste dans le même sens.

Acam et Cam, prép. Avec. On dit plus souvent Acamté, Avec toi; le régime a fait corps avec la préposition comme en français, où ab dans le sens de cum, et hoc sont devenus avoque, aveuque, avec.

Combien treuve je plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que je ne fois qu'un homme en douze heures passe quant et les vents d'orient en occident...Montaigne, Essais, l. III, ch. 44.

Dans le patois du Berry Quant et signifie aussi Avec, En même temps que; mais on donne dans la Vendée à cet assemblage de sons; qu'alors il faudrait orthographier autrement, le sens

de A côté, Auprès de, et le mot qui en est formé pourrait venir de l'islandais Kant, côté, comme l'italien Accanto. Voyez aussi CANTER.

ACANCHIER, v. a. (Manche) Réussir, Avoir bonne *Chance*, que l'on prononce *canche*, de *Cadentia*. On dit aussi: Il a du hasard: Il est bien tombé.

Acar. Ce mot n'est employé que dans la phrase: Il pleut d'acar; l'eau tombe avec autant de force que des cailloux. Acarer signifiait en vieux-français: Jeter des pierres, et l'on en a fait Acariâtre.

ACATER, v. a. Acheter.; du latin Ac-captare:

Sa mie en a a soi menee Que par sa peine a acatee. Roman de Brut, v. 2643.

Le second a s'est conservé aussi dans Acabit et Achat; on trouve Acapte dans le Nouveau coutumier général, t. IV, p. 904, col. 2.

Acauchier, v. a. (Orne) Ap-

peler, Causer à.

ACCABASSER, v. a. et réfl. Accabler, Se replier sur soimême; dans le patois de l'Isère, Accapa signifie Accroupi, Caché.

Acciper, v. a. (arr. de Bayeux et de Vire) Escroquer, Chiper. Acciper avait le même sens en vieux-français.

ACCLAMPER, v. a. (Orne) Attacher, fixer; de l'islandais Klampi, Agraffe, Cheville.

Acclasser, v. réfl. (arr. de Vire) S'assoupir, Fermer les yeux, de Ac-claudere. En provençal Aclusar signifiait Fermer les yeux.

La nuoich quan lo sons m'aclusa.

GIRAUD DE BORNEIL, Quan la bruna.

Le vieux-français lui donnait sans doute un sens différent:

Mais, qui chaut, par tu les ensiut E les dechace et les consiut, Cum funt le chien le cerf alasse Qui del tut estanche e aclasse.

Benois, Chronique rimée, l. I, v. 847.

ACCOINTER, v. a. Connaître particulièrement. Il s'emploie ordinairement, comme en vieux-français, dans un sens érotique:

Ma demoisele vos volra accointier.

Raoul de Cambrai, p. 221, v. 12.

Coindar signifiait en vieuxprovençal, Cajoler, Caresser, et le patois de l'Isère se sert d'Accoindo dans le sens de Fiancailles.

ACCORDER, v. a. Promettre. Le vieux-français Grant, Greanter, Creanter, Accorder, avait aussi quelquefois la signification de Promettre;

Cil Turnus, qui ert ses voisins, Rices hom ert, sot que Latins Sa fille a Eneas donot; Iries en fu, grant dol en ot,

Car il l'avoit tostans amee E ele li fu creantee.

Roman de Brut, v. 53.

Accords, s. m. pl. Fiançailles. Ce mot signifiait aussi en vieux-français Convention et par suite Droit.

Cis Clotan deust tot avoir, Car l'on (n)'i savoit si droit oir; Mais cil qui estoit (sic) plus fort N'orent cure de son acort.

Roman de Brut, v. 2253.

Es vos Ogier et le roi acordes;

ACH C'est une acorde que comparont [Eseler.]

RAIMBERT, Chevalerie Ogier de [Danemarche, v. 12801.]

Accourler, v. réfl. (arr. de Vire) Fléchir le genou en se baissant.

Accoursé, part. pass. (Orne) Achalandé. Le français dit dans le même sens Une boutique bien courue. On lit dans une lettre de grâce de 4383: Ledit exposant estoit mieulx accoursez, c'est assavoir mieulx achalandez.

Accour, s. m. (arr. de Vire) Appui; du normand Acouter. (S'accouder, S'appuyer sur le coude, probablement; voyez plus bas le mot Acouter.) Du Cange, Glossarium, t. 1,

p. 50, col. 4.

Accraventer, v. a. (arr. de Mortain) Accabler, Briser; Cravanter avait le même sens en vieux français:

Lors commanda c'on exilast Maupertuis, et tout cravantast.

Romans de Renart, t. IV, p. 297.

ACHOCRE, s. m. Homme maladroit, grossier: Tu joues comme un achocre. Le patois de Rennes donne à ce mot la mê-

me signification.

ACHOPPER, v. a. Broncher; on dit encore en français, Pierre d'achoppement. Le v.fr. disait S'assoper: Il s'assopa a aucune chose en la rue et chut en un fangar; Lettres de grace, de 4383, dans Carpentier, T. I, col. 348.

ACHUQUETÉ, part. pass. (arr. de Bayeux) Entêté; de Souche que l'on prononce chuque. Etre entêté comme un morceau de bois est une locution populaire.

ACLABOS, s. m. pl. (arr. de Bayeux) Cris, Acclamations, syncope de Acclamabo.

Aclas, s. f. (Orne) Petite barrière; de Claudere comme Ecluse. (Clos en basse Norman-

die se prononce Clas.)

Acommicher, v. a. (arr. de Bayeux) Etre deux à faire une chose, la faire en commun. Communier était aussi devenu en vieux-français Acommicher. On lit dans Froissart: Et fist le roi dire grand planté de messes pour acommicher ceux qui dévotion en avoient.

Acoqueté, adj. (arr. de

Bayeux) D'un rouge vif.

Acorger, v. a. (Orne). Lier deux choses ensemble, de Corgée, petite corde. Ce mot se trouve aussi dans le patois du

Berry.

Acouer, v. a. (arr. de Valognes) Attacher à la queue, en patois normand comme en v. fr. Coue. Il a la même signification dans la Vendée. Montaigne disait aussi : Nous n'avons pas faict marché en nous mariant de nous tenir continuellement accouez l'un à l'autre... Essais, livre III, ch. 9.

Acouer, v. a. et réfl. Se met-

tre à couver.

Acouter, v. n. et résl. Accouder (cubitare); la forme normande se trouvait aussi en v. fr.

Il s'est acoutez sor le puis Qui n'estoit pas toise et demie Parfons.

Lai de l'Ombre, v. 868..

ACOUTRER, v. a. et refl. Habiller; du vieil allemand Chozza, Cotte; il se prend ordinairement en mauvaise part; en rouchi *Cotron* signifie *Jupe*. Acoutrer n'est plus usité en français que dans le langage familier.

Acraco, adv. (arr. de Bayeux) Acraco, De hasard, De racroc; on dit aussi Agraco.

ACTAIGNER, v. a. (Orne) Balbutier en lisant. Voyez Ac-TONNER.

ACTIONNER, v. a. Presser quelqu'un, le Tourmenter; du bas-latin Actionare, intenter un procès, ou plutôt d'Actio. Shakspere employait Action dans le sens d'Accusation. I pray you since my action is entered and my case so openly known to the world, let him be brought in to his answer. King Henry IV, Part. II, act. 2., scèn. I. Dans le patois du Berry Actionneux a la signification d'actif.

ACTONNER, v. a. (Orne) Bé-

gayer.

Acusser, v. a. Réduire un joueur sans argent, le Mettre à cul-sec, suivant une locution restée encore aujourd'hui populaire.

Adens, adv. Penché en avant, Sur le ventre, Sur les

dents.

Cil caient envers et adens.

Roman de Brut, v. 7438.

En langes suz les pavemenz Les veissiez culcher asdenz.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 5199.

ADENTER, v. a. et n. Mettre sens dessus dessous, Tomber sur les dents:

Et regarda, si a Beron trove

Mort et sanglent contre tere adente.

RAIMBERT, Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 5708.

Borel s'est ainsi trompé en lui donnant le sens d'Agraffer, et en citant, comme exemple, ce vers d'un ancien poëme rapporté par Fauchet, De la langue françoise, p. 87:

Si l'a feru del branc que sur l'arcon l'adente.

Adenter signifie aussi Enchasser une pièce de bois dans une autre comme si elle y mordait : la même idée a fait créer le mot français Mortaise.

ADIRER, V. a. Égaré, Perdu. Le ch. 87 de l'Ancienne coutume de Normandie est intitulé Querelles des choses adirees, et on lit dans le Roman de Rou:

> Puis a dit au Duc en l'oreille, Que il a eu moult merveille De la cuille qu'il a trouvee Qu'il out au mangier adiree.

ADLAISI, adj. (Orne) Fainéant, Inoccupé, Qui a du loisir. Ce mot se trouve aussi dans le patois de Rennes et dans celui de la Vendée, où il est un adverbe comme le At leisure des Anglais.

Adorémus, s. m. pl. Courbettes, Révérences; on ne l'emploie que dans la phrase Faire des adorémus. On chante aux Bénédictions une prière suivie de génuflexions, qui commence par Adoremus.

ADOULER, v. a. et n. Rendre le mal plus vif, Étre dolent.

Dame, dist-il, por qu'estes adolee? Raoul de Cambrai, p. 164, v. 16.

Adous, s. m. pl. Ornements, Parure. La sont li dames qui querront (1. creront) en Jhesu. Kalles les ot amenees lassus: Soixante furent vestues de bon fus; Tos lor adous furent a or battus.

Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 13001.

Le français a conservé Adouber, terme du jeu des échecs, et Radouber, terme de marine: le verbe islandais At dubba signifiait également Orner et Apprêter, Arranger.

Adret, a l'adret de, prép. Envers, Vis-à-vis de; on dit aussi A l'endroit de. Cette préposition se trouve également dans le patois de la Vendée.

Adreuger, Adroger, v. réfl. (Orne) S'habiller grossièrement, grotesquement. Voyez Droguet.

ADVANTIVE (en), locut. adv. Dans les temps à venir; on la trouve aussi en v. fr. Et nous avons en l'escriture que Ante-Christ sera engendre en advantive de pere chrestian et de mere juifve; Journal d'un bourgeois de Paris, p. 538, éd. de M. Buchon.

Affauturer, v. a. (arr. de Vire) Priver, Faire faute.

Affecter, v. réfl. (arr. de Bayeux) Se forcer, S'appliquer.

Afféter, v. a. (arr. de Vire) Raccommoder, Embellir.

Haubers e helmes afaitier.

Roman de Rou, v. 12460.

Par sun gent cors, par sa faiture.

Roman de Tristan, t. II, p. 26, éd. de M. Michel.

Fetisly signifiait même Élégamment en vieil anglais :

And fals sat on a sisour That softely trotted;

And favel on a flatterere Fetisly atired.

Vision of Piers Ploughman, v. 1212.

On le prend aussi, comme en vieux-français, dans le sens d'Élever, Nourrir.

> Mais ele l'avait alaitie Et tout nouri et afaitie.

> > Mouskes, Chronique rimée, ▼. 234.

Affier, v. a. Promettre, Assurer.

Par fei, vos afi, se je l'truis, Premier i ferrai, se jo puis. Roman de Rou, v. 8888.

L'ancien provençal avait aussi Afiar.

Affiquet, s. m. Ornement de toilette. De Figere, attacher, on a fait Afique, épingle: Affiquets se affichent aux bonnets, disait un vieux proverbe francais:

En son pis avait une afique D'or et de mainte piere riche.

PHELIPPE DE REIM, La Mannekine, v. 2223.

Les maîtres du Puy de Dieppe donnaient à la meilleure ballade une affique d'or; Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen pour 1838, p. 304. On s'est paré avec des Affiques et par extension on a donné le nom d'Affiquets à tout ce qui servait à la toilette. Dans les gloses d'un Dictionnarium de Jean de Garlande, dont le manuscrit est du XIVe siècle, Monile est déjà expliqué par Affike, et Spinter par Affical; voy. Mone, Anzeiger für Kun de der altteutschen Vorzeit, 1835, col. 497.

Affiquers, s. m. pl. Petits

tuvaux de bois ou d'ivoire dans lesquels on fiche le bout des aiguilles à tricotter. Le rouchi

les appelle Affiquaux.

Affistoler, v. réfl. Se parer. Du latin Fistula le vieux français avait fait Affistoler, tromper, comme Piper de Pipeau:

> Homme pourveu. Qui a tant veu D'affistolez, Bien est cornu S'il s'est venu Prendre aux filetz.

> > Guillaume Alexis, Blason desfaulces amours, p. 263.

et a fini par lui donner, ainsi que le patois normand et celui du Berry, le sens d'Appiper

par la parure.

AFFLATRER, v. a. (arr. de Mortain) Terrasser, Renverser. Le vieux français disait également Flatir et Flatrir.

Or escutez come jo fud fous E esperduz e entrepris, Ke un plain bacin d'ewe pris E sus le perron l'a flati.

> Li torneimens Anticrist; B. R. fonds de Notre-Dame, nº 5, fol. 213.

Afflubat, s. m. Manteau. Vovez le mot suivant.

Affluber, v. a. réfl. Couvrir, S'envelopper. On lit dans le Roman de Rou:

La fist d'un mantel afluber. Du plus riche qu'il pout trouver.

C'est notre verbe S'affubler. Affoler, v. a. Devenir fou; ce mot ne s'emploie ordinairement qu'au figuré :

Dictes hardiment que j'affole Se je dy huy autre parole. Farce de Pathelin.

On s'en sert aussi en français; mais il vieillit beaucoup.

Affondrer, v. a. Enfoncer, Aller au fond:

L'un passe en noant, l'autre afonde. GUIART, Branche des royaux lignages, t. I, p. 270.

C'est notre verbe Effondrer. Affongrer, v. a. (Orne) Rompre.

Affouer, v. a. (arr. de Valognes) Exciter; dans le Dictionnaire roman de dom François, on trouve Affoer, avec la signification de Faire du feu.

AFFOURCHER, v. a. (arr. de

Valognes) Enfourcher.

AFFOURÉE, S. f. (Orne) Fourrage; de l'islandais Fodr. nourriture du bétail; le d a disparu, comme dans Fourrure du gothique Fodr; le bas-latin Fodrum l'avait conservé.

Affourer, v. a. Donner à manger aux bestiaux; on dit dans le patois du Berry Afféner,

donner du foin.

AFFRAY, S. m., Effroi; du vieil-allemand Eipar, Eiver; on dit encore en français : les

Affres de la mort.

Affresas, s. m. (Orne) Engoule-vent, oiseau de mauvais présage qui effrayait; le mot français Fresaie se rapproche moins de sa racine.

Le hideux cri de la fresaie effraye Celui qui l'oit; elle vole de nuict Et à tetter les chèvres prend deduict; T'esbahis-tu s'elle se nomme effraye?

Oiseaux de Belon, p. 28.

Affrillon, s. m. (Orne) Petit morceau de pâte qui s'attache aux mains du boulanger qui pétrit.

Affribourdi, part. pass. (Orne) Engourdi de froid.

Affronter, v. a. (arr. de

Valognes) Séduire une fille, la Tromper; le vieux français lui donnait la même signification.

Affroquer, v. réfl. Faire de mauvaises connaissances; du *Froc* des moines. On donne une signification analogue au s. m. AFFROC.

Affurer, v. a. (arr. de Vire) Voler. Furer existait aussi en vieux-français ainsi Furt.

Oubliance de Dieu. Furt, larrecin, violence en maint lieu.

J. BOUCHET, Triomphe de François Ier , fol. 101.

Nous avons encore furtif. Affuter, v. a. Ajuster, Réparer. Le français emploie aussi Affuter dans le sens d'Aiguiser.

AFFUTIAUX, s. m. pl. (arr. de Bayeux) Objets peu nécessaires. Il avait le même sens en vieux-français. Voyez Roquefort, Glossaire, t. I, p. 34; c'est probablement le même mot qu'Affiquets, objets de toilette, que le patois du Berry appelle Affutiaux.

AGA, interj. Tiens, Voyez un peu; Hagah avait à peu près le même sens en hébreu, mais nous n'en croyons pas moins qu'il vient du saxon Wardon, Argarder, Agarder, en vieuxfrancais et en normand:

Hé! quel honneur, te voyant par la

Tout convert d'or, ainsi la populace Dire en arrière : Aga! voilà celuy Duquel la France a reçu tant l'ennuy.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, Satire.

On trouve le même vocable avec la même signification dans le patois du Berry. Le plus souvent on joint à cet impératif la

particule donc: Agadon, Eguédon.—Dans plusieurs cantons du Jura on dit Ogo.

Agalis, adv. (Orne) A ta

AGASSE, s. f. Pie. Il se trouve aussi en vieux-français, et La Fontaine s'en est encore servi; Fables, l. XII, fabl. 44.

AGASSER, v. a. et n. (arr. de Valognes) Crier après quelqu'un avec aigreur, d'Agasse, comme Piailler de Pie: les oiseaux agassent quand on approche de leur nid; on dit aussi Egasser.

AGENOILLONS, adv. A ge-

noux.

Prieres fait et oreison, An suspirs et agenoillons.

Légende de saint Bonus, B. R., nº 7024, col. 2, v. 2.

AGER et AGIER, v. a. Emanciper, Donner l'âge. Ce mot existait aussien vieux français: Tout soit che que il ait bos aagie a couper; Coustume de Beauvoisis, ch. XIII. p. 76.

Aget, s. m. (arr. de Caen) Petite trappe dans une porte par laquelle on fait le guet, on

aquette.

Car il ne pouvait bonnement prendre la peine d'aguetter ses commoditez comme font les jeunes gens... Desperriers, Nouvelles, p. 105.

Nous avons encore Guet-àpens qui est une corruption d'Aguet appensé, embuche pré-

méditée :

Un nommé Jacquemart le 0liviers a tue et murtry de fait et d'aguet appense, environ souleil escousse, Jean Lemaire. Lettre de Charles V, roi de France, du 8 octobre 1410.

AGET, s. m. (ar. de Vire) Habitude; Manière d'être, d'Agri: on dit Ajeu dans l'arrondissement de Caen. Dans le patois provencal Agi signifie Action.

Agios, s. m. pl. Longs discours; d'une litanie où le mot Ayros est souvent répété.

AGIOTS, s. m. pl. Cérémonies, Caresses hypocrites; d'Agere, jouer, comme Façons et Affetterie de Facere.

AGIOTER, v. a. Flatter. Vovez

l'article précédent.

AGOBILLES, S. m. pl. Petits meubles sans valeur; il se trouve en rouchi avec la même signification.

AGOGONNER, v. a. (Orne) Adoucir, Amadouer; du bas-latin Agogare, Donner à manger à discrétion (Voyez gogon), ou du vieil-allemand Gouggolon,

Faire le jongleur.

AGOHÉE, s. f. (arr. de Bayeux et de Valognes) Accueil bruyant; on dit aussi соне́ e dans l'arr. de Caen. Selon Ausone Gau se trouvait dans Ennius pour Gaudium.

Ennius, ut memorat, replet te laetificans gau.

et l'ancien provencal qauch:

Amors vol gauch e guerpis los enics. Pierre D'AUVERGNE, De josta'ls.

Agonir, v. a. (arr. de Bayeux et Orne) Agoniser (arr. de Valognes; employé aussi dans le Berry) Attaquer, Accabler, Injurier. Athleta coelestis militiae dudum in palestra mundanae conversationis agonisans cuneos vitiorum viriliter debellavit; Odon de Cluny, Sancti

Geraldi vita, l. II, ch. 1. Agonir a la même signification en rouchi; peut-être est-ce une corruption euphonique de Ahonir. Voyez ce mot.

Agosé, part. pass. (arr. de Caen) Rassasié, Qui en a jus-

qu'au gosier.

AGOUCER, v. a. (Orne) Irriter, Exciter contre quelqu'un. At quesa signifie en islandais Parler légèrement.

AGOUT, s. m. Assaisonne-

ment; de Gustus.

AGOUTER, v. a. Assaisonner; il signifie aussi Donner du goût pour quelque chose; c'est le contraire de Dégoûter.

AGRAP, S. m. (Orne) Appât jeté sur la neige pour prendre des oiseaux; de l'islandais At greipa, Prendre, Saisir, Graper en vieux francais:

Nef n'i demeure qu'il ne preingnent: Tout est vendangie et grape.

GUIART, Branche des royaux lignages. t. H, v. 3770.

Agriper a la même origine. Voyez aussi Égrat.

AGRATIER, v. a. Plaire, Agréer. Le vieux-français avait Agrachier, et le provençal Agradar:

Be m'agrada 'l bel temps d'estiu, E dels auzels m'agrada'l chanz.

Raimond DE MIRAVAL, Be m'agrada.

Agrifer, v. a. Enlever de force, Prendre avec des griffes. Le bas-latin Agriffare avait un sens différent; il signifiait Etendre ses griffes: Bistardae et anates campestres contra aves rapaces horripilant plumas agrifando se, et elevant alas. Fridericus II, imperator, De arte venandi, l. I, ch. 56.

Agrioches, s. f. pl. Agaceries, Efforts pour être agréable, qui se prononce agriable dans le patois normand.

AGRIOTTES, s. f. pl. Voyez

AGRIOCHES.

Agoussé, part. pass. (arr. de

Vire) Renfrogné.

AGUCHER, v. a. Aiguiser. Ce mot existait en vieux-français; le provençal Agusar, l'espagnol et le catalan Aguzar; le portugais Aguçar et l'italien Aguzzare se rapprochaient aussi davantage de la racine latine Acuere.

AGUILANLEU, AGUILANNEU, S. m. Etrennes, Présent du premier jour de l'an; Ad viscum anno novo: Paul Merula, Cosmographia: Solitos enim aiunt Druidas per suos adolescentes viscum suum cunctis mittere eoque quasi munere bonum, faustum, felicem et fortunatum omnibus annum precari.

Trouva des varlets ou jeunes compaignons... qui alloient... querant aguilen neu. Le dernier jour de décembre; Lettre de 4473, citée par Carpentier dans le Glossarii supplementum. En Anjou, on supprima, en 1595, une quête appelée Aquitanneuf que l'on faisait dans les églises le premier jour de l'an, et l'on défendit en 4668 de continuer à la faire même hors des églises. Dans le patois du Berry Angilan signifie encore Etrennes, et Guilané, Aumônes du commencement de *l'année.* Voyez, sur la cause de cette signification mythique du gui, M. Edélestand du Méril, Histoire de la poésie scandinave, prolégomènes, p. 100,

note 2

AHAN, s. m. Peine, Fatigue, Souffrance: onomatopée, son qui s'échappe de la poitrine d'un homme essoufflé au moment d'un nouvel effort; aussi disaiton autrefois *Haan*:

Molt i orent tuit grant haan.

Roman de Rou, v. 8655.

Pendant le moyen-âge on exposait à la vénération des fidèles le *Han* de saint Joseph conservé dans, une bouteille. Le vieux-français ajouta aussi une prosthèse par euphonie:

Grant ahan sueffrent et endurent,

Roman de la Violete , v. 5608. Au laboureur nonchalant Les rats rongent son blé et ahan.

Proverbe du xvi siècle, cité par M. LEROUX DE LINCY; Proverbes français, t. I. p. 51.

Ahanner, v. a. Voyez en-

AHEURT, s. m. (Orne) Coup appliqué sur une chose facile à

déranger, de Heurter.

Ahi, Interj. On excite ainsi les chevaux à avancer. C'est probablement une corruption de ari: Per las interjectios excita hom soen las bestias, coma arri: Leys d'amors, fol. 403, daus Raynouard, Lexique roman, t. I. p. 426.

Vous respondez: Hary, hary C'est pour l'amour de mon mary.

Roman de la Rose, v. 8785.

Dans la Corrèze, on se sert encore de Arry pour presser la marche des bêtes de somme; c'est le radical du vieux-francais Harer et de l'anglais Hary, exciter.

Ahonir, v. a. Déshonorer, faire honte; Hon en vieil-alle-

mand:

Brunun l'archeveske se tint por ahon'. Roman de Rou, v. 4392.

Le vieux-français disait aussi AHONTER:

Adonc respondit Jalousie: Honte, j'ay paour d'estre trahye; Car lecherie est tant montee Que trop pourroit estre ahontee. Roman de la Rose, v. 3683.

Ahontir est resté dans le patois du Berry, et l'on en trouve aussi quelques exemples en vieux-français. Vovez Les quinze joies du mariage, p. 172. Nous disons encore *Honni*.

Ahoouier, v. a. (arr. de Caen) Accrocher, comme le vieuxfrançais Ahocher; Ahoquer a conservé la même signification

en rouchi.

AHOURDI, adj. (Manche) En-

gourdi de froid.

Ahubir, v. a. (Orne) Mal recevoir, Recevoir quelqu'un comme un Hubot, Coquin, Ca-

naille, en breton.

Аникік, v. a. Abasourdir, Hébéter, du vieil-allemand, Heuer, Haur, tête de bête sauvage, Hure; AHURIR signifiait donc primitivement Donner une tête de bête sauvage. Par une figure semblable on disait de certains criminels qu'ils portaient une tête de loup; Wargus sit, hoc est expulsus, dit déjà le Lex Ripuaria, tit. LXXXVII. Le provencal disait Aburar, et il est remarquable qu'en allemand Bar, en saxon Byre et en islandais *Bior*, signifient *Ours*.

Alaude, Interj. qui marque la surprise (Orne); peut-être

le français Tayaut.

Algras, s. m. Verjus. Personnes amblans aigrest, raisin; Ordonnances des Rois de France, de 1373; t. V, p. 676.

AILERON, S. m. (arr. de Valognes) Aile de volaille dont on se sert pour balaver les tables.

AILETTES, s. f. pl. Petites ailes garnies de crochets de fer pour conduire le fil sur le fuscan.

Aingue, s. m. (arr. de Bayeux) Hameçon ; ce n'est pas le Hamus latin, en vieuxfrançais Ain:

Car le poisson c'on prent à l'ain:

Fabliaux anciens, t. II, p. 394. mais le Aungul de l'ancien scandinave.

Ains, conj. Mais, comme en vieux-français. Il ne s'en effroya point, ains dit : Sparte n'est pas à un homme près; Amyot, Traduction de Plutarque, Morales, t. IV, p. 56. Il signifie aussi Avant:

> Ainz un an trespasse Roman de Rou, v. 3263.

AIRAGE, S. m. Ressemblance d'air.

Aire, s. m. Place vide de la maison, comme l'Aire de la grange, et l'Ayraut du vieuxfrançais. Une place gaste, appellee ayraut... ouquel ayraut ou place; Lettres de grâce de 1448, citées par du Cange, t. I, p. 517, col. 2. C'était aussi le sens du bas-latin Ayrale, Ayriale, et de l'Airal provencal que M. Raynouard, Lexique roman, t. I, p. 40, a eu tort d'expliquer par Basse-cour, Dépendances, Masure, Hangar; il fallait dire Place-vide et Grange. De blato furato, invento in ayrali alicujus de aliqua villa, Ancien document publié par M. Cibrario, Della storia di Chieri, t. II, p. 494.

Airer, v. réfl. S'irriter; le vieux français avait pris aussi

la forme AI.

Quand le duc l'olt oy, si fust moult trouble, et lui deffendit qu'il ne se partist point et moult airement prist ung baston; Mémoires de J. du Clercq, l. V, ch. xx, t. III, p. 383, éd. de M. Buchon. Comme la colère double la force, Air avait pris le sens de Force, Impétuosité:

> Il conquist plus par son air Que ses oirs ne pot maintenir.

Partonopeus de Blois, t. I, p. 18, v. 491.

Puis l'a enpaint de tel air C'a la terre le fist cair.

Roman du comte de Poitiers, v. 1173.

Airie, s. f. (arr. de Caen) ne s'emploie que dans la phrase: Une airie de pois, c'est-à-dire une planche de pois; ce qui est labouré (aratum) en pois. On disait en vieux-français Aree: Dont l'en poing et fait aler les buefs en l'aree; Lettres de grâce de 4440, citées par Carpentier, t. I, col. 270.

AIRIÉE, S. f. (arr. de Bayeux) Quantité; Ce qui se fait à la charrue (arata); on dit par figure Une airiée de toux.

Airses, s. m. pl. (arr. de Vire) Ébats; peut-être une cor-

ruption d'Aises.

Et il molt doucement le baise Ne li vaut soffrir nule autre aise. Lai d'Ignaurès, p. 15.

Dans la langue des troubadours, Azers signifiait Élévation, Puissance; la racine serait alors probablement Eri-

gere.

Airure, s. f. (arr. de Caen) Façon qu'on donne à la terre de labour. On se servait aussi autrefois d'Arer, Airer, Erer:

N'iert point la terre lors aree. Roman de la Rose, v. 8421.

Autresi se li mains puissanz ere la terre au plus puissant, la charrue ne soit pas destorbee. Etablissements de Normandie éd. de M. Marnier, p. 46. Dans le patois de l'Isère, Arari signifie une charrue pour le labourage, et dans celui du Berry Arriot, une charrue sans avant-train; le français disait encore Araire au XVI° siècle.

Sangar picque ses bœufs et d'un luisant araire Setrace les sillons de son champ tributaire.

Du Bartas, Œuvres, p. 480.

AJUSTER, v. a. Joindre, Assembler, Rapprocher.

Devant Marsilie as altres si s'ajust.

Chanson de Roland, str. LXXII, V. 4.

Le français actuel dit Juxtaposer, mais il donne un sens complétement différent à Ajuster.

ALIPAN, s. m. (arr. de Valognes) Soufflet, Coup: corruption du latin Alapa; le vieux-français disait Alippe:

Chascuns sera malegripe; S'ilz treuvent les gens maucourtois Horion aront et alippe.

Eustache Deschamps, B. R., no 7219, fol. 270, col. 3.

ALISE, s. f. (arr. de Vire) Grande ornière, Bourbier; on dit ailleurs ALISÉE. En breton Leiz signifie encore, Moite, Humide.

Alleluia , s. f. (arr. de Valognes) Oxalis qui pousse dans le temps de Pâques : c'est le nom qu'on donne aussi à cette plante dans le milieu de la France'; voyez Boreau, Flore

du Centre, p. 63.

ALLER (s'en), v. uniper. Laisser s'en aller : Un plat s'en va quand il laisse échapper les liquides; cette locution est aussi usitée dans le Berry. Voyez

ALLEU, s. m. (arr. de Caen) Tâche des aouterons, Cession qui leur est faite à forfait d'un travail quelconque; c'est le sens primitif du vieux-français ALLEU.

Alloser, v. a. Louer: ce mot existait aussi en vieux-francais; on lit dans le Doctrinal de Corteisie :

Vous ne deves mie par mesdire avanchier Ne pour vous aloser autrui des avanchier.

Voyez aussi le Roman de la Rose, v. 5486.

ALLOUETTER, v. a. (arr. de Vire) Appeler; à la chasse des allouettes, on les appelle avec un appeau.

ALLUCHER, v. a. Nourrir; il signifiait d'abord Cultiver; de

Louchet, houe, bêche:

Nul ne doit aluchier mal arbre ne mal herbe.

Jean DE MEUNG, Testament, v. 1392. Puis on l'a appliqué aux hommes:

Luxure est ung pechie que gloutonie aluche Et si le fait flamber plus cler que seche buche.

Jean DE MEUNG, Codicile, v. 1725.

ALLURE, S. f. Amble: Un cheval d'allure, de promenade (ambulatio). Allure, joint à l'adjectif Grant, signifiait en vieuxfrançais le Galop: Et de la grant alleure des destriers. l'ung hurta a l'aultre ; Jehan de Saintré, ch. XXXVIII; p. 255.

Mais nun le pas ne l'ambleure, Mais merveilles grant aleure. Benois, Chronique rimée, 1. 11, v. 14121.

Aloigne, s. m. Retard, Ce qui éloigne :

Dont le diray-je sans aloigne. Ovide ms. cité par Borel, s. v. Voyez aussi du Cange, t. I, p. 191, col. 2, et Benois, l. II, v. 5629.

Alœuvré, adj. Actif, Em-

pressé à l'ouvrage.

ALOUVIR, v. a. Affamer comme un loup; on dit aussi ÉLOUVIR.

A ses yeux élouvis, à sa mine pendable Il le prend pour un chouan.

LALLEMAN, La Campénade, ch. III,

On dit Aloubrir en patois vendéen :

I vindis chez nous, i treuvis Cinq cents cruse-bariques; Tretos, eme daux grands aloubris, Mangiant in bone aétique. Chanson citée dans les Mémoires de l'Académie celtique, t. III, p. 374.

ALOVIR, v. réfl. (Orne) S'assoupir. Alogar signifiait Se coucher en provencal:

Quan lay aura son trap tendut, Nos alogerem d'enviro. BERTRAND DE BORN, Lo coms.

ALUMELLE, S. f. Lame de couteau. On disait aussi en vieux-français alemele et alemiele:

Prist un cotel q'il vit sus le doblier Dont un valles li tranchoit le mengier; Grans fu e lons et devant apointies ; Li mances fu a fin or entaillies Et l'alemele d'un poitevin acier.

Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 4247.

Un coutiel of moult rice a pointe, L'acier iert l'alemiele jointe.

Philippe Mouskes, Chronique rimée, v. 22057.

AMAIN, adv. (Manche) D'un usage commode; A portée de sa main; le vieux-français en avait fait un adjectif Amani, Ameni:

.... Cil qui sert bien a deduit De chiens, il en est plus hardis, Plus apert et plus amenis En assaillant bestes terribles.

Gace de la Vigne, ap. Roquesort, Supplément au Glossaire, p. 19.

Amaladir, v. n. Devenir malade; on dit aussi *Enmaladir*, comme en vieux-français:

Mes la reyne enmaladist.

Lai de Haveloc le Danois, v.
231.

E de c'enmaladi soentre D'enfermete si dolerose Qu'en ne s'offri plus angoissose. Benois, *Chronique rimée*, l. II, v. 39308.

Il y a dans le patois du Berry amalader et enmalader.

AMARRER, v. a. (Manche) Arranger, Mettre en ordre. Il signifiait d'abord préparer un navire à prendre la mer : Teneatur prompta dicta navis parata et amarrata, prout hactenus teneri consuevit; Document de 4344, cité par du Cange, t. I, p. 217, col. 4; et une population maritime a fini par l'appliquer à toutes ses occupations.

AMATIN, adv. Ce matin, comme Aujourd'hui Dans ce jour; voyez anieut.

AMECHE, s. f. (Orne) Cerise aigre; on prononce AMÈGUE dans l'arrondissement de Caen, peut-être parce que le petit lait

s'y appelle Mègue. A Rennes on dit Dumêche.

Amignarder, v. a. Apprivoiser, Rendre *mignard*. Selon Roquefort, t. I, p. 39, il aurait signifié en vieux-français Caresser, Flatter.

AMIGNONER, v. a. Apprivoiser, Rendre mignon; peut-être le vieux-français Amignoter en est-il une corruption; Mignon signifie Joli, Ami en breton. AMIGNONER existe aussi dans le patois du Berry.

AMIGRANER, v. a. (Manche) Bouillir à petits bouillons, de l'islandais *Hamaz* devenir et *Grana* excellent.

Amoni, adj. Fou.

Amont, adv. En haut, comme en vieux-français:

Et dist: Leves vous sus amont.

Guillaume li Clerc, Aventures de Frégus, p. 88.

Il-ne se dit plus guères qu'en parlant du vent; *Il est d'amont*, Il souffle des montagnes; c'est l'opposé du *Vent d'aval* qui donne ordinairement de la pluie :

Ainz torne aval et par amont, Si com nature le semont.

Blastange des fames, v. 13, dans Jubinal, Jongleurs et Trouvères, p. 75.

Quoique se rapprochant toujours du nord, le vent d'amont n'est pas partout le même; c'est celui qui, suivant les localités, donne plus habituellement du beau temps; on dit qu'il remonte quand il s'éloigne de l'aval. D'autres vents changent également suivant les localités; ainsi le vent de Galerne qui, suivant le Dictionnaire de l'Académie, souffle du nord-ouest, est le nom que sur les bords de la Loire on donne au vent d'est.

Amourette des Champs, s. f. (arr. de Bayeux) Anthemis arvensis (Camomille); Amarotte dans le patois de la Vendée: ce nom lui vient de son amertume comme celui du cerisier sauvage, Amarel en vieux-français; ou de la couleur jaune de sa fleur, Amarillo en espagnol; Amaryllis lutea.

AMOUILLANTE, s. fr. (arr. de Bayeux) Vache prête à vêler, dont les mamelles se gonflent de lait, ne sont plus sèches.

Amusant, part. prés. (Calvados) Fainéant, Qui muse.

ANCHIAS, s. m. (Orne) Enfant de mauvaise mine, qui vient mal: c'est probablement un mot corrompu; on lit dans la Formule 436 de Lindenbrog: Me gravis necessitas et anates pessime oppresserunt; et Festus donne à Anates la signification de maladie.

Andain, s. m. (Orne) Enjambée; le bas-latin Andena avait le même sens, et il s'est conservé aussi dans le patois du Berry.

ANERTER, v. a. (Orne) Défricher, Mettre en culture (Ars).

ANGARIER, v. réfl. (Calvados) Se fourvoyer, S'attirer des embarras. Angariae signifiait en bas-latin des Servitudes personnelles. Nobiles et domini terrae permittant homines suos dies festos observare, et non compellant eos evectiones seu alias angarias prestare; Concile de Trèves (4340) publiépar Martenne, Thesaurus anecdotorum, t. IV, col. 248.

Anglage, s. m. (arr. de

Bayeux) Côtes de l'Angleterre Angoisser, v. a. (Manche) Mettre en angoisse:

Quant ti mal t'angoisseront fort, Tu iras a li par confort.

Roman de la Rose, v. 2705.

ANIEUT, ANIER, ANUIT, adv. Aujourd'hui; Littéralement cette nuit (comme Amatin), parce que les peuples du Nord comptaient par nuits et non par jours. Spatia omnis temporis non numero dierum sed noctium finiunt; Caesar, De bello gallico, l. VI. Nec dierum numerum ut nos, sed noctium, computant; sic constituunt, sic condicunt, ut nox ducere diem videatur; Tacite, De moribus Germanorum.

L'anglais a conservé Sennight et Fortnight quinze jours; et Shakspere s'est servi d'Anight dans le sens de Cette nuit. Anet est resté dans le patois de la Vendée, et le vieux-français avait Enquenuit (Hac nocte):

Richard-Sans-Peur dit à un Moine qui avait eu la hardiesse de sortir la nuit de son couvent

Trop avez este, ce m'est vis, Enuit ainsos e entrepris.

Benois, l. II, v. 25890.

Cet exemple est si évident qu'il suffirait pour établir la vérité de notre étymologie, mais comme elle a été contestée, nous en citerons plusieurs autres.

Ains le pendrai anuit o le matin.

Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 2117.

Od la lune sevie anuit eschilgaitiez Que flameng ne terrien ne seient enbuschiez.

JORDAN FANTOSME, Chronique, v. 138.

Quer jo li manderai anuit u al matin K'il lait ester ma terre, si tienge son chemin.

Roman de Rou, v. 3443.

Quant li cunte unt gabet, si s'en sunt endormit. L'eschut ist de la cambre qui trestut

ad oit. Voyage de Charlemagne, v. 618,

et v. 625.

Par Deu! co dist li escut unc ne lur en suvint:

Asez vus unt anut gabet et ascarnit.

Anouillère, s. f. Vache qui n'a pas produit dans l'année; on dit Nolière dans le patois de la Vendée, et on disait Naure en vieux-francais.

Antan, adv. L'an dernier. Et ressiflons la linotte mieux qu'an-

Farce des Quiolards, p. 30.

Ce mot existait aussi en vieux-francais:

Mais ou sont les neiges d'antan. VILLON, Poésies, p. 24.

C'était l'opposé d'Ouan (hoc anno), Ogan en provencal, Uquanno en italien:

Dit la dame: n'aiez paor, Je vous meterai en tel destor Ou il ne vous querra ouan. Fabliaux anciens. t. m, p. 314.

Antenais, s. m. Poulain âgé de plus d'un an, né l'année précédente. En rouchi on appelle Antenoisse la laitue qu'on a plantée avant l'hiver, l'année précédente. Le vieux-français donnait à ce mot une signification différente; voyez le Mystère de la Passion d'Arnoul Gresban, cité par M. Paris, Manuscrits françois, t. VI, p. 305.

Antresiais, adv. (arr. de Bayeux) Sur ces entrefaites, Jusqu'à ce que ; probablement une corruption d'Interea; on

trouve en vieux-français Entreshet avec la même signification :

Ce guident bien tot entreshet Que ja contr'eus n'aiez recet.

BENOIS, I. II, v. 21348.

Any, pron. part. (arr. de Bayeux) Quelques; c'est le mot anglais; il se prend aussi adverbialement dans le sens de presque: Je n'n ai any plus.

Aoré, adj. (Manche) Mur; il ne se dit que du blé qui se dore en mûrissant; Roquefort, Glossaire, t. I, p. 72, cite le vieux-français Aour, Or.

APART, Préposition toujours suivie d'un pronom personnel: Apart mei, en moi-même; le rouchi dit aussi Apart mi et le français a emprunté Aparté à l'italien.

APEUR, APOS, APOUS, S. m. Défaut, Ennui; Faire apos, Manquer; le bas-latin Aporia signifiait Pauvreté:

Eius ab aporia sese compescere censent.

FLODOARDUS, l. XIV. poëm. 18.

Suivant une glose de Papias, citée par du Cange, t. I, p. 320, col. 2, Aporia aurait aussi signifié Anxietas, Taedium.

Apié, s. m. Ruche (d'apes, abeille): ce mot existait aussi en vieux-français. Quand les abeilles essaiment, dans l'arrondissement de Caen on leur présente une ruche en disant : Apié bel! Apié bel!

APLETS, s. f. pl. Filets; l'Aploidum du bas-latin avait la même signification: Ne navem mittere, pedes ire ad piscandum, vel aploida sua mittere, ad piscandum ponere, vel levare praesumant; Charte de 1250, citée par du Cange, t. I,

p 345, col. 3. On a paranalogie nommé Aplets tout ce qui était d'un usage journalier; les Cordages, la Menue vaisselle, les Outils, les Harnais, etc. Le vieux-français employait aussi ce mot dans ce dernier sens: Des forfaitures que les sergans prendront...... De ce qui sera porte a somme, auront la somme et les bas et aplait, autrement harnois; Ordonnances des rois de France, (1376), t.VI, p. 228, art. 43. Dans le Jura et dans la Vendée, l'Aplet est un attelage de bœufs; le patois du Berry lui a conservé une signification plus générale.

APLIE, s. f. (arr. de Vire) Réunion de pièces de terre assez considérable pour occuper un harnois; dans le patois du Jura Applier des bœufs signifie les Atteler à la charrue; le latin disait également Applicare

boves.

Apolon, s. m. (arr. de Bayeux) Corset; Apollon était le dieu de la beauté masculine; dans l'Orne on dit *Pouliot*.

Aponé, adj. Rassasié, Qui a le ventre plein: voyez poné.

APPARIER, v. a. Appareiller; ce mot existait aussi en vieux-français, et le patois de la Vendée en a fait Apparayer; Apariar en provençal et en catalan; Aparear en espagnol. Appareiller signifiait en vieux-français Raccommoder: Pour appareiller un pot de cuivre ou il aveit un pertuis, IIII d. Comptes de l'Hôtel-Dieu d'Evreux, de 4370.

Appétit : le français n'a que le

participe présent.

Applomé, part. pass. Écrasé comme sous une masse de plomb; il signifie aussi Profondément endormi:

..... Pardonnez-moi, je n'ose Parler haut; je crois qu'il repose: Il est un petit aplomme.

Farce de Pathelin.

Le français dit encore : Un sommeil de plomb ; c'est le Ferreus somnus des Latins.

Appointer, v. a. (arr. de Valognes) Rendre pointu; Appointir en vieux-français.

AQUIAULÉE, s. f. (Orne) Suite, File; probablement des chevaux que l'on attache à la queue les uns des autres.

AQUINABOS, s. m. f. Agaceries, Prévenances; corruption d'Acclinabo.

S'uns dolenz fait une acropie Ou un enclin devant s'image, Lors li porte si boen coraige Qu'ainz briseroit les uis de fer Et totes les portes d'enfer.

De monacho in flumine periclitato, v. 194.

AQUITOURE, s. f. (Orne) Chose faite sans soin et sans résultat. On appelait *Quot* ou *Quiste* un impôt forcé, consacré à payer les gardes-champêtres qui étaient fort impopulaires, et s'acquittaient très-mal de leurs fonctions.

Jamais ne furent contraints payer aucuns impots, toltes, quistes ou adempres; Nostradamus, Vie des poètes provencaux, p. 104.

Araï, adj. (arr. de Pont-l'Evêque) Enragé, que l'on prononce dans quelques localités

arajié.

Aramie, s. f. (arr. de Caen) Arrangement. Arramire du vieil-allemand ramen, signifiait ans la basse-latinité, Prometredejurer, de prouver la vérité le ses assertions; c'était pendant e moyen-âge la manière d'aranger les contestations juditiaires; de là le sens d'Aramir, urer, en vieux-français:

E Dex jurer et aramir Ke mar i sunt Normanz venu. Roman de Rou, v. 12444.

Comme on ne jurait qu'avec un certain nombre de témoins, Aramir prit le sens de Rassembler, Réunir.

Cist qui tant ont este puissanz Nobles, riches e conqueranz Et qui (l. que) serveient chevaliers Sovent a cent e a milliers, Ci n'en pout pas dis aramir A lui porter ne enfoir.

Benois, l. II, v. 39721.

Bataille aramie signifiait une Bataille convenue, une Bataille rangée :

Ki son anemi trove en bataille aramie.

Roman de Rou, v. 1679. Arca, interj. (arr. de St-Lo) Arrière, probablement une mé-

tathèse de Raca.

Arde, s. f. Morceau de bois qui se place sur le côté d'une charrette pour retenir le chargement. Il avait la même signification en vieux-français: Icellui Julian esmeu du cop print une arde ou baston d'une charrette a beufs; Lettres de grâce, 4408, citées dans du Cange, t. I, p. 380, col. 3. Ce mot se trouve avec la même signification dans les patois du Berry et du Nivernais.

ARDER, v. a. Bruler (d'Ar-

dere).

O que bon cueur mes livres arderois. Vaux de Vire, p. 111, édition de M. Travers.

Ce mot existait aussi dans le vieux-français:

O diable! il semble que j'arde. Diables, diables! je brusle et ars: J'ars, je brusle de toutes pars, Je dépars en feu et en flamme.

Mystère de la sainte hostie.

Aré, excl. Vois-tu! Tiens! Il signifiait en vieux-français et en bas-latin Déjà, Présentement. Retulit suo juramento quod are tres anni sunt lapsi; du Cange, t. I, p. 382, col. 2. Rabelais emploie Aresmetys avec le sens de Tout-à-l'heure (horamet ipsa) Prologue, l. I. En hébreu vulgaire (rabbinique) hare a la même signification que le mot normand.

ARESTISON, s. f. Retard.

Droit a Viane san plui d'arestison, S'en est torneiz Oliviers li frans hon. Gerars de Viane, v. 183.

Hrestan en saxon signifiait Se reposer; anglais Rest.

ARGAIGNE, adj. (Manche) Grognon. Arg signifie Méchant en allemand, et le vieux-français en avait fait Argu, Mauvaise humeur: Lesquelles raffardes et moqueries, avec les autres injures et violences devant dittes, le suppliant print a grant argu, vergogne et desplaisir; Lettres de grâce, (1454) citées par du Cange, t. I, p. 390, col. 3.

Argancier, s. m. (Orne) Eglantier; on trouve aussi en vieux-français Arglantier:

Quant je voy dessous l'arglantier La bergiere.

Mystère de la Conception Nostre-Seigneur Jésus-Crist, sc. xL.

ARGENTÉ, adj. (arr. de Bayeux) Riche, Qui a de l'argent.

Argouesme, adj. Rassasié,

Qui ne fait plus rien à table. On lit dans Paul Warnefrid (Diacre), l. VI, ch. 24: Memento, Dux Ferdulfe, quod me esse inertem et inutilem dixeris, et vulgari verbo arga vocaveris.

Arguigner, v. a. (Manche) Faire crier un enfant, Le rendre argaigne: voyez ce mot.

Ari, s. m. (Orne) Pied d'une haie, Bord d'un fossé. Aria signifiait, suivant du Cange (t. 1, p. 391, col. 1.), Locus qui nec colitur, nec aratur.

Arias, s. m. pl. Tracas, Embarras, Obstacle; Ce qui arrête ou arrière; il a la même signification en rouchi et dans les patois du Nivernais et du Berry: le vieux-français disait Arrie.

ARKAL, s. m. Fil d'arkal, Fil de fer. L'Archal du vieux-français avait conservé le sens d'aurichalcum (ὀρειχαλκος):

Ainz estoit d'archal ou d'yvoire Romans de la Violette, v. 1590. Uns moult rice horloge d'arkal. Mouskes, Chronique rimée, v. 2561.

Armelle, s. m. Lame de couteau; voyez alemelle: le vieux-français disait également Alme et Arme, Ame.

ARODIVER, v. a. (arr. de Vire) Ennuyer, Embêter; l'islandais At reida signifie Fâcher, Mettre en colère.

ARQUELIER, S. M. (Orne) Querelleur, Homme qui tourmente: au lieu de Arguelier, le vieux-français donnait la même signification à Arguillonneux; voyez ARGAIGNE.

ARREGARDER, V. a. Regar-

der: Cette forme existait aussi en vieux-français, même dans le style de cour: Car parmi les grands, on n'arregarde pas a ces reigles et scrupules; Brantôme, Dames galantes. On disait aussi, comme en patois normand, Aguarder: Elle dist en riant; agardez quel oysel! Lettres de grâce (4398) dans Carpentier, t. I, col. 383.

Arrière, s. f. Automne, Arrière-saison; le patois du Jura dit Aderri, de Derrain, Der-

nier.

ARRONCE, s. f. Espèce de vesce; M. Roquefort se trompe en croyant qu'il désignait en vieux-français l'arroche; t. I. p. 90; du bas latin *Jarrossia*: Decima de Siligine, de Frumento, de Hordeo, de Avena, de Jarrossiis et de Vescis; Charte de 1096 citée par du Cange, T. III, p. 748, col. 2. Le latin était lui-même une apocope de l'espagnol algarova; le vieux-provençal disait erzs. Les Arronces sont des Ronces dans le patois du Nivernais.

ARROQUER, v. a. (arr. de Bayeux) Accrocher; peut-être une corruption euphonique d'Ahoquer; ce mot signifie dans la Vendée Arranger, Raccommoder, c'est le vieux-français Arroyer dont la racine est restée dans Désarroi.

ARRUNER, v. a. Ranger, Ar-

Bien arrunez, pendant jusques au groing.

Chansons normandes, p. 180, éd. de M. Dubois.

Ce mot peut venir de l'islandais At rynas, Regarder avec soin: on dit encore en Normandie que l'æil du maître met tout en ordre; peut-être le vieux-français Aüner avait-il la même racine (Adunare?):

Trestote ira l'ovre autrement Qu'il ne l'aunent, fait sei li dux. BENOIS, l. II, V. 21351.

ARSEI, adv. Hier soir.

Le lingnages sainte Marie Est hui plus granzqu'il n'ere ersoir.

Fabliaux anciens, t. 11, p. 296.

La forme provençale se rapprochait beaucoup plus de la forme normande:

Senher, vecvos Folquet que venc ar-

Gerar de Rossilhon.

Arselet, s. m. (arr. de Valognes) Vairon. Voyez darselet.

Arsouille. s. d. d. genres (arr. de Valognes) Qui a des habitudes de débauche et de saleté; apocope de Garsouille. Viles personas, quas garciones vocant; Mathieu Paris, anno 4236; voyez aussi Ordéric Vital, l. XIII, p. 904. Une multitude de racaille et de garçonaille mauvaise; Notice des manuscrits de la Bibliothèque dite de Bourgogne, p. 40. En provençal Gart se prenait déjà en mauvaise part, comme Garce en français:

Dreitz ni razo no i vei mais tener gaire Quan per aver es un gartz emperaire.

Marcabrus, Aivatz de chan.

Du Cange nous semble donc s'être trompé en expliquant le latin Garsallum et le français Garsoil par Guttur. Odon Rigaud dit dans son Regestrum visitationum: Presbyter de Ribuef frequentat tabernas et

potat ad garsoil; p. 29, éd. de M. Bonnin. Dans le patois du Berry Garsouiller signifie gater, détériorer. Le rouchi donne à Arsouille la même signification que le patois normand.

Art, adj. (Orne) Nu, Dépouillé; nous ne le connaissons que dans la phrase *Cheval art*, cheval sans harnais. Voyez es-

SARTER.

Aspergeàs, s. m. Goupillon; En aspergeant les fidèles avec l'eau bénite, on chante une prière qui commence par Asperges.

Les fruits d'amours la ne furent pendans; Tout y s'échoit tout au long de l'année: Mais bien est vray , qu'il y avoit dedans

Pour asperges une rose fennée.

CLÉMENT MAROT, Opuscules, p. 13.

Voyez aussi un compte de 1452, cité par M. Roquefort, Supplément au Glossaire, p. 146.

Assatsonné, part. pass. Qui vient à une époque convenable; Qui est cultivé dans la bonne saison: ce mot se trouve aussi dans le patois du Berry.

Assassinat; le rouchi le prend

dans la même acception.

Assauter, v. a. Attaquer; cette forme (d'Assalire) existait aussi en vieux-français, Asauter, Asaut; Asaus de pez, briseure de mesons, asauz de charrue; Etablissements de Normandie publiés par M. Marnier, p. 37; on lui conservait quelquefois un Létymologique:

Mais ainsi n'eschaperas pas , Tu auras encore ung assault. Jehan Michel , Mystère de la Passion , 1^{ere} journ. sc. †1. Assaveir, v. a. Savoir; cette forme existait en vieux-français dès le XII° siècle: Dunt lor fist li quens asaveir.

BENOIS, I. II, v. 26832.

Asségrir, v. n. (Orne) Rester en repos, N'avoir rien à craindre (Securus).

Assent, s. m. Bon-sens, Sens commun, parce qu'on s'ac-corde avec les autres.

A estre tout sien me consens, Mais a lui dire ne m'assens.

ALAIN CHARTIER, Livre des quatre dames, p. 680.

Voyez aussi Livres des Reis p. 283 et The lady and her dogsdans le Reliquiae antiquae, t. I, p. 455. Assent avait en vieux-français une signification plus conforme à son étymologie:

Boins cevaliers et de grant sens A vous estoit tous mes asens.

Mouskes, Chronique rimée, v. 8736.

Assoter, v. a. Duper, Ennuyer, Rendre sot.

Que voulez-vous que plus vous die Jeunes assotez amoureux :

Charles d'Orléans, *Poésies*, p. 171, éd. de M. Champollion.

Et d'autre part si entendoit Qu'a Valenciennes estoit Othe Que li quens de Boulogne asote.

Mouskes, Chronique rimée, v. 21506.

Assour, v. a. (Orne) Assommer, Étourdir; probablement une coruption d'Adsopire. Assabouir a la même signification dans les patois du Berry et du Nivernais.

ASTICHER, ASTIQUER, v. a. Taquiner. Staga signifie en islandais Revenir trop souvent à la charge. Peut-être le sens

primitif d'Asticher était-il Toucher avec un bâton; en irlandais Stic, en gaël Staoig, en anglais Stick et Stake, en flamand Stock, etc.; d'où est dérivé le vieux-français Estache. Astiquer signifie en rouchi Toucher d'une manière peu convenable.

Tuz les essent estikez, ocis e mal bailli.

Jordans Fantosme, Chronique rimée, v. 1179.

ASTICOTER, v. a. Fréquentatif du verbe précédent; il a la même signification dans les patois du Berry et du Nivernais.

Atacher, v. a. Donner à tâche.

Atelle, s. f. Bâton (arr. de Mortain); Morceau de bois de chauffage (Orne); Fragment, Éclat, en vieux-français.

Les lances volent en asteles.

Roman de Renart, t. m, p. 261.

Toz me palors depecies en astele. Raoul de Cambrai, p. 70, v. 11.

De là le provençal et le catalan Astellar et l'espagnol Astillar, Briser. Dans le patois du Dauphiné Eitello signifie Eclat de bois.

ATICHER, v. a. (arr. de Bayeux) Agacer, Exciter. Voyez ASTICHER.

Car nul vieil sanglier hericie, Quant des chiens est bien aticie N'est si crueux.

Roman de la Rose, v. 10167.

Nous disons encore Atiser le feu. Atya signifiait Haine dans la basse-latinité: Utrum appellati sunt odio, vel atya, vel per verum appellatum; Bracton, I. III., tit. II., ch. 5,

par. 3. Astio signific Envie en italien, et Shakspere s'est servi d'Ates dans le sens d'Instigation, Provocation. Ces différents mots ont sans doute une liaison plus ou moins directe avec la déesse Até (Åτη) des Homérides; Rabelais a dit dans ses Fanfreluches antidotées:

Maugré Até a la cuisse héronnière.

Atoni, adj. (arr. de Bayeux) Taché, Moisi. *Torr* signifiait en vieil-islandais *Gâté*, *Perdu*.

ATOUT, prép. (Manche) Avec. Atout li dux Robert ses mains

Atout li dux Robert ses mains Des fonz le lieve cum parrains.

Benois, Chronique rimée, 1. 11, v. 6947.

C'est la préposition Ab réunie à l'adjectif Tout, comme elle l'est au pronom démonstratif dans Avec; pendant le moyen-âge, Od avait la signification de Avec, et on lit dans Benois, l. II, v. 9246:

Prendrons la vile e lui od tot.

ATOUT, s. m. Coup, Blessure. On a appelé Coup d'atout, un coup donné avec un instrument très-propre à blesser, et l'on a dit par abréviation Atout. Le français a conservé Atout dans un sens différent; il signifie, dans presque tous les jeux de cartes, la couleur Avec laquelle on prend toutes les autres.

ATRA, adv. (Manche) A travers; par une de ces figures si communes dans le langage populaire, Tout atra signifie entièrement. En provençal, en catalan, en espagnol et en portugais, Atras vient de Aretro, et signifie En arrière, A la renverse.

ATTEDIER, V. a. Attrister, (ad taedere). Probablement il y a une faute de transcription dans ces vers:

N'abregeons point notre vie Par trop nous *attodier*, Cent ans de merencolie Ne paieront pas ung denier.

BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 191, éd. de M. Travers.

ATTIFER, v. réfl. S'habiller avec recherche, Se parer : il se dit de préférence des ornements de la tête (*Topf* en allemand). Le vieux-français l'employait aussi dans la même acception :

Elle fut cointe et bien tiffée, Elle sembloit deesse ou fee. Roman de la Rose, v. 3503.

ATTITONNER, v. a. (Orne) Dorloter; (Ad titillare).

Aubouffin, s. m. Bluet; Album fanum, le bluet a les feuilles blanchâtres. Le vieux-français disait Aubifoin, et on le retrouve sous cette forme dans le centre de la France; Boreau, Flore du Centre, n°772.

Audivi, s. m. (Orne) Autorité. Les gouverneurs qui avaient audivit du temps du roy Louis, ne moururent pas avec leur maistre, ainsi demourerent en gouvernement; Olivier de la Marche, Mémoires, Introd., t. I, p. 248, éd. de Petitot. Les Orientaux se servent de cette formule pour exprimer leur obéissance: Entendre est obéir. En rouchi, Audivi signifie Audace, Hardiesse; le patois de la Corrèze lui donne le même sens que la Normandie.

Aulière, s. f. Oreille; on appelle aussi Aulière la partie

des harnais qui passe derrière les oreilles du cheval.

AULUE, s. f. (arr. de Vire) Retard, Paresse, Billevesée; Voyez le mot suivant.

Auluer, v. a. Retarder; Aulaz signifie, en islandais, Niaiser, Perdre son temps à des futilités.

AUMAILLES, S. m. pl. Bes-

tiaux (Animalia).

Norois trova prenant aumaille.

Geoffroy Gamar, Chronique rimée publ. par M. Fr. Michel, Chroniques Anglo-Normandes, t. 1, p. 5.

Les aumailles marcher lentement pas à pas.

Vauquelin de la Fresnaye, Satire à M. de Repichon, v. 125.

On dit dans le canton de Vaud Armaillé.

> Les armaillés de Colombetta De bon matin se son lêvà.

> > Ranz des Vaches.

Dans l'Isère on appelle un troupeau de bêtes à cornes Armailli; en roumansch Ermailli signifie Berger, Bouvier; on lit dans un Caraula du Moléson (Canton de Fribourg):

Necué lia faite la transshon? Lie l'ermailli de Moleson.

Le vieux-français disait aussi Almele et Amayle:

Oste dit homme en batayle; Fuson dit homme de vif amayle

Traité sur le vieux-français imprimé dans l'Histoire littéraire, t. xvII, p. 634.

Voyez le Lai de Mélion, p. 53, note.

AUQUER, v. a. (Manche) Etouffer, Suffoquer; peut-être une apocope de ce dernier mot ou une syncope d'Occidere, Occir, Ochier en vieux-francais: Si comme se je suis en ma meson manans loing des gens, et larrons viennent en ma meson par nuit, et je ou ma ma mesniee les aperchevons et les courons sus pour penre, et les prenons ou ochions por che que il trouverent en defense; Coutume du Beauvoisis, ch. 39.

AUVARRE, s. f. Perte, Avarie. AVACHIR, v. n. Devenir lâche et mou comme une vache; on dit par figure d'un soulier qui a perdu sa première forme

qu'il est Avachi.

AVAL, adv. En bas, Ventd'aval, Vent de la vallée; opposé à Amont. Voyez ce mot:

Rou devint hom li roiz e sis mainz li livra.

Quant dut li pie beisier, baissier ne se daingna; La main tendi aval, li pie el rei leva, A sa buche le traist et li rei en-

Roman de Rou, v. 1901.

AVALER, v. a. Descendre, Aller aval.

Kaunt houre est a manger avalent les degres.

Satire sur les Dames dans le Reliquiae antiquae, t. 1, p. 162.

Jusqu'à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au corps et l'avalla par terre; Montaigne, Essais, l. III, ch. 6.

Avau, prép. Lelong, Parmi, Au milieu.

Passementee avaud les gambes D'un biau nerfil.

Chansons normandes, p. 233, éd. de M. Dubois.

Aval le mostier a tel joie Qu'ainc n'oi tele n'om ne fame.

B. R. fonds de la Vallière, nº 85, fol. 120, verso, col. 1, v. 26.

AVEINDRE, v. a. Atteindre (Avellere); il se trouve aussi dans le patois picard et dans ceux du Nivernais et du Berry.

AVENA, s. f. (arr. de Mor-

tain) Paille d'avoine.

AVERA, S. m. Bête malfaisante; c'est le mot Avers avec une terminaison qui le fait prendre en mauvaise part.

Voyez plus bas.

AVERLANT, s. m. (Manche) Lourdeau, Rustre, Brutal; l'allemand Haverling a la même signification. Averland signifiait en vieux-français Maquignon; Rabelais l'emploie dans le sens d'Ami de bouteille.

AVERNANT, adj. Plaisant à

voir.

Li paleiz fu listez de azur e avernant Par cheres peintures a bestes e a serpenz.

Voyage de Charlemagne, v. 344.

Peut-être l'A est-il une prosthèse (Vernans); car on lit dans J. Marot, Poésies, t. V, p. 366.

Rose vernant, de dieu mere et ancelle.

AVERNOM, s. m. Sobriquet

(Adversum nomen).

Avers, s. m. pl. Animaux domestiques qui forment la principale richesse, l'Avoir d'un pays agricole. Avoir avait pris la même signification en provençal:

E play mi quan li corridor Fan las gens e'ls avers fugir.

Bertrand de Born: Be m play.

Aversat, s. f. Fou, Possédé du diable; Erat a daemone vexata, et laedebatur potius in pede et in manu sinistris; et faciebat opera quae faciunt ad-

versatae; Acta Sanctorum. Avril, t. II, p. 825. Le vieux-français avertin signifiait la Goutte et l'Epilepsie; mais on le trouve dans le Dictionnaire roman de Dom François avec l'acception de Homme toujours inquiet, Fantasque. Ce mot ne s'emploie que dans l'expression injurieuse Vieil aversat.

AVETTE, s. f. Abeille. On trouve aussi Avette en vieux-

francais.

Aveur, adv. (Manche) De bonne heure, Avant l'heure: L'aveur ne doit rien au tardi, dit un proverbe populaire.

Avias, s. m. Oiseau; Aviaulx en vieux-français; c'est le mot latin avec une terminaison qui indique un pluriel.

Avisé, adj. Spirituel, Adroit.

Vovez le mot suivant.

Aviser, v. a. Instruire, Informer.

Raisons m' enseigne et avise, Et jou sai certainement, Que qui aime sans faintise Gent guierredon en atent.

Gilbert de Bernèville, Chanson citée dans le Glossaire de la langue romane, t. 1, p. 114.

Il signifie aussi Voir, Apercevoir, comme en vieux-français:

E cil s'en sunt parti joiant, Enbrons e enchaperonnez; Unques ne furent avisez. Benois, l. 11, v. 20794.

Avision, s. f. Présence d'es-

prit, Bon sens.

Avole, adj. Etrangerau pays, Aventurier, Qui a volé à : Et ceux qui estoient ainsi bannis dont il y avoit foison se tenoient a Saint-Omer le plus, et les appelloit on avolez : Froissart, t. I, ch. 39.

Paix! coquin, marault, avolle; On ne scait dont tu es venu. JEHAN MICHEL, Mystère de la Passion, 1re journée, sc. 9.

On le prend quelquefois dans l'acception d'*Etourdi*, *Homme léger*; par une raison semblable, *Avol* signifiait *méchant*, *Vil* en vieil-espagnol:

Quando del avol ome derecho li daba.

Vida de san Milan, st. 243.

et en provençal:

Et als avols es d'ergulhos semblans.

Rambaud de Vaqueiras, Era m requier.

Avoler, v. a. Lancer avec force. Faire voler.

Avonder, v. a. (arr. de Bayeux) Engraisser, Donner beaucoup à manger. Cum pane abundo et quinque mensuris de cervisia, id est multo; Eckehard; De casibus Sancti-Galli ch. 9.

Avorible, adj. Précoce. Voyez aveur.

R

Babinous, s. m. (arr. de Saint-Lo) Devidoir, comme on dit ailleurs Bobineux; ce mot vient sans doute des Bobines dont on se sert pour devider; peut-être cependant est-ce une corruption de Badinous. Voyez ce mot.

Baboin, s. m. Bouche; corruption de *Babines*. Ce mot ne s'emploie en français que dans

l'acception d'enfant.

Bache, s. f. (arr. de Caen) Grosse toile. Suivant Roquefort, t. I, p. 420, c'était en vieux-français une Paillasse. Ce mot signifie aussi le Balai avec lequel les forgerons jettent de l'eau dans leur fournaise.

BACHEROLLE, S. f. (Calvados) Tine, Grand vaisseau de bois pour porter de l'eau; on disait en vieux-français Bachele (Parces)

chole (Bacca).

BACHOT, S. m. (arr. de Bayeux) Petit filet en forme de vase (Bacca) pour pêcher des écrévisses. C'est probablement

le même mot que le vieux-français *Bagau*.

BACON, s. m. Lard salé.

Harengs et bacons
Sont bonnes provisions.

dit un vieux proverbe normand. Ce mot existait aussi en vieux-français; voyez Villehardouin, Histoire, p. 62, et l'Evangile a fames, dans Jubinal, Jongleurs et trouvères, t. I, p. 27; il s'est conservé en anglais.

Bacul, s. m. (arr. de Saint-Lo) Crapoussin, Homme dont le derrière est peu élevé. Dans le département de l'Orne ce mot est pris dans une acception différente; il signifie une traverse en bois (Baculus) à laquelle les traits des chevaux sont attachés.

Badé, adj. (Orne) Couvert de boue ou d'eau. En islandais Bada signifie Se baiquer.

Badinous, s. m. (arr. de Bayeux) Espèce de rouet, dont le travail ne demande aucune force et n'est qu'un *Badinage*.

BAFFE, s. f. (Manche) Souf-

flet, Tape. Il avait la même signification en vieux-français.

BAGOUL, s. m. Bavardage, Faconde. Ce mot existait aussi en vieux-français, ainsi que BAGOULER: Jacotin Pouletz le print a moquer et dire plusieurs goulardises.... auquel le suppliant dist que se il ne cessoit de ainsi bagouler, que on lui respondrait autrement; Lettres de grace de 4447, citées par Du Cange, t. I, p. 336, col. 3. Bagoul s'est conservé aussi dans le patois du Berry.

BAGOULARD, s. m. (arr. de Valognes) Bavard et par suite

Indiscret.

BAGUER. v. n. Il se dit d'une couture qui est mal serrée ou d'une étoffe qui fait un pli. Baguer signifiait en vieux-français Emballer; probablement l'étymologie est la même et le mot patois veut dire Ressembler à un paquet mal fait.

BAGULOT, s. m. (Orne) Petit morceau de bois cylindrique terminé en cône (Bacu-

lus) qui sert à jouer.

BAHUIER, s. m. Coffretier, fabricant de Bahuts; en francais Bahutier.

BAILLER, v. a. Donner.

Quand no no y eust baillé not' bru dans l'Eglise. Muse Normande, p.176.

Ce mot qui n'est plus guères employé en français est fort usité dans notre patois, ainsi que dans ceux du Nivernais et du Berry. Voyez pour son origine le mot suivant.

Baillie, Baille; Forteresse, et par suite Possession; le sens était le même en vieux-fran-

cais

Et dist li quens de Flandres: Se Dex me beneie. Mervelle m'ai de Deu qui tot a en baillie.

> GODEFROYS DE BUILLON, dans la Bibliothèque de l'école des Chartes, t. II, p. 456.

Si ot Roume la signorie Sor tot le mont, et la baillie.

Mouskes, Chronique rimée, v. 166.

Le sens primitif est resté dans l'exemple suivant :

Les trois baillies du chastel Ki sunt overt au Kernel, Ki a compas sunt environ Et defendent le dungun.

Chastels d'Amour, dans Warton, History of the english poetry, t. 1, p.88, éd.de Price.

Voyez aussi Guiart, Branche des royaux lignages, v. 3477; voila pourquoi Baillier signifiait quelquefois en vieuxfrançais Saisir, Prendre:

Mais or sui vieus et kenus et barbes, Ne puis mais preu chevalcher ne errer,

Baillier mes armes ne mon escu porter.

Chevalerie Ogier, v. 3601.

De la notre Bail et Bailli; ces différents mots viennent sans doute de l'islandais Bali, monticule, hauteur qui dominait un pays et répondait de son obéissance et de sa sureté.

BailLous, adj. (arr. de Bayeux) Maladroit, comme un homme endormi qui *Baille* tou-

Jours. Baïne, s. f. (Orne) Mauvai-

se taverne.

BAIS, s. m. p. Moutons; cette onomatopée n'est employée que par les enfants.

BALANT, adj. Fainéant; Homme qui passe son temps à Baler, Se promener en breton, Danser en vieux-français.

Sire, empres le chanter Deussiez bien baler.

> Ysopet II, fabl. xxvIII, dans Robert, Fables inédites du XIIIe siècle, t. I, p. 4.

On dit aussi Balaner, Fainéanter. En islandais Bala signifie Se substanter avec peine, et cette étymologie est aussi possible que la première.

Balas, s. f. (arr. de Saint-Lo) Commère. Voyez l'article

précédent.

BALÉQUE, S. f. (arr. de Bayeux) Femme bavarde. Voyez BALANT et BALAS.

Baliette, s. f. (arr. de Valognes) Petit balai (Balayette).

Balle, s. f. Paille d'avoine que l'on met dans les paillasses; il a le même sens dans le patois de Rennes.

BALLER, v. n. Flotter, Pen-

ure

J'avais de biaux gartiers de laine Rouges et verts, Qui me ballest avaud les gambes Jusqu'aux mollets.

Chansons normandes, p. 233, éd. de M. Dubois.

Ce mot existait aussi en vieux-français:

La veissiez tant destriers de Hongrie, Tantes banieres qui contre vent balie.

Garin le Loherain, t. I, p. 95.

BALVAUDER, v. a. Regarder l'ouvrage les bras croisés; Travailler mal, sans prendre aucune peine; il a le même sens dans le patois du Berry, mais on dit plus souvent Galvauder. Voyez BAVOL et BAVOQUER.

Bambocher, v. n. Faire des orgies, mener une vie déréglée; on dit aussi un *Bambocheur*. Ce mot existe aussi en

rouchi, et a probablement quelque liaison étymologique avec le français *Bambochade*.

Bamboler, v. réfl. (arr. de Vire) Se balancer comme les cloches que les enfants appellent par onomatopée *Binebans*.

BAN, s. m. Manière particulière de battre le tambour pour annoncer la publication d'un Ban de l'autorité municipale; il se trouve dans ce dernier sens dès le XIII° siècle.

On fait le ban que nus ne soit si hardis, home ne feme, en tote ceste ville; Ban des barats de 1237 cité par Roquefort, Supplément au Glossaire de la langue romane, p. 36.

J'a est partout cries li bans Qu'il n'i remaigne sers ne frans.

CHRESTIEN DE TROIE, Duroi Guillaume d'Engleterre publié par M. Fr. Michel, Chroniques Anglo-Normandes, t. III, p. 159.

Il vient probablement de l'islandais Bana, Interdire, ou du celtique; en gaël, en irlandais et en erse, Binn signifie Sentence. On appelle encore Bans les proclamations de mariage, et l'on a conservé dans les pays de vignobles le Ban des vendanges.

Bancelle, s. f. Petit banc sans dossier; il a le même sens dans le patois du Berry; on disait en vieux-français Ban-

cillon.

Banne, s. f. Grande charrette garnie de planches, dont le nom vient sans doute du celtique, car il se trouve dans le patois de toutes les provinces, et on lit dans Festus: Benna, lingua gallica, genus vehiculi appellatur. On donne le même nom à de grands paniers à rebords, et Benna avait la même signification dans la basse-latinité; c'est une hotte pour transporter la vendange dans un acte de 4493, cité par du Cange, t. I, p. 655, col. 3. Ce mot signifie en français une grosse toile pour couvrir les denrées que probablement on transportait autrefois dans une Banne.

Bannelée, s. f. Ce que con-

tient une Banne.

Bannie, s. f. Location aux enchères des places d'une église par l'autorité compétente. Une Bannie dans le Nivernais signifie un quartier de vignes que ses différents propriétaires doivent vendanger en même temps.

Bannon, s. m. (Orne) En-

fant qui pleure.

BANNONER, v. a. (Orne)

Pleurer.

Bannot, s. m. Petite banne, dans le sens de charrette.

Bannot, s. f. Herbes marécageuses; *Bann*, au pluriel *Bannou*, signifie en breton *Jet*, *Pousse*.

Banon, s. m. (Orne) Cuve qui reçoit le cidre lorsqu'on pressure les pommes; probablement de Benna qui signifie un vase dans la Vie de saint Rémy, publiée par Surius, Vitae approbatae Sanctorum, 13 janvier.

Banon (de), adv. (Calvados) En liberté; on le dit des bestiaux qui ne sont ni piqués ni gardés. Le Banon était la faculté que les art. 84 et 82 de la Coutume de Normandie donnaient à tous les habitants

d'une commune de faire paître leurs bestiaux sur les terres dont la récolte était enlevée. L'usage de cette faculté finit par être fixé au lendemain du jour de la Sainte-Croix, le 14 septembre; mais pendant longtemps l'époque en fut déterminée par un Ban de l'autorité.

Banque, s. f. Tombe d'engrais, Rebord d'un fossé, Elévation de terre faite de main d'homme. On dit dans le même

sens Banc de gazon.

Banqué, part. pass. Celui dont les *Bans* sont publiés. On dit dans le Berry *Banché*.

Banvolle, s. f. (Orne) Girouette, Petit moulin-à-vent pour amuser les enfants. C'est probablement une corruption de Banderole. On lit dans Le cry et proclamation publique pour jouer le mystère des Actes des Apôtres en la ville de Paris, faict le jeudy seizieme jour de décembre de l'an 1540. Et premièrement marchavent six trompettes ayans Baverolles à leurs tubes, et bucines armoyez des armes du Roy nostre sire. — Dans la plupart des communes du département d'Eure-et-Loir, les jeunesgens font une procession le jour de la Mi-Carême, en portant des banderoles qu'ils appellent Banvolles. Voyez les Mémoires de l'Académie celtique, t. IV, p. 461.

BAQUER, v. n. (arr. de Valognes) Plier, Céder; Bagaz signifiait en islandais Étre empêché, Étre changé de posi-

tion.

BAR, s. m. (arr. de Bayeux) Civière; probablement de l'islandais Bera, Porter, car plusieurs mots semblables ont des significations différentes qui se rattachent évidemment à la même idée; tel est le français Bière et le bas-latin Bara. Paralytica.... delata fuit in quadam capsa, seu bara, equo; Sancti Bernardi Vita, dans le Vitae Sanctorum, mai, t. V, p. 285

BARATÉE, S. f. (Calvados) Boisseau, Demi-hectolitre. Ce mot vient sans doute aussi de Bera porter, et signifie la Charge d'un homme; aussi le disait-on des liquides en basselatinité (Barrale) et en patois venaisin; le barrau était de vingt-sept pintes. Probablement le vague de cette mesure fut cause du sens de tromperie que Barat prit en vieuxfrançais et que conserve encore Baratterie. L'anglais To barter, Trafiquer, appartient sans doute à la même famille.

Barbacro, s. m. (arr. de Valognes) Grandes moustaches, Barbe en forme de crochet; il signifie aussi par métaphore une grande cicatrice au

visage.

BARBASSIONÉ, s. m. Génie malfaisant et barbu, ou plutôt Animal couvert de poil; nous ne connaissons ce mot que par une chanson populaire que les enfants répètent le jour de Noël, en parcourant les champs avec des torches:

Taupes et mulots, Sors de men clos, Ou je te casse les os; Barbassionné, I viens dans men clos

Si tu viens dans men clos, Je te brûle la barbe jusqu'aux os.

BARBELÉ, adj. (Calvados)

On ne l'emploie qu'avec Gelée; Gelée blanche qui ressemble à des barbes de plume; c'est une expression conservée du vieuxfrançais, où l'on s'en servait aussi au propre.

Ennui ne mal ne li puet faire, Tant i sceust lancier ne traire; Maintes sajetes barbelees Tretes li a et entesees.

GAUTIER DE COINSY, dans Roquefort, Glossaire, t. I, p. 133.

Le français Barbillon a la même étymologie.

BARBELOTE, S. f. Grenouille.
Par lieux y eut cleres fontaines
Sans barbelotes et sans raines.

Roman de la Rose, v. 1385.

Barbot, s. m. (Orne) Petite bulle qui se forme sur l'eau lorsqu'il pleut ou que les canards Barbotent; Bar signifiait en vieux-français Eau fangeuse, Vase.

BARBOTTEAUX, S. m. pl.

(Orne) Caparaçon.

BARGUIGNER, v. n. Marchander; il avait la même signification en vieux-français.

Car lors ou il bargaignera De seculiere marchandie Dont sa richece multeplie.

Miroir de l'Ome dans Wright, Vision of Piers Ploughman, p. 552.

Bargain a conservé ce sens en anglais; mais Barguigner signifie maintenant dans le sens familier Hésiter, et il a pris la même acception dans le patois normand; il l'avait déjà dans le vieux-français:

Voir, ja n'i aura bargignie Dist li senateurs longuement.

PHILIPPE DE REIM, Roman de la Manekine, v. 5226.

BAT

34

Le substantif y avait aussi une signification analogue :

Se merchi quier et ne la puis trover, Morir m'estuet sans plus longe bargaigne.

> Gasses Brulez, Chanson manuscrite; B. R. Suppl. fr. no 184, fol. 94, verso.

Cilz repont sans faire bargagne : Gentilz dame, Dieux le vous mire.

> Histoire du chatelain de Coucy, v. 6749.

Bargouillard, s.m. Bavard confus, inintelligible; probablement une corruption de Barbouilleur; dans le patois du Dauphiné Barfouillard signifie un parleur perpetuel.

Barificoter, v. a. (Orne) Lier; peut-être une abbréviation d'Emberlificoter.

Bariller, v. n. (arr. de Vire)

Barboter.

BARTÉE, s. f. (Calvados)

Voyez BARATÉE.

BARTEL, s. m. (Orne) Instrument qui sert à battre la crême; en islandais Barata signifiait Combat; d'où est dérivé le bas-latin Barrata, Coup de baton, et le français Baratter et Baratte.

Barrous, s. m. (arr. de Saint-Lo) Ribaud, Tapageur; de l'islandais Barata, Combat.

Bas-age, s. m. (arr. de Valognes) Minorité; Bassier signifiait en vieux-français un mineur.

BASSE, s. f. Servante; parce qu'elle est la dernière de la maison ou la plus jeune. Dans les Dialogues de saint Grégoire, l. iv, ch. 4: Laetare, juvenis, in adolescentia tua est traduit par: Eslecce-toi, Juvence, en ta bacelerie: Basse

scrait alors une apocope du vieux-français Bacele, Baissele:

La bourjoisse si fu du moustier revenue;

La baissele appella, elle est acourue

Dit des trois Pommes, p. 14, éd. de M. Trebutien.

Bassée, s. f. (arr. de Caen) Basque d'un habit; ce qui pend le plus bas.

Bassicot, s. m. (Orne) Cage en charpente dans laquelle on élève les ardoises du fond des

carrières.

Bassicoter, v. a. (Orne) Disputer snr le prix d'une marchandise; chercher à la faire Baisser, comme Chipoter de l'anglais Cheap, A bon marché, A bas prix; peut-être cependant vient-il de Bassicot et signifiait-il originairement Tirailler, Agiter. Le patois lorrain lui donne le sens de Tromper.

Bastille, s. f. (arr. de Valognes) Basque d'un habit; diminutif du vieux-français Baste; le provençal moderne a aussi conservé Bastos.

Bataclan, s. m. Bruit, Fracas; peut-être une onomatopée comme patatras, dont la dernière syllabe a été nasalisée. Ce mot est fort usité dans le Nivernais.

Batiaux, s. m. pl. Vieux meubles. Le sens de ce mot indique une population maritime peu riche.

BATIÈRE, s. f. Bât. Le français a conservé plus fidèlement la racine allemande Bast.

BATONNER, v. n. Manger

vite.

Battaisson, s. f. (arr. de Valognes) Inclinaison qui don-

ne de la solidité aux bâtiments; ce mot existait en vieux-français suivant Roquefort, *Glos*saire, t. I, p. 439. On dit aussi *Abattaison*.

Batterie, s. f. Aire de la grange. Tout endroit où l'on *Bat* une récolte quelconque.

BAUBE, adj. Éngourdi par le froid; probablement du celtique, car le breton bav a la même signification. Le vieux-français avait Abaubir dont le sens était analogue:

En l'an que chevalier sont abaubi, Ke d'armes n'oient, ne font li hardi, Les dames tournoier vont a Laigny.

> Hues D'Oisy, Tournoiement des Dames; B. R., nº 7222, fol. 50, recto.

Suivant le *Dictionnaire co*mique de Lacombe, *Bau* signifiait autrefois nigaud, et *Baou* a conservé le même sens dans le patois de la Corrèze; voyez ABAUDER.

Probablement Bobelin, Bouvier, Vacher, (Imbécille) avait la même étymologie; Bavidik signifie Stupide en breton.

Nos en aromes plus grant pris De nos prevoz et de nos mestres, Que de cent bobelins champetres.

> De monacho in flumine periclitato, v. 128, publié dans Benois, Chronique rimée, t. III, p. 514.

BAUBER, v. a. (Orne) Bégayer; la signification primitive de *Balbus* s'était aussi conservée dans le vieux-français; Mouskes dit du fils de Charles-le-Chauve:

Loeys li baubes ot non, Et saciez k'il ot cest sornon Pour cou k'il estoit baubetere.

Chronique rimée, v. 12745.

BAUCHIER, S. M. (arr. de Vi-

re) Ouvrier en Bauge:

A la compaignye d'ung bauchier Venus sommes du Vau de Vire.

Chansons normandes, p. 182, éd. de M. Dubois.

BAUDE, adj. (arr. de Bayeux) Engourdi, corruption de *Bau-be*.

BAUDOUR, s. f. (Calvados) Réjouissance, Festin.

> Baudours et bobans Ne font pas riches gens.

dit un vieux proverbe; la signification était la même en vieuxfrançais.

Quant prez et bois sont en verdour, Et cil oisillon par baudour Chantent et par envoisure.

Songe du Vergier.

Unde (d'un sacrifice offert par César après la prise de Nervie) usque in hodiernum diem, locus ille ab eventu rei, lingua romana Baudour, id est gaudium deorum (ce dernier mot est de trop), ab incolis nuncupatur; Jacques de Guyse, Annales du Haynaut, t. IV, p. 376.

BAUGE, s. f. (Orne) Lit; probablement du celtique: Baoz signifie Litière en breton; le bas-latin Baugeum, une petite maison; et le français Bauge, le lieu où le sanglier se couche.

BAUQUET, s. m. (Orne) Pommier qui n'est pas greffé, Sauvageon.

BAUQUETTE, s. f. (Orne) Fruit

du Bauquet.

BAVERETTE, s. f. Pièce de l'habillement des femmes qui se met sur la poitrine; le français *Bavette* a la même étymologie.

BAVETTE, s. f. (Calvados)

Petite fille si babillarde qu'elle

Bave en parlant.

BAVOL, adv. Ce mot n'est employé que dans la locution Filer bavol; Filer grossièrement du fil qui n'est pas égal. Bava se prend en breton dans le sens d'Engourdir, Endormir; peut-être ainsi Filer bavol signifie-t-il Filer comme une personne endormie; plusieurs autres mots analogues rendent cette étymologie fort probable. Autrefois cependant les jeunes filles portaient en Normandie des voiles sur la tête, que les plus élégantes laissaient tomber plus bas que les autres, d'où le français Bavolet, et il ne serait pas impossible que Filer bavol signifiât Filer comme une fille qui pense trop à sa toilette.

BAVOLETTE, s. f. Femme qui porte des *Bavolets*. On donne le même nom à la coiffure elle-

même.

BAVOQUER, v. n. Filer mal. Voyez BAVOL; Bavocher signifie en français Imprimer mal.

BAVREULE, BAVROLE, S. f.

Bleuet.

Becailler, v. n. (Calvados) Babiller, Se prendre de bec. En patois provençal Becud signifie Babillard.

BÉGARD, s. m. Mouton—d'un an dans l'arrondissement de Bayeux, — de deux ans dans le

département de l'Orne.

Becco (de), adv. (Orne) De trop peu, De moins qu'il ne faut; un bas De becco est un bas dépareillé; Besk indique en breton la privation d'un membre quelconque.

Beche, adj. (arr. de Caen)

Ce mot n'est employé que dans la locution Coucher à tête bêche; Avoir la tête où son camarade de lit a les pieds; de là le nom de Tête-bêche que l'on donne à un jeu appelé ailleurs Pette-en-goule. Voyez BÉQUE-VÉCHÉ.

Bécнін, adj. Nigaud, Bête. Voyez веscu.

BÉCLÉ, BEUCLÉ, S. m. (Or-

ne) Lait caillé.

BEDAIN, s. m. Veau ayant deux dents; Bidens signifiait en latin une Brebis de deux ans et Bedon, en vieux-français, un Poulain. Le vieux-français prenait Bedel dans la même acception que Bedain, mais il venait sans doute de Vitellus.

BÉDANGUER, v. n. (Manche)

Bégayer.

BÉDANGOUS, s. m. (Manche)

Bedér (de), adv. (Orne) Tout

à-coup. BÉDIERE, s. f. (arr. de Pont-

l'Évêque) Lit. En anglais Bed et en islandais Bedr.

Bedot, s. m. (Manche) Dernier né d'une couvée; parce que le Bedeau ferme la marche des processions ou que Bedier signifiait en vieux-français Sot, et que le dernier d'une couvée est moins fort que les autres et par conséquent plus gauche.

Bedou, s. m. (arr. d'Avranches) Blaireau. On disait en vieux-français Bedouan, probablement parce que, pendant le moyen-âge, Bedoin signifiait par métaphore Voleur, Pillard.

BEDROT, s. m.(arr. de Bayeux) Dernier né d'une couvée. Voyez

BEDOT.

BEGAR, BEGAS, S. m. (Orne)

Bâton percé de trous, auguel

on suspend la lampe.

BÉGAS, BÉGAUD, adi. Maladroit, Niais, Sot; il a la même signification à Rennes et dans le Blaisois. Peut-être at-il la même origine que Béjaune ou vient-il de Béque; on le trouve aussi en vieux-francais. Voyez Roquefort, Glossaire, t. I, p. 143.

BÉGAUD, s. m. (Orne) Chandelier de bois avec une bobèche

de fer à ressort.

BEGAUDER, v. a. (Orne) S'amuser à des riens, Faire le

Bégaud.

Bégu, adj. (arr. de Valognes) Truite béguë, c'est la truite saumonée; la femelle du saumon s'appelle en français Bécard, et Bégek en breton. Ce mot se dit en français d'un cheval qui marque encore, quoiqu'il ait passé l'âge.

Béguer, v. n. (arr. de Valognes) Bégayer; cette contraction existe aussi en rouchi.

BÉHAZARD, adv. (arr. de Va-

lognes) Certainement.

Beillée, s. f. (Arr. de Mortain) Ventrée: Beil, en patois vendéen, et Belly, en anglais, signifient Ventre.

Béion, s. m. Cuve du pressoir où tombe le jus des pommes écrasées; Béol, signifie

Cuve en breton.

Béjuel; adv. En sens inverse.

BEL ou plutôt BOEL, S. m. Cour intérieure, attenant aux bâtiments ; probablement de l'islandais Bol, habitation. Tota villa in aequales redigitur parvulgariter Boel appellant; Suc-

no, Leges Scaniae, I. IV. ch. 1. Il v a à Valognes une petite place entourée de maisons qui s'appelle le Bel-Pinaud : la place qui était au milieu du château de Caen était aussi nommée le Besle, et Huet fait certainement à tort venir ce mot de Bellum; Origines de Caen, p. 40, éd. de 1706.

Bêle, s. f. Espèce de potamogeton qui flotte sur les eaux: en breton le Cresson aquatique

s'appelle Beler.

Beluette, s. f. Etincelle. Beluga avait la même signification dans la langue des trou-

badours.

Bénamen, adv. (arr. de Pontl'Evêque) Certainement; probablement Bene amen: ce dernier mot est resté dans la locution vulgaire: Il dit amen à tout. Voyez BILAMEN.

Bène, s. f. (arr. d'Avranches) Ruche; autrefois Banne

signifiait Panier.

Bénèque, s. f. (arr. de Valognes) Oie sauvage, probablement du bas-latin BERNECHA. Vovez Bernacle.

Bénom, s. m. Sobriquet; c'est le mot allemand Beiname.

BÉNONI, s. m. Enfant préféré par ses parents, Benjamin; le dernier fils de Jacob avait été surnommé Bénoni, l'enfant de ma douleur, parce que sa mère mourut en lui donnant le jour; et le patois normand a confondu deux noms qui désignaient la même personne.

Béquevéché, adv. (arr. de Caen) En sens inverse et par tiones quas materna lingua extension En désordre. Voyez

BÉCHE.

BER, S. m. Berceau.

Ce qui s'apprend au ber Ne s'oublie qu'au ver

dit un vieux proverbe normand; peut-être de l'islandais Bera: Porter; au moins toutes les autres étymologies nous semblentelles très peu satisfaisantes. Ber existait aussi en vieux-francais, et il s'est conservé en rou-

La veissies tere escillier, Fames honir, homes cachier, Enfans em bers esboeler.

Roman de Brut, v. 13893.

Berga, Brebis; voyez Ber-

OUE.

BERDAILLER, v. n. Parler mal; probablement une corruption de Bredouiller.

BERDALE, S. f. (arr. de Valognes) Femme d'une conduite déréglée. Voyez VREDALE.

BERDANSER, v. n. Trembler, en parlant des choses; il signifie aussi Parler beaucoup; en vieux-français Bestancier si-

gnifiait Disputer.

Bère, s. m. Cidre, la boisson la plus habituelle: Bouton à fleur n'est pas pomme et pomme n'est pas bère, dit un vieux proverbe normand. En vieux-français Bère signifiait une boisson quelconque, même du poison; le Boire amoureux joue un grand rôle dans le roman de Tristan-le-Leonois.

BEREAU, S. m. Broc, mal pro-

noncé.

Les pipes, les bereaux pleins de liqueur vermeille.

> Vaux de Vire, p. 147, éd. de M. Travers.

Berelle, s. f. Querelle après

Boire. En islandais cependant le mot Barata signifie Combat, Bataille.

Berge, s. f. Estomac des oiseaux; on l'appelle aussi Meulette (Voyez ce mot), et l'islandais Berg signifie une Pierre.

Berlaude, s. f. (Orne) Cuil-

ler de bois.

BERLINGUETTE, s. f. Petite sonnette; c'est très-probablement une onomatopée pour

Drelinguette.

BERLUETTE, s. f. Etincelle; corruption de Beluette, dont le français a fait Berlue. Dans le Berry, Berluter veut dire Eblouir; ce sont probablement deux formes du même mot.

Bernacle . s. f. (arr. de Valognes) Espèce de palmipède. En français la Bernacle est un coquillage d'où l'on croyait autrefois qu'il sortait des canards.

BERNARD-L'HERMITE, S. M. (arr. de Valognes) Crustacée parasite qui se loge dans une

coquille univalve.

Bernicle, adv. (arr. de Valognes) Corruption du français familier Bernique, qui se trouvait aussi en vieux-français; Roquefort, Glossaire, t. I, p. 148.

Bernicles, s. f. pl. (Orne) Corruption nécessairement assez récente de Besicles (Bis oculi); dans le Berry on dit Berniques. Voyez le mot précédent.

Bernousé, part. pass. Enveloppé dans une mauvaise affaire, Pris à un piège; littéralement Sali de Bran. Voyez EMBERNOUSÉ.

BEROT, s. m. Bec d'une ai-

guière.

BERQUE, s. f. Mauvaise bre-

bis. Voyez BERCA.

Berquignol, s. m. (Orne) Homme contrefait. Voyez BER-OUE.

Berrichon, s. m. (Orne) Femme dont les cheveux ou les habits sont en désordre; corruption de *Hérisson* qui s'emploie dans la même acception.

Berrouasse (II), v. imp. Il Bruine, Il tombe de la *Brouée*. Voyez brouasse; ces deux formes se trouvent aussi dans le patois du Berry.

Berzi, s. m. Bois de teinture rouge; corruption de Bresil.

Berzole, s. f. (Orne) Femme étourdie, Qui passe son temps à s'amuser; Berza signifie en breton Célébrer une fête.

BESCOCER, v. réfl. (Orne)

Se troubler.

Haro! Que fai? Je me bescoce; J'ai oublie le roy d'Escoce Et le bon conte de Duglas, Avec qui j'ai mene grant glas.

FROISSART, Trettie du joli buisson de Jonece, Poésies, p. 338.

**Rescocer signifiait aussi en vieux-français Voler, Escamoter.

Et si soutis et soir et main, Que tant com l'on torne sa main Nos a une ame bescocie.

De monacho in flumine periclitato, v. 183; Benois, Chronique rimée, t. III, p. 516.

Bescu, adj. Sot, Maladroit; il a le même sens en rouchi. Le breton Besk signifie Écourté, et l'on dit proverbialement Ki besk n'eo mad nemed da zibri boed; un chien sans queue n'est bon que pour manger.

Besin, adj. (arr. de Bayeux)

A demi ivre; Besivre signifiait en vieux-français Fort ivre; du latin Bis ebrius.

BESNY, s. m. (arr, d'Avran-

ches) Escargot.

BESOT, s. m. Malheur; ce mot n'est employé que dans la phrase *Porter besot*; parce que le *Besot*, le double as, est le plus mauvais dé que l'on puisse amener.

Bestourner, v. a. et n. Renverser, Changer en mal; du bas-latin Bistarnare: la signification était la même en vieux-français; saint Pierre dit dans le Mystère qui porte son nom:

Doy mourir en crois bestournee, La face vers le ciel tournee.

Jubinal, Mystères inédits du XVo siècle, t. n., p. 86, v. 21.

Beuchonnier, adj. (arr. de Bayeux) Ivrogne. Voyez boissonnier.

Beuguier, v. a. (Manche) Roter.

Beurguier, v. a. (Manche) Pousser, Bousculer. Voyez Burguer.

Bezer, v. n. Changer de place, Aller et venir; il se dit surtout des vaches qui courent çà et là, quand elles sont piquées par les mouches.

Bezot, s. m. (Seine-Inférieure) Dernier né d'une cou-

vée. Voyez bedot.

Bezuet, adj. En sens inverse; probablement le même

mot que BEJUEL.

BIANCHET, s. m. (arr. de Valognes) Corset, qui était autrefois Blanc; aussi l'appelle-t-on dans quelques localités Blanchet; le L s'est changé en I comme il arrive constamment en italien après le B. BIBELLE, s. f. Tumeur au front.

BIBET, s. m. Moucheron.

L'araigne qui tous les ans Fesoit son nid au dedans Avec mouches et bibets Qu'elle prenoit dans ses rets.

Chansons normandes, p. 210, éd. de M. Dubois.

Ce mot vient probablement du celtique; Fibu signifie Moucheron en breton, et on lit dans une pièce en vieux-français:

Les unes pernent wybez, Les autres mouche volaunz.

The lady and her dogs, dans le Reliquiae antiquae, t. 1, p. 155.

L'ancien provençal avait aus-

si Boba.

BIBETTE, s. f. Petit houton sur la peau, diminutif de Bubo, ou piqure du Bibet.

S'elle n'a mains belles et nettes, Ou de cirons ou de bubettes.

Roman de la Rose, v. 13995.

Bibi, s. m. Bobo, expression

du langage des enfants.

BICACOIN, adv. (Orne) En zig-zag, De travers, De biais.

BICOIN, adv. (Orne) Voyez le mot précédent dont celui-ci

n'est qu'une syncope.

BICOQUET, s. m. (arr. de Caen) Ornement de tête, Parure de femme qui manifestait une Double (bis) coquetterie. Il y a à Caen une rue Bicoquet.

BIDOCHE, s. f. Machine en carton représentant par devant une tête de cheval et ayant derrière une longue queue de crin, qui joue un grand rôle dans les charivaris. Voyez le mot suivant.

Bidoque, s. f. (arr. de Vire) Vieux cheval, dérivé sans doute

de BIDET.

Bie, s. f. (arr. de Vire)Cruhe.

Au voizin de fiebvre morant On faisoit boire eau de la bie.

> Vaux-de-Vire, p. 123, éd. de M. Travers.

Voyez BUIE et BURETTE.

BIÈRE, s. f. (arr. de Valognes) Fantôme, Revenant qui avait été couché dans une Bière; ce mot se prenait dans la même acception en vieux-français.

Adonc se vout mettre a la veie, Vers la bierre vint dreit errant; Mais plus sailli tost en estant Que-l'om n'eust sa main viree; Dunc traist le duc Richart s'espee.

Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 25125.

Bieu, s. m. Ruisseau, Canal en bois qui conduit l'eau sur la roue d'un moulin.

De faire bieus, murs e fossez.

Benois, Chronique rimée, 1. II, v. 26711.

Probablement ce mot vient de l'islandais Bedr, en anglosaxon Bed, Lit, car le mot latin est Bedum, et on lit dans le Voyage de Charlemagne, v. 774:

Deus i fist miracles, le glorius del cel; Que tute la grand ewe fait issir de sun bied.

Biez signifie aussi un ruisseau dans le Nivernais.

BIGNOCHE, s. f. (Orne) Gros morceau de bois; l'ancien provençal donnait la même signification à Bigua, et le bas-latin avait Bigus et Biga; Bigues est resté dans la langue des marins.

BIGRE, s. m. Terme injurieux; de Bigre, forestier,

Homme grossier, ou plutôt de Bougre. Ce dernier mot vient sans doute de Bulgari, nom que I'on donnait aux Albigeois, parce que leur chef spirituel résidait en Bulgarie. Voyez Matthieu Paris. année 1223. Ce nom s'étendit bientôt à tous les hérétiques et aux usuriers. —Ipsos autem nomine vulgari Bugaros appellavit, sive essent Paterini, sive Joviniani, vel Albigenses, vel aliis hæresibus maculati; Matthieu Paris, Historia major, année 1238. Ipsi usurarii quos Franci Bugeros vulgariter appellant; Matthieu Paris, Ibidem, année 1255. On donna le même nom aux pédérastes (Bujarron en espagnol), et on en fit le verbe Bougeronner: « Fut rapporte et estoit commune renommee, que icellui Lombart bougeronnoit, ou s'efforçoit bougeronner aucuns des enfants qui gardoient avec lui aux champs le bestail; » Lettres de grâce de 1477, citées dans du Cange, t. I, p. 801, col. 1. Dans l'arr. de Lisieux, BIGRE signifie un Fromage blanc et salé.

BIHAN, S. m. (Orne) Rouet. BIHORAGE, S. m. (Orne) Lieu

mal cultivé, Fouillis.

Вінот, s. m. (Orne) Petit vase attaché à la ceinture des faucheurs où ils mettent leur pierre à aiguiser. En breton, Bihan signifie Petit. Voyez BUHA.

BIJAUDER, v. a. (Orne) Faire le badin. Voyez bégauder.

BIJUDE, s. f. Petite cabane. BILAMEN, adv. (arr. de Saint-Lo) Apparemment. Voyez BE-NAMEN.

BILAND, s. m. (Orne) Parasite; probablement le même mot que BILENT.

BILANDER, v. n. (Orne) Aller d'une maison dans une autre pour voir ce qui s'y passe, Rô-

der.

BILENT, adj. Très-lent, Nonchalant; Bis lentus. On prononce aussi Bilain.

BIMBELOT, s. m. Trousseau; ce mot signifie en français Jouet

d'enfant.

BINDER, v. n. (Seine-Inférieure) S'impatienter. Nous ne connaissons ce mot que par le Coup d'ail purin, p. 23.

BINEL, s. m. (Orne) Guignon. BINETTE, s. f. (Calvados) Petite houe dont on se sert pour Biner; ce mot existait aussi

en vieux-français.

BINGOT, s. m. (arr. de Valognes) Stalle pour laver le linge que l'on appelait Cabasson en vieux-français.

BINGUET, S. m. (arr. de Valognes) Boisseau en paille, Ni-

choir.

Binot, s. m. (arr. de Bayeux) Petit tas; Bian signific Petit en breton.

BIOCHE, s. f. (Orne) Petite cruche; diminutif de Bie.

BIONNER, y. n. (Orne) Travailler péniblement; comme Pionnier.

BIROQUE, s. f. (arr. Bayeux) Mauvais cheval. Voyez BIDOQUE.

BISACOIN, adv. (Orne) En zig-

zag. Voyez bicacoin.

BISET, S. m. (Orne) Bloc de silex qui n'a pas été taillé. Peutêtre ainsi M. Paulin Paris s'estil trompé dans le Romancéro françois, p. 7, en expliquant Pierre bise par Pierre taillée; quand Roland veut briser son épée, lorqu'il sent la mort approcher;

De devant lui od une perre byse Discolps i fiert par doel et par rancune.

Chanson de Roland, st. CLXVIII, v. 4.

Et il n'est pas probable que les pierres de la gorge de Roncevaux eussent été taillées. Sans doute Biset signifiait autrefois la pierre noirâtre et dure que l'on appelle dans la Manche Grison (grès), et on finit par donner le même nom à toutes les pierres trop dures pour être taillées :

Mais plus vous truis dure que pierre bise.

Au moins Pierre bise avait certainement cette signification en vieux-français; car on lit dans le Dis de la Tramontane, str. x:

C'une aguille de fer i boute, Si qu'ele pere presque toute En un pou de liege, et l'atise A la pierre d'aimant bise.

B. R. ms. 6988², fol. 6, verso. Enterrez fu a Sain-Denis En un sarqueu de marbre bis.

Benois, Chronique rimée, 1. II, v. 20208.

On donne aussi dans l'Orne la même signification à Biséc et Biseuil.

BISETTE, s. f. Pain bis; c'est aussi le nom que l'on donne dans toute la Normandie à la Macreuse, Anas nigra des naturalistes.

BISIEUTRE, S. m. (Orne) Malheur. Le mot Bissextile était fort corrompu, comme on le voit dans un calendrier du XIII siècle publié par M. Ro-

quefort, Supplément au Glossaire, p. 195.—Bihestres kiet une fie en quatre ans et c'est quant on puet l'Incarnation partir en quatre parties en Weles (Noël) et se kiet le jor saint Mathiu en sevrier. Et tout ce qui se rattachait à l'année bissextile était regardé par les Romains comme de mauvais augure.—Quoties incipiente anno dies coepit, qui adjectus nundinis, omnis ille annus infaustis casibus luctuosus fuit, maximeque Lepidiano tumultu opinio ista firmata est; Macrobe, Saturnaliorum 1. 1, ch. 43.—Nec videri die secundo, nec prodire in medium voluit, bissextum vitans februarii mensis tunc illucescens, quod aliquoties rei romanae cognorat fuisse infaustum; Ammien Marcellin, Historiarum l. XXVI.

BISQUE, s. f. Mauvaise boisson, Piquette; on dit aussi Bisquantine, peut-être parce qu'elle faisait Bisquer; voyez ce mot. Bisque signifie en français un potage fait avec du

coulis d'écrevisses.

BISQUER, v. n. Étre vexé sans le faire paraître; ce mot est resté aussi dans les patois du Nivernais et du Berry. Beiskiaz signifie Rager en islandais.

BISSAQUET, adj. Bourgeois bissaquet était le sobriquet que l'on donnait aux paysans qui prenaient des airs d'importance. De Bissac, parce que les paysans étaient plus pauvres que les habitants des villes, et que les mendiants portaient un sac pour recueillir les aumônes; encore maintenant dans

quelques campagnes de la Manche Prendre une pouque signifie Mendier.

BITER, v. a. et n. (arr. de Vire) Toucher.

De moi je n'y bite Tant que l'en m'assaille. Farce des Pates-Ouaintes, p. 27.

Bita signifie Mordre en islandais et le français emploie Mordre dans une acception semblable: Il n'y mord pas.

BLAIRIE, S. f. (arr. de Valognes) Champ couvert desa moisson, de son Blé; ce mot avait la même signification en vieuxfrançais. Il ne se trouve plus guères en patois que dans quelques noms de terre et de familles anciennes.

Blanc, s. m. Monnaie qui valait cinq deniers; ce mot n'est plus usité que dans six blancs, (deux sous et demi). On le retrouve employé dans la même phrase dans les patois du Berry, du Nivernais, et de plusieurs autres provinces. La monnaie blanche était d'argent et la noire de cuivre: Totas monedas blancas o negras correran et auran cors; Tit. de 1424, dans l'Histoire de Languedoc, t. IV, preuves, col. 423; encore maintenant le billon est appelé Griset en rouchi et le peuple de différentes provinces donne aux louis le nom de Jaunets. Les Blancs à la couronne qui furent frappés du 24 novembre 1354 au 24 janvier 1355 valaient cinq deniers chaque, et les édits des 24 août 1420 et 29 décembre 1473 firent frapper de petits blancs dont la valeur était la même. Il

y a eu deux espèces de pièces de six blancs, les premières s'appelaient Niesles de la tour de Nesle où l'on commença à en frapper en 4549, et les autres Pinatilles de Pinatel, officier des monnaies qui les fit faire en 4577:

Les droles et bons garcons Feront, chantans leurs chansons, Un escot honneste, A six blancs par teste; Ne soit ceste année La cave fermée.

Jean Le Houx (Olivier Basselin), Chanson inedite.

Bléque, adj. (arr. de Valognes) Blette, A demi pourrie; Bleich en allemand signifie pâle et les fruits perdent leur couleur au moment où ils pourrissent; cette origine est d'autant plus probable que Blèche signifie Mou et que le verbe français Blésir avait le sens de Pâlir, Passer. Voyez cependant le grec Βλάξ.

BLESTE, s. f. Motte de terre. Les Mottes à brûler sont appelées Mottes à ardoir dans l'Etablissement des coutumes de Normandie publié par M. Marnier, et Blesta avait le même sens dans la basse-latinité.

BLET, s. m. (arr. d'Avranches) Image; ce mot a le même sens dans le patois de Rennes.

BLETTER, v. n. (arr. de Valognes) Ne plus remuer, Devenir comme une Bleste ou un Blet. On dit d'un enfant peu remuant qu'il est sage comme une image.

BLEUBLEU, s. m. (Calvados) Bleuet, fleur très-bleue; cette reduplication a, dans presque tous les idiomes, la force d'un superlatif. Voyez Adelung, Mithridates, t. I, p. 308; t. III, part. 1, p. 264 et part. 11, p. 433.

BLIANCHET, S. m. (arr. de Caen) Corset. Voyez BIANCHET.

BLIN, S. m. Mouton; contraction du vieux-français Belin:

Qui de la toison du belin, En lieu de manteau sebelin Sire Ysangrin affubleroit Le loup qui mouton sembleroit. Roman de la Rose, v. 11645.

De l'islandais Belia, Bêler, mieux que du latin Balare comme Belier. Blin est aussi une taupinière; en breton, ce mot signifie Cime, Hauteur.

BLOCHE, s. f. Prune sauvage; on disait en vieux-fran-

cais Beloce.

Tien, vilain, tien ceste beloce.

JUBINAL, Mystères inédits, t. 1, p. 19.

BLOQUE, s. f. Pièce de deux sous fort massive; du français on du vieil-allemand Bloc.

BLOQUET, s. m. Souche de bois; Manger au bloquet signifie Ne pas manger à la table. Le Bloquet est aussi le nom que l'on donne au fuseau à dentelle: il est dans ce cas un diminutif de Bloc.

Blosses, s. m. pl. (Orne) Yeux; ce mot a probablement quelque liaison étymologique avec Blika, Blicken, Regarder, dont la racine se retrouve dans toutes les langues germani-

ques.

BLOUQUE, s. f. Boucle. Cette métathèse qui se retrouve dans le Nivernais et dans le Berry, avait déjà lieu en vieux-français. Lequel portoit en escharpe la grande espee de parement

du roy, dont le pommeau, la croix. la blouque, le morgant et la bouterolle de la gaine estoient couvertes de velours azure et par dessus semees de fleurs de lvs d'or; Monstrelet, Chroniques, t. III, fol. 22, p. 1. M. Fallot dont la connaissance du vieux-français était si complète a dit dans ses Recherches sur les formes grammaticales de la langue francaise, p. 518, qu'il ne connaissait pas la valeur précise de ce

BOBAN, s. m. Somptuosités.

Bombances:

Baudours et bobans Ne font pas riches gens

dit un ancien proverbe normand que nous avons déjà cité. Ce mot vient sans doute de l'islandais Boff, Vain, Orgueilleux, dont la forme s'est mieux conservée dans Bouffi, et dans le vieuxfrançais Bufois:

S'el tenoit on moult a cortois, N'ert plains d'orgueil ne de bufois.

De la borgoise d'Orlians, v. 19.

BOBILLON, S. m. (Orne) Homme minutieux.

BOBINETTE, s. f. Loquet; Perrault s'est servi de ce mot dans le conte du Petit chaperon rouge.

Boel, s. m. Cour intérieure voyez BEL; on disait aussi en

vieux-français Boille:

De la tour estoit descendue : Si s'esbatoit parmi la boille.

Roman de la Rose, v. 13044.

BOGUE, s. m. OEil; on dit dans l'Orne Boquet, mais ce mot n'est employé que par les enfants.

Boguie, s. m. Chassie, Ma-

ladie de l'œil.

Boille, s. f. (Orne) Gros ventre: Buela dans la langue des troubadours; Boyau s'écrivait Boel en vieux-français.

Boise, s. f. (arr. de Valognes) Petite bûche, Petit morceau de Bois; on dit aussi Boi-

sette.

Bois-Jan, S. m. (Manche) Ajonc; corruption de Boisjonc, Bois pliant comme du Jone. Ce mot existait aussi en vieux-français:

De bous ou de jaam sauvage Ou de sarment de vine aret.

Poème sur Elie de Biville, publié par M. Couppey, Mémoires de l'Académie de Cherbourg, 1843, p. 113.

Boissonner, v. r. S'enivrer. S'adonner à la Boisson.

Boissonnier, s. m. Ivrogne, Celui qui s'adonne à la boisson.

Boiston, s. m. (Orne) Sabot sans bride qui *Emboite* le pied.

Boitron, s. m. (Orne) Voyez BOISTON.

Bon, s. m. Plaisir, Volonté, Ce qui semble Bon; ce mot avait le même sens en vieuxfrancais:

Por autre chose ne sui-je venus ci For por oir vo bon et vo plaisir.

Raoul de Cambrai, p. 246, v. 23. Mes ge t'aurai ja tost basti

Tel plet, que trestot maugre toen T'estoura fere tot mon boen.

Roman de la Charrette, publié par Keller, Romvart, p. 480, v. 18.

Bonde-cul, locut. adv. (arr. de Valognes) Se mettre à bondecul signifie Lever le derrière en l'arrondissant comme une bonde; cette expression était usitée en vieux-français :

Denys s'y jeue a bondecul.

Martyr de Saint-Denis, dans Jubinal, Mystères inédits, p. 128. v. 10.

Bondrée, s. f. Femme grosse et courte comme une Bonde.

Bône-bône, s. m. Colin-Maillard; il signifie aveugle dans une vieille chanson que chantent encore les enfants:

Limacon bône-bône Montre-moi tes cônes.

Voyez le mot suivant.

Bôner, v. r. S'envelopper la tête, Se couvrir les yeux, Se Borner la vue; Borné s'emploie encore au figuré dans le mêmesens, et on disait en vieuxfrançais Bone au lieu de Borne: Il fu jugie de la disme de la terre qui est dedanz les bones de la bande (l. lande) de Euretel; Marnier, Etablissements de Normandie au XIIIe siècle. p. 124. Quelquefois le R ne se prononce pas dans le patois normand devant le N et le L: on dit Cone pour corne; Melan pour merlan.

Boniau, s. m. (Orne) Instrument de pêche en bois tressé qui barre les rivières, qui en Bônie l'eau. Voyez le mot sui-

vant.

Bônier, v. a. (arr. de Vire) Fermer. Voyez BÖNER.

BOQUE, s. f. Coquille de noix, Noisette.

Borde, s. f. Petite maison, Habitation isolée.

Se la borde est toute seule sanz cortil, la fame aura le tier en la borde; Etablissements de Normandie au XIIIº siècle, p. 7.

Pour raison du marchie y

commencerent les gens a faire et loges petites et bordes; puis petit a petit y édifierent maisons; Cité de Dieu, l. V, ch. 25, trad. par Raoul de Praelles, citée par M. Paris, Manuscrits français, t. I, p. 22.

BORDER, v. n. (arr. de Caen) Etre arrêté par un obstacle; il se dit surtout des voitures.

Bosche, s. f. (arr. de Valognes) Il ne s'emploie que dans la phrase Puer la bosche; c'est le nom d'une sorte d'ulcère fétide (en italien Bozza) qui était le caractère principal de la peste du xive siècle. Tantus timor omnes invaserat, quod statim dum ulcus, seu bossa qui vel quae in pluribus, in inguine, aut sub axilla apparebat cujusque, dimitteretur ab assistentibus; Vita Clementis VI, p. 87. Aussi Amyot disait-il dans sa traduction de Plutarque: Un Nabis ou un Catilina qui n'étaient pas tant citovens que bosses et pestes d'une cité; Morales, t. III, p. 149.

Bosco, s. m. Bossu, Terme injurieux et méprisant qui se trouve aussi en rouchi.

Bosquier, v. a. Pousser, Ser-

rer de près.

BOTER, v. a. Décapiter. Buter a le même sens dans l'argot; ils viennent sans doute de l'islandais Buta dont la signification est la même. Boter signifiait en vieux-français Pousser.

Senz dote nule e senz freor A bote l'us, s'est enz entre.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 25053.

Or vos revoil conter del esquier

Que Bertrans ot bote ens el vivier. Chevalerie Ogier, v. 4647.

Il semble cependant avoir le sens de *Tourmenter* dans la *Voie du paradis* de Raoul de Housdaing:

La vision des anemis Que li mestres d'enfer a mis Avec aus por aus tormenter, Por le dangier et por boter, Lor fet croistre et doubler lor pai-

RUTEBEUF, Œuvres, t. 11, p. 257.

Le français *Pied-bot* a sans doute le même radical.

BOUAILLE, s. f. Anneau, Bague; par un changement trèsfréquent l'islandais *Baug* était devenu *Boia* en bas-latin, et en vieux-français *Buie*:

En aneaus et en buies les fist enchaainer

dit Wace dans le *Roman de Rou*; *Bouaille* a probablement la même origine.

Boubique, s. f. (Orne) Cidre et poiré mêlés ensemble. Voyez halbique.

Boucan, s. m. (arr. de Valognes) Noise, Querelle. Ce mot se trouve aussi dans les patois du Nivernais et du Berry; il vient sans doute du Bouc qui jouait un grand rôle au sabbat. Vovez ce mot. Selon du Cange, il viendrait du grec Bουκανη, ce que rend peu probable l'absence d'un mot analogue daus l'ancien provençal et dans les autres patois qui auraient pu servir d'intermédiaires. Quoique ce mot ne se trouve pas dans les anciens glossaires, il existait en vieux-français, mais son acception était différente :

C'est boucane (boucanant?) de se tenir a une; Le change est bon, ainsi comme l'on dit, Par quoy j'ordonne que l'homme aura credit, Qui changera tout ainsi que la lune.

Vicilles chansons, Goth. sans date ni lieu, B. R. Y. nº 4457.

BOUCHILLON, s. m. (Orne) Pommier ou Poirier sauvages. Vovez bauouet.

BOUCHON, s. m. Cabaret; du bouchon de branches vertes qui sert encore souvent d'enseigne. Ce mot se trouve aussi dans les patois du Nivernais et du Berry.

BOUDE, s. f. (Orne) Vessie; le français Boudin a la même

origine, Botulus.

Bouder, v. n. (arr. de Valognes) Renoncer à une chose qu'on avait entreprise, parce qu'on se reconnaît incapable de la faire.

Boudufflé, adj. (Orne) Bour-

souflé d'orgueil, blessé.

BOUERKIN, s. m. (arr. de Coutances) Muselière que l'on met aux moutons pour les em-

pêcher de brouter.

BOUESSONNER, v. a. (arr. de Valognes) Mettre en discorde, Chiffonner comme un Bouchon de paille que l'on prononce Bouesson.

BOUETTE, s. f. (Orne) Man-

geaille d'un cochon.

Bouffard, s. m. Grand mangeur; plutôt de Buffare, Se gonfler de mangeaille, que du grec Βουφαγος, qui mange un bœuf, auquel le rattache Borel.

Bouffer, v. r. (arr. de Bayeux) Se gorger d'aliments, Manger avec gloutonnerie; il a la même signification en rouchi et dans les patois du Nivernais et du Berry. On l'emploie aussi quelquelois à l'actif:

Quel coup-d'œil ravissant! Chacun dans le silence La dévore des yeux et la bouffe d'avance.

LALLEMAN, La Campénade, ch. III, p. 25.

Bouffée se disait aussi des liquides en vieux-français.

Tiens, Gobin, crocque ceste prune Et puis boyras une bouffée.

> Mystère des Actes des Apôtres, l. 1.

Bouffon, s. m. (Orne) Gros morceau de pain; l'étymologie doit être celle que nous avons donnée précédemment au mot Bouffard, quoique dans la basse-latinité Buffectus signifiat Pain: Jussit afferre panem albissimum quem vocant buffectum; Vitae sanctorum, Mai, t. I, p. 339; c'est probablement le Pane buffeto des Italiens.

Bouffre, s. m. et interj.

Voyez BIGRE.

Bouges, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Haut de chausses, Culotte. Villon disait aussi:

Je donne l'envers de mes bouges Pour tous les matins les torcher.

Ce mot vient probablement de la forme lâche que l'on donnait aux culottes. Voyez l'article suivant.

BOUGETTE, s. f. Petit sac de toile. Malgré l'islandais Belg, ce mot vient sans doute du celtique; car on lit dans Festus: Bulgas Galli sacculos scorteos appellant. Pendant le XIII siècle, on disait Boge:

Ains menestreus n'i fu venus A pie, c'a cheval n'en alast, Et reube vaire n'enmalast En sac ou en boge ou en male.

Roman de la Violette, v. 6580.

Plus tard on a dit Bougette; mais il signifiait un sac de cuir.

BOUGIE, s. f. (arr. de Mortain) Vessie. Voyez BOUDE.

BOUGONNER, v. n. Gronder entre ses dents. Le Boujonneur était en vieux-français le nom du garde-juré qui veillait à ce que les réglements sur la fabrication des draps fussent fidèlement observés.-Nous leur vueillons octroyer qu'ils aient visiteurs et boujonneurs oudit mestier de drapperie; Ordonnance de 1376, dans les Ordonnances des rois de France, t.VI, p. 196.—Dans un temps où l'industrie était si peu avancée, le bonjonneur devait avoir de fréquentes occasions d'être Bougonner était mécontent. employé dans le vieux-français avec le même sens, mais il n'est plus usité que dans le langage familier.—Ce mot signifie aussi en patois Travailter mal, Chiffonner; c'est probablement une corruption de Bouessonner. Voyez ce mot.

BOUGUENETTE, s. f. (Seine-

Inférieure) Maraude.

Sont les souldarts coureux de bouguenette.

Muse normande, p. 16.

Ce mot vient sans doute des Bougettes où les soldats mettaient ce qu'ils avaient dérobe.

Bougues, s. m. pl. (Manche) Lieux sablonneux au bord de la mer, dont le terrain est mouvant; il y a des *Bougues* à Quineville et à Ravenoville. Ce

mot vient sans doute de l'anglo-saxon Bog, Marais.

BOUILLON, s. m. (arr. de Valognes) Boue. Ce mot qui se trouve aussi dans le patois de Rennes, vient sans doute des Bulles de gaz qui s'élèvent à la surface des eaux fangeuses : on appelle une lande du canton de Briquebec, dont les extrémités sont très-marécageuses, Lande des bouillons.

BOUILLONIÈRE, s. f. (arr. de Saint-Lo) Ornière, Passage fangeux. Voyez BOUILLON.

Boul, s. m. Faisceau de baguettes pour corriger les enfants qui se fait ordinairement avec du *Bouleau*, autrefois *Boul*:

De boul, d'osieres ou d'orties.

Miracles de sainte Genevieve, publiés par M. Jubinal, Mystères inédils, t. II, p. 277, v. 14.

Une origine islandaise ne serait pas cependant impossible; *Bal* signifie un *Faisceau*.

BOUL-BOUL, s. m. Taureau; réduplication dont l'origine est certainement germanique; Boli en islandais, Bolle en hollandais, Bulle en allemand et Bull en anglais signifient un Taureau.

BOULER, v. a. (arr. de Valognes) Maltraiter, Pousser comme une Boule. Ce mot semble avoir été aussi usité en vieux-français. (Voyez Roquefort, t. I, p. 472); mais il l'était ainsi que le patois normand Rouler, beaucoup plus au figuré:

D'un borgois vous acont la vie , Qui se vanta de grant folie , Que fame nel' poroit bouler. Fabliau de la Saineresse, v. 1.

Bouleux, s. m. (Orne) Sa-

bots arrondis par le bout comme une Boule.

BOULIEUX, s. m. Sobriquet que l'on donnait aux Bas-Normands, parce qu'ils faisaient un grand usage de Bouillie. Evidemment il se prenait en mauvaise part, car Henry Estienne disait dans son Traité de la conformité du langage françois avec le grec : Avant de sortir de notre pays, nous devrions faire notre profit des mots et des façons de parler que nous y trouverions, sans reprocher les uns aux autres: Ce mot-là sent sa boulie; ce mot-là sent sa rave; ce mot-là sent sa place Maubert.

Boulvari, s. m. (arr. de Valognes) Désordre, Confusion. Vovez HOULVARI.

Bourde, s. f. Tourte aux pommes, qui sans doute avait d'abord la forme d'une Boule. Lesquelx compaignons jouans par esbattment a getter la boule ou le bourdeau parmi la ville de Trucy. Lettres de grâce de 1414, citées par du Cange, t. I, p. 728, col. 2. Nous devons dire cependant que la pâte de cette espèce de gâteau est fort peu cuite, et qu'en breton Bourr signifie du Pain qui n'est pas cuit. Dans les autres provinces, on dit Bourdin. Voyez le mot suivant.

Bourdelot, s. m. Petit gåteau rond fait avec une poire ou une pomme entourée de pâte; Petite Bourde.

Bourdon, s. m. Serpent d'église, Basse. Le vieil-anglais l'employait dans cette accepThat streit was comen from the court of Rome. Ful loude he sang: Come hither, love, to me. The sompnour bare to him a stiff burdoun; Was never trompe of half so gret a

CHAUCER, Canterbury tales, v.

Boure, s. f. femelle du canard : Boureta avait le même sens dans la basse-latinité.

BOURETTE, s. f. (Orne) Etoupe, Petite bourrée. Ce nom se donne, à Valognes, à une espèce de simenet qui a la forme grossière d'un homme.

Bourgaut, adj. Dissipé, Libertin. Probablement ce mot a quelque liaison avec le Burgator de la basse-latinité, qui signifiait Voleur de nuit. -Tempus discernit praedonem a fure et a burgatore, furemque diurnum a nocturno; Fleta, 1. I, ch. 16, par. 6.

Bourguelée, s. f. (Orne) Feu de joie que l'on allumé dans quelques communes la veille de l'Epiphanie; peut-être de Bourrée. Au moins Coquillard donnait-il à ce mot le sens de Feu clair de genêt, et les genêts sont fort communs dans le département de l'Orne.

Bourgogne, s. f. (arr. de Bayeux) Coiffure particulière aux femmes de Bayeux qui vient de la Bourgogne, ou qui ressemblait autrefois à la coiffure militaire que l'on appelait Bourquianote.

Bouri, s. m. (arr. de Mortain) Hamac. Ce mot peut servir à expliquer un passage de la Loi des Alamans, dont les commentateurs ont deviné la

signification un peu au hasard.

Si quis buricas in silvis, tam porcorum quam pecudum; incenderit, tit. 97. Evidemment Burica signifiait l'endroit où l'on retirait les animaux pendant la nuit ; c'est le vieil-allemand Bur qui s'est conservé dans l'anglais Boure et le vieux-français Bouron. Voyez BURET.

Bourot, s. m. (Orne) Flocon de laine que les moutons laissent aux buissons. Ce mot a probablement la même origine que le français Bourre, en bas-latin Bourra. Bourot signifie aussi un caneton, le petit de la Boure.

Bouroter, v. n. Marcher gauchement et difficilement

comme une Boure.

BOURRIER, S. m. (Orne) Mauvaises herbes. Ce mot a probablement une origine celtique, car Ausone emploie Burrae dans l'acception de Choses d'aucune valeur, de Riens, et nous ne croyons pas qu'il se trouve dans aucun autre écrivain latin.

Boursicot, s. m. (arr. de Valognes) Petite bourse; probablement de Bursica que nous n'avons cependant trouvé dans aucun glossaire. Boursicot appartient aussi aux patois du Nivernais et du Berry.

Bousée, s. f. Excréments mous. Ce mot qui a la même origine que Bouse, s'emploie aussi dans cette acception à Ren-

nes.

Bouser, s. m. (arr. de Valognes) Matière fécale qui a quelque consistance. Voyez le mot précédent.

Bousin, s. m. Bruit, Tapage;

mot très-usité dans le Nivernais et le Berry. La racine est probablement celtique, car Bousara signifie en breton Assourdir. Dans l'arrondissement de Saint-Lo, on donne à Bousin le sens de Femme de mauvaise vie, qui fait le bousin. En breton cependant Boutin signifie Commun: peut-être ainsi Bousin veut-il dire en ce sens Femme commune. Dans plusieurs patois provinciaux, Bousingot est pris dans une acception analogue. Il signifie Tapageur, Pilier de cabaret .-On appelle encore de ce nom, dans plusieurs provinces, le lieu où des gens de mœurs suspectes se réunissent pour danser.

Bousine, s. f. (Orne) Musette. Cornemuse. Ce mot qui, avec une légère différence de prononciation (Bozine), signifiait en vieux-français Trompette, vient sans doute de Buccina, instrument à vent. (Voyez Raynouard, Lexique roman, t. II, p. 268; cependant Bugenn signifie en breton Peau de bæuf, et l'on iouait de la cornemuse en faisant sortir l'air d'une outre en

peau de bœuf.

BOUT S. m. (Orne) Ce mot n'appartient au patois que dans la phrase Etre sur bout, qui signifie Etre debout.

BOUTER, v. a. Mettre, Pous-

ser.

Cha va bien, boute les toujour chinc a chinc; Farce des Quiolards, p. 9.

Pis quand un autre s'y boutet.

Muse normande, p. 19.

On l'employait aussi en vieux-français dans cette double signification:

Si tost com la clef i bouta Un joiel en a traist molt bel. ADENEZ, Du cheval de fust, dans Keller, Romvart, p. 107, v. 11.

L'exposant bouta ou hurta ledit Jehan une foiz ou deux de l'espaule; Lettres de grâce de 4379, citées par du Cange, t. I,

p. 749, col. 1.

Le français se servait encore naguères de Bouter dans le sens de Mettre, et il a conservé la double acception que lui donne le patois normand dans la Flandre et dans les patois du Nivernais et du Berry.

Boutiquer, v. a. Arranger; il ne se prend qu'en mauvaise part, et semble une corruption

de Bousiller.

Bouvard, s. m. (Orne) Taureau, Bouvillon; du latin Bovellus.

Bragues, s. f. pl. Culotte; **Bragez**, en breton, a la même signification.

Braguette, s. f. Culotte.

C'est un chasseur sans sa trompe, Sans braguette un lansquenet.

Vaux-de-Vire, p. 67, éd. de M. Dubois.

On appelle Culottes à braguette celles qui n'ont pas de pont; probablement la préposition est de trop, et les Culottes-braguettes ont conservé la forme qu'on donnait à ce vêtement quand on l'appelait Braquette.

Braies, s. f. Culotte. Cette corruption de *Bragues* se trouvait dejà dans le français du xiii siècle:—Il jurra que il est si malades que il ne puet venir a cort, et que il ne vestira braies en sa meson, ne instra de son menoir devant que il

vienge a la cort; Etablissements de Normandie, p. 68. Ce mot ne signifie plus que le linge dont on enveloppe le derrière des enfants; mais il s'est conservé dans Débrailler.

Braire, v. n. Crier, Pleurer

comme un enfant :

Si brait a haute vois et crie, Comme feme ki est dolente.

Guillaume li Clers, Roman des aventures Fregus, p. 23.

Je suis certain qu'il viendra braire Pour avoir argent promptement. Farce de Pathelin.

En français, Braire ne se dit plus que du cri de l'âne; mais il a conservé dans le Berry et dans la Flandre le même

sens qu'en Normandie.

Bramboler, v. a. (arr. de Vire) Balancer; probablement du breton Brancella, Agiter, comme le provençal Bressol et le vieux-français Bressolet, Berceau; Lettres de grace de 1457, citées par Carpentier, t. I, col. 521.

Bran, s. m. Son de froment; Ce mot vient certainement du celtique. On lit dans Pline, l. xviii, ch. 7: Galliae quoque suum genus farris dedere: quod illic brance vocant. De là Bren en provençal, en vieilespagnol et en vieux-français; Vendre a l'enchere autant bren que

J. MAROT, Œuvres, t. v, p. 216.

Bran est aussi une apocope de Branle qui signifie Danse. On le prend encore dans l'acception de Tournure, Démarche.

Brané, adj. Marqué de taches de rousseur, qu'on appelle aussi à cause de leur couleur et de leur forme, taches de

Branée, s. f. Son délayé dans

de l'eau.

Branes, s. f. pl. Mamelles; Brennid en breton.

Brangé, adj. (arr. de Vire)

Bariolé. Vovez Bringé.

BBANLE, s. m. (Orne) Axe de la meule d'un pressoir qui le met en Branle.

Braque, adj. (arr. de Valognes) Vif, Emporté. Braga signifie en breton S'amuser, Se

donner trop de licence.

Brasillé, s. f. (Calvados) Galette cuite sur la *Braise*. *Brasiller* avait la même signification en vieux-français. Voyez Roquefort, t. I, p. 480.

Brasquer, v. a. et n. Mal arranger; c'est probablement une

corruption de Brasser.

Braver, v. n. Exceller, Se parer. Brav signifie en breton Beau, Agréable; ce radical se retrouve dans les autres dialectes celtiques, Briaw en gallois, Breagh en irlandais et en gallique.

BRÉAUD, s. m. (Orne) Criard sans raison. Voyez le mot sui-

vant.

BRÉAUDER, v. n. (Orne) Crier fort et sans raison; probablement ce mot a la même origine que Braire.

Brehain, adj. Stérile, Im-

puissant.

Ne doit pas hons brehains ester O ceus qui pueent engenrer.

WACE, Establissement de la Conception, p. 14, v. 4.

Voy Elizabeth, ta cousine, Qui estoit brehaigne clamee, Notre sire l'a tant amee, Et sy bien y a proveu, Six mois a qu'elle a conceu.

Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans Jubinal, Mystères inédits, t. ii, p. 48. v. 14.

Brechan signifie Stérile en breton.

Brehenne, s. f. Perdrix qui n'a pas couvé. Voyez le mot précédent.

Brelette, s. f. (arr. de Valognes) Rosse. On donne aussi ce nom aux écorcheurs de mau-

vais chevaux.

Breman, s. m. (Seine-Inférieure et Calvados) Portefaix qui avaient fait une association sur laquelle M. de Formeville a publié d'intéressantes recherches dans le t. XIIº des Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie. On disait d'abord Berman, et ce mot venait sans doute de l'islandais Ber. Porter, et Man, Homme. Voyez du Cange, t. I, p. 660, col. 4 et 2. Brement prit en vieuxsignification de francais la Charge, Embarras, et Cotgrave a cité dans son Dictionnaire une ancienne locution populaire: Il n'a ni enfants ni brements.

Brenèche, s. f. (Orne) Petite ordure, diminutif de Bran.

Breuille, s. m. Duvet confus des jeunes oiseaux qui précède les plumes; peut-être du breton *Brella*, Brouiller, Mettre les choses en désordre.

BREUILLER, y. n. (Orne) Rôder dans les bois, en vieux-

français Breuil :

Dona broils, dona terres, dona granz eritez. Roman de Rou, v. 1930.

Roman ae Roa, v. 1950.

Bric, s. m. Pont; ce mot n'est plus employé que dans quelques noms de lieu; Briquebec, Briqueville; il est devenu Brac et Bruc; Braquemont, Brucheville, etc.; on trouve encore en vieux-français Brige et Bruge. Bryggia en islandais et Bric en saxon avaient la même signification.

BRICHE, S. f. Terme injurieux, Cuisinière de briche! Que fais-tu là? de la briche! Sans doute il signifiait d'abord Routine, car en islandais Bruk signifie Usage, Coutume, et on lit dans les OEuvres d'Eustache Deschamps

che Deschamps:

Si tu prans femme qui soit riche, C'est le denier Dieu et la briche D'avoir des reproches souvent.

Mirouer de Mariaige, p. 226.

BRICOLI, S. m. Chou prêt à fleurir; Brocoli; en breton Brouskaol signifie Jet de chou.

BRICOLIQUE, S. f. Ce mot n'est usité que dans la phrase Manger sa Bricolique, qui signifie Manger sa fortune: c'est une corruption de Bucoliques que l'on emploie encore dans le langage familier.

Bricon, s. m. Coquin, Im-

prudent.

Blasmez en seriez e tenu por bricon.

Roman de Rou, v. 4184.

Briffonnier, s. m. (Orne) Marchand de volailles; probablement du vieux-français *Bri*fer, Manger avidement, qui est encore employé dans le langage familier. 10

Brigand, s. m. (arr. de St-Lo) Hanneton; expression métaphorique tirée des ravages

causés par cet insecte.

Brigandine, s. f. (arr. de Caen) Planche mince qui sert

aux cercueils; la *Brigandine* était en vieux-français une cuirasse légère qui empêchait de sentir les coups.

Brimbaler, v. a. Traîner çà et là; ce mot formé par onomatopée, (Bimbaler), comme le Bimbaum des Allemands, signifie en français, Agiter

comme une cloche.

Brin, s. m. On l'emploie comme une négation explétive, ainsi que Pas, Point, Mie, Grain, Goutte, etc.

Brincander, v. a. (Orne) Re-

muer brin à brin.

Brindelle, s. f. Rameau; on disait en vieux-français Brondaille. et l'on prononce dans quelques localités Brondille. Voyez bringe.

Bringe, s. f. (arr. de Vire) Houssine, Petite baguette; probablement une métathèse de

Verga.

Bringe, adj. Rayé, Tacheté; Brîz signifie en breton Bigar-ré; mais la racine peut être aussi Virgatus. Voyez le mot précédent.

Bringer, v. a. Fustiger, Frapper de *Bringes*. Ce mot se trouvait aussi en vieux-francais.

Bringuier, s. m. Bœuf dont le poil est presque toujours

bringé.

Briscot, s. m. (arr. de Mortain) Canard; peut-être une corruption du vieux-français Briquet, Sot, Stupide. Voyez BRICON.

Brisé, s. m. (arr. de Caen) Jachère qui vient d'être labourée; un Brisé de foin. Voyez le mot suivant.

Briser, v. a. (arr. de Caen)

Labourer une terre qui ne l'a pas été depuis quelque temps. Peut-être ce mot vient-il de la ressemblance des deux expressions allemandes Brechen, Briser et Brachen, Jachérer.

Bristonner, v. a. Ebruiter; l'origine de ces déux mots est probablement la même, que baritoniser, du grec βαρυτονιζειν, signifiât chanter en

vieux-francais.

Pan oncques mieux ne baritonisa Diapason au son de ses musetes; Pythagoras oncques n'organisa Diapante de si douces busetes.

L'art de rhétorique.

Brocson, s. f. Femme dont les manières sont grossières et les vêtements de mauvais goût. Vovez Tocson.

Broe, s. f. (Manche) Ecume; Fraud a la même signification

en islandais.

Broil, s. m. Bois. Ce mot qui remonte au viii siècle, puisqu'il y a dans le capitulaire de Charlemagne De Villis, ch. 46: Ut lucos nostros, quos vulgus brogilos vocat, semble venir du grec περιδολιον, car on lit dans Luithprand, éd. de Pertz, Monumenta Germaniae historica, t. III, p. 355: Nicephorus in eadem coena me interrogavit, si vos perivolia, id est briolia, vel si in perivoliis onagros vel caetera animalia haberetis.

Brombron, s. m. (Orne) Rouet, formé par onomatopée.

Bronchious, s. m. Hanneton ; peut-être du celtique : en breton Bronz signifie Bourgeon; jeune pousse et Choanen, puce: le hanneton serait ainsi

un insecte qui dévore les jeunes L'islandais Brum, feuille, et Kiaka, tondre, aurait le même sens. De là le Brucus de la basse-latinité : Brucis herbas et frondes corrodentibus, dans Muratori; Rerum italicarum scriptores, t. XII, col. 4037.

On dit dans quelques localités Bronchas et Bronfious.

Brosse, s. f. Rossée; ce mot ne s'emploie qu'au figuré, pour indiquer une espérance décue, dans la phrase Ca faitBrosse; le patois du Berry le prend dans la même acception. Voyez l'article suivant.

Brosser, v.a. Frapper, Rosser. La fu brocies e feru des plusors. Chevalerie Ogier, v. 245.

Brotillon, s. m. Tronçon; probablement de Brouter, comme Broutilles.

Brouir, v. a. Bruler à demi. Roussir: il avait le même sens

en vieux-francais.

La chev ledit feu delez un cep... lequel cep fu un pou broui ou ars; Lettres de grâce de 1374; citées par du Cange, t. I, p. 789, col. 2.

Brouir ne se dit plus en français que des fruits ou des blés, qui sont brûlés par le soleil. Dans quelques localités on dit Brouer.

Brousette, s. f. (Orne) Må-

che.

Bru, s. f. Nouvelle mariée; Brud a la même signification en islandais. Il y a dans l'arrondissement de Pontaudemer une mare où s'est novée une nouvelle mariée que l'on appelle Brumare.

BRUCHET, S. m. Estomac:

ce mot qui signifiait en vieuxfrançais Creux de l'estomac vient sans doute du breton Bruched, dont la signification est la même.

Bruman, s. m. Nouveau marié; Homme de la Bru; en islandais Brudman signifie Garcon de noces.

Bu, adj. Complètement ivre,

Qui a beaucoup trop bu.
Bu, s. m. Village ou plutôt habitation, de l'islandais Bud.
C'est le même mot que le Bi qui se trouve à la fin d'une foule de noms de lieux en Angleterre, en Suède, en Danemark et même en France (Colombi). Il y a près de Copenhague un village de Querkebi, qui porte ainsi le même nom que Carquebu dans la Manche et Criquebeuf dans la Seine-Inférieure.

Buan, s. m. Brouillard hu-mide. Voyez buée.

BUCAILLE, s. f. Bocage; l'o-

rigine est la même.

Bucher, v. a. Frapper à grands coups, comme avec une bûche. Bûcher signifiait en vioux-français Abattre du bois,

Faire des bûches.

Le suppliant estoit a ung bois, appelle le bois Chamaillant, situe pres de la ville de Nyort, ou il buschait et abattait du bois; Lettres de grace de 1449, citées dans du Cange, t. I, p. 736, col. 1.

Buée, s. f. Lessive; ce mot qui a vieilli était usité en vieux-

francais.

Entendîmes un bruit strident et divers comme si fussent femmes lavant la buée; Rabelais, *Pantagruel*, l. v, ch. 31. Peut-être le radical de ce mot signifiait-il eau (voyez BUAN; car on lit dans Villon:

La pluie nous a buez et lavez. Œuvres, p. 94.

BUETTE, S. f. (arr. de Saint-Lo) Brandon, Buchette.

Buffe, s. f. Soufflet; il avait à peu près le même sens en vieux-français.

Par eulx fu la mainte buffe donnee. Et maint tatin.

> Déposition du roi Richard II, dans l'Archaeologia, t. xx, p. 304.

Le français a conservé rebuf-

fade.

Buha, s. f. Petit vase en cuir ou en bois attaché à la ceinture des faucheurs où ils portent leur pierre à aiguiser; en islandais Bu signifie Bœuf et Ha, cuir. Souvent c'est simplement une Corne de bœuf et Haus signifie Crane en islandais. Dans quelques localités on dit Buhot. Ce mot est aussi employé en Lorraine suivant dom François, Dictionnaire roman, p. 54.

Винот, s. m. (arr. de Vire)

Gros sabot couvert.

BUHOTTE, s. f. (Calvados) Pe-

tite limace des jardins.

Bunée, s. f. (arr. de Bayeux) Caprice, Emportement; en breton *Buanek* signifie Vif, Emporté.

BUOTTE, S. f. (arr. de Bayeux) Piège à taupes; *Buie* signifiait Entraves, Lien en vieux-fran-

cais.

Ses prisons commanda garder E es granz chartres devaler, Metre en buies e en aneus.

Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 18966.

Voyez ABO.

Bur, s. m. Habitation; de l'islandais *Bud* ou du latin *Burgus*. Voyez buret. Il y avait à Noron, près de Bayeux, une ferme, appartenante aux rois de la première race qui s'appelait *Bur-le-roi*.

Buré, s. m. Mue des oiseaux; peut-être du vieux-latin *Bura*, Lessive, parce que les oiseaux quittent alors leurs plumes pour en prendre de plus pro-

pres.

Buret, s. f. Porcherie. Probablement de *Bud* Habitation; d'où le bas-latin *Burum*, le *Bure* vieil-anglais et le vieux-français *Buron*.

Ou s'el a maison ne buron Je conseille que la soit mise.

Miracles de Sainte-Geneviève, dans Jubinal, Mystères inédits, t. 1, p. 204, v. 1.

Il pourrait cependant venir de Bu, Troupeaux, Bestiaux, car cette signification est la plus fréquente; Burium dans la basse-latinité; Buron, Vacherie en patois auvergnat et Byre en écossais:

The croonin'kie the byre drew nigh, The darger left his thrift.

> Water Kelpie, dans Scott, Minstrelsy of the scolch borderers. t. m., p. 389.

Burguer, v. a. Pousser, Heurter; le vieux-français prenait ce mot dans la même acception. Lequel Thomas en ce disant burga et bouta tellement qu'il la fist choir a terre; dans Carpentier, Glossarii supplementum, t. I, col. 652.

Dans la langue des troubadours Burs signifiait Coup, Choc. Voyez Raynouard, Lexique roman, t. II, p. 271.

Busoquer, v. n. Passer son temps à des riens; Agir comme une buse, Jouer avec des busots. Voyez le mot suivant.

Busot, s. m. Poil follet des adolescents qui sont encore niais comme des Buses; par analogie on donne le même nom aux plumes qui n'ont pas atteint tout leur développement. On appelle aussi Busots les Brins de paille et les Riens dont s'occupent les Buses.

Busse, s. f. (Orne) Demipièce; peut-être du bas-allemand Bute (Busse), amende: Porro si quis equum, domum, aream, seu rem aliam in forma judicii impetierit, et in causa defecerit, suo tenetur adversario, quem frustra convenit, decem solidos nomine ejus, quod Bute vulgariter appellatur; dans Ludewig, Reliquiae manuscriptorum, t. XII, p. 322.

Butée, s. f. Montagne rapide qui oblige de buter au haut d'une côte. Voyez ce mot Il y a sur la route de Cherbourg à Valognes une grosse pierre que l'on appelle la pierre butée.

BUTER, v. n. Arrêter comme si l'on était au but; en bas-latin Butare, comme l'italien Buttare, signifiait Jeter quelqu'un à terre. Voyez boter. Buter se prend aussi dans un sens réfléchi et signifie alors S'entêter dans son opinion; Ne pas vouloir s'en départir.

Butillée (en) adv. En abondance, En masse, Plein un bu-

tillon. Voyez ce mot.

BUTILLON, (Manche) s. m. Panier haut et étroit, qui a la forme d'une bouteille, en bas-latin Butiglionus. Voyez du Cange,

t. I, p. 744, col. 2. Le mot précédent fait croire que Butillon a été pris aussi dans le sens de Butallus: Item quod de circulis carriariarum, butallorum, tinarium et similium vasorum; dans du Cange, t. I, p. 824, col. 4.

CAABANS, S. m. pl. Vêtements, ou plutôt Meubles: vovez cabas. Nous ne connaissons ce mot que par un vieux proverbe:

Boudoirs (Baudors?) et caabans Ne font pas riches gens.

Voyez le mot suivant.

CABAGETIS, S. m. (Orne) Vieux meubles, ou Vieilles hardes. jetés en monceau. Voyez ca-BOT et CABAS.

CABARET, S. m. (Orne) Avanttoit; c'est le sens qu'il avait d'abord en français : Îcellui sergent entra de fait en un petit cabaret, que on dit la lanterne, par ou l'en va ou celier dudit hostel; Lettres de grâce, de 4394, dans du Cange, t. II. p. 9, col. 1.

CABAS, S. m. (Orne) Tromperie; le vieux-français le prenait dans la même acception : Princes, thrones, cherubins, sera-

Sauvent le roy des machinations De tous nuysans, plains d'envie et ca-

JEAN JORET, Jardrin salutaire, st. xxix.

Il signifie dans l'arrondissement de Bayeux un Meuble lourd et grossier.

CABASSER, v. a. Tromper; ce mot existait aussi en vieuxfrançais:

Journellement chascun son cas pour-Noises y sont, on y trompe et ca-

PIERRE GRINGOIRE, Menus propos.

CABIER, S. m. (Orne) Chat. CABIN, s. m. (Orne) Buffet; probablement le même mot que CABAS, ou une contraction du breton Ka-nastel, Buffet, et Bian, Petit.

CABLER, v. a. (arr. Bayeux) Fermer violemment une porte ou une fenêtre; il signifiait en vieux - français Casser, Détruire. The first that the Miss Miss

CABOT. S. m. Demi-boisseau: on donne à cause de sa forme le même nom à une petite meule de foin; c'est le mot grec καδος, Mesure.

CABOURE, s. f. (arr. de Bayeux) Maison en ruines; vovez du Cange, t. II, p. 7, col. 3.

CABOUSSA, S. f. (Orne) Soupe au babeurre.

CABRE, S. m. (Orne) Bruit; peut-être de l'islandais Kapp

et Karp, querelle.

CABREUX, s. m. (arr. de Bayeux) Conducteur, Petit marchand de bétail; il se prend en mauvaise part et vient sans doute du latin, Caprarius, Chévrier: les chèvres s'appelaient Cabres en vieux-français,

et n'avaient qu'une faible va-

leur.

CACHARD, S. m. (arr. de Cherbourg) Paresseux. Kaka signifie en islandais Toucher du

bout des doigts.

CACOUARD, S. M. (arr. de Bayeux) Frileux, Malade. Selon Roquefort, Glossaire, t. I, p. 200, Cacou serait un terme injurieux en Basse-Bretagne; si ce renseignement était exact, une origine grecque serait certaine; ces deux mots viendraient de xxxos Qui a du mal et Méchant. Dom François dit aussi dans son Dictionnaire roman, p. 56, qu'en Lorraine Caco-zèle signifie zèle mauvais, indiscret.

CAGNARD, S. m. (arr. de Bayeux) Réchaud; le vieuxfrançais s'en servait dans le

même sens :

Quand nous goussames les harens Que nous trouvasmes au caignard.

> Mystère des Actes des Apôtres, 1. III.

CAGNOLLE, s. f. Mort (Seine-Inférieure):

Si t'en ay touché parolle, Je veux bien que la froide Cagnolle Me pisse rompre devant toy.

Muse normande, p. 34.

Nous savons par Varron que Casnar signifiait Vieillard dans la langue osque; De lingua latina, 1. vii, par. 29, éd. de Müller.

CAGNÉ, s. m. (Orne) Paille

de sarrazin.

CAIGNOT, S. m. Petit enfant; probablement de Canis, Chien, Quénaut, Petit chien; quoique l'allemand Kind signifie Enfant et que Kin s'emploie

comme diminutif. On dit aussi Queniot et Quenaille.

CAILLÉ, adj. Taché de blanc et de noir; Kal signifie Tache

en islandais.

Caillou, s. m. (arr. de Caen) Noyau; en islandais Griot, d'où est venu Grès, signifie Caillou; peut-être est-ce l'origine du nom des Griottes, Cerises dont le noyau est fort gros.

CAIMANDER, v. a. Mendier,

Ouêter:

Quand Téléphe et Pelé, bannis et caimandans , S'efforcent d'émouvoir le cœur des regardans.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, Art poétique.

Il a le même sens dans le

patois du Berry.

Calard, adj. (arr. de Caen) Poltron, de l'islandais Kalinn, Malade, Engourdi de froid; ou plutôt de Caler. Voyez ce mot.

CALE, adj. Solide, Riche, Bien établi, du latin Calere.

CALÉE, s. f. (arr. de Valognes) Multitude, Grand nombre; Calare signifiait en latin

Appeler, Réunir.

CALENGER, v. a. et n. Marchander, Retenir quelque chose dans un marché; probablement c'est une extension du sens que lui donnait le vieux-français Disputer, Contredire:

La preie volonz prendre et la terre tendron; Se Français la calengent, nos nos i cumbatron.

Roman de Rou, v. 1237.

Calengia signifiait en bas latin Réclamation: Omni reclamatione seu calengia.... omnino remota; Charte de 1238, citée par Miraeus, t. I, p. 421.

CALER, v. n. Céder, Faiblir, Fuir; il existait en vieux-fran-

cais:

Cette superbe vertu eust elle calé au plus fort de sa montre? Montaigne, *Essais*, liv. III, ch.

C'est une expression probablement empruntée à la marine, où elle s'est conservee :

Iloec sunt lor veiles calees, E la unt lor ancres getees. Benois, l. II, v. 15692.

Saint Isidore disait déjà Originum 1. 1v, ch. 44, sect. 4: Apud nautas calare ponere dicitur. Caler vient sans doute du grec χαλαν. Il a le même sens dans le patois de Rennes et du Berry, et l'on trouve aussi en italien Calare, en espagnol Callar, en provençal, en catalan et en portugais Calar.

CALESENIER, S. m. Fainéant, Homme qui achète des bestiaux pour les revendre. Ce mot signifiait primitivement un homme qui se faisait traîner en voiture (*Calesia*), au lieu de marcher à pied : Vehiculis depositis et calesibus abdicatis, gressu libero, etc.; *Acta Sanctorum*, Septembre, t. I, p. 774, col. 4.

CALIBARAUD, adj. (Eure) A

moitié ivre.

CALIBAUDÉE, s. f. Grand feu clair. *Charibaudée*, dans le Nivernais et le Berry.

Caliborgnettes, s. f. pl. (arr. de Valognes) Lunettes.

CALIBERDA, adv. (Orne) Les jambes ouvertes, A califour-chon.

CALIMACHON, s. m. Limace; on dit aussi colimachon.

Calin, adj. Caressant; il ne se prend en français, qu'en mauvaise part.

CALIN, s. m. Eclair de chaleur, Chaline en vieux-français:

Ainz que l'soleiz deust espandre Ses rais d'amunt e sa chaline.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 19245.

Dans l'arrondissement de Valognes on dit CALUN.

CALO, s. m. (arr. de Vire)

Fortune. Voyez calé.

Calobre, s. m. (arr. de Bayeux) Houppelande de drap grossier; selon Roquefort, t. I, p. 205, Calobe signifiait en vieux - français un vêtement

long sans manches.

CALOT, s. m. Ecorce du grain de sarrazin ou de colza; c'est une apocope d'*Ecalot*, Petite écale; en vieil-allemand Scal.

CALOTTE, s. f. Coup sur le haut de la tête, où se portent les *Calottes*: ce mot s'emploie en rouchi dans la même acception.

Caluchot, s. m. (Orne) Mauvais bonnet de nuit qui tombe sur les yeux et empêche d'y voir; Calu signifiait en vieux-français une Vue courte et basse.

Calvet, s. m. (arr. de Valognes) Haut de la tête, où l'on devient Chauve (Calvus).

CAM, pr. Voyez ACAM. CAMBOT, s. m. Marmot.

Cambotte, s. f. (Orne) Espèce de panier où les chevaux portent le fumier.

Camiolée, s. f. Charretée; ce que peut contenir un Camion.

Camjous, s. m. Enfant qui ne croît pas; il viendrait de l'allemand si l'on s'en rapportait à l'Histoire des imaginations de M. Oufle: Les enfants Membes, que Guillaume de Paris appelle Champis et les Allemands Cambions, sont criards; ils épuisent cinq nourrices; ils sont fort pesants et fort maigres; Luther en ses Colloques règle leur âge à sept ans; t. II, p. 37: mais Cambions n'appartient pas à l'allemand usuel.

Campagne, s. f. (arr. de Valognes) Plaine, la Campagne de Saint-Floxel; il vient sans doute du breton Kompezen dont la signification est la même, car Kompez signifie Uni.

CANEHOTTE, s. f. (arr. de Va-

lognes) Oie sauvage.

CANETTE, s. f. (Orne) Petite

bille de marbre.

Cani, adj. (arr. de Caen) Moisi, à cause de la couleur blanchâtre de la moisissure; Canus était devenu aussi en vieux-français Canu et Chienne (Canes selon Roquefort, t. I, p. 208, col. 4):

Et fu entremellez de chiennes, si que le blanc passoit le noir; Roman des sept sages de Rome, B. R. ms. n° 7974.

On se sert encore, surtout

en vers, de Chenu.

CANIBOTTE, s. f. Tige de chanvre, Cannabis en latin; on dit aussi Cannebotte.

Canne, s. f. Cruche; probablement de l'islandais Kanna, quoiqu'on trouve dans Juvénal. sat. v, v. 88:

Illud enim vestris datur alveolis quod Canna Micipsarum prora subvexit acuta.

mais les interprètes sont loin de s'entendre sur le sens de Canna. Le français a conservé le diminutif Cannette et le peuple de presque toutes les provinces en a fait Canon.

CANNÉE, s. f. Ce que peut

contenir une canne.

Cannepetière, s. f. (arr. de Valognes) Canne creuse dont les enfants se servent pour lancer bruyamment des balles de filasse; dans l'arrondissement de Bayeux on dit Cannepetoure.

CANT, (de) adv. De côté; sans doute il vient de l'islandais Kant. L'adoucissement de la prononciation et les caprices de l'orthographe ont beaucoup éloigné le français Champ de son radical; mais le vieux Cantel, Chantel s'en rapprochait bien davantage;

Et fiert le roi en l'escu en cantel, Chevalerie Ogier, v. 9015.

En rouchi Can signifie le côté étroit d'un objet quelconque.

Canter, v. a. Pencher, Mettre de côté, de champ. Le vieux-français disait Aschanteler:

L'espiez au cote li frie; Un poi la char li a blesmie, Hurte l'a bien, si l'aschantele; Tot le remue de la sele.

Partonopeus de Blois.

Cantet, s. f. Pain entamé; Chanteau en patois vendéen et Chantiau dans celui du Berry. Voyez CHANTEAU.

CAPER, v. pr. (arr. de Valognes) Se renfrogner, Se cacher la tête comme sous une Cape.

CAPINE CAUCHE, adv. Marcher à (arr. de Caen), Mar-

cher sans faire de bruit, sur des souliers de peau de chèvre (Capina) dont on faisait les plus légères chaussures; de là la signification de Chapin dans ce vers de Villon:

Aller sans chausse et sans chapin

où Borel a cru qu'il était ques-

tion d'un chapeau.

CAPON, adj. Lâche, Poltron; les Chapons fuient au lieu de se battre, et on les appelait autrefois Capons:

Lor capons cras ont al fu mis Et puis si ont al vin tramis.

Mouskes, Chronique rimée, v.

CAPONNER, v. n. Refuser de se battre, Agir comme un Ca-

pon. Voyez ce mot.

CAPUCHER, v. a. Frapper violemment; c'est l'islandais Keppa dont le vieux-français adoucissait la prononciation:

> Une hachette leenz ot Dont il chapuisoit a la foiz.

Méon, Nouveaux Fabliaux. t. п, р. 383.

CAQUEUX, s. m. (arr. de Bayeux) Mauvais couteau qui sert à ouvrir les huîtres. Kaka signifie en islandais Toucher sans précaution; mais peut-être le mot de Caqueux vient-il de ce qu'il sert à vider le poisson que l'on met dans la Caque.

CARABAS, S. m. (arr. de Bayeux) Voiture aussi leurde que les anciennes machines de guerre, en bas-latin Cara-

baga:

Fecit orificio fossarum approximare.... carabagas qui jaciebant lapides magnos; dans Martenne, Thesaurus anecdotorum, t. II, col. 770.

CARAPON, s. m. (arr. de Bayeux) Bonnet à poil, et Béret pour les enfants, qui couvrent la figure, Cara dans la basse-

Postquam venere verendam Caesaris ante caram.

CORIPPUS, I. II.

Le rouchi dit Carabène; il ne serait pas impossible que ce fût une corruption de Charabanc.

CARAS, S. m. Il n'est usité que dans la phrase Bâti comme un grand Caras, et Charagus signifiait dans la latinité du moven-âge un Sorcier.

Si qui viri ac mulieres divinatores, quos dicunt esse charagios atque sorticularios; Concile de Narbonne de 598, can. 14.

On dit encore maintenant Bâti comme un sorcier.

Carcan, s. m. Personne méchante, Mauvaise jument; c'est une expression métaphorique. Le Carcan tient le patient à la gorge sans qu'il puisse s'en débarrasser. Croix s'emploie en français par une figure analo-

CARE, s. f. (arr. de Saint-Lo Buche, Bloc, Morceau carré de bois; on appelle en Dauphiné Charin un arbre qui ne vient pas bien et n'est bon

qu'à brûler. CARÊME-PRENANT, S. M. Galette frite, faite de farine de froment, que l'on mange dans les réjouissances du carnaval. On appelait en vieux-français le mardi-gras jour de caresmeprenant. Demi veel. viij. sols. jour de caresme - prenant; Compte de l'Hôtel-Dieu d'Evreux de l'année 4370.

Cari, s. m. (arr. de Saint-Lo) Haridelle, Cheval qui n'est que de la chair (caro); Carés a la même signification dans le Berry. Voyez carre, et carou.

Carimallot, s. m. (arr. de Vire et de Bayeux) Charivari; Caramara est le nom que l'on donne en rouchi aux masques.

CARME, s. m. Vers, du latin Carmen; ce mot qui se trouve dans les Vaux-de-Vire (p. 449 de l'édition de M. Travers), aurait par conséquent existé dans le patois normand si le foulon Olivier Basselin n'était pas le pseudonyme de l'avocat Jean Le Houx.

Carne, s. f. Cheval sans énergie et sans vie; le n entrait dans toutes les flexions de Caro; on dit ailleurs Carou et le vieux-français employait Charnier dans une acception analo-

gue.

Il ne sot tant son cheval esforcier, Ne le passast uns roncins charnier.

Raoul de Cambray, p. 133, v. 4.

Caro signifiait aussi quelquefois un animal dans la basse-latinité. Voyez du Cange, t. II, p. 492, col. 3.

CAROU, s. m. Corps sans

âme, terme de mépris.

Carpeleuse (Chapeleuse), s. f. Chenille, littéralement chair velue; en anglais Caterpillar.

CARRABIN, S. m. (arr. de Vire) Blé noir, Sarrasin; c'est probablement un jeu de mots. A Valognes Sarrasin signifie un mauvais sujet, sans foi ni loi.

CARRÉ, S. f. Coin, Angle; Malgré le latin Quadratus, ce mot vient probablement du celtique, car il se trouve dans

presque tous les patois et le breton Ker signifie Arrête, Angle vif des pierres et des bois équarris

L'autre contava de Lavina, Como fes lo breu ab cairel traire A la gaita del ausor caire.

Roman de Flamenca, dans RAY-NOUARD, Lexique roman, t. 1, p. 9.

Luyt ungs charbouche, merveillable Sur toutes merveilleuses pierres, Trestout rayant a quatre quierres.

Roman de la Rose, v. 21340.

On disait aussi Coron;

De cordoan prist une pel; Si l'a mise soz sun mantel; L'un des corons laist defors pendre.

MARIE DE FRANCE, Fable XLVIII.

Dans le patois du Jura Se carrer signifie Se ranger, Se mettre de côté.

CARRELET, S. m. (arr. de Vire) Feuillet, Petit carré de papier.

CARROSSE, (arr. de Caen) Stalle pour laver. Voyez BIN-GOT.

CARRUÉE, S. f. (arr. de Pont-AUDEMER) La terre qu'une charrue peut labourer en un jour; Carrucata avait le même sens dans la basse-latinité.

Carsogne, s. f. Demi-boisseau; en basse-latinité Cartagium et en patois champenois

Cartel.

CARTE, s. f. (arr. de Vire) Pinte; la quatrième partie du pot : le bas-latin Carta avait la même origine.

Cas, s. m. Avoir, Chose.

Riche avare est peu de cas.

Vaux-de-Vire, p. 47, éd. de M. Dubois.

Probablement ce mot vient de *Casus*; le peuple était si pauvre, qu'il ne possédait que par hasard. Le bas-latin Casus, portion de la dot qui appartenait au mari en cas de survie; le vieux-français Echette et le français Casuel se rattachent à la même idée: le patois normand prend aussi butin dans le sens d'avoir. Cas se trouve avec la même acception dans le patois du Berry.

Casse, s. f. (Orne, et arr. de Falaise) Léchefrite. Cassa signifiait en basse-latinité une Casserole, et cette extension de signification était trop naturelle pour n'avoir pas lieu; on la trouve à Rennes, dans la Vendée et dans l'Anjou.

CASSETTER, S. m. Étui; dérivé comme Cassette du bas-latin Cassetilla ou de l'islandais Kassi; on dit Casseau dans l'Orne.

CASTARA, S. m. (arr. de Bayeux) Homme bizarre, ail-leurs Ivre; sans doute il signifiait d'abord Querelleur. Voyez le mot suivant.

Castille, s. f. Querelle, Dispute; ce mot qui ne s'emploie plus guères en français, était autrefois fort usité:

Si fut le siege mis et cloz De tous costez d'icelle ville Ou les Anglois furent encloz, Et a toute heure avoient castille.

Martial d'Auvergne, Vigiles de Charles VII.

Castilles, s. f. pl. Petites groseilles, Kastilez en breton; peut-être sont-elles venues d'Espagne.

Castis ou plutôt Catis, adj. (arr. de Saint-Lo) Calin; de Chat, qui se prononce Cat, comme le vieux-français Catas, et Cateux, Fourbe, Rusé.

CASUEL, adj. Fragile, Qui peut se briser.

CATAU, s. f. Fille méchante, Catin; syncope de *Catherine*, qui a fini par se prendre en mauvaise part, comme presque tous

les noms de femme.
CATAUD, adj. (Orne et arr. de Valognes) Faux, Sournois,

de Valognes) Faux, Sournois, on dit aussi *Catas*, comme en vieux-français. Voyez CASTIS.

CATÉFUST, S. m. (arr. de Vire) Sourricière, probablement Chat en bois.

CATIGNER, v. a. (Orne) Serrer dans un endroit étroit; Catin, de Catinus, signifiait en vieux-français un Petit plat, et Catir de Quatere, Presser.

CATINER, ... v. a. (arr. de Bayeux) Câliner, Flatter comme une Catin.

CATONS (à) adv. A quattre pattes comme un Chat.

CATUNE, s. f. (arr. de Bayeux) Sourcil.

CATUNER, V. r. Froncer le sourcil, Baisser la tête, Etre de mauvaise humeur comme un Chat; à Valognes on dit Catonner.

CAUCHER, v. a. Chauler, Mélanger le froment avec de la Chaux avant de le semer, pour empêcher les insectes de l'attaquer. Il se dit aussi du mâle qui couvre sa femelle, et vient alors du latin Calcare, Presser; ainsi que le prouve ce passage d'un document de 4437, cité par Roquefort, Supplément, p. 65:

Et aveucq les dites quattre couppes de farine comblees a le couppe au tercheul, doit encoire avoir demi-boistel de fa-

rine sans caucquier.

On a vouln le faire venir de Coq, mais Olivier de Serres écrit Chaucher dans son Théâtre d'Agriculture, et Ronsard a dit dans ses Joyeusetés:

Pour mieux te jaucher un petit.

CAUCHES, s. f. pl. Bas; de Chausser, en patois normand Cauchier. Quoique ce mot ait conservé son sens primitif dans Haut de chausse, le français lui a donné la signification de Culottes; on trouve déjà dans le Brut, v. 7445:

Qu'en lor cauces cotiax portaissent.

CAUCHIN, s. m. (arr. de Bayeux) Sorte de sable, Décombres que l'on emploie à

réparer les Chaussées.

CAUDELÉE, s. f. Lait caillé et aigri que l'on conserve pour l'hiver; du bas-latin Calidum. Voyez la Vision de Wetinus dans Mabillon, Acta sanctorum Ordinis sancti Benedicti, siècle IV, part. I, p. 293.

CAUDIOT, s. m. Feu de joie,

du latin Gaudium, Joie.

CAUMOMI, adj. Flétri, Desséché comme du Chaume.

CAUT, adj. Adroit, Rusé:

J'ai perdu ceste occasion Plusieurs fois d'une humeur peu caute;

Mais ores puisque c'est du bon Je ne feray plus telle faute.

> Vaux-de-Vire, p. 86, éd. de M. Travers.

Il vient du latin *Cautus* et s'employait aussi en vieux-français:

Il est caut larron Qui dérobe a un larron.

Proverbes communs, réimpression de M. Silvestre.

Nous avons conservé Caute-

leux qui a la même origine.

CAUTELLE, S. f. Ruse, Adresse:

Les pelerins deffent de la cautelle Des ennemys qui leur font dure offense.

Jean Joret, Jardrin salutaire, st. xxvi.

CAUTON, s. m. Tige principale d'une plante, du latin *Cau-lis*, Tige.

CAUVET, adj. Espiègle; dans la basse-latinité *Calvus* signifiait *Rusé*. Voyez du Cange,

t. II, p. 39, col. 2.

CAUVETTE, s. m. Petite corneille. Choucas; Kauve en

vieux-francais:

D'un vilein dist qui norrisseit Une kauwe que mult ameit.

Marie de France, Fable XLVIII.

On l'appelle en breton Kavan.

CAVEL, s. m. Dévidoir; en vieux-français Cavelle signifiait une Cheville.

CAVER, v. a. Chercher.

CAVIN, s. m. Fossé, de *Cavus*, Creux, comme le français *Cavée*.

CÉNAS, S. m. (Orne) Lit. CENELLE, S. f. Fruit de l'aubépine; on lui donnait le même sens en vieux-français;

Et vivent comme sauvechine De la glant et de la faine, De cel fruit que porte boscages, De poires, de prunes sauvages; Meures manguent et ceneles.

> Chrestiens de Troyes, du roi Guillaume d'Engleterre.

Ce mot a la même signification dans le patois de Berry; voyez Boreau, *Flore du Centre*, 412.

CÉPIAU, s. m. Serrure, Obstacle qui empêche d'ouvrir une

porte: du bas-latin Cepus, Entraves; peut-être même avaitil déjà la signification que lui a donnée le patois normand, car on lit dans un compte de la fin du XIV° siècle, cité dans du Cange, t. H, p. 285, col. 24: Proffacione dictarum portarum, quorumdam ceporum.

CÊTRES, s. m. pl. Gestes. Снавекнаг, adj. Négligent, Qui fait mal ce qu'il fait. Voyez

le mot suivant.

Chabernau, s. m. (arr. de Valognes) Savetier, peut-être du latin *Faber malus*, Mauvais ouvrier.

Chacouler, v. n. Parler bas; peut-être une corruption euphonique de l'anglais *Chowter*.

CHAILLER, v. imp. Importer.

Ne nous chaille que couste.

Vaux de Vire, p. 74, éd. de

M. Travers.

On disait Chault en vieux-

francais:

Il ne chault a plusieurs qui tiegne la seigneurie, mais qu'ils soient prochains des prouflitz; Alain Chartier, *OEuvres*, p. 425.

CHAIRE, s. f. Chaise du latin Cathedra: le vieux-français était encore resté plus fidèle à l'étymologie:

Cum il vit la chaere, icele part se aprocet; Li emperere s'asist, un petit se repo-

Voyage de Charlemagne, v. 119.

Chalette, s. f. (arr. de Va-

lognes) Pantouffle.

CHALIT, s. m. Bois de lit, Chasse du lit; le patois purin dit Qualit:

A men qualit falut prendre men'erre.

Muse normande, p. 15.

Ce mot n'est guère employé en français; le patois de la Vendée l'a conservé.

CHALUMIN, s. m. (Orne) Petit couteau d'enfant. Voyez ALUMBLLE.

CHALUT, s. m. (arr. de Bayeux)

Espèce de filet.

CHAMPELURE, s. f. Capelle de tonneau; c'est une corruption de *Chante-pleure*, qui se trouve aussi dans le patois du Berry.

Champeière, s.f. Sillon transversal qui termine un *Champ*.

CHANCE, s. f. Fortune; Shaksper l'emploie en anglais dans le même sens; il se dit en français de tout événement fortuit, heureux ou malheureux, quoique Chanceux ne se prenne qu'en bonne part. Le vieux-français Mecheance, Mechies, conservé dans l'anglais Mischief, avait été formé de la même manière. En gallois Hab signifie Chance, et Hapus, Heureux.

CHANIR, v. n. Chancir; du latin Canescere, Blanchir; voyez cani: le patois du Berry,

dit aussi Chanir.

CHANTEAU, s. m. Entamure, Morceau d'un grand pain; c'est le même mot que *Cantet*, dont la signification s'est modifiée dans quelques localités. *Canteau* en vieux-français signifiait Coin, Petite partie, et l'on a formé le français actuel *Echan*tillon.

Chaolore, s.f. (arr. de Cherbourg) Fainéante, Paresseuse; du bas-latin *Cheolare*, Jouer à la choule, espèce de jeu qui ne convient qu'aux hommes; voyez chouler.

CHAPE, S. f. Morceau de cuir, placé entre le manche du fléau et la verge, qui les enveloppe tous, les deux, comme une Chape.

Chaper, v. n. Se promener en allant et venant comme les

Chapiers.

Chapin (à), loc. adv. (arr. de Valognes) Nous ne la connaissons que dans la phrase Aller à chapin, Marcher sans faire de bruit, avec des souliers de peau de chèvre, et par suite pieds nus; voyez capine Caugue.

CHARAIES, S. f. pl. Baga-

telles puériles :

Car ce ne sont pas charaies et je vos dis.... que vos sereiz gariz de diverses maladies; Rutebeuf, Diz de l'erberié, t. 1, p. 259.

CHARBONNETTE, s. f. Braise qu'on retire du four, Petit

Charbon.

CHARÉE, S. f. Femme de mauvaise vie; voyez cari et carne.

CHARER, v. n. (arr. de Cherbourg) Jaser, Causer; Charlar a la même signification en

espagnol.

Chas, s. m. (arr. de Valognes) Bouillon, le seul liquide que l'on bût *Chaud*; la même idée a donné cette signification en espagnol et en catalan à *Caldo*, et on lit dans le *Paternoster de l'usurier*:

Ma béjasse me tient por fos; Ele me fait autel pot de chos Con si j'avoie grand mainie.

Dans Jubinal, Rapport au Ministre de l'Instruction publique, p. 34.

On appelait Chaudeau un bouillon que l'on donne aux

mariés le matin du lendemain de leurs noces.

Chasse, s. f. Pièce de terre fermée par une clôture; sans doute il ne se disait autrefois que des champs réservés pour la chasse, et l'on a fini par le dire également de tous les autres. Il signifie aussi un Petit chemin. Voyez le mot suivant.

CHASSER, v. n. Aller, Marcher; c'est probablement une métaphore tirée de la chasse, puisque Chasse et Venelle (venari) signifient également un petit chemin. Cependant on lit dans le Songe d'enfer de Raoul de Houdaing:

Par devant Cruaute tendras Droit a Cope-Gorge ta voie, Et d'ilueques si te ravoie Avant, et saches sans abet.

Dans Jubinal, Mystères inédits, t. п, р. 394.

Il ne serait pas ainsi impossible que le normand Chasser, Cachier, fût une corruption du vieux-français Sachier, tirer. On dit encore en patois Tirer tout dreit, et on lit quelques vers plus bas dans la pièce que nous citions tout-à-l'heure:

Quiconques veut, en enfer vait: Nus en nul tenz leenz ne trait Que ja porte li soit fermee.

Ibidem, p. 395.

L'expression Voler à tire d'aile s'est conservée en fran-

cais.

CHATEL, s. m. Biens mobiliers; sa signification était la même en vieux-français. Se aucuns est qui n'ait point d'eritage et il pramet a sa fame or ou argent en doere, quant vendra a la mort a l'omme, li doe-

res soit pris del commun chatel; Etablissements de Normandie, p. 7, éd. de M. Marnier. En breton Chatal signifie bétail, troupeau; les seules valeurs mobilières que l'on ait connues pendant long-temps. Le français Cheptel a conservé la même signification.

Chatelet, s. m. (Orne) Dévidoir, probablement à cause de sa forme qui ressemble à

une petite tour.

CHATOURNE, S. f. Soufflet assez fort pour faire tourner la tête. Voyez Torniole.

CHAUBERT, S. m. (Orne)

Rhume.

CHAUDET, s. m. (Orne) Lit, parce qu'il y fait chaud.

CHANDIN, S. m. (Orne) Entrailles de cochon; chaudun en vieux-français; parce qu'on ne les mange que chaudes ou qu'on les échaude avant de les faire cuire.

CHAULE, s. f. (arr. de Bayeux)

Vogue, Réputation.

Chauler, v. n. Il se dit du blé qui a jauni avant d'avoir atteint tout son développement, que le soleil a trop chauffé; on dit aussi échauler.

CHAUVIR, v. n. Avoir l'air sournois; du bas-latin Calvere,

tromper.

CHENOLLE, s. f. Nuque, Chignon; on dit aussi Chignolle.

CHENU, adj. Excellent, Fort, Solide, Riche; cette signification si différente du français se trouve aussi dans le patois du Berry; en breton Kann signifie brillant.

CHER, s. m. (arr. de Bayeux) Paquet de chanvre ou de lin non roui, du bas-latin *Cherium* dont la signification était la même.

CHÈRE, s. f. Visage; il était très-employé en vieux-français et s'est conservé dans cette phrase familière: Il ne sait quelle chère lui faire; et peutêtre dans Contrecarrer; il vient du latin Caro ou du grec Kaon.

CHERET, S. m. Rouet.

Pauvre cheret, qui dans des temps heureux

Filois mes amours et ma laine, Je te délaisse, un destin rigoureux A rompu ta corde et ma chaîne.

Lalleman, Le Rendez-vous du départ, act. 1, sc. 2.

Levieux-français disait Charret suivant Dom François, Dictionnaire roman, p. 65; en breton Kerr a la même signification.

CHÉTRIN, S. m. Ètre rachitique; peut-être de *Chétif*, quoique *Chero* ait la même signification dans le patois du Berry.

CHEVIR, v. n. Venir à bout;

Mener à terme, à chef:

Cuides-vous pour dire et glatir, Qu'on chevisse de pates-ouaintes.

Farce des Pates-Ouaintes, p. 12. Il avait le même sens en

vieux-français:

On ne peut chastier les yeulx
N'en chevir, quoy que l'en leur dye.

On ne peut chastier les yeux N'en chevir, quoy que l'en leur dye. Poésies de Charles d'Orléans, p. 384.

CHÈVRE, s. f. *Chevalet* pour supporter du linge mouillé; l'idée est la même.

Chiboller, v. a. Déranger, Porter sans précaution; dans le patois des Vorges *Quibauler* signifie renverser. Voyez Dé-CHIBOLLER et TRIBOLLER. Спвот, s. m. Espèce d'oignon; Ciboule. On trouve déjà dans The vision of Piers Ploughman, v. 4389, éd. de M. Wright:

Chibolles and chervelles And ripes chiries manye.

Chico, adj. Il n'est employé qu'avec blé; le Blé chico est plus petit que l'autre; il est ainsi très-possible qu'il ait été importé d'Espagne où Chico signifie petit. Le français Chiquet a probablement la même origine.

Chicon, s m. Guignon.

CHIEURET, s. m. Mauvais suiet.

CHIEZ, S. m. (arr. d'Avran-

ches) Fléau.

CHIFFON, s. m. Gros morceau de pain; ce mot se trouve aussi dans le patois de Rennes: on dit en rouchi Chippe, Chiquet, et dans le patois lorrain Cugnon.

Chignole, s. f. (arr. de Valognes) Manivellè; à Bayeux il signifie un Mauvais couteau.

CHIMES, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Rejetons de choux; en vieux-français *Chimenée* signifiait une *Touffe d'arbres*. Voyez Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 255.

Chinchoux, adj. Médiocre, Passable; en vieux-français Chinche signifiait Hideux, Dé-

sagréable.

CHINGRE, adj. Qui donne peu et avec peine. Voyez pin-

GRE.

CHINTURE-SAINT-MARTIN, S. f. Arc-en-ciel; plusieurs autres langues le rattachent également à saint Martin; c'est Arc-san-Marti en provençal, Arc

de sant Marti en catalan et Arco de san Martin en espagnol.

CHIPAUTET, S. m. (arr. de Bayeux) Soufflet; il signifie

aussi un Sac à tabac.

CHÎPER, v. a. Prendre, Confisquer à son profit; de l'islandais Kippa, Voler, Dérober. Les habitudes pillardes des anciens Scandinaves expliquent pourquoi, malgré l'identité de la signification, ce mot ne réveille aucune des idées honteuses qui s'attachent au vol.

Chipie, s. f. Femme acarià-

tre.

CHIPOTER, V. n. Marchander; probablement du saxon Cyppan, devenu en vieil-anglais Chepen (voyez The vision of Piers Ploughman, v. 9648), et en anglais moderne Cheapen. Comme en marchandant on passe souvent d'un objet à un autre, Chipoter a pris la signification de Toucher à tout. Le sens que lui donne le français, Faire peu à peu, lentement, Vétiller, s'éloigne encore plus de la signification primitive.

Chipotier, s. m. Qui touche à tout; *Chipoton* dans le patois du Berry. Voyez le mot précédent.

CHIPPER, v. n. Pousser une cépée, que l'on appelle Chip-

pée en Normandie.

Chique, s. f. Chiffon; le français Déchicqueter a le même radical. Dans l'arr. de Saint-Lo Chique signifie aussi un coup au visage; c'est sans doute une abréviation de Chiquenaude. Dans l'arr. de Caen une chique est une chose diffi-

cile à mâcher; une Chique de jus noir: il ne se dit en francais que du tabac.

Chiquer, v. a. et n. Manger; il ne signifie plus en français

que Mâcher du tabac.

CHIQUETAILLER, v. a. Couper sans intelligence, Déchiqueter, Tailler des chiques. On dit aussi Chiquiller.

Chlé, adj. (arr. de Vire)

Mou.

CHOAINE, s. m. (Manche)
Pain blanc, Gâteau, et par extension Une bonne chose quelconque: Il a mangé son choaine te premier est une locution populaire fort usitée. Probablement ce mot ne vient point de Canus blanc, ainsi que le croyait Roquefort; mais de Canonicus, comme le prétend Ménage: c'était du Pain de chanoine; au moins Cler-matyn avait la même signification en vieilanglais:

Ne no beggere ete breed That benes inne were, But of coket and cler-matyn Or ellis of clene whete.

Vision of Piers Ploughman, v. 4407, éd. de M. Wright.

Une origine celtique n'est pas non plus impossible; en breton *Choanen* signifie Pain blane, léger.

CHÔLER, v. n. Tourner; en vieux-français Chol signifiait

une Boule.

Cном, s. m. Grande cuillère de bois.

CHONCHONNER, v. n. Faire ensemble; peut-être du latin Cum, Avec.

CHOPE; s. f. Conversation; en anglais To chop signifie Disputer.

Choquer, v. n. Trinquer, Choquer les verres; il a la même signification dans le patois du Nivernais.

Choquet, s. m. Pot en étain; Coket signifiait en vieil-anglais un Vase servant de mesure, et le bas-latin donnait le même sens

à Coketa.

CHÔRER, V. n. Marcher lentement, Couver une maladie, Se promener pour voler; Korra signifie en islandais Respirer difficilement.

CHOUINE, s. f. Terme du jeu de briske, qui signifie que l'on a dans la main l'as, le roi, la dame, le valet et le dix d'atout.

Choûler, v. a. Provoquer. Il signifiait en vieux-français Jouer à la choule; mais comme ce jeu consistait à se renvoyer une boule de bois avec une raquette, il a fini par se prendre dans le même sens que Renvoyer la balle.

CHOUMAQUE, s. m. (Orne) Cordonnier; c'est le nom anglais Shoesmaker ou l'allemand Shuhmacher. Comme le cuir de Cordoue était le meilleur, les ouvriers ont prétendu ne travailler qu'avec du Cordouan et le nom de Cordonnier s'est substitué à l'autre:

Et de soulers de cordouan.

Guiart, Branche des royaux lignages, t. 1, p. 136.

Choupe, s. f. (Orne) Houppe d'un bonnet; Huppe d'un oiseau.

Chouquard, adj. Entêté comme une souche. Voyez le mot suivant : on dit encore Entêté comme un morceau de bois.

CHOUQUE, s. f. Grosse racine,

Souche; dans quelques locali-

tés on dit Chuque.

Chûe, s. f. Cigue; Vert comme chûe est une locution fort usitée.

CHUNTRE, S. m. Sentier.

Churet, s. m. (arr. de Valognes) Gredin. Voyez CHIEU-RET.

Choutrin, s. m. (Orne) Mauvais lit; il signifie une Petite maison dans le patois du Berry.

CIGNOGNE, s. f. (arr. de Bayeux) Mélange de son et d'orties hachées.

CLACASSE S f

CLACASSE, s. f. Piquette,

Mauvaise boisson.

CLAIRE-VAIE, S. f. (arr. de Valognes) Garde-fou en pierres de taille découpées à jour, sur une galerie; Claie-voie en Lorraine, suivant Dom François, Dictionnaire roman, p. 74.

CLAMPIN, adj. Négligent,

Lambin.

CLANCHE, s. f. Loquet; de l'islandais *Klinka* dont la signification est la même.

CLAPUCE, s. m. Mauvais ci-

dre.

CLAQUARD, adj. Babillard; Qui fait du bruit comme un claquet. Ce mot signifie aussi une Grive très-bruyante et une Espèce de crabe.

CLAQUET, s. m. Digitale pourprée, dont les enfants s'amusent à faire claquer les

fleurs.

CLAVETTE, s. f. Espèce de vérou; de Clavus clou ou de Clavis clef. On appelait Clavette en vieux-français une fiche de fer qui servait à fermer les contrevents.

CLAVETTE, adj. Bavard; en rouchi Clipet signifie babil.

CLAVIOT, S. m. Baton avec lequel on tourne le moulinet d'une charrette pour serrer ce qu'elle contient avec des cordes: de Clavis clef. En provençal Clavar signifiait Fermer, Enfermer, et le français a encore Enclaver.

CLIMIS, s. m. (arr. de Saint-Lo) Fléau; Clas a la même signification dans le patois du

Berry.

CLICHE, s. f. Diarrhée. Clichard est un sobriquet que l'on donne encore aux habitants de Bayeux, parceque, suivant une vieille tradition, pour les punir d'avoir chassé saint Gerbold leur évêque, Dieu les affligea de lienteries et d'hémorroïdes.

CLIMUCHETTE, s. f. Jeu où l'on cligne les yeux pendant que les autres se mussent. Quoique cette origine semble assez probable, elle n'est pas certaine; en gaël, en erse et en irlandais Cluich, Cluithe; signifie jeu, amusement, et les enfants disent jouer à cacher. On donnait à ce jeu le même nom pendant le moyen-âge, car un des Juifs qui vient de perdre les yeux pour avoir porté la main sur le cercueil de la Vierge, dit dans le Mystère de l'Assomption:

Nous sommes droictement en point De jouer a la cline-muche.

CLINE, s. f. Mauvaise brebis; en islandais *Klien* signifie Petit, et *Klini*, Salir, Gåter.

CLINQUE, s. f. Coqueluche; Cliquer signifiait en vieux-français Rendre un son bruyant; en anglais To clink.

CLIOCHER, V. n. Boiter; OB

disait Cloicher en vieux-francais.

Armez desus le destrier blanc Qui ot tot plain coste et flanc; Bien fu ferre, pas ne cloicha.

Roman de Perceval, B. R. nº 6837, fol. 371, verso.

De là l'expression normande Aller à cloche-pied, aller sur un pied, en clochant. Le français Clocher n'est plus employé que dans le style familier.

CLIOUCIR, v. a. (arr. de Saint-

Lo) Souffler.

CLOPINER, v. n. Boiter, Étre écloppé. En vieux-français Clop signifiait Boiteux:

Et d'espee donner main cop Et espauler et faire clop.

Roman de Renart, t. IV, p. 148.

Jean de Meung qui boitait fut surnommé Clopinel. Tous ces mots viennent sans doute de l'islandais Klepp, Tumeur, Nodus, ou de l'allemand Klopfen, Boiter. Le français emploie encore Clopiner dans le style familier.

CLOPOING, s. m. Crabe, qui ressemble à un poing clos.

CLOQUER, v. n. Glousser. Dans quelques localités on dit

Clouqueter.

CLOS, s. m. Pièce de terre; dans la Basse-Normandie les champs sont presque toujours enclos de haies ou de murs. Ce mot dérivé du latin Clausus, fermé, existait aussi en vieux-français:

Et lors troeve-on les violettes En vregiers, en gardins, en clos.

FROISSART, Poésies, p. 133.

Co., adv. Encore. Cette contraction qui se trouve en rouchi, existait aussi en vieuxfrançais:

Diex! Cor ne sui esmerillons ou gais, Ja ne feis desqu' a vos c'un eslais.

Raoul de Cambrai, p. 234, v. 9.

Co s'emploie aussi quelquefois avec la signification de Pourquoi.

COCANE, s. f. Narine.

COCHELIN, s. m. (Orne) Sorte de gâteau long, et par extension Présent. Cochet signifiait en vieux-français le cadeau en vin ou en argent qu'un nouveau marié faisait à ses garçons de noces.

COCHON, S. M. Cloporte. On donne aussi ce nom au fruit de l'églantier et du mespilus oxyacantha, parce qu'il n'est bon que pour les cochons.

COCHONNET, s. m. Ce mot a la même signification que le mot patois *Cochon*. En provençal le fruit du fusain s'appelait *Colonhet*.

COCHONNIÈRE, adj. Ce mot qui ne s'emploie qu'avec ronce se dit de l'églantier. Voyez cochon.

Coci, adj. Courbatu, Haras-

sé. Vovez ÉCAUCHER.

Coco, s. m. OEuf, onomatopée. En vieux-français les marchands d'œufs se nommaient Coconniers; voyez Roquefort, Supplément au Glossaire, p. 65, v° CAUCHERAU. Les enfants appellent une poule une Cocotte, et dans le dialecte slavon de Servie on lui donne le nom de Kokosh.

COESME, s. f. (arr. de Cherbourg) Fiente; on dit aussi

Coesmer, Fienter.

COÉTE, KEUTE, S. f. Lit de

plume; le vieux-français disait Coute:

Mais il n'i ot coute, ne oreillier, Ne couvretoir qui vausist un denier.

Auberis li Borgonnons, dans Keller, Romvart, p. 208, v. 31.

Le français en avait fait Couette, maisil est maintenant

hors d'usage.

COEURIAL, adj. Appétissant; on dit aussi dans le même sens Avoir le cœur au ventre. Le français Cordial a été formé par une idée semblable.

COEURU, adj. Courageux,

Oui a du cœur.

Coffert, p. pass. (arr. de Vire) Meurtri; c'est probablement le même mot que le sui-

Coffi, p. pass. (arr. de Bayeux) Bosselé, Chiffonné.

COFFIN, s. m. Cornet, Enveloppe de papier; sans doute du latin Cophinus, Corbeille; il avait le même sens en vieuxfrançais:

J'en empliray sy mon coffin.

Vie de saint Fiacre, publiée par M. Jubinal, Mystères iné-dits, t. 1, p. 340, v. 17.

COGER, v. a. (Orne et arr. de Vire) Forcer, Obliger; du latin Cogere dont la signification est la même.

COHAN, s. m. Pot de terre dont l'anse est par-dessus.

Coimeler, v. n. Pousser des cris plaintifs.

Cois, s. m. (arr. de Bayeux) Paquet de chanvre roui.

COLE, s. f. Mensonge. En vieil-anglais Coll signifiait Faux, Trompeur:

A col fox, ful of sleigh iniquitee CHAUCER, Canterbury tales. v. 15221.

Thy prophesy poysonly to the pricke Coleprophet and colepoyson thou art both.

HEYWOOD, cent. vi, ép. 89.

Colifemmé, s. m. Homme qui imite les femmes, Colin efféminé; on dit aussi Colinfillette et Miché-fillette.

COLLER, v. a. Interdire quelqu'un, Mettre dans l'impossibilité de répondre. En vieuxfrançais Coler signifiait Frapper et peut-être par extension Mettre hors de défense.

Ci out encontre e tas e fole, E qui ne s'i enbat e cole Honiz en crient estre a sa vie.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 21492.

Coll signifie en gaël Perte, Dommage.

COLLIER, S. m. Cheval de trait, enharnaché d'un collier. En provençal les portefaix s'appelaient colliers: Neguns colliers ni home que porte a col no pagua res; Charte de 1283, citée par M. Raynouard, Lexique roman, t. II, p. 436; et un titre de 1423 montre qu'il en était de même en vieuxfrançais; il est intitulé: Chirographus de quittatione Winagii des coliers et des browetiers.

COMÉRIAL, adj. (arr. de Vire) Affable.

COMME TOUT, loc. adv. (arr. de Bayeux) Beaucoup; cette locution existe aussi en rouchi et dans tous les patois du centre de la France.

Compor, s. m. Récolte qui dispose la terre à recevoir du blé. Dans le patois lorrain Compost signifie comput des temps suivant Dom François. Dictionnaire roman, p. 75.

CONFONDRE, v. a. Gâter, Salir; le vieux-français lui donnait le même sens :

Luxure confond tout la ou elle s'a-

JEAN DE MEUNG, Testament, v.

CONROI, s. m. (Orne) Terre glaise. Le breton Kourrez signifie un massif de terre glaise qui retient l'eau. Probablement on a pris aussi ce mot dans une acception plus large; il a dû signifier ce qui est uni, lisse; car Nicot dit que Conroyer du bois c'était le Dresser à la hache, et Roquefort donne à ce verbe le sens de Tanner, Aprêter le cuir. Le vieux-français Corroi, Ordre, Rang et par suite Bataille, semble en être une corruption.

CONTRE (tout) loc., Tout près. Comme dans quelques locutions encore en usage, Contre signifiait Auprès en

vieux-français:

Contre lui vint Ernout clochant A dous des coilverz apoiant

Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 12309.

Vente d'une maison seans en la rue du Castel-Bourgeois, faisant touquet contre l'esglise des Freres Prescheurs; Titre de 1429.

CONTREBOCHE, s. f. Grande

quantité.

CONTRU, s. m. Partie inférieure d'une porte coupée en deux; contraction de contre l'uis, qui se prononce ûe.

Coquéran, s. m. (arr. de Coutances) Hermaphrodite; de

Coque (concha) et Ran, priape de mer, nom commun à plusieurs espèces d'holothuries.

CORNART, adj. Cheval poussif; soit parce qu'il souffle comme dans un cor, soit parce que l'on a étendu le sens de ce mot qui signifiait d'abord châtré, Ecorné, Qui n'est pas entier: Un mouton cornut u coillut; Charte de 1265, citée par Carpentier, t. I, col. 1018.

CORNEBICHET, s. m. (arr. de Valognes) Coquillage univalve, que l'on appelle aussi Bernard l'ermite. Ce nom s'étend à plusieurs espèces du genre pa-

gure.

Corsé, adj. (arr. de Vire) Repu, Qui en a plein le corps. Voyez décorse. Il se dit aussi d'une sauce épaisse et substantielle. Voyez corsu. On lui donne aussi le sens de Couru.

Corsée, s. f. Curée. Voyez

le mot précédent.

Corser, v. n. Lutter corps

a corps.

Corsu, adj. Qui a du corps; il avait le même sens en vieuxfrançais:

Adobes-le, Biaus pere, Callos dist; Car asses est, et corsus, et fornis.

Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 7287.

CORTINE, s. f. Couverture de lit, Rideau; du latin Cortina, que le vieux-français avait conservé ·

Qui le tenroit tot nu soz sa cortine, Miex li valroit que nule rien qui vive.

Raoul de Cambrai, p. 219, v. 9.

Le mescredi un vent venta Qui les courtines adenta.

GODEFROI DE PARIS, Chronique rimée, v. 5347.

Coser, v. a. (Orne) Blamer; on le trouve en vieux-français:

Je meisme me blasme et cose. Roman de la Violette, v. 1311.

Ce mot vient sans doute du bas-latin Causare, Mettre en cause, ou de l'islandais Kussa,

S'indigner.

Coset, s. m. (arr. de Cherbourg) Ornement; peut-être signifiait-il d'abord un Collier et vient-il de Cos, nom que le patois donne au Cou.

Cosseau, s. m. Tuyau de la plume; Plume non taillée.

Cossi, adj. Meurtri, Fatigué; il existait en vieux-francais:

Tu m'as trop lourdement coyssy; Je suis tout ronps et tout frayssy. Martyre de saint Pierre et saint Paul, dans Jubinal, Mystères inédits, t. 1, p. 71, v. 14.

COTÉE, s. f. Rangée. Cotin, s. m. Petite maison, Niche; il avait la même signification en vieux-français:

A un pastur s'acumpaingna, En sun cotin od li entra Roman de Rou, v. 6808.

Kot en islandais, signifie une chaumière.

Cotiver, v. n. Satisfaire ses besoins naturels. En islandais Kota signifie Partie cachée d'une maison; peut-être ainsi ce mot signifiait-il d'abord Se retirer dans un coin secret.

COTTER, v. n. Jaillir. Le roman de la Rose l'a employé dans le même sens :

Les flotz la heurtent et debatent, Qui tousjours a lui se combatent Et maintesfois tant y cotissent Que toute en mer s'ensevelissent.

COUAILLE, s. f. (Orne) Torchon, corruption de touaille

(voyez ce mot), et, par une image encore employée en français, Femme sale.

COUAS, s. m. Corneille, Corbeau dans l'Orne. C'est une

onomatopée.

Coucou, Cri des enfants pour avertir qu'ils sont cachés; dans la Corrèze, Coucu signifie Se cacher.

COUER, v. a. et n. Couver;

le v a été syncopé.

Couer, s. m. (arr. de Vire)

Ruban de fil.

Couie, s. f. Vase où les faucheurs mettent leur pierre à aiguiser; dans quelques localités Couaé. On dit Cueillu dans la Bresse et Couvier dans le Jura; le patois vendéen donne à la pierre à aiguiser le nom de Coue; c'était Coyer en vieuxfrançais.

Coullère, s. f. (arr. de Bayeux) Cornet de parchemin dont on se sert en guise de ta-

hatière.

COULAGE, s. m. Défaut d'or dre, Gaspillage; c'est le mot français Coulage employé mé-

taphoriquement.

COULINE, s. f. Torche de paille; le vieux-français l'employait dans la même acception. En breton Goulou signifie lumière et Goulaouen. luminaire. Peut-être si cette tradition ne se rattache pas au culte du soleil qui existait cer tainement chez les anciens Celtes, ce mot a-t-il signifié aussi paille, fumier; car on chante en brûlant une Couline le jour de l'Epiphanie :

Couline vaut lolo, Pipe au pommier, Gerbe au boisset.

Coup (a) adv. Vite, A temps; il existait en vieux-français:

Tu te hastes trop mollement; On ne juge pas si a coup. Farce nouvelle des deux Savetiers.

COUPET, s. m. Tête d'un arbre, Sommet, Cime; on dit dans quelques localités coupelle. Le vieil-anglais donnait la même signification à Koppe.

COUPLÈRE, s. f. (Orne) Morceau de cuir qui joint, au moyen des chappes, les deux parties

du fléau.

COUPLER, v. a. et réfl. Accoupler, Se marier; le vieuxfrançais avait retranché aussi la première syllabe:

Di que je fus couplé sous le joug d'hyménée Avec une jeunesse à toute vertu née.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

COUPLETTE, s. f. Culbute. Voyez CUMBLET.

Cour, s. f. Maison rurale, entourée de terres. La racine de ce mot se trouve dans la Loi salique: Si quis vero canem custodem domus sive curtis... furatus fuerit aut occiderit: Tit. vii, p. 3, texte de Charlemagne.

COURAGE, s. m. Ce qu'on a a sur le cœur; le vieux-français lui donnait le même sens:

Les suens a fait a sei venir Pur sun curage descovrir. BENOIS, Chronique rimée, l. 1, v. 1799.

COURAIE, s. f. Fressure; du cœur qui en fait partie. Il existait aussi en vieux-français:

Fiert Olivier parmi le dos D'une lance fort aceree, K'il (sic) li tresparce la coree. MOUSKES, Chronique rimée, v. 7241. Cette signification reçoit quelquefois des modifications: on dit d'une forte secousse qu'elle va Dépendre la couraie, ce qu'on exprime dans le Berry par Dépendre l'estomac. Le rouchi prend Couraie dans le même sens que le patois normand.

Courant (d'ivraie), s. m. (Eure) Partie d'ivraie mélée au blé.

Courge, s. f. (Orne) Morceau de bois dont on se sert pour porter les seaux sur ses épaules; il a le même sens dans le patois de la Vendée.

Courgée, s. f. Petite corde qui termine un fouet; Courgie

en vieux-français:

D'or fu li bastons Ou la courgie estoit noce.

Roman de Gauvain, cité par Borel.

Dans l'Orne Courget signifie une lanière de cuir au bout d'un baton; par une extension naturelle de signification le patois du Jura a appelé un fouet Ecourge.

Courgeor, s. m. (arr. de

Vire) Tige de chou.

COURTIL, s. m. Jardin:

Toutes fois moy et mon jardin, Nous differons en une choze, Je me vueil abreuver de vin Et d'eau nostre courtil s'arroze.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 145, éd. de M. Travers.

Ce mot existait aussi en vieux-français :

L'uis a ouvert de son cortil.

Roman de Renart, t. 1, p. 188.

COURTINE. Ce mot ne s'emploie que dans la locution *Faire* courtine; elle signifie Relever son jupon pour se chauffer, l'accourcir.

Coutre, s. m. (Seine-Infé-

rieure) Sacristain.

Coutume, s.f. Impôt:

Liard a liard la coutume s'amasse.

Proverbe normand.

Il avait le même sens en vieux-français: Chacune nef qui vient au port de Caen, se elle arrive au port et elle est fretee a Caen, de quiconques lieu que elle vienge elle doura la solle et loial coustume, et se elle se veult partir du port, elle doura doble coustume; Etablissements de Normandie, p. 85.

Crac, s. f. Fruit de l'épine noire dont le noyau est trèsdur et très-gros. Selon Borel Craig signifiait pierre en vieux-français et l'on appelle les noyaux des cailloux; peut-être à l'imitation de l'allemand, où les fruits à noyau s'appellent Stein-obst, littéralement

et CRAU.

Crachinage, s. m. Pluie fine et épaisse; du latin *Crassus*, epais.

fruit à caillou. Voyez CAILLOU

CRAHAGNEUX, S. m. Qui marchande, Qui conclut difficile-

ment un marché.

Craisset, s. m. Lampe à crochet, dont le nom existait aussi en vieux-français:

Or le tient Berengiers pour fol Quant il i vint sans le craisset. Fabliau d'Aloul, v. 826.

Il vient probablement du celtique, car on dit dans le patois rumonche *Craisu*, dans celui de l'Isère *Creisieux* et en breton Creusol. Le latin Cratera est cependant pris quelquefois dans la même acception:
Et ibi stant in lecto quindecim crateres aurei cum oleo, ardentes diu noctuque; Itinerarium sancti Willibaldi, n° 48.

Cralée, s. f. (arr. de Bayeux) Grappe et par suite Quantité.

CRANCHE, adj. (Orne) Malade; de l'allemand Krank. Peut-être le vieux-français Crombe avaitil la même racine:

Crombes et impotens te ferai Des grans cops que je te donrai. Guimneville, cité par du Cange, t. III, p. 645, col. 3.

Crane, adj. (Orne) Fier; (arr. de Bayeux) Beau; il signifie *Tapageur* en français, mais il est presque entièrement hors d'usage. Peut-être le vieux-français *Crenu* avait-il la même racine.

El chief li unt son heaume assis, E cheval freis livre e quis, Ignel, d'Espaigne, bai, crenu.

Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 21812.

Quoiqu'il nous semble plutôt venir de *Crinis*, A tout crin.

CRANTÈRE, Vieille maison, pleine de crévasses qui s'appellent en anglais Cranny. En vieux-français Cranner signifiait Boucher des fentes.

CRAPOTER, v. n. Marcher sur les pieds et sur les mains,

comme un crapaud.

Crapoussin, s. m. (arr. de Valognes) Petit crapaud; expression injurieuse que l'on applique aux enfants et aux hommes de très-petite taille.

CRAQUE, s. f. Mensonge, Craquerie; ce mot se trouve

aussi en rouchi.

Crase (à), loc. adv. Elle n'est employée que dans la phrase, Il pleut à crase, en abondance;

à tout écraser.

Crasse, s. f. Ce que fait un Crasseux. et par extension Tout mauvais procédé: Il m'a fait une crasse, il m'a manqué. Dans le patois du Berry Crasse signifie une chose nuisible d'une nature quelconque.

Crassiner, v. imp. Il se dit d'une pluie fine et épaisse qui tombe. Voyez crachinage.

CRAU, s. f. Pierre tendre qui se trouve à la surface des carrières; il y a dans les environs d'Arles un lieu pierreux que l'on appelle la *Crau*.

CRAULER, v. a. Bouillir à

l'eau.

CRÉATURE, s. f. Femme, et

par suite Servante.

CRÉDENCE, s. f. Petite armoire dont les tiroirs sont audessus des portes, et par conséquent trop élevés, pour ne pas être hors de toute atteinte. On lui donnait ce nom parce qu'en vieux-français Crédence, de Credere, signifiait confiance:

Ecce ancilla Domini; L'ancelle Dieu suis en effet; J'ay parfaicte credence en luy Et selon ton dict me soit faict.

Mystère de la Conception de N. S. Jésus-Christ, scèn. xxvII.

Rabelais emploie Crédenciers pour buffetiers, 1. IV, ch. 64.

CRÉLIER, v. n. Frissonner. CRÉPIR, v. réfl. Se tirer, Se tendre; Il se crépit sur ses ergots signifie il s'allonge sur la pointe des pieds.

CRÉPONNER, v. a. Pétrir avec le poing, Presser; on dit ausSI CRÉPOUSER.

CRESSIR, v. a. (Orne) Presser violemment; on l'emploie aussi neutralement et il signifie alors Mourir.

CRESTELLER, v. n. Crier

comme une poule:

Ma femme s'y brait et crestelle.

Chanson normande, publiée par M. Dubois, p. 186.

Cretine, s. f. (arr. de Caen) Crue d'eau, du latin cretus qui était devenu dans la basse-latinité cretina. Il faut ainsi corriger ce passage cité par du Cange, t. III, p. 74, éd. des Bénéd.: Quod si forte in hieme vel ex abundantia pluviarum vel ex resolutione nivium aquae inundatio fieret, quam vulgo Eretinam vocant. Cretine se trouvait aussi en vieux-français:

En riviere fet cretine sovent,

Les ruisseaus s'en enflent ensement.

PIERRE D'ABERNON, Enseignements d'Aristote; B. R. fonds
de Nostre-Dame, n° 277,
fol. 181, v°, col. 2, v. 23.

CRÉTER, v. n. (arr. de Bayeux) Frissonner, Avoir une sensation désagréable quelconque.

CRÉTON, s. m. Peau croustillante qui reste dans la graisse quand on la fait fondre.

Laissez jusqu'au retour les tripes, les crétons;

Quand l'ennemi nous presse, au diable les gueultons!

Lalleman, La Campénade, ch. 1, p. 9.

On appelait en vieux-français les fritures dans la graisse du *Crétonné*.

Vielles prestresses au cive, Noires nonnains au cretonne.

RAOUL DE HOUDAING, Songe d'En-

fer, publié par M. Jubinal, Mystères inédits, t. 11, p. 401.

CRETTE, adj. Bien mis,

Propre.

Crignas, adj. (arr. de Bayeux) Malpropre, Salle comme une crignasse. Voyez ce mot.

CRIGNASSE. S. f. Perruque,

Cheveux mal peignés.

Crigne, s. f. (arr. de Caen) Croute frisée, Herbe entrelacée comme une crignasse.

Crignée, s. f. Lacs en crin que l'on tend sur un appât.

Crilloire, s. f. (Orne) Trachée-artère des animaux par

laquelle ils crient.

CRIOCHE, s. f. Béquille, Bâton terminé par un *croc*, comme la béquille l'est par un bec.

CRIQUE, s. f: (Calvados) Point du jour; il se lève dès la crique; dans l'arr. de Vire ce mot signifie aussi l'OEil d'un enfant.

Criquet, s. m. Grillon; onomatopée qui se trouve dans l'anglais *Cricket*.

CRIQUETTE, s. f. (arr. de Valognes) Dent; à Caen on

dit Crique.

CRIQUOI, s. m. (arr. de Bayeux) Bruit que l'on croit entendre la nuit, et qui n'est que le battement de l'artère, parce qu'on se demande: Quel est ce cri?

CROC, s. m. (Orne) Fripon,

aphérèse d'Escroc.

CROCHER, v. a. Courber comme un crochet; Rendre crochu.

Croller, v. a. et réf. Remuer; il existait aussi en vieuxfrançais : Il ne se crolle ne remue. Dolopathos, p. 183.

CROSSER, v. a. Maltraiter au physique et au moral, Mettre en croix; nous disons dans le même sens crucifier. En vieux-français croissir signifiait briser et par suite craquer.

En la plus halte tur m'en munterai a pet E pus sur les espees m'en larrai derocher.

La verrez brans crussir e espees brisier.

Voyage de Charlemagne, v. 545.

L'a si feru parmi le dos. Ke toz li fet croissir les os.

Roman de Rou, v. 13539.

CROUEN, s. f. Pomme que le vent fait tomber; dans le patois de l'Isère Croeï signifie fruit vermoulu..

Croullet, s. m. (Orne) Verrou; on le trouve aussi en vieux-français. Ronsard a dit :

Mais il fait un grand bruit dedans Pestable, et puis En poussant le crouillet de sa corne ouvre l'uis.

Croulans, s. m. pl. (arr. de Saint-Lo) Mares, Fondrières; en vieux-français *Croliz*, *Croulière* avaient la même signification.

CROULER, v. n. (arr. de

Vire) Roucouler.

CROULES, s. f. pl. Bouillie d'avoine à l'eau; on dit aussi Craules. Voyez CRAULER.

CROULEUR, s. m. Amateur de pigeons: Qui dit crouleur dit voleur est un proverbe fort usité. Voyez crouler.

CROUPETTE, s. f. Révérence, parce que l'on s'accroupit, com-

me Courbette, parce que l'on se courbe.

S'uns dolenz fait une acropie Ou un enclin devant s'image.

De monacho in flumine periclitato, v. 194.

CROUTTE, s. f. Clos, Espace de terre cultivé autour d'une maison de campagne, ce que M. Guérard appelle la Terre salique. Sextarium frumenti percipiendum in masura sua cum crota adjacente; Charte de 1252, citée par Huet; Origines de Caen, p. 298. Beaucoup de champs et de fermes portent ce nom en Basse-Normandie; on le trouve déjà dans des titres de la première moitié du XIVe siècle : Jouxte les crottes de Banville: Charte de 1342, rapportée par Pluquet, Contes populaires de l'arrondissement de Bayeux, p, 435: Jouxte la crotte Dighague; Charte de 4302, Ibidem, p. 439. Ce mot se trouvait aussi en vieux-français:

Les Juis en ont mors, molt en font grant maiscel; Mais que dis en garirent en la crote Japhel.

De Vespasianus l'empereor, Ms. de l'Arsenal, B. L. F. nº 283, fol. 83, recto col. 3.

CUEUVER, v. a. Fermer la porte.

Cuisson, s. f. Fournée, ce qui cuit ensemble.

CUMBLET, s. m. Culbutte; probablement une corruption.

Cusser, v. n. (Orne) Se plaindre beaucoup. Voyez Acusser.

Custos, s. m. Sacristain; c'est la forme et la signification latines.

D

Dabée, s. f. Forte pluie, Daube d'eau. Voyez daube.

DACER, v. a. Payer contre son gré. La Dace était un impôt perçu plus spécialement sur les marchandises, qui malgré son étymologie (Data, un don) était fort impopulaire: Ad multas teneantur collectas, contributiones, dacias sive steuras; Charte de 1286, publiée par Ludwigt, Reliquiae manuscriptorum, t. IV, p. 267.

On trouve déjà dans Sidonius Apollinaris, l. V, let. 43: Tributum annuum datare.

Dale, s. f. Vallée; du norse Dal, dont la signification est la même; il ne se trouve plus que dans quelques noms de lieu

situés surtout en Haute-Normandie, Dippedale, Darnedal: le vieux-français l'employait seul.

Par dales Robert s'est plongies.

Robert-le-Diable, fol. F. II,
recto. col. 2, éd. de M. TreBUTIEN.

Voyez DARNE.

Dalle, s. f. Canal par où les eaux s'écoulent. La Coutume de Bretagne, art. 698, l'emploie dans le même sens; il signifie aussi Flaque d'eau.

Dallée, s. f. Urine d'un animal assez abondante pour

remplir une dalle.

Daller, v. a. et n. (Orne) Uriner, en parlant des hommes. DALOT, s. m. Petite dalle; ce diminutif est aussi un terme de marine.

Dangier, s. m. Puissance, Domination; de dominium: voyez le Journal; des | Savants de Normandie, t. I, p. 47. On le trouve aussi en vieux-francais:

Mais c'est or cil que poi le crient, N'est or de rien en son danger.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 14244.

Le droit de *Danger* était un dixième de la valeur des bois que l'on payait au souverain pour remplacer la suzeraineté que le défrichement lui faisait perdre.

Dansparou, loc. adv. (arr. de Valognes) on ne l'emploie que dans la phrase: Tout laisser dansparou, qui signifie Laisser un ouvrage dans l'état où il se trouve, sans rien ache-

ver.

Dardaine, s. f. (arr. de Bayeux) Pièce de six deniers en cuivre, sur laquelle les glossaires ne donnent aucun renseignement, quoique son nom se trouve aussi en vieux-français et en provençal. Dardanarius signifiait dans la basse-latinité un petit marchand qui ne vendait que pour de faibles sommes, et on aura peut-être à cause de cela appelé les pièces de menue monnaie dardaines.

DARIOLE, s. f. Soufflet.

DARNE, S. f. Portion, Morceau; on dit encore en francais une darne de saumon. Il y avait autrefois à Caen un domaine situé dans une vallée

que l'on appelait *Darnetal*; l'église de la paroisse où elle était se nommait St-Pierre-de-Darnetal. En breton *Darn* a la mêma signification

même signification.

DARRE, s. f. (Manche) Gros ventre; peut-être aussi gros qu'un derrière, car on trouve Darr avec cette signification en vieux-français; cependant Diaraok signifie en breton la partie antérieure d'un homme par opposition au derrière.

DARSELET, s. f. (arr. de Valognes) Petit dard; on dit aussi par aphérèse ARSELET; c'est le nom de l'épinoche, gas-

terosteus aculatus.

Dasée, s. f. (arr. de Bayeux) Monceau, *Tas*; il signifie aussi, peut-être par analogie, Bouse de vache et tout ce qui en ala consistance et la forme.

DATE, s. m. (Manche) Urine; il existait aussi en vieuxfrançais, suivant Roquefort, Glossaire, t. I, p. 342.

DAUBE, s. f. Chûte, probablement par extension. Voyez

le mot suivant.

Daubée, s. f. Volée de coups; Dauber signifie encore en français dans le style familier Battre à coups de poing.

DAUBER, v. a. (Orne) Prêter à usure; en vieux-français Daube signifiait tromperie, fraude.

DEBALTAFRISER, v. a. (arr. de Valognes) Démonter , Défaire.

DÉBAUCHER, v. réfl. Se désoler; il a la même signification en rouchi: de Debacchare en bas-latin, ravager, désoler.

Paganorum quoque infestationes quae olim patriam debacchaverant; Acta Sanctorum Ordinis sancti Benedicti, siè-

cle V, p. 49.

DÉBERNÉQUER, v. réfl. (arr. de Bayeux) Se dépêtrer, Se tirer d'une position qui faisait berner, qui rendait ridicule.

DÉBET, s. m. (arr. de Valognes) Dégel; on en a fait aussi un verbe impersonnel Débéter: quand quelqu'un perd de sa force, on dit en Normandie qu'il en redoit.

Débétiller, v. a. Dépêtrer, Tirer d'une position qui rendait bête: on l'emploie aussi

comme verbe réfléchi.

DÉBINE, s. f. (arr. de Valognes) Ruine, Position d'un homme qui doit plus qu'il ne possède; on s'en sert ordinairement avec le verbe tomber: il est tombé en débine.

DÉBINER, v. a. (arr de Vire) Calomnier, User, Ruiner au

physique et au moral.

DÉBOULER, v. n. Enfuir au plus vite, Courir comme une boule.

DÉBRAGUER, v. n. (arr. de Bayeux) Se développer, Sortir de son enveloppe; Brag signifie en breton Qui germe, Qui fait saillie. Ce mot ne se dit que d'un écusson qui commence à pousser.

Débréger, v. réfl. Se débarrasser, Se tirer de la nasse, Breqin en vieux-français.

DÉCANILLER, v. n. Fuir comme un chien; du latin Canis: ce mot existait en vieux-français; il s'est conservé dans le patois du Berry.

DÉCARÈMER, v. réfl. Se dédommager par un bon repas des austérités du carême; on lit dans une chanson berrichonne:

Il saute sur le fricot Et s'décarême comme il faut.

DÉCASSER, v. réfl. Se dépêtrer, Se tirer les pieds d'une casse, en vieux-français un

Coffre de bois.

Déchafre, adj. Gourmand, Safre; il signifie aussi Qui brise tout, et on lit dans La mort du roi Gormond, v. 121:

Le hauberc rompu et desafre.

DÉCHAOLER, v. a. (arr. de Cherbourg) Transporter d'un endroit dans un autre; voyez le mot suivant. Il signifie aussi Médire, Calomnier; peutêtre parce qu'on dit dans le même sens Mettre quelqu'un sur sa raquette.

Déchiboller, v. a. (arr. de Valognes) Transporter d'un endroit dans un autre; Bouler

d'ici.

DÉCHILER, v. n. (arr. de Bayeux) Tomber du ciel.

DÉCORSE, s. f. Diarrhée, Ce qui fait vider le corps; on dit aussi Décorsé.

DÉCROUER, v. n. Tomber de haut, Descendre de croix qui se prononce crouet ou du breton Kroga, pendre. Voyez encrouer.

Déduit, adj. (arr. de Cherbourg) Espiègle, Malin, Qui se demène: de deducere. Potavit ultra mensuram vinum, seque calefecit et movit inordate, et alias se deduxit circa mulieres; Lettres de grace (4363); citées dans du Cange, t. II, p. 770, col. 3.

DÉFAÇON (de) loc. adv. (arr. de Valognes) Étre de défaçon se dit d'une chose facile à vendre,

dont on se défait facilement. Le vieux-français donnait un sens différent à défaçon; il venait de Defectus et signifiait mort: A Bedeforde out un bacheler

Qui (l. Que) la gent firent en curt juger

> A defacon. Vie de Saint-Thomas de Canterbury, v. 1255.

Défaut, s. m. Pulmonie; c'est le défaut par excellence, celui dont les suites sont les plus graves: le bas-latin prenait Defecit dans le même sens; voyez Acta Sanctorum, Juin, t. V, p. 1444.

Défêler, v. réfl. Assouvir sa colère, Passer son fiel.

Déferner, v. n. Déchoir. Définer, v. n. Terminer, Finir; il existait aussi en vieuxfrançais:

Tout ensi son chanter define.

Roman de la Violette, p. 12.

On dit également Décesser pour Cesser.

Défubler, v. n. Deshabiller; le contraire d'Affubler; on le trouve aussi en vieux-français:

Devant le roi fu desfublee, Qui merveille l'a esgardee. Roman de Brut, v. 7153.

DÉGANER, v. n. (arr. de Valognes et de Caen) Contrefaire.

Dégesté, adj. (Orne) Qui se tient mal, Qui a de mauvais gestes.

Dégobiller, v. n. (arr. de Valognes) Vomir abondamment, Rejeter ce que l'on avait gobé.

DÉGOIS, S. m. Babil, Gazouillement; de Dégoiser:

Belle qui menez tel desgoys, Dictes moy qu'esse a dire. Chansons normandes, p. 190, éd, de M. Dubois. On le trouve aussi en vieuxfrançais.

Dégoté, adj. (arr. de Bayeux) Rusé, Spirituel; il a le même sens en rouchi. Il se dit aussi d'un homme qui a perdu sa maîtresse ou sa place.

Dégouler, v. n. Vomir, Rejeter ce qu'on avait engoulé.

DÉGOULINER, v. n. Couler goutte à goutte; le patois du Berry l'emploie dans la même acception.

DÉGOUT, s. m. Eau qui tombe de la *gouttière*; il existait aussi en vieux-français:

La fors, la u chet li degoz Girrai, la ert mis monumenz.

Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 26423.

Il se dit par analogie du jus qui tombe de la viande, lorsqu'elle est à la broche et le vieux-français lui avait donné la même extension:

Fais les rostir, toi Gadifer, Trempe ton pain dans le degoust.

Degraboliser, v. a. (arr. de Bayeux) Déprécier, Médire.

DÉGRAVINER, v. a. (arr. de Valognes) Dégrader une muraille, En faire tomber le sable, le gravier; le français Dégravoier a mieux conservé sa racine.

Dégrêlir, v. réfl. Se divertir, S'égayer. Voyez grêle.

Dégrioler, v. n. Glisser sur la glace; il se trouve aussi en rouchi. Voyez griller.

DÉGROULER, v. n. Crouler,

Degringoler.

Déguisée, s. f. Femme qui a quitté ses habits ordinaires pour en prendre de plus beaux. En vieux-français Déguisée si-

gnifiait embellie:

Plus cointe ne plus desguysee Ne l'auroye ja demandee. Roman de la Rose, v. 567.

DÉHAIT, S. M. Tristesse, Af-

fliction. Voyez HAITIER; il existait aussi en vieux-français:

A Loun, plein de grant deshet, Kar bien sevent que mal lor vet, Sunt entre Osmunt e son seignur En crieme, en dote e en error.

Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 13821.

Dihet signifie en breton déplaisir, désagrément.

Déhaumer, v. a. Battre, Maltraiter, Arracher le haume.

Délabre, s. m. (arr. de Bayeux) Garnement, Destructeur, Qui délabre tout.

DELANDOUX, s. m. Etei-

gnoir.

Delle, s. f. Portion de terre labourable, Sillon; dans le sens de l'allemand *Theil* et de l'anglais *Deale*.

DÉLURÉ, adj. Vif; de Luron. DÉMARER, v. n. Bouger, le contraire d'Amarer; en breton Amar signifie chaine, cable.

DÉMENCE, s. f. (arr. de Valognes) Décrépitude; il se dit aussi des choses : Cette maison est tombée en démence.

Démené, s. m. (Manche) Soins du ménage; du vieux-français Se démener, S'occuper, Se tourmenter, qui est encore resté dans le style familier. Probablement l'étymologie exigerait que l'on écrivît Démainer; on lit encore dans la Chonique rimée de Mouskes, v. 24557:

Mais tous li plus en demanier Ne li sorent que consillier.

Démenter, v. réfl. Se tour-

wenter, Se travailler l'esprit (mentem); il avait le même sens en vieux-français:

Por desirrier del roi autisme Se dementoit a soi meisme. WACE, Establissement de la Conception, p. 65, v. 5.

Et cil, qui ne set, en sa rime Qu'est consonant ou leonime, Ne puet, comment qu'il s'en dement, Avoir certain entendement.

Guiart, Branche des royaux lignages, prologue, v. 5.

Comme en vieux-français il signifie aussi Se lamenter :

Demente sei e plaint sovent.

Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 11390.

et Perdre la tête, Entrer en démence :

La veissiez ces sales fondre Et ces biaus hostiex craventer, Enfanz et femes dementer, Menesteriex braire et crier.

Guiart, Branche des royaux lignages, t. 1, p. 249.

Demoiselle, s. f. Petite mesure d'eau de vie (4/2 décilitre); ce qu'une demoiselle en pourrait boire.

Démon, s. m. (Orne) Étei-

gnoir.

Dépatouiller, v. réfl. Se tirer d'un mauvais pas, Se dépêtrer.

Dépétronner, v. a. Arracher les rejetons du pied d'un ar-

bre, le Dépêtrer.

Dépiauster, v. a. Ecorcher, Oter la *peau* ; dans le Nivernais

on dit Depiauter.

DÉPIT, s. m. Mépris, du latin *Despicere*; il avait aussi cette acception en vieux-français:

Abiathar le volt sacrer al deu despit. Guernes, Vie de saint Thomas de Cantorbery, p. 7, v. 25. DÉPITER, v. a. (Orne) Défier; cette extension du sens que lui donne le français se trouve aussi dans le patois du Berry.

Dépiteux, adj. Dédaigneux:

La belle alors me respond, despiteuse.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire,

p. 54, éd. de M. Dubois. DÉPOTER, v. a. (arr. de Valognes et de Caen) Transporter le cidre d'un tonneau dans un

le cidre d'un tonneau dans un autre; à Rouen on dit Dépotager. Dérain, adj. Dernier; cette forme qui se rapproche plus que le français du mot primitif (de

retro) existait dans l'ancienne langue :

Dieux! Je voy bien qu'ilz soufreront A Romme leur derain martire.

> Martyre de saint Pierre et de saint Paul, publié par M. JUBINAL, Mystères inédits, t. I, p. 101, v. 8.

Déresner . v. n. Déparler ; Resner signifiait en vieux-français parler :

Si com l'arcevesque Turpins, Li bons clers, li cevaliers fins, Resnoit ensi a Carlemainne.

Mouskes, Chronique rimée, v. 8340.

La Coutume de Normandie l'emploie dans le sens de se Défendre en justice, Nier avec serment.

Déri, adv. (arr. de Coutan-

ces) En dérive.

Derlinguer, v. n. (arr. de Cherbourg) Faire du bruit; onomatopée tirée du bruit des sonnettes. *Derliner* se trouve aussi dans le patois du Berry.

DÉROMPRE, v. n. (Manche) Discontinuer, S'interrompre.

Déruner, v. a. (Calvados) Défaire, Déranger. Voyez ARU- NER ; il se trouvait aussi en vieux-francais.

DÉRUSIONNÉ , adj. (arr. de Vire) Fin , Gai.

DÉSHABILLÉ, S. m. (arr. de Valognes) Robe habillée.

DESERT, adj. Ruiné, Abandonné; le vieux-français lui donnait la même acception:

Mult par-est grans duels quant on pert

Lou vrai sepulcre ou Deus fut mis, Et ke li saint leu sont desert Ou nostre sire estoit servis.

> MAISTRE RENAS, Complainte sur la prise de Jérusalem, publiée par M. Jubinal, Rapport au Ministre de l'Instruction pubiique, p. 39.

C'est le sens de l'anglais Deserted.

Désoreiller, v. a. (arr. de Caen) Couper l'oreille à quelqu'un; on dit ailleurs Esoreiller.

Dessaisonner, v. a. et n. Etre ou Mettre hors de saison: il existait aussi en vieux-français. Les plaisants propos estoient dessaisonnez en un temps de guerre et d'afflictions; d'Aubigné, Baron de Féneste, préface.

Desseulé, adj. Qui est abandonné, Laissé seul; il se trouve aussi en rouchi.

Dessouler, v. n. Déseni-

vrer. Voyez soul.

Desur, prép. Dessus ; le R de la racine latine était aussi resté en vieux-français :

E le plum departir e desur mei desrumpre.

Voyage de Charlemagne, v. 574.

Dérangement; du latin Disturbare:

On dit que bien souvent entre bec et

Il vient (du?) destourbier.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 95, éd. de M. Travers.

C'est un proverbe que cite de Brieux, Origines de coutumes anciennes, p. 36:

> Entre la bouche et la cuillier. Il arrive souvent du détourbier.

DÉTRAT, s. m. Sentier battu: du latin Tractus.

Détrits, s. m. pl. Décombres; du latin Detritus; on dit en Provence Détriter les olives sous la meule.

Detteuses, s. f. pl. (Manche) Fruits abattus par le vent; on dit ailleurs Detteuil.

DEUMET, s. m. (arr. de Pontl'Evêque) Duvet ; du bas-latin

Duma:

Innascitur vero avibus plumagium multiplex; pullis namque noviter genitis primo innascuntur illae, quae nec sunt ut pili, neque ut lanulae, sed habent naturam inter utrumque; quae cooperiunt, et a frigore quoquomodo defendunt. Secundo innascuntur quae dicuntur lanulae, a quibusdam dumae; Fredericus II. De arte venandi, I. I, ch. 45.

DÉVALER, v. a. et n. Descendre, Tomber; on le trouve aussi en vieux-français:

De la plus haulte tur de Paris la citez Me larrai contreval par creance de-

valer.

Voyage de Charlemagne, v. 36. Fall signifie chûte en islandais, et tomber en anglais. Vovez AVAL.

DEVANTÉE, s. f. Plein un de-

vantier.

DEVARUBLE, s. m. (Manche)

Oui use et déchire tout. Voyez

Devignon, s. m. Projet; Ce qu'on a devisé.

Devinaille, s. f. Enigme à deviner; il existait aussi en vieux-francais:

Legiere est ceste devinaille: Chascuns quide estre tot sachant Por quei vos teneiz l'enfant.

Benois, Chronique rimée, l. II. v. 13174.

Mais il y signifiait habituellement non pas l'énigme que l'on devinait, mais le sens qu'on lui supposait :

Mais c'est tout trufe et devinaille: Nus n'est fisiciens fors Dieux.

> ADAM D'ARRAS, Vers de le mort, V., 35.

Devise, s. f. (arr. de Bayeux) Borne qui divise les terres ; on le trouve aussi en vieux-francais.

Et quant les deviseurs auront veu et enquis et regarde les leus et places, ils doivent marcher la devise la ou ils sont assentis et boner la eune novelle devise; Assises de jurisprudence, ch. 265.

DIA, int. Cri pour faire aller les chevaux à gauche; en breton au contraire c'est pour les faire aller à droite : cela prouve l'origine grecque; dia, à travers, de côté.

DICHENAVANT, adv. Dorénavant. Il est formé de la même manière que le D'aqui, avant du provençal et de l'ancien catalan, et que le D'ist di en avant du serment de 842.

DIDACER, v. n. Rabacher; fréquentatif dérivé du latin Dicere.

DIGUE, s. f. (arr. de Caen) Femme de mauvaise vie.

DIGUER, v. a. Piquer; en vieux-français. Eperonner.

Voyez le mot suivant.

DIGUET, S. M. Piquet; on trouve aussi dans le vieux-francais Digart, éperon; Digoire, arme pointue, et le français moderne a conservé Dague. Tous ces mots semblent venir du celtique; au moins Dag exprime-t-il en breton une idée semblable.

DIOLOVERT, s. m. (arr. de Coutances) Faiseur de mariages; en breton *Didalvez* signi-

fie fainéant, vaurien.

DISPUTER, v. a. (Manche) Gronder; la même série d'idées afait du vieux-français *Tenser*, disputer, le français actuel *Tancer*.

Do, prép. (Calvados) Avec; métathèse d'Od, qui se trouve très-fréquemment en vieux-

français:

Si ot od lui un cevalier Pour lui aprendre et consillier.

Mouskes, Chronique rimée, v. 12957.

Un changement semblable se retrouve dans les autres langues; ainsi le Da des Italiens semble venir du latin Ad ou Ab; en gaël Mi et Ym signifient Je et Moi; en breton le même renversement a eu lieu, c'est Me et Em.

Dobiche, s. f. (Orne) Vieille

femme avare.

DOBICHER, v. réf. S'habiller ridiculement, comme une Dobiche.

Dodeigne, s. f. Tête.

DODINER, v. n. Remuer la tête; dans le patois du Berry

on dit *Dodeliner*; en français *Dodiner* est un terme d'horlogerie, qui signifie aussi *Avoir un certain mouvement*; mais il n'a pas cours dans la langue usuelle.

Dona, s. m. (Orne) Homme sans esprit; en rouchi être Don ou Donte signifie être pénaut; probablement du breton Dona, doux, apprivoisé.

Dône, s. f. (Orne et Calvados) Poupée; ce mot signifie en breton doux, docile.

Doré, s. m. Enduit. Voyez

le mot suivant:

Dorée, s. f. Tartine couverte de beurre; on donne aussi au verbe *Dorer* la signification de *beurrer*, et on l'a dit par extension de l'application d'un enduit quelconque.

Doudoux, s. m. (arr. de

Valognes) Bonbon.

Dour, s. m. Lavoir, Courant d'eau, Routoir; il y a à Biéville, près de Caen, un courant d'eau que les habitants appellent *Doi*. Ce mot se trouvait aussi en vieux-français et dans la basse-latinité:

Usque ad doet Herberti; Etablissements de Normandie, p.

4.

Ensement va com loutre par vivier Quant les poissons fait en la dois mucier.

Garin le Loherain, t. I, p. 264.

A toi, pour ce de la fontaine Helye Requier avoir un ouvrage authenfique,

Dont la doys est du tout en ta baillie Pour refrener d'elle ma soif ethique.

Eustache Deschamps, Ballade à Chaucer, publiée par M. Wright, Anecdota litteraria, p. 14.

Doué est dans le patois de la

Vendée le nom d'une piece d'eau où on lave, et *Doie* signifie dans le Jura une source; la *Doie d'Ain*, la *Doie de Buron*, etc.: il est donc fort probable que ce mot ne vient pas, comme on l'a dit, du latin *Ductus*, mais d'un mot celtique qui convenait à toutes ces différentes significations; et en breton *Dour* signifie eau et *Douez*, un fossé plein d'eau.

DOUELLE, s. f. Planche d'un tonneau, Douve; on dit aussi

Douvelle.

Douillant, adj. (arr. de Bayeux) Douloureux. Voyez le mot suivant.

Douler, v. n. Souffrir; du latin *Dolere* (Voyez adoler); il existait en vieux-français:

Dolant en furent trestuit si anemi.

Raoul de Cambrai, p. 21. v. 12.

Dourdée, s. f. (Orne) Volée de coups; on emploie aussi dans le même sens le v. a. Dourder.

Douve, s. f. Grand fossé plein d'eau, Etang; Diup en islandais signifie profond; c'est la racine des noms de Dieppe, de la Douve, de la Dive et probablement du Doubs.

Dragler, v. a. (arr. de Rouen) Boire, Avaler:

No ne seret de queu bechon dragler. Muse normande, p. 4.

Draîner, v. n. Parler lentement, Rester en arrière, Traîner. A Rennes Drene signifie Répétition d'une chose qui ennuie celui qui l'écoute.

DRAMER, v. a. Battre; Dramm signifie en breton une poignée

de verges.

Dranet, s. m. (arr. de

Bayeux) Espèce de filet, Traînasse.

DRAPET, s. m. Linge; on dit aussi *Drapeau* et *Drapel*.

Il n'a ni langeni drapeau , Et dans cet état misérable On ne peut voir rien de plus beau-Vieux Noël inédit

LA QUIOLE.
Mais o qui sont (les écus)?
CALTELOLTE.

Dans ma pouquette, envelopais d'un drapel.

Farce des Quiolards, p. 8.

Dras, s. m. Vêtement; il avait la même signification en vieux-français:

Dras de dolor et de plor prist.

Wace, Etablissement de la Conception, p. 22, v. 3.

Cilz saint Roumains estoit cilz qui norri saint Beneoit, et li bailla les dras de religion; Recueil des historiens de France, t. III, p. 495.

Dre-Noeud, s. m. Double-nœud; Nœud droit, bien fait : cette expression existe aussi dans le patois de Rennes.

Dréchier, v. réf. S'habiller; le français ne donne pas cette signification au verbe *Dresser*: c'est l'acception de l'anglais *To Dress*.

DRIGANT, s. m. (arr. de Bayeux) Toupie. Voyez drugir.

DROGUER, v. n. Attendre long-temps, Se donner au diable comme une *drogue*; il se prend en rouchi dans la même acception.

Droue, s. f. Espèce d'avoine; Droe en vieux-français:

Mais mon pain resamble becuit, Il est fait ou d'orge ou de droe.

Roman de Cortois d'Arras, B. R. nº 1830, fonds de St-Germain.

DRU, adj. Fort, Vigoureux,

Bien portant; le vieux-français lui donnait le même sens: De che me souvient il sans plus, Que me dist qu'estoie trop drus. Guigneville, cité par du Cange, t. II, p. 942, col. 3.

Il signifie aussi Pressé, Serré, comme en vieux-français:

Ung grand tas de Dyables plus drus Que moucherons en air volant.

Mystère de l'Assomption.

Le provençal *Drut* se prenait dans toutes ces acceptions.

Druger, v. n. S'amuser, Se

réjouir.

Il ne faut pas faire vie qui druge, mais vie qui dure; *Proverbe normand*.

Le vieux - français prenait Druges dans une acception analogue:

Certes, ce n'est mie de druges, Que tu es si chetiz et las.

Les deux bordeors ribaus, v. 11. Dans le patois de l'Isère

Drugeïé signifie se réjouir,
Druges, s. m. pl. Il ne s'emploie que dans la phrase Avoir les druges, qui signifie Ne pas tenir en place; littéralement Etre possédé du démon; au moins Drouk et Droug signi-

fient en breton méchant, mau-

vais. Voyez le mot suivant.

DRUGIR, v. n. Courir de côté et d'autre; Draugaz signifie en islandais errer comme une ame en peine; l'anglais a le verbe Drudge, remuer toujours, et le patois du Jura emploie Druger dans le sens de cabrioler.

Duire, v. a. Maîtriser, Corriger; du latin *Ducere*; le vieuxfrançais disait également :

Ki co duit e gouvernet, ben deit estre poant. Voyage de Charlemagne, v. 97.

Il signifie aussi Convenir. Voyez le mot suivant :

Duisant, adj. Convenant:

Je scay bien que tu me garde
Et me vas favorisant;
A la personne vieillarde

Mauvais boire est-il duisant. Nenny, nenny, hélas! Nenny.

OLIVIER BASSELIN (Jean Lehoux), Chanson inédite.

DUMER, v. n. Perdre sa plume, et par extension son poil, et même toute autre chose. Voyez DEUMET.

Durer, v. n. Attendre, Prendre patience; le has-latin donnait le même sens à durare.

Festinus eo; durate hic, Comites.

Comédie sans nom, act. 17, 86. 10; B. R. nº 8163.

E

EBARRE, s. f. (arr. de Valognes) Cri.Il n'est presque jamais employé qu'avec le verbe faire, et signifie alors Rembarrer.

EBAUBIR, v. a. et n. Ebahir, Rendre baube. Voyez ce mot.

Il se disait aussi en vieux-francais:

Et si mus et si ebaubis Qu'il ne saura ni blanc ni bis.

Fabliau de la vieille truande. Mais on ne l'emploie plus que dans le style familier.

EBE, s. m. Reflux.

Tout ce qui vient d'ébe s'en retournera de flot; Vieux proverbe cité par de Brieux, Origines de coutumes anciennes, p. 78.

Ebb est resté en anglais, et

Ebbe en danois.

EBELINER, v. a. Voyez BE-

EBÉLUER, v. a. Eblouir; peutêtre une corruption d'*Eberluer*, donner la *berlue*; voyez le mot suivant. Dans le Berry, on dit *Éberluter*.

EBERLOUETTE, s. f. Eblouis-

sement. Voyez ÉBÉLUER.

EBLAQUIER, v. a. Ecraser, Rendre bléque. Voyez ce mot.

Eblêter, v. a. Ecraser les petites mottes de terre, les blettes. Voyez ce mot.

EBLÊTEUX, S. m. Instrument dont on se sert pour éblêter.

EBOÉLER, v. a. Ecraser, Faire sortirles boyaux du corps; il existait en vieux-français.

La veissiez tere escillier, Fames honir, homes cachier, Enfans em bers esboeler.

Roman de Brut, v. 13893.

EBOQUILLER, v. a. Il ne s'emploie qu'avec les yeux, et signifie Empêcher de voir; Bogue en vieux-français signifiait chassie.

EBOUDINER, v. a. (arr. de Valognes) Faire sortir les boudins du corps; on dit aussi Ebouiner.

EBOUQUETER, v. a. Epointer,

Rompre le bout.

EBRAIT, S. m. Cri; de braire: le vieux-français avait Brait. Li quens Raoul a son ostel s'en vait;

El destrier monte, fait sonner son retrait, De Paris ist, n'i ot ne cri ne brait.

Raoul de Cambrai, p. 38; v. 24.

Eвrотé, adj. (arr. de Cherbourg) Ebréché, Brouté.

Ecalier, s. m. (arr. de Valognes) Barrière fixe en forme d'échelle; on dit aussi Échalier dans l'Orne et dans le Berry.

ECALOTER, v. a. (arr. de Bayeux) Ecosser, Ecaler; (arr. de Valognes) Ecorcher un bouton, En arracher la calotte.

ECAME, s. m. Barrière de cimetière, qui est ordinairement fixée et précédée de plusieurs marches en pierre : Eschamel, du latin Scamnum, signifiait en vieux-français Marche-pied :

Eil'eschamel sur quoy li roys tenoit ses piez; Joinville, Histoire de saint Louis, p. 45.

Ecanchon, adj. Rachitique, Tremblant sur ses jambes; le vieux-français avait le verbe Escancherer, S'agiter:

Ki oist li felon crier, E le veist escancherer, Denz reguigner, bras degeter, Gambes estendre e recorber.

Roman de Rou, v. 586.

L'islandais Skaka a la même signification.

Ecarer, v. n. (arrond. de Bayeux) Impatienter; littéralement Jeter des pierres. Voyez acarer.

ECAUCHER, v. a. Ecraser; de l'islandais *Skaka*, Briser, ou du latin *Calcare*. Voyez caucher et, coci; le vieux-français disait *Ecacher*.

ECAUCHETTE, s. f. (arr. de Baveux et de Saint-Lo) Casse-

noix. Voyez le mot précédent.

ECHAMPIR, v. réfl. Se débarrasser; littéralement Sortir de Inciampare champ; l'italien est formé de la même manière.

ECHARDER, v. a. (Orne) Ecail-

ler. Vovez JARD.

ECHAUBOUILLER, v. réfl. S'exténuer de chaleur. Se faire bouillir de chaud, et, par ex-

tension, de fatigue.

ECHAUFFURE, s. f. (arr. de Valognes) Pleurésie ; on dit aussi échauffaison; le chaudrefroidi du patois du Berry est un mot mieux fait.

ECHAUGUETTER, v. a. Surveiller exactement. Vovez ESCAR-GAITE, qui s'écrivait quelquefois Escalgaite en vieux-francais; Chanson de Roland, str. CLXXVIII, V. 8.

ECHAULER, v. n. (Calvados);

VOVEZ CHAULER.

Echaumetrer, v. a. Effaroucher à force de coups, en parlant des animaux ; littéralement Mettre hors de son chaume.

ECHERPILLER, v. a. (Manche) Couper par morceaux; il semble venir du latin Excerpere, plutôt que de l'islandais Skacka, faire tort, et Spillir, Dépouiller violemment, Détruire; quoiqu'on lise dans Bouthillier; Somme rurale, 1. 1, tit. 28:

En Normandie l'on appelle escharpelerie violence; si coume de tollir a autrui le sien en voie ou en chemin, par les champs ou en lieu public.

ECHINEUX, S. m. Grand couteau à échiner; il signifie aussi un Homme qui a une longue échine.

ECHOITE, s. f. Acquisition,

Ce qui échoit; il se trouve déjà dans des documents du XIIIº siècle.

Li chevaliers ainz nez aura le fie de hauberc tout entier ; si qu'il ne sera pas partiz; li autre frere auront les eschoites egalement; Etablissements de Normandie, p. 9.

ECLICHE, S. f. Eclat, Morceau; du vieil-allemand Slizzan, Mettre en pièce; il existait aussi en vieux-français:

A l'estandart fu li caples mortal; Ogiers i fiert de cortain le roial, Que les esclices en volent contreval

Chevalerie Ogier, v. 5144.

Le français Eclisse a la même origine. Il signifie aussi une Seringue en sureau avec laquelle les enfants se jettent de l'eau. Voyez ÉCLIPER.

ECLIPÈQUE, s. f. Tiroir lat-

téral d'un coffre.

Ecliper, v. a. Eclater, Eclabousser; dans le premier sens, on dit aussi comme en rouchi Eclifer, et dans le second Eclincher.

ECLIQUETTE, s. f. Batte de masques; de Cliqueter, faire

du bruit.

Ecœuré, adj. Dégoûté, Découragé, Qui n'a plus de cœur; le patois du Berry dit écœurdi. Etre Ecœuré ou Ecœuréi, signifie aussi Avoir mal au cœur.

Ecoffin, v. a. Tuer. Voyez

ESCOFFIER.

Ecômant, adj. Affadissant, Dégoûtant; peut-être de l'anglais To come et le contraire d'Avenant; on dit dans le même sens: Il ne me revient pas.

Ecopir, v. a. et n. Cracher, et par extension Vomir; il existait aussi en vieux-français:

Escopi la enmi le vis.

Roman de Renart, t. 1, p. 98.

On dit aussi *Ecopissure*, Crachat.

ECORNIFLER, v. a. Voler; d'Ecorner; le sens du français est bien plus restreint.

ECOUER, v. a. Couper la queue. On dit aussi Equeuter.

ECOUFFLE, s. f. (arr. de Valognes) Cerf-volant; en islandais Kefli signifie baton, surface plate, et l'on dit également Sec comme un bâton et comme une écouffle. Cependant le milan qui plane habituellement très-haut, se nommait aussi Escoufle. (Vovez le Roman de l'Escoufle, Bibl. de l'Arsénal, B. L. F., in-4°, n° 178), et il ne serait pas impossible qu'on eût donné le même nom au cerf-volant qui s'élève trèshaut et reste à peu près immobile.

Ecourre, escoutre, v. a. Secouer, et par métaphore Repousser; il vient sans doute du latin Succutere. Ce mot existait en vieux-français avec la même forme:

Et doibt le fourier battre et escourre le lict et mettre a point la chambre; Olivier de la Marche, *Mémoires*, t. II, p. 494, éd. de Petitot.

Granz fu li cols, molt fist a resoigner: Si l'escoua qu'il fist agenollier. Raoul : e Cambrai, p. 102, v. 8.

Ecourre dans le patois du-Jura, Ecaure en romanche, et Eicouré dans le patois de l'Isère, signifient battre le blé; delà le nom d'Escoussour, que le vieux-français donnait au fléau.

Ecoussin, s. m. Botte de . mot.

paille; le français dit, dans un sens à peu près semblable, un coussin de paille.

ECOUTE-S'IL-PLEUT, S. m. (arr. de Valognes) Nom meprisant que l'on donne aux moulins dont le courant a besoin d'être grossi par les pluies,

Ecrabouiller, v. a. Ecraser, Mêler en écrasant, comme le vieux-français Acrabiller; voyez Roquefort, Glossaire, t. I, p. 49. L'islandais Krabba signifie mélanger, confondre.

Hachez, écarbouillez, érintez , épiautrez , Etreulez, émeullez, éventrez, étripez.

LALLEMAN, La Campénade, ch. 1, p. 9.

Ecrière, s. f. Petit crustacé qui vit dans l'eau douce; on dit à Valognes *Ecretle*. Ce dernier mot semble une corruption d'*Ecrouelle*, nom que le vieux-français donnait à l'écrévisse, du bas-latin *Scrophuta*.

EDUCHIR, v. a. (arr. de Coutances) Affiler; s'il ne faut pas écrire Aiguchir, Aiguiser, c'est une corruption d'Adoucir, parce que le travail est moins rude quand on se sert d'outils bien affilés.

EDUQUER, v. a. Elever; c'est le mot latin qui s'est conservé aussi dans le Berry.

Efestoui, adj. (Orne) Enjoué, Gai, comme dans un jour de fête.

Effabi, adj. Pâle, Troublé, (arr. de Vire) Effronté; probablement de l'islandais Favis, Sot, Grossier.

Efforbir, v. n. (arr. de Valognes) Devenir fort, Cesser d'être forbu. Voyez ce dernier

Effouchié, p. pas. Effarouché; il se dit surtout des bestiaux rassemblés en grand nombre qui sont saisis d'une sorte de terreur panique.

Effouille, s. f. Bétail produit, ou engraissé dans une

ferme pendant l'année.

Effaiter, v. a. Effrayer; probablement de l'anglais To fright.

EGACHIR, v. a.(Orne) Ecraser,

faire du *gachis*.

EGAILLER, v. réfl. (Orne) S'éparpiller, S'étendre; on dit Evailler à Rennes et dans la Vendée. Il est aussi actif et signifie Déchirer.

Egaluer, v. a. (arr. de Va-

lognes) Eblouir.

Egasser, v. a. Voyez agacer. Egamelé, p, pas. Ecrasé; Kama signifie en islandais taché, gâté, et le vieux-français Gamafrer voulait dire frapper, blesser.

Eglavé, p. pas. (Manche) Mort de faim; Gleipa signifie en islandais dévorer, avaler gloutonnement.

Egohine . s. f. (arr. de Valognes) Petite scie à main; il existait aussi en vieux-français.

EGOHINER, v a. (arr. de Valognes) Egorger, Frapper avec une égohine.

Egosiller, v. réf. S'user le

qosier à force de crier.

EGRAT, s. m. Piége pour prendre les oiseaux. Voyez AGRAT. Il se dit aussi par apocope pour Egratignure.

EGRIMER, v. a. Egratigner; littéralement Devenir féroce, du vieil-allemand *Grimm*.

EGRINFLER, v. a. (arr. de Vire) Egratigner avec les grif-

fes; on dit aussi griffer et égrincher.

EGROUGE, s. m. (Orne) Instrument à dents qui sépare le lin de sa graine. Voyez le mot suivant.

EGRUGETTE, s. f. Egrugeoir. EGUENÉ, adj. Avare; du latin *Egenus*, pauvre, parce que l'indigence force à l'économie. Voyez ÉQUENÉ.

ELAVARE, s. m. (arr. de Valognes) Petite digue qui élève

le níveau de l'eau.

Elénu, s. m. (Orne) Homme grand, *Elancé*, et, par extension, Maigre, De mauvaise mine, Mal habillé.

ELEVURE, s. f. Petit bouton

qui s'élève sur la peau.

ELIENÇOURE, s. f. (arr. de Vire) Seringue en sureau qui lance de l'eau.

ELIGNER, v. a. (arr. de Valognes) Elaguer, corruption d'Aligner.

ELINDER, v. n. Glisser sur le feu; Eslider avait la même signification en vieux-français.

ELINGUE, s. f. Fronde. Voyez

le mot suivant.

ELINGUER, v. a. et n. Lancer; de l'islandais Slengia; littéralement Se servir de l'élingue: de la le vieux-français Eslingur.

E li eslingur (fundibularii dans la Vulgate) avirunerent la maistre cited e grant partie en detruisirent; Livres des Reis,

l. iv, ch. 5, v. 25.

Elinguer signifie aussi Repousser bien loin, comme avec une fronde, et Répandre des bruits mensongers, En donner à garder; probablement ce dernier sens vient de l'extension que l'on avait donnée à Ja-

cere :

Cum amisso discrimine vera an vana jaceret thesauros gallici auri a patribus occultari jecit; Tite-Live, l. vi, ch. 44.

ELOQUETER, v. a. Déchirer,

Mettre en loques.

Elosser, v. a. Sécouer, Ebranler; il existait aussi en vieux-français:

Si deffandi qu'il n'i eust Nus si hardi, qui que il fust, Si comme il avoit son cors chier, Qui pierre en osast esloichier.

Roman de Parceval, B. R. nº 6837, fol. 47, verso.

Voyez LOCHER.

Eluger, v. a. Tracasser, Déranger, Ennuyer.

Et si la cervelle m'éluge.

Muse normande, p. 30.

Elenge signifiait en vieilanglais triste, affligé:

Hevy-chered I yede, and elenge in herte.

Vision of Piers the Ploughman, v. 13930.

ELUNÉ, adj. Aveugle; syncope d'*Eluminatus* qui se trouve dans Sidonius, l. viii, lettre 44.

EMAQUER, v. a. (arr. de Caen) Ecraser, probablement de Macher; on dit dans le Jura

Emåcher.

Emberlificoter, v. a. Engeôler, Embarrasser au propre et au figuré, Aveugler, Donner la berlue; le vieux-français employait dans le même sens Emburelicoquer.

Et cuyde par nuit a la lune Embureliquoquer fortune.

Roman de Fauvel, B. R. nº 6812, fol. 33.

Le français a conservé Em-

berlucoquer dans le style familier, et l'on trouve dans le patois des autres provinces Emberlauder, Emberliner et Emberlafer.

Embernousé, adj. Barbouillé, Sali de bran; le rouchi et le patois du Berry disent Em-

berné.

Emblayer, v. a. Mettre en blé; il existait aussi en vieux-

français.

E si pes est fete, si que li tenanz lest la moitie de la terre, et tote la terre est emblayee? Etablissements de la Normandie, p. 96.

Embler, v. a. Voler.

Pour resconfort embler nos verres Et se gaudir de nos repas.

> Vaux-de-Vire inédits, p. 219, éd. de M. Travers.

On le trouve aussi en vieuxfrançais:

VA-T-EN QUITTE
Par votre foy, que craignes-vous?
LA MÈRE
Ma substance que chacun emble.

Farce des Pates-Ouaintes, p. 5.

EMBOBELINER, v. réf. S'envelopper la tête dans du linge, comme dans un *Bobelin*, nom que l'on donnait en vieux-français à une espèce de chaussure.

Emberninguer, v. a. Embarrasser; corruption d'Emberliner. Voyez emberlifico-

TER.

EMBRICOLER, v. a. (arr. de Valognes) Mettre la bricole à une vache, Enheuder. Voyez ce mot.

EMBRONT, S. M. Essor; dans le patois du Jura *Embruer* signifie *Mettre en mouvement*.

EMBROUILLAMINI, S. m. Méprise, Embrouillement d'affaires; le patois du Berry s'en sert aussi dans cette dernière

acception.

EMBRUNCHIR, v. n. Devenir sombre, noir; littéralement brun; il existait en vieux-francais.

Ades quierent-ils le sepulcre Nostre Seigneur, ce m'est a vis, Embronchiez ont tantoz les vis Et par samblant mout se despisent.

GAUTIER DE COINSI, Miracles de la Vierge, l. 1, ch. 2.

Voyez aussi la Chanson de Roland, str. cclxxix, v. 1.

EMEILLÉ, adj. (Orne) Inquiet, Qui est en émoi; en vieux-

français émoie.

Emeras, adj. (arr. de Bayeux) Joyeux, Animé; le vieux-francais *Eme*, Ame, Esprit, s'est aussi conservé dans le Jura, où il signifie *Esprit*, *Intelligence*.

EMEULTER, v. a. (arr. de Vire) Luxer. Voyez la citation

d'ÉCARBOUILLER.

EMEY, s. m. Partie du pressoir sur laquelle on écrase le marc de pommes; voyez le mot suivant. On appelait en vieux-français émiouere une machine propre à broyer, à émietter.

EMIER, v. a. Emietter; il existait en vieux-français.

Jehans le vit', molt l'en pesa; De la macue qui pesa Le fiert tel cop en la caboce; Ce ne fu pas por lever boce, Ainz esmie quanqu'il ataint.

Fabliau d'Estourmi, v. 213.

Voyez aussi le *Livre des Reis*, p. 300.

Emmêler, v. a. Embrouiller, Obscurcir, Mêler dans.

EMMIAULER, v. a. Tromper comme un chat; il se trouve aussi dans le patois du Berry.

EMOLENTÉ, adj. (arr. de Bayeux) Fatigué, Brisé de douleurs; le mot patois est resté plus fidèle à l'étymologie (Molitus) que le français Moulu.

Emôquer, v. a. Exciter comme des mouches que l'on fait bourdonner quand on s'en approche; voyez môque. Il signifie aussi Chasser les mouches, et avec le pronom réfléchi S'agiter en bourdonnant.

EMOUSSE, s. m. (Orne) Arbre propre à être émondé.

EMOYER, v. réf. S'émouvoir, Se mettre en *émoi*; il existait en vieux-français:

Li reis sout ke dist voir, durement s'esmaia. Roman de Rou, v. 4147.

EMPAFFÉ, p. pas. (Orne) Engoué à force de manger, Empiffré.

Empansure, s. f Indigestion de ruminants qui produit un gonflement de la panse; on dit aussi en rouchi une vache em-

panchée.

EMPATURER, v. a. Embarrasser dans des liens, et, par
métaphore, Engager quelqu'un
malgré lui, le Jeter dans une
mauvaise affaire. Ce mot vient
de l'usage qu'ont les cultivateurs d'attacher par le pâturon
les chevaux qu'ils laissent dans
les champs.

Empêché, р. pas. Embarrassé, Atteint; il se disait aussi

en vieux-français:

Et pour le occupation de Gamot Regnault qui est empesche du mal monseigneur saint Ladre; Testament (1426) cité par Roquefort; Supplément au Glossaire roman, p. 226. EMPOTER, v. a. Mettre en bouteille, en pot; il signifie aussi Emprunter, peut-être à cause de la nature de la chose empruntée.

Encager, v. a. Emprisonner; Shaksper se servait aussi de Cage dans le sens de prison.

Encharger, v. a. Charger quelqu'un de quelque chose; Ensarger dans le patois du

Berry.

ENCHARROI, s. m. (Orne) Grand morceau de toile qui retient la *charrée* sur la cuve; on dit aussi *Encharreux*.

Enchiffonné, adj. (arr. de

Valognes) Enchifrené.

Encontre, prép. Contre; il existait en vieux-français.

Nous leur devions aidier encontre le soudanc de Damas; Joinville, *Histoire*, p. 408.

ENCOVIR, v. a. Désirer ardemment, follement; de l'islandais Kof, embarras de l'esprit:

Par foi! fait-ele, je radote Quant jou ai chelui encovi, C'onques de mes deus iex ne vi.

Roman de la Violette, v. 3106.

Nous avons encore Convoiter, et l'on trouve Encobir dans le vieux-provençal.

Encrépi, adj. (arr. de Valognes) Invétéré, Calleux.

ENCROUER, v. a. Accrocher, Suspendre, Mettre en croix, qui se prononce crouet en patois normand.

Faictes au gibet mener Et que nous les y encroue.

Chansons normandes, p. 177, éd. de M. Dubois.

Il existait en vieux-français:

De moi poez, se vous voles, Faire toutes vos volentes, Livrer a duel et a tourment, Ardoir u encruer au vent.

Guillaume li Clers, Aventures Fregus, p. 127.

La forme usitée dans l'Orne, Encrucher, ferait croire de préférence à une corruption d'Accrocher, si le c ne se trouvait en latin (erucem).

Endagné, adj. (arrond. de

Bayeux) Invétéré.

Endémené, adj. Evaporé, Espiègle, Entêté; du latin Demens, fou; on dit aussi Entéméné.

Endormoir, s. m. (Orne) Grande tasse que l'on vide le soir avant de s'endormir.

ENDREIT, prép. Envers, A l'égard de : du latin *In directum*; il existait en vieux-français.

Ke chescun bon fut endreit sei Et endreit des autres en bone fei.

PIERRE DE VERNON, Enseignements d'Aristote.

ENFANTÔMÉ, adj. (arr. de Bayeux) Ensorcelé, Qui voit des fantômes.

EMFLUME, s. f. Fluxion, En-

flure.

Enfoursure, s. f. Fonds de sangle d'un lit.

Engalu, adj. (arr. de Vire)

Gourmand, Goula.

Engaser, v. a. (Orne) Embourber; peut-être une corruption d'*Envaser*.

ENGAVER, v. réf. Se bourrer de nourriture jusqu'au gavion; en rouchi il est actif et se dit surtout des volailles auxquelles on fait manger de trop gros morceaux de pâte.

Engin, s. m. Ruse, Tromperie; du latin *Ingenium*; il existait en vieux-français: N'est pax merveilles se cis set del engin, Quant il est fius au fort larron Basin.

> Auberis li Borgonnon, dans Keller, Romvart, p. 220, v. 7.

Il n'est plus usité en français que dans le proverbe : Mieux vaut engin que force.

ENGIGNIER, v. a. Tromper; il existait en vieux-français:

Traie l'ai et engignie, Car aillours se fust porcacie.

Guillaume Li Clers, Aventures Fregus, p. 205.

Engruger, v. réfl. S'enticher; en vieux-français Engregier signifiait désirer passionnément, suivant Roquefort, Glossaire, t. I, p. 460.

ENGUEUSER, v. a. Tâcher de se faire donner quelque chose en flattant, Tromper comme une gueuse, nom que l'on donne encore aux femmes de mauvaise vie.

ENHANNER, v. n. Etre essoufflé, et, par extension, Souffrir : Hellas! il est byen enhanné

De la grant douleur que j'avoye.

Chansons normandes, p. 163,

Il existait en vieux-français:

Se joustice en terre n'estoit Li mondes ahanet seroit.

éd. de M. Dubois.

Du provost d'Aquilée, v. 361.

C'est probablement une onomatopée métaphorique; les fendeurs de bois et les charpentiers accompagnent leurs plus pénibles efforts du cri de Han, et pendant le moyen-âge le Han de saint Joseph était conservé dans une bouteille. En rouchi Ehancer signifie haleter, respirer avec peine.

Enhasé, p. pas. (Orne) Affairé, Empressé; Hâte s'écrivait en vieux-français avec un s qui s'est conservé dans l'anglais *Haste*.

Enhàter, v. a. Presser, Exciter; il existait en vieux-

français:

Sire Gauvains estoit enhasti De foler sur ceux de defors, Roman de Merlin, cité par Borel.

Enhersé, p. pas. (arr. de Bayeux) Invétéré, Enraciné; du latin *Inhaerere*, être attaché.

Enheudé, p. pas. (arr. de Valognes) Lié avec des heudes. Voyez ce mot.

Énlisé, p. pas. (arr. de Mortain) Embourbé. Voyez

Enmitoufler. v. réfl. S'envelopper la tête comme avec un amict; on dit aussi Amitoufler.

ENOTER, v. a. Oter le brou; dans quelques localités on prononce le c du radical latin (nucem) enocter.

ENOULER, v. a. Moudre grossièrement; du latin Enucleare.

ENQUÉRAUDER, v. a. Ensorceler; en vieux-français Caraude signifiait sortilège:

Mil conjuremens, Mil caraudes, mil espiremens.... Femmes faisoit encamuder Et les hommes enfant suer.

Roman d'Eustache le Moine.

ENQUERVOISER, v. a. Accrocher, Mettre en croix.

Enrubisqueux, adj. Amoureux, Echauffé, Rouge comme un *rubis*.

Ens, adv. Dedans; il existait en vieux-français:

Fors s'en istront, vos entrez enz; Si ne seez coartz ne lenz.

Benois, Chronique rimée, 1. 11, v. 721.

Ensangmelen, v. a. (arr. de Bayeux) Mettre en colère, Méler le sang.

ENTEL, pr. Tel.

Tu es tout eintieule qui me fas; Farce des Quiolards, p. 42.

C'est probablement le sens que l'on donnait au vieux-francais Entulle:

Et dist: Amis, ne r'alez mie Avec la male compaignie Des gloutons, ne des lecheors, Ne des entulles pecheors.

RAOUL, Voie du paradis, dans Rutebeuf, Œuvres, t. II, p. 235.

Entente, s. m. Jugement, Capacité d'entendre; il signifie aussi Pensée, Ce que l'on entend; le vieux-français le prenait dans ces deux acceptions.

Enteuri, adj. (arrond. de Bayeux) Taché, Moisi. Voyez

ATORI.

Entour, adv. Environ; il existait aussi en vieux-français:

Pur ço David d'iloc s'enturnad od tuz ses cumpaignuns, entur sis cenz qui il i out; Livres des Reis, l. I, ch. XXIII, v. 43.

Entregent, s. m. Habileté de conduite: Il a de l'entregent. On dit aussi: Il sait bien son entregent; le vieux-français disait *Entreget*.

Entromper, v. n. Enfoncer

le soc dans la terre.

Envier, v. a. Envoyer; cette contraction se trouvait aussi

en vieux-français:

Le duc Louis d'Orléans, frère de Charles VI, provoquant à la guerre son ennemi Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, chargea sa devise d'un baston noueux, se jactant que là où il frapperoit, la bigne s'y leveroit, et davantage portoit escrit en ses enseignes: Je l'envi; Claude Paradin, Devises héroïques.

On dit *Invier* dans le Jura; l'espagnol a *Enviar*, et l'italien

Inviare.

Environ, adv. A l'entour, Aux environs; du latin in gy-rum, ou du vieil-allemand Umbiring; les troubadours lui donnaient aussi une signification plus conforme à l'éty-mologie:

Quan lay aura son trap tendut Nos alogerem d'enviro.

Bertrand de Born, Lo coms.

EPATER, v. a. Déchirer un drageon, Une patte; il s'emploie aussi avec le pronom réfléchi, et signifie alors Tomber sur les mains, que le peuple appelle les pattes.

EPATTE, s. f. (arr. de Vire)

Etoupe.

EPAVILLER, v. a. Eparpiller; probablement du latin Pavor, crainte.

EPÈLIR, v. a. (Orne) Démêler la laine, la mettre en peloton, qui s'appelait en vieux-français Espillier.

Epestoui, adj. (Orne) Etour-

di. Voyez pester.

EPIFRA, s. m. (Orne) Eclat de bois.

EPILER, v. a. Oter les broussailles.

Epinoche, s. m. (arr. de Bayeux) Fausset.

EPLAPOURDI, adj. (arr. de Bayeux) Etonné, Effaré, Aba-

sourdi. Epourer, v. a. (Orne) Effrayer, Faire peur; du latin Expavescere, en vieux-francais Epeuter.

EPROGNE, s. f. Chêne dont la tête est coupée. Voyez es-

PRANGNER.

Eprogner, v. n. Se vanter, Conter des histoires qui n'ont

ni queue ni tête.

ÉQUELETTES, s. f. pl. (arr. de Valognes) Petites échelles dont les barreaux dépassent les traverses, que l'on met de champ sur les chevaux pour y suspendre des bottes de foin ou de paille.

Equené, adj. Affamé, Af-

faibli:

Je sis si équene que, pensant me raver,

Je ne serais quasitrainer mes poures guestes.

Muse normande, p. 42.

Voyez EQUENÉ; dans le patois du Berry Acni signifie éreinté, épuisé, tombé d'inanition.

EQUERBOTTER, v. a. (arr. de Valognes) Eparpiller de petites choses; probablement un fréquentatif d'*Equerpir*. Voyez ce mot.

EQUERDER, v. a. (arr. de Valognes) Enrager; il ne s'emploie qu'avec le verbe Faire.

EQUEREL, s. m. (arr. de Bayeux) Enfant faible, mal venant. Voyez ÉQUENÉ.

Equerpir, v. a. (arr. de Valognes) Eparpiller, Mettre en fuite.

EQUILLE, s. f. (arrond. de Bayeux) Petit poisson allongé, du latin *Acicula*, appelé à Valognes *Lançon* (Voyez ce mot); c'est l'*Ammodyta tobianus*.

EQUIPOLLER, v. a. (arr. de

Valognes) Compenser, Faire deux parts égales; la signification française est restée plus conforme à l'étymologie, valoir autant que.

EQUOREUR, s. m. (arr: de Bayeux) Homme chargé de la vente du poisson; du latin Aequor.

ERACER, v. a. (arr. de Cou-

tances) Arracher.

ERAFLER, v. a. Egratigner; il existait aussi en vieux-francais, et l'on trouve dans le Dictionnaire roman de don François Arrafler; on dit aussi Erifler.

ERAMIE, s. f. (arrond, de Bayeux) Exposition, Représentation; Etre en éramie signifie littéralement Etre planté debout comme un arbre (ramus). Voyez Pluquet, Roman de Rou, t. I, p. 85.

Erbeline, s. f. (arr. de Falaise) Chair de mouton, de mau-

vaisé qualité.

Ercis, adv. De nouveau; peut-être du latin Rursus.

Endre, v. a, (arr. de Valognes) Griller, Rôtir; peut-être du latin *Ardere*.

Ergane, adj. (arrond. de Bayeux) De mauvais humeur; Ærger en allemand.

Erivières, s. f. pl. Etrennes; il existe aussi à Rouen, suivant de Brieux, Origines de coutumes anciennes, p. 4.

ERJUER, v. a. Ennuyer, Fatiguer; de l'allemand Ærgern, Chagriner, ou du grec ἐργασια, Chagrin; car Argui est resté dans le patois de Marseille. Le vieux-français avait aussi Arguer:

Mais li maus qui l'argue et cose

Le tenoit et hastoit de pries.

Mouskes, Chronique rimée, v. 23788.

Erliser, v, n. (arrond. de Bayeux) Reluire; du latin Relucere: à Valognes on dit Relure.

Enné, p. pas. Ereinté; le patois est resté plus fidèle à l'étymologie (Renes); en rouchi on dit Erané. Ce mot s'emploie aussi métaphoriquement; on dit à Caen d'une bête qu'on ne peut pas faire obéir qu'elle est Ernée.

Eroncer, v. n. (arr. de Caen) Arracher les ronces.

Ersei, adv. Hier soir; il existait en vieux-français:

Osmunt le proz, avant-erseir, Par son engin, par son saveir, Le traist de Loun la complie.

Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 14179.

ERU, S. M. (Canton de Marigny) Lierre; ailleurs on a, comme en français, réuni l'article au latin (*Hedera*), en en rendant même la prononciation plus rude, *Gliéru*.

Erusée, s. f. (Orne) Essor, Volée; *Erre*, *Errée* signifiait en vieux - français Voyage,

Marche, Diligence:

Ainsi come en ce penser estoit, survint ung escuier qui venoit vers lui moult grant erre, monté sur ung cheval de chasse; Roman de Gerard de Nevers.

ERUSSER, v. a. (Orne) Effeuiller une branche avec la

paume de la main.

Esbigner, v. a. Tuer; il s'emploie aussi comme v. réf., et signifie S'évader, S'esquiver; il existe avec ce sens dans le

patois des environs de Paris:

Et l'amant qui s'sent morveux S'esbigne en disant: si j'tarde, Si j'mamuse à la moutarde, Nous la gobons tous les deux.

Désaugiers, Parodie de la Vestale, act. 11, 7e couplet.

ESBROUF, s. m. (arr. de Vire) Il s'emploie ordinairement avec le verbe *Faire*, et répond à la locution populaire *Faire de l'embarras*.

Escachette, s. f. (arr. de Saint-Lo) Casse-noix; peutêtre est-il dérivé immédiatement de l'islandais *Skaka*, briser. Voyez cependant écauchette.

Escarbillard, s. m. (Cal-

vados) Fou , Etourdi.

Escarbouiller. v. a. Ecraser; il existait aussi en vieuxfrançais:

Et quand il doit tonner, crainte que la tempête Pour les maux qu'il a faits n'escarbouille sa tête. Scévole de sainte-marthe.

Voyez ÉCRABOUILLER.

ESCARGAITE, s. f. Action d'épier, De faire le guet, et par suite Vigilance; il existait en vieux-français:

Par l'escargaite Droom le Poitevin, Le fil le roi en laissa fors issir. Chevalerie Ogier, v. 1122.

Il signifiait aussi Espion, Sentinelle. Voyez le v. 6795.

Escofier, v. a. Tuer, Assassiner; probablement de l'islandais Skafin, Brave, Intrépide, dont le vieux-français avait fait Scafion, Voleur de grand chemin. Le patois normand dit aussi Escafer; Escofir en provençal, et Sconfiggere en italien, ont la même signification.

Escot, s. m. Promenade plantée d'arbres autour des remparts d'où l'on faisait le guet; *Skot* signifie en islandais Lieu secret, Cachette.

Escourre, v. a. Repousser, Secouer. Voyez écourre.

Escousse (d'), adv. Tout d'un coup, D'une seule escousse. Voyez le mot précédent :

Sont gens qui veulent tout d'escousse Me faire mourir pauvrement.

> Vaux-de-Vire, p. 99; éd. de M. Dubois.

ESCRAIS, s. m. Éclat; Escrever signifiait en vieux-français Se fendre, Eclater.

En droit la chambre la dedanz Si escreva le murs fendans.

Fabliau de Piramus et Tisbé, v. 297.

Esiquié, adj. (arr. de Valognes) Mince, Chétif; du latin Exiquis.

ESPAIGNER, v. a. Epargner:

Il portoit a sa ceinture Ses souliers qu'il espaignoit.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 187; éd. de M. Travers.

Espèche, s. f. Épingle; le patois est resté plus fidèle à l'étymologie; du latin *Spiculum* ou de l'islandais *Spik*.

ESPÉCIAUTÉ (par), loc. adv. (arr. de Valognes); Pour sa beauté, sa rareté; littéralement Par préférence; Par espécial s'employait dans le même sens en vieux-français:

Que vas-tu grondir ne groucier Contre moy par espécial.

Miracles de sainte Geneviève, publiés par M. Jubinal, Mystères inédits, t. 1, p. 260, v. 13.

Espérer, v. a. Attendre; une extension aussi naturelle de signification se trouvait dé-

jà en grec (Ἐλπιζειν), en latin (Sperare), et en anglais (Hope; voyez entre autres le Canterbury tales, v. 4027). En Languedoc et dans la Vendée, Espérer a aussi la double signification que lui donne le patois normand.

ESPRANGNER, v. a. Ravager, Briser; l'islandais Sprengia a la même signification.

ESQUAINTER, v. a. Assommer, Tuer; le vieux-provencal donnait à Esquintar le sens de Déchirer, Mettre en pièces:

Comenseron greumens a plorar e lurs vestirs a esquintar; Histoire abrégée de la Bible, citée dans le Lexique roman, t. III, p. 494.

ESSART, s. m. Friche, Terre inculte, et par analogie Broussaille, Bois; probablement d'Exardere; delà le sens de Massacre, Destruction que lui donnait quelquefois le vieux-français:

Certes, mult le fait bien Robert le fiz Bernart; De cele gent estrange fait merveillus

essart.
JORDAN FANTOSME, Chronique rimée, v. 1052.

Mais il se prenait aussi dans l'acception que lui donne le patois normand:

Puis verra les tors en l'essart Et le grant vilein qui les garde.

Chevaliers au Lion, dans Keller, Romvart, p. 538, v. 21.

La u out vignes u vergiers, Furmenz u altres bels essarz, Creisseit buissons de tutes parz.

Benois, Chronique rimée, 1.1, v. 1138.

Dans le patois de l'Isère Eyssart signifie encore Lieû inculte. Essartum avait aussi quelquefois le même sens dans la basse-latinité, car on lit dans le Regestrum visitacionum Archiepiscopi rothomagensis, p. 264: Invenimus ibi deffectum... quantum ad usurpacionem reddituum Capituli per episcopum de essartis bosci de Nuilyaco.

Essaver, v. a. Écorcher lé-

gèrement.

ESSERBER, v. a. (arr. de Vire) Élaguer avec une serpe.

Esseniller, v. a. (Orne) Eparpiller comme un essaim.

ESSENTE, S. f. (arr. de Lisieux) Petite planche carrée dont on se sert au lieu d'ardoises pour couvrir les maisons.

Essiau, s. m. Ecluse; du latin *Exitus*: on le trouve aussi en vieux-français. Voyez Roquefort, *Supplément au glossaire*, p. 450.

Essoine, s. f. Excuse; il

existait en vieux-français:

Se chil qui apele ou qui est apeles vieut avoir avoue qui se combate pour lui, il doit montrer son essoine quant le bataille sera jugiee; Coustume de Beauvoisis, ch. LXI, p. 308

ESSOURDRE, v. n. (arr. de Rouen) S'élever, Sourdre; (arr. de Valognes) Eclaireir; peut-être est-ce une corruption d'Essarter, car il se dit le plus souvent d'un plant.

Essui, s. m. (arr. de Valognes) Serviette, Essuie-main; dans le patois du Berry Essiot signifie un torchon pour es-

suver la vaisselle.

ESTAMPER, v. a. (arr. d'Avranches) Broyer, Ecraser; de l'islandais Stappa, qui était aussi passé dans le vieux-francais:

Ses herbes estampe et destempre, Sa puison tout a point atempre A la semblanche de moure.

Roman de la Violette, v. 3459.

ESTORÉ, part. passé. Muni; du latin Auctorare, Se pourvoir, Faire sa provision; le vieux-français venait sans doute d'Instaurare:

Cil Dame Diex qui le mont estora Saut la contesce et ciax qui ames a.

Raoul de Cambrai, p. 11, v. 12.

ESTRAGAUCHINES, S. m. pl. (arr. de Mortagne) Hypothèques, probablement du latin Extra, Au dehors, et du vieux français Gauchir, Pencher, Incliner: il signifierait alors Demi-aliénation.

ÉTAQUER, v. a. Enlever l'herbe qui se trouve sur la terre

avec une bêche.

ÉTAU, s. m. Chaume. Voyez ÉTOUBLE.

ÉTAUDIR, v. a. (arr. de Valognes) Assommer; peut-être Etourdir, Donner un coup d'étour.

ÉTERMINE, adj. Maigre, Ex-

terminé.

ÉTERMINE, s. f. (arr. de Mortagne) Étisie; il ne s'emploie que dans la locution Etre en étermine, et vient, sans doute, du latin Exterminare qui avait pris pendant le moyen-âge le sens du français Exterminer.

ÉTERSE, s. f. Brosse; du latin

Extergere, Nettoyer.

ÉTEURDRE, v. å. (arr. de Valognes) Pétrir, Tordre; parce qu'en pétrissant on replie la pâte.

ÉTIBOQUER, v. a. Agacer, Tourmenter, Exciter.

Етівот, s. m. Agacerie, voyez

le mot précédent

O z'étibots de ste bechon bouillie.

Muse Normande, p. 3.

ÉTIQUER, v. a. Eplucher.

ETISSER, v a. Exciter; peut-

être une méthathèse.

ETOUBLE, s. m. Chaume resté debout; il existait aussi en vieux-français:

Comme pourcelets en estoubles.

Guiart, Branche des royaux lignages, t. II, p. 158.

L'ancien provençal Estobla, Stobla avait encore plus de rapport avec la racine latine Stipula; Estouble est resté dans la Vendée, Etrouble dans le Berry et Ectoublo dans le Dauphiné.

ETOUPAS, s. m. Fagot d'épines, Broussailles qu'on a étoupées; voyez le mot suivant.

ETOUPER, v. a. Couper les broussailles; il s'emploie aussi dans le sens du français, et signifie Enduire d'argile la gueule d'un four.

ÉTRA, s. m. Piste, Trace sur

la neige.

ÉTRAIN, S. m. Paille.

D'estrain et de chenevotte.

Vaux-de-Vire, p. 48; éd. de M. Dubois.

Il vient sans doute du latin Stramen, ou de l'islandais Stra, et se trouvait aussi en vieux-français.

Premier ne demanderent c'un pou de

repostaille, Atout. 1. pou d'estrain ou de chaume

ou de paille.
RUTEBEUF, Des Jacobins, t. 1, p.

ÉTRALLER, v. refl. (arr. de Valognes) S'étaler.

ÉTRAMILLER, v. a. Éparpiller. ÉTRAQUER, v. a. (arr. de

Caen) Suivre à la trace.

ETRASE, s. f. (arr. de Mortagne) Chose chétive, Ombre; il n'est guère employé que dans cette phrase: Ch'est eune étrase que cet effant.

ETREULER, v. a. (arr. de Valognes) Jeter sans ordre, en monceau (arr. de Vire) Ecraser sous la roue; voyez écarbouil-

ETRILLER, v. a. Arracher en

déchirant.

ETRIVER, v.a. Disputer, et par suite Marchander, Combattre comme enro uchi et en vieuxfrançais:

La fille ne sot que respondre, D'ire et de honte cuida fondre, Ne pot a son pere estriver, Ne il ne la vaut escouter.

Roman de Brut, v. 1821.
Tencie avez e estive,
Tart couche e matin leve.

Benois, Chronique rimée, 1. II, v. 23501.

Ce mot ne s'emploie plus guère, qu'avec le verbe Faire et signifie Vexer, Tourmenter; l'islandais Strid a la double signification de guerre, attaque et de vexation.

ÉTROGNER, v. a. Émonder; probablement une corruption d'*Eprogner*. Voyez éprogne et

ESPRANGNER. ÉVALINGUE

EVALINGUER, v. a. (arr. de Valognes) Jeter, Lancer; Etinguer de, af en islandais.

Evarer, v. a. Effrayer, Rendre effaré. Voyez varou.

ÉVIPILLON, s. m. Goupillon. ÉVRASQUIER, v. a. (arr. de Valognes) Arracher en déchirant.

Exposition, s. f. (arr. de Valognes) Danger auquel on s'expose.

Fabin, s. m. Espion; terme injurieux, qui signifiait sans doute autrefois sot comme le Favis islandais, ou bâtard comme le Favonius de la basse-latinité; voyez Isidore, Originum l. ix, c. 5, § 25.

FAGUELIN, adj. (arr. de Mortagne) Faible de tempérament.

FAILLI, part. passé. Maigri; en breton Fall signifie chétif; mais peut-être ce mot vient-il plutôt de l'allemand Fehlen, manquer, ou du latin Fallere, dont on a fait sans doute Défaillance. Il s'emploie avec le même sens dans le patois de Renues.

FAIM-VALLE, s.f. Appétit continuel, Mauvaise faim; Fall signifie mauvais en breton.

FAINDRE, v. réfl. et n. Se baisser, S'affaisser, Etre paresseux, Ne pas se remuer:

Des que Belins cria s'ensagne, Il n'i a un sol qui se fegne.

Roman de Brut, v. 3057.

Ces diverses acceptions se rattachent toutes à une idée de faiblesse qu'exprimait le vieuxfrançais Fain:

Si ne menjai-je riens, ce sachiez des yer main, Nonpourquant me donna l'ermite de son pain; Car je n'en poi mengier tant ert le mien cuer fain.

Berte aus grans-pies, str. XLIX, v. 11.

La racine est sans doute celtique, car Fainne en écossais et Faine en irlandais signifient

FAL

langueur et l'anglais a conser-

vé Faint et To faint.

Fait, s. m. Avoir, Fortune, Biens meubles; le vieux-francais lui donnait le même sens (« Elle est modeste, elle prend soin de son fait, bonne ménagère », Remy Belleau), et il l'a conservé dans le patois du Berry. Dans la basse-latinité Factum signifiait même Domaine, Proprieté territoriale. Voyez du Cange, t. 111, p. 482, col. 2.

FAITELAIT, s. m. Lait caillé; Fetiz signifie en breton épais, compacte; le même mot se trouve sans doute en roumansche, car on lit dans le Ranz des va-

ches:

L'on me lou cô a la zoudaire Devan qué fusse affeța.

FAITURIER, S. m. Syndic des confrairies (Factuarius).

FALLE, s. f. Gorge, probablement du vieil-allemand ou de l'islandais *Hals*, dont le s disparaît dans les flexions:

Vray est que moi qui suis enclin A dormir à l'aise au matin, Ne chanterois de si bonne heure; Mais ayant un peu sommeillé, Puis de vin ma falle mouillé, Ma chanson seroit bien meilleure.

OLIVIER BASSELIN (Jean-le-Houx), Chanson inédite.

Un autre exemple de l'emplor de ce mot se trouve dans l'edition de M. Dubois, p. 423.

FALLIPOUX, s. m. (Orne) Homme de mauvaise mine; peut-être faut-il écrire Faillipou, Pou maigre; on appelle une personne décharnée un La-

nin vidé.

FALMÈCHE (Orne), FALUMÈCHE (Eure), et FOLUMÈQUE (Calvados) s. f. Étincelle, Flamméche.

FALUE, s. f. (Manche) Galette très-lourde; il peut venir de l'islandais Fylla, Rassasier; de l'anglais Fail, disette (Voyez FAMINO); ou du bas-latin Fallum, Etain; on dit dans le même sens un Gateau de plomb.

Famuler, v. pr. (arr. de Mortagne) Se familiariser; littéralement Devenir de la maison : du latin Famulus, Domestique.

Famino, s. m. (Orne) Petit pain de sarrazin, qu'on ne mange que dans les temps de fa-

mine.

Fanflue, s. f. Berlue; il se prenait en vieux-français dans

le sens de Fanfreluche.

Fangue, s. f. Fange. Les autres langues romanes avaient aussi le son dur, Fangou Fancen provençal et en catalan; Fango en italien et en espagnol; Fanc en vieux-français: Un vivier empres les fontaines de Desierre, qui est aterriz et plainz de fanc; Lettres de grace (1478), citées par Carpentier, t. 11, col. 361. Dans l'arr. de Saint-Lo on prononce Fonque.

FAQUIN, S.M. (arr. de Bayeux) Elégant; cette signification si étrangère au français se trouve aussi dans les patois du Berry et du Tarn. On attachait sans doute une idée défavorable à la toilette, car Fakænn signifie en islandais maladroit, incapable et Vak en breton fainéant, paresseux. Voyez faraud.

FARAGE, s.m. (Orne) Communauté; on dit en français Faire

avec quelqu'un.

FARAUD, adj. (Manche) Elégant; il ne se prend qu'en mauvaise part. Quoique Frédégaire se serve de Faro dans le sens de Baro, ce mot qui se trouve aussi dans les patois du Berry et du Jura, vient sans doute de l'islandais Fadr, élégant; le da disparu comme dans Fodr dont on a fait Fourrage.

Farette, s.f. (arr. de Bayeux)
Moisissure qui vient sur les baissières de cidre; Var signifie en
breton Sur, Dessus; et Fardi en
islandais Lie, Moisissure qui
vient sur l'huile. Dans d'autres
localités la Farette se nomme

Champignon.

FATRAIN, s. m. (arr. de Mortagne) Petit chanvre; c'est probablement le même mot que Frétin dont la signification est semblable.

FAU, S. m. Hêtre; Fao en breton. Ce mot existait aussi en vieux-français:

Berte fu ens el bois assise sous un fo.

Berte aus grans-pies, p. 48.

FAULAU OU FOLLO, S. m. (Orne) Feu-follet; ailleurs ce mot est corrompu autrement, on dit Fifollet.

FAUQUET, S. m. (Manche) Crocen-jambe; de Faux: le vieux-français disait Fauchet.

FAUTER, v. n. Commettre une

faute.

FAUTOISET, S. m. (arr. d'Avranches) Émouchet; Oiseau qui se prononce oiset a sans doute été ajouté au Fau (Falco) du vieux-français:

Et plus isnaus que faux ni espervier.

Roman d'Agolant, p. 61, éd. de
Bekker.

Favas, s.f.pl. (Manche) Tiges sèches de fèves; Favaz a la même signification en breton, mais il est probable que ces deux mots viennent du latin Faba.

Frile, adj. (arr. de Bayeux)
Fort, Courageux, comme en
rouchi; probablement de l'islandais Fella, tuer, renverser;
selon M. Dubois, Mémoires de
la Société des Antiquaires de
France, t. iv, p. 235, Fel signifierait, dans quelques localités
de l'Orne, Faible; il viendrait
alors peut-être de l'islandais
Feill, Vice, Défaut: en vieuxprovençal Esfelnezir avait le
sens d'Altérer, Rendre mauvais:

E m n'esfelnezis ma color.

Guillaume de Cabestaing, cité dans le Lexique roman, t. III, p. 301.

Fener, v. a. Rendre ses excréments ; il ne se dit que des

chats. Voyez FIAN.

Ferlampier et Frelampier, (arr. de Bayeux et de Valegnes) Écervelé, Mauvais sujet. Ce mot existait aussi dans les autres provinces: Elle est amoureuse d'un grand ferlampié; La prêcaution inutile dans le Théâtre italien de Gherardi, t. 1, p. 527.

FERLANDE, s.f. Mauvaise pièce de monnaie; du bas-latin Ferlingus, le quart d'un denier, dont on avait fait en vieux-français Ferlin et Frelusque. Voyez

le mot suivant.

Ferluches, s. f. Copeau trèsmince, Dolure; du bas-latin Ferlingus, pièce de monnaie

de la plus faible valeur, en vieuxfrançais Frelusque, dont par une idée semblable on a fait Fanferluche.

Fermaigne et Fermine, s. m. Meuble pour enfermer des effets, Fermant. On appelait en vieux-français les bijoux qui fermaient Fermaus; Mouskes, Chronique rimée, v. 14085, et Fermailles; Inventaire des joyaux de la maison de Bourgogne, publ. par M. Barrois, Bibliothèque protypographique, p. 331.

Férousses, s. f. pl. Jambes;

de Fero, je porte.

Fersir, v. n. Transir, Tremblotter; de l'islandais Farsiuk, gravement malade, d'où vient sans doute Farcin, en vieux-

français Fersin.

FERTILLON, s. m. Il ne s'emploie que dans la locution Etre en fertillon, en agitation, comme un dé dans un cornet (Fritillus), Etre en gaité, Frétiller; cette dernière acception fait penser à Frigilla; on dit proverbialement: Il est gai comme un pinçon.

Feru, adj. Vigoureux; du latin *Ferox* ou du breton *Feru*, dont la signification est à peuprès la même: dans le patois de la Vendée on dit *Férieux*.

Feslamper, v. a. (arr. de Mortagne) Fesser, Battre.

FEUPES, S. f. pl. (arr. de Mortagne) Mauvais vêtements; Friperie, en patois *Feuperie*. Voyez PEUFFE.

Fêt, s. m. (Manche) Toît, Faîte, Faîtière.

FÊTRE, S. m. Panaris.

FEURRE, s. m. Paille, Fourrage; de l'islandais Fodr, nour-

rir. Faire gerbede feurre à Dieu était un vieux proverbe qui nous a été conservé par Rabelais, l. 1, ch. 44. Ce mot existait aussi en vieux-français.

FIAN, s. m. Fumier, Fiente; cette forme se trouvait aussi en

vieux-français:

Ou descent le siens et l'ordure.

Martyre de saint Denis, publié par M. Jubinal, Mystères inédits, t. 1, p. 160, v. 19.

et elle s'est conservée en rouchi. Fiarache, s. f. (Orne) Com-

munauté, mélange.

Fiat, s. m. (arr. de Bayeux)
Foi, Confiance; ce mot se trouve aussi en rouchi; le t ne se
fait pas sentir dans le patois
chartrain; dans la Manche, on
dit Fiauté.

FIAU, s. m. Fléau pour battre le grain; le L s'est changé en I, comme il arrive souvent en italien lorsqu'il est précédéd'un F. On dit aussi FLET.

FICHANT, adj. (Manche) Extrêmement contrariant. Voyez

le mot suivant.

Fighter, v. a. Appliquer, Mettre, comme le *Ficher* du vieux-français:

Qui en trouver fiche s'entente Bien se doit garder qu'il ne mente. Guiart, Branche des royaux lignages, prol. v. 1.

On dit aussi Fichier le camp, S'en aller au plus vite, Décamper; Fichier (Appliquer, Donner) des coups, et Fica signifiait en provençal Blessure, Coup. Employé avec la forme réfléchie Ficher signifie Se moquer; il vient sans doute du bas-latin Ficare dont l'origine est incertaine; on trouve seulement en suédois avec une signification

semblable le verbe Fickas.

Fichu, adj. (Manche) Perdu, Condamné; les autres significations ne sont pas particulières

au patois.

Fiée, s. f. (Calvados) Grande quantité; probablement de l'islandais Fiol, foule, ou de Fe, troupeau, en vieil-allemand Vihu; en Dauphiné, selon Roquefort, Supplément au glossaire roman, p. 465, Feie signifie encore troupeau, mais dans le petit vocabulaire que M. Champollion-Figeac a mis à l'appendice de son livre sur les patois, on ne trouve que Feia, brebis. Il ne serait pas impossible non plus que Fiée fût une contraction de Fieffée; encore maintenant en français Fieffé donne une valeur superlative aux substantifs auxquels il est joint.

Fiége, s. f. (Orne) Roseaux séchés avec lesquels on empaille

les chaises communes.

FIELLU, adj. Courageux.

Vovez fele.

FIFOTTE, s.f. (arr. de Bayeux) Frai de poisson rejeté par la mer, dont on se sert comme engrais; peut-être de l'islandais Fisk, poisson et Fodra, nourrir.

FIGNOLER, v. n. Etre élégant, Se faire beau; il se trouve aussi en rouchi, et dans le patois de Reims. Finn signifie en islandais agréable à voir.

Fignoleux, s. m. (Seine-Inférieure) Élégant. Voyez Le coup d'æil purin, p. 49; il a la même signification dans le pa-

tois du Berry.

FILEBERT (Noix de) s. m. (Manche) Aveline; saint Filebert qui avait beaucoup enrichi.

l'abbaye de Jumièges, y avait sans doute introduit de meilleures noisettes. Voyez Benois, Chronique rimée, l. 1, v. 934, et Acta sanctorum, août, t. 1v, p. 66-95.

FILOTIER, S. m. (Orne) Tisserand, Ouvrier qui tisse du Fil.

FILSET, s. m. Petit garçon; de Filius. Un fait qui prouve d'une manière remarquable la supériorité physique des hommes du Nord, c'est que Mog qui avait la même signification en islandais est devenuen vieux-français megin, Mescin, Jeune homme robuste. A Caen et ailleurs on dit aussi Fiston.

FINARÉ, s.m. Rusé; il seprend souvent en mauvaise part

comme Finaud.

FINER, v. a. (Manche et Calvados) Trouver; comme l'islannais Finna, le vieil-allemand Findan et l'anglais Find.

Fingue (par ma) s. m. (Manche) Par ma foi ; à Condé-sur-Noireau, PAR MA FONGUE; le vieux-français disait Figue: Ma figue, vous êtes un beau faiseur d'enfants; Desperriers, Onzième nouvelle. En rouchi et dans le patois de la Vendée, on dit Fique.

Fion, s. m. Dernier poli, Fini; avec le verbe *Avoir* il signifie Avoir l'adresse nécessaire

pour réussir.

FISQUER, v.a.(arr.de Bayeux) Regarder, corruption de Fixer que le peuple emploie dans cette acception.

Fisser, s. m. (arr. de St-Lo)

Petite barre (Fixus).

Fissiau, s. m. (Calvados) Barre d'un treillage. Voyez fisset; c'est aussi une corruption du français Fuseau.

FLAGEOLET, s. m. (Manche) Haricot. Corruption de *Phaseolus*, autrefois *Faseol*: L'exemple y est manifeste en pois, febves, faseols, noix, alberges; Rabelais, *Pantagruel*, l. m., ch. 8. Ce mot se trouve aussi dans le patois du Berry.

FLAINDRE, v. n. (arr. de Rouen) Reculer; peut-être une corruption de Faindre. Voyez

ce mot.

Pis men parpoint qu'est fait en fachon de courtine Fait que je flains souvent a baisser mon esquigne.

Muse normande, p. 42.

FLAMBER, s. f. Feu clair; ce mot se trouve aussi dans le patois du Berry; le vieux-francais disait Flambe:

D'autre part avoit un dragon Qui devers ocidant voloit, De sa gheule flambe jetoit.

Roman de Brut , v. 11532.

FLAMMICHE, S. f. (arr. de Mortagne) Pain cuit à la hâte, à la flamme.

FLANCHET (de mouton), Epaule, Morceau du flanc d'un mouton; en rouchi on dit Flanquet; le vieux-français Flanchet si-

gnifiait flanc, côté.

FLANER, v.n. Aller raconter ce qu'on vient d'entendre, et par suite Fainéanter; il ne se prend à Rennes que dans sa première acception, et à Langres que dans la seconde; on a fait le substantif Flaneur. En breton Flatra a la même signification.

FLANIER, s. m. Avare; en islandais Flanni signifie libertin.

FLANNER, v. n. Flatter par intérêt; en islandais Fladra signifie tromper pardes flatteries.

Flaquin, adj. Maigre, Efflanqué; probablement de l'islandais Flaki, Surface platte.

FLARIES, s. f. pl. (Orne)Gran-

des réjouissances.

Fléler, v. n. (arr. de Bayeux) Etre agité avec violence; il ne se dit que d'une porte. Dans l'arr. de Rouen ce verbe est aussi actif; Fléler des fruits y signifie les agiter avec violence et par suite les abattre. Voyez

FLOQUER,

FLEU, FLIEU, s. f. Farine. L'islandais Flur signifie également une Fleur et du froment de première qualité; l'anglais Flour, farine et Flower, fleur, se prononcent à peu-près de la même manière; le breton Bleûd, farine et Bleûn, fleur, ont de grands rapports de son, et l'on dit en français Fleur de farine.

FLEUME, S.in. (arr. de Bayeux) Crachat, Pituite; du bas-latin Fleuma. Ce mot existait aussi

en vieux-français:

Remue sleume et maint autre mal.

EUSTACHE DESCHAMPS, Œuvres, p. 166.

FLIE, s. f. et FLION, s. m. Petit coquillage univalve (Felinae, Pelinio), le Patella vulqata de Blainville.

FLIO, FLO, s. m. (Manche) Troupeau; de l'islandais Flock, troupe; on trouve aussi Flo en

vieux-français:

Puis leur tramist par huiz ouverz, Grant flo d'Anglois de fer couverz, Qui si forment les entrepristrent Que riches et pauvres ocistrent.

> Guiart, Branche des royaux lignages, v. 1693.

Flip, s. m. (arr. de Bayeux) Boisson composée de cidre, de

sucre et d'eau-de-vie; de l'anglais *Flip*, cordial.

FLIPSAUCER, v. a. et n. (arr. de Caen) Avaler, Manger; du

francais Frip-sauce.

FLON, s. m. (arr. de Vire) Mal épidémique, qui avait sans doute d'abord quelque rapport avec le mal de saint Gerbold:

Hé dea! j'ai le man Sainct-Garbot; Suis-je des foireux de Bayeux?

BLANCHET, Farce de Pathelin.

car Flon Signifiait en vieuxfrançais flux de ventre.

FLONÉ, part. passé. (Orne) Mis en fureur, Felon, du saxon Felle, signifiait en vieux-français méchant, emporté; et l'on en avait fait Affelonnir et Enfelonner, Se mettre en colère. Voyez Froissart, t. 11, ch. 44. On l'emploie aussi substantivement, et il signifie alors Taureau en fureur; on sous-entend Taureau.

FLOPER, v. a. (Orne) Battre quelqu'un; le substantif est Floupée. Voyez veloper.

FLOQUER, v. n. Etre remué, Etre agité, Flotter; de l'islandais Flækias, de l'allemand Flakern, ou du bas-latin Floccare, qui ont la même signification; Floquer a la même acception dans le patois picard. A Valognes, il signifie aussi Faiblir et à Condé-sur-Noireau, Devenir faible.

FLOQUET, s. m. Sobriquet donné aux habitants du pays de Caux, probablement parce qu'ils n'avaient pas cette tenacité de caractère qui distingue la race normande. On lit dans le Catholicon de Joannes de Janua: Floccus, floichel de laine, gallice loquet, id est parva mas-

sa lanae et dicitur a flo, flas, quod leviter flatu impellatur huc et illuc.

FLOUER, v. a. et n. Voler; c'est probablement une contraction de Filouter

FLOUETTE, s. f. (Manche) Gi-

rouette (Fluctuo).

Fluber, v. n. (arr. de Mortagne) Remuer les épaules pour se gratter. Voyez Fripper.

Foicelle, s. f. (Orne) Vase percé de trous pour égoutter le fromage, Panier de jonc qui sert au même usage; on disait en vieux-français Fissele, Feisselle:

Mais au combattre, tex en est la novele, Ne valent mie ung froumage en fissele.

Raoul de Cambrai, p. 48, v. 2.

Je lui porterai mon fourmage Dans cette fesselle de jon.

MARGUERITE DE VALOIS, Comédie de la Nativité de Jésus-Christ.

Voyez fissiau. On dit aussi Froicelle et le patois du Dauphiné a également ajouté un r Freissela.

FOINILLARD, S. m. Rôdeur; le sens primitifétait sans doute Assassin; selon Huet, Additions aux origines de Ménage, autrefois en Normandie on donnait par dérision à l'épée le nom de Foisne, du grec Povez, meurtre. Selon Roquefort, Glossaire, t. 1, p. 614, on donnait à certains brigands le nom de Foillars.

Foisiller, v. a. (arr. de Mortagne) Remuer la cendre, Déranger les meubles pour le plai-

sir de les déranger.

Folle,s.f. Trombe qui tournoie; du vieux-français *Folier*, errer, s'égarer:

Par mer folia (Eneas) longement;

Maint grant peril, maint grant tourment

Et maint travail li estut traire.

Roman de Brut, v. 21.

Folles, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Filets qu'on tend en pleine mer, dans les grandes marées et qui sont souvent enlevés par la force des vagues.

Foncée, s. f. (arr. de Valognes) Portée d'un animal qui

met bas.

Foncer, v. n. (arr, de Valognes) Se précipiter, Avancer sur; on dit dans le même sens en terme d'escrime *Tirerà fond:* ce mot est aussi employé en rouchi. Il signifie encore Payer, Faire les *Fonds:*

Il fault foncer ou je veulx qu'on me tonde.

Chansons normandes, p. 176, éd. de M. Dubois.

En français ce sens est maintenant hors d'usage.

FONDELER, v. u. Préparer la terre pour le sarrazin, y mettre beaucoup d'engrais, lui donner du fond.

FORANGUE, s. f. (arr. de Bayeux) Croûte qui vient sur les lèvres des malades; peut-être du latin *Foras Angere*.

FORBANNIR, v. a. Chasser, Bannir dehors (Foras):

Et chiquanerie Qui puisse estre forbannie De nos mayzons. Basselin, *Vaux-de-Vire*, p. 172; éd. de M. Travers.

Le français a conservé *Forban* dont la signification est restée plus conforme à son étymologie.

Forbu, adj. Rendude fatigue, Incapable de continuer sa route (via); Forbeu signifiaiten vieuxfrançais hors de la voie.

Forcée, s. f. Portée d'un a-

nimal qui fait ses petits; Fourcher signifie en rouchi fourmiller, foisonner; peut-être cette image est-elle tirée des arbres qui fourchent quand ils poussent plusieurs branches sur la même tige.

Forces, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Grands ciseaux de jardinier (Forceps); en rouchi on appelle Éforches les ciseaux dont on se sert pour tondre les draps: ce mot existait aussi en

vieux-francais.

Forière, s. f. (Calvados) Sillon de travers, au bout, en dehors (*Foras*) du champ.

Forières, s.f. pl. (Eure) Sentiers pour accéder les propriétés rurales, qui sont en dehors

(Foras) des champs.

FORMAL, s. m. (arr. de Caen) Bouton, Furoncle et généralement toute espèce de mal extérieur (Foras Malum).

FOUADRAILLER, v. n. Faire fracas, Faire claquer son fouet.

FOUA:LLE, s. f. Feu vif de peu de durée; pendant le moyenâge Feu se prononçait Fou:

E fous e flambes i est apareillez.

Chanson de Roland, st. CLXXXI, v. 11.

Dans le commentaire du dictionnaire de Jean de Garlande, écrit pendant le XIII siècle, on trouve Ignacia, gallice Fouace; Paris sous Philippe-le-Bel, p. 593. Dans le Jura on appelle Fouailles des torches ardentes que les jeunes gens portaient autrefois sur les montagnes, le jour de Noël.

FOUATINE, S. f. Feu clair. Ce n'est que feu et fouatine, dit

une locution normande.

FOUATINES, s. f. pl. Verges, dont on se sert pour fouetter.

FOUATRINER, v. n. (Orne) Se dit de quelque chose que le vent

enlève.

FOUÉE, s. f. Feu clair, Incendie; ce mot signifie en rouchi une Brassée de bois mort. Dans le Calvados on lui donne le sens du vieux-français Fouace, c'est une galette cuite à l'ouverture du four.

Foui, s. m. (Orne) Four. Fouillis, s. m. Pêle-mêle,

Désordre.

FOUINER, W. n. (Orne) Murmurer. Voyez ouiner. A Valognes, il a conservé comme en rouchi et dans le patois de Rennes, le sens du vieux-français; il signifie Fuir comme une Fouine qui se cache dans un trou, quand elle court quelque danger.

FOUR, s. m. (arr.de Valegnes) Bouche; le vieux-français trouvait l'image trop forte et se servait du diminutif Fourcele:

Li bouque apres se poursievoit Graile a cors (?) et grosse u moilon, Fresque et vermeille plus que rose ; Blance en denture, jointe et close Et apres fourcele menton.

Jeus Adan le Boçu, dans Keller, Romvart, p. 321, v. 22.

On appelle aussi Four de la culotte, l'Endroit où elle se Fourche; ce mot se trouve aussi dans le français Carrefour. On dit également le Four d'un arbre.

FOURBANCER, v. n. Toucher à tout; il signifiait en vieux-francais Polir, Nettoyer.

FOURCELLE, s.f. Poitrine, Es-

tomac:

Gosier qui naturellement

Est mon entonnoir tres fidelle, Ne laisse entrer en ma fourcelle Breuvage s'il n'est excellent.

OLIVIER BASSELIN (Jean-le-Houx) Chanson inédite.

En vieux-français il signifiait l'os du sternum (Kanelbon), suivant les glosses du temps d'Edouard II (1307-1327), publiées dans le Reliquiae antiquae, t. II. p. 78: la Chanson de Roland st. CLXIV, v. 4, lui donne le sens de mamelle:

Desur son pis, entre les dous furceles.

et on lit dans Raoul de Cambrai, p. 40, v. 22:

Je te norri d'el lait de ma mamele, Porquoi me fais dolor soz ma forcele.

Foure, s. f. Cours de ventre;

corruption de Foire.

Fourie, s. f. (arr. de Bayeux) Filet qu'on attache sur les bancs de sable avec de petits pieux, de manière à former un parc ouvert.

FOURGOTER, V. n. Remuer dans un trou avec une baguette; peut-être une corruption de Fourgonner, ou du breton Fourgasa, agiter, remuer.

FOUREORE, s. m. Feu-follet. FOUROLLE, s. f. Torche; de

Fou. Voyez FOUAILLE.

FOURQUET, s. m. (arr. de Valognes) Entre-deux des jambes; de Fourche.

FOURRÉE (poire) adj. (arr. de Valognes) Molle, et par suite

Blète.

FOUTILLE, s. f. (arr. de Mortagne) Faîne; de Fau que l'on prononce souvent Fou. Voyez cependant foutinette.

FOUTIMASSER, v. n. Agir en imbécille, comme un fou; Ma-can en saxon et Machen en

allemand, signifient faire, agir. Ce mot signifie dans le patois du Berry Tourmenter quelqu'un au moral

FOUTINER, v. n. Faire peu de chose, Perdre son temps à des

riens, comme un fou.

FOUTINETTÉ, s. f. (arr. de Caen) Objet de peu de valeur, Plaisanterie sans importance; il se dit aussi d'un breuvage compose d'eau, de sucre et d'un peu d'eau-de-vie; probablement parce qu'il est peu enivrant.

Frainvalle, s. f. Boulimie (Voyez fainvalle); corruption de Fringale. Le patois normand a aussi Frainvallier, qui a la

Frainvalle.

FRAMBIR, v. n. Fureter.

FRAMBOYER, v. a. Nettoyer, Curer (Fourbir); en islandais Fran et Frammbævilegr signifient brillant et beau.

Franc, adj. Vigoureux, Excellent; le meilleur blé s'appelle du Franc-blé et l'on dit d'une personne très-robuste qu'elle est franche du collier.

Frarin, adj. Dolent, Chétif; comme en vieux-français:

Ne de cuer povres ne frarins, Ne blastengiers de ses voisins.

Fabliaux et contes anciens, t. I, p 207.

Voyez aussi du Cange, t. III, p. 593, col. 3.

Frater, s. m. (arr. de Vire) Barbier; autrefois Chirurgien, soit parceque les chirurgiens formaient une confrairie, soit parce qu'ils étaient fratres servientes des médecins. Boursaut a dit dans ses Poésies:

Qu'Esculape son fils lui serve de frater.

FREMAILLES, s. f. pl. Affaires,

de l'islandais Fremia, faire, comme le français de Facere; en vieux-français il signifiait sans doute Pari, Gageure, de Firmare.

Vous savez bien de fi, sans faille, Que l'autrier fesimes fremaille Entre moi et l'enfant Gerart.

Roman de la Violette, v. 733.

FRÉMEUR, s. f. Frayeur (Fremor); le français a leverbe Frémir.

Frénailler, v. n. Faire un bruit irritant; du grec Φρήν.

FRÉRAGE, s. m. Association étroite; le français actuel dit dans le même sens: Etre frère avec quelqu'un, et on trouve en vieux-français Frairie. Voyez Martenne, Thesaurus anecdoctorum, t. 1, col. 1351.

FRETTE, s. f. (arr. de Vire) Long bâton (fretus) et par suite long ruban pour entourer les enfants et les empêcher de tomber; le mot français Frette a

la même étymologie.

FRETTER, v. a. (arr. de Vire) Emmaillotter. Voyez le mot pré-

cédent.

FREULER, v. a. (arr. de Vire) Battre; Frel signifie Fléau en breton et le peuple dit encore en Normandie: Il l'a battu comme avec un fliais. FREULER signifie aussi Froisser, Frôler, et il vient du bas-latin Fricticulare ou du breton Freura, herser; il s'emploie aussi avec la forme réfléchie et signifie Se gratter. Dans d'autres localités on dit Friller.

Freulée, s. f. (arr. de Vire) Rossée. Voyez le mot précédent.

FREULIER, s. m. (arr. de Bayeux) Mauvais sujet ; on dit d'un

très-mauvais sujet qu'il est toujours dans les batailles.

FREUMENT, adv. (arr. de Baveux) Durement, Fortement.

Fricot, s. m. Festin, Bonne chère; peut-être de l'islandais Fryg, plaisir; ce mot se trouve dans le patois du Berry avec la même signification; de là sans doute le vieux-français Frigoter et Fringuer; dans le patois de l'Isère, Frico signifie un Homme enjoué, gaillard.

FRICOTER, v. n. (arr. de Valognes) Faire bombance. Voyez le mot précédent. On dit aussi Fricoteur. La signification est la même en rouchi et dans le

patois du Berry.

Frimousse, s. f. Figure, Mine; du bas-latin Frumen, en vieux-français Frume. Voyez du Cange, t. 111, p. 424, col. 3.

Frinot, s. m. Garçon meunier; du latin Farinarius.

FRIOLER, v. n. Avoir grande envie; selon Cotgrave il signifiait en vieux-français To consume, To devour, et il a conservé un sens analogue dans la locution normande: La langue m'en friole; peut-être du gothique Friks, désireux, avide. Dans l'arrondissement de Vire on dit Frilloler: le français Affrioler a la même origine.

FRIOLET, s. m. (arr. de Valognes) Petit haricot en grain; de l'islandais *Frio*, graine,

semence.

FRIPPE, s. f. (arr. de Vire)

Dos.

Tandis que vous mangez le chaudin et la trippe, Ils peuvent tout à coup vous tomber

sur la frippe. Lalleman, La Campénade, ch. III, p. 17. Molière a dit dans le même sens:

Gare une irruption sur notre fripe-

Dépit amoureux, act. III, sc. 1.

FRIPPER, v. n. Se frotter le dos dans ses habits, parce que sans doute cela les chiffonne. On l'emploie activement dans le même sens Fripper les épaules. Il signifie aussi Faire bombance:

Mais de fripper y n'en est pu nouvelle; Le pain est cher, le bois et la candelle.

FERRAND, Muse normande, p. 4.
e français s'en servait autre-

Le français s'en servait autrefois dans cette acception.

FRIQUENELLE, s. f. (Orne) Celle qui cherche des friandises; selon Roquefort, t. 1, p. 644, ce mot signifiait en vieux-français Jeune femme galante.

Frisdu, s. m. Friche, Terre inculte; suivant Nicot ce mot existait aussi en vieux-français. Frison, s. f. (arr. de Bayeux)

Boucle de cheveux frisés.

Froe, s. f. (Manche) Sciure de bois; on dit à Nancy Froux. Frolée, s.f. (arr. de Bayeux)

Pain émietté dans du cidre.

FRONTEAU, S. m. Bourrelet d'enfant, qui lui garantit le front; il a la même signification dans le patois du Berry.

Frot, s. m. (arr. de Lisieux) Étoffe grossière en laine dont on faisait autrefois des *frocs*. Fru, adj. Avide.

FRUMER, v. a. Fermer; cette forme se trouvait aussi en vieux-français:

GAB

S'a un vies cofre desfrume; Si en trait unes armes teus Que jou bien vous soi dire que(u)s.

GUILLAUMES LE CLERS, Romans des Aventures Fregus, p. 4.

Fueslon, fulon et furon, s. m. Taon; de Frêlon.

Fumer, v. n. (arr. de Valognes) Etre vexé, Rager; comme en vieux-français:

Qui que s'en marrisse ou s'en fume, Pour l'honneur de vostre personne, Joseph, Jesus le corps vous donne.

JEHAN MICHEL, Mystère de la Passion, journ. Iv°, sc. 12.

Ce mot a sans doute été fait par analogie à S'enflammer; la contrariété précède la colère, comme la fumée précède la flamme.

Furluché, part. passé. (arr. de Rouen) Hérissé, Irrité:

Furluchés ainchin que des coqs. Ferrand, Muse normande, p. 27.

FURLUFFER, v. a. (arrond. de Rouen) Fâcher, Pousser à bout; Chest pour nous faire furluffer.

Ferrand, Muse normande, p. 26. Peut-être le même mot que le

précédent.

Futé, part. passé. (Calvados) Rempli, Rassasié, Blase.

FUTER, v. réfl. (Calvados) Se mettre en colère, Se rassasier et par suite Dépenser.

G

GABASSER, v. n. (Orne) Sautiller.

GABEGIE, S. f. Ruse, Tromperie (voyez GABER), et par suite

Intelligence, Menée secrète; ce mot a la même signification en rouchi et dans le patois du

Berry.

GABELOU, S. m. Sobriquet injurieux donné aux douaniers et aux préposés de la Gabelle, que l'on retrouve dans presque toutes les langues; Gabelot en catalan, Gabellador en provençal, Gabelliere en italien, etc.

GABER, v. a. et n. Plaisanter, Se moquer; Gabba en islandais:

Dame, dites-le-vous a gas?
De gaber, dist-ele, n'ai cure.

Fabliaux anciens, t. m, p. 6.

GABERIEN (de Couanettes) s. m. (arr. de Bayeux) Sot; mota-mot, Trompeur de femmes.

Gable, s. m. (arr. de Vire) Pan de mur, Pignon; Gaft en islandais.

GABOTTER, v. n. (Orne) Se balancer en dansant.

Gachard, s. m. (arr. de Saint-Lo) Malpropre; de Gacher, en vieil-allemand Waskan, comme Gachis.

GACHE, S. f. Galette, Gros pain de sarrazin, Pain mal fait, gâché, comme on le dit en français dans le style familier.

Gade, s. f. (Orne) Vase de bois dont on se sert dans les pressoirs; Gadde en languedocien et Jede dans le patois de la Vendée; probablement de l'islandais Jata, jatte.

Gades, s. f. pl. Petites groseilles; dans l'arrondissement de Mortagne on dit Gadelle. Voyez grades, gradilles.

GADOLIER, S. m. (arr. de Bayeux) Mauvais sujet, Garnement; en breton Gadal signifie libertin, débauché.

Gaffée, s. f. (Seine-Inférieure) Morsure de chien; en provençal, en catalan, en espagnol et en portugais Gafar signifie mordre.

GAFFER, v. n. Mordre à emporter le morceau, Manger en glouton, comme un chien. Voyez le mot précédent. Dans le patois du Jura on dit Jaffer; mais il ne s'emploie que dans la seconde signification.

GAGE, s. m. Avoir, Ce qui appartient; en vieux-français

Gach:

Biaus sir, por Dieu merci, fet nous render nos gach.

> Privilege aux Bretons, dans Jubinal, Jongleurs et Trouvères, p. 53.

GAGIER, v. a. (arr. de Valognes) Parier; il signifiait sans doute d'abord Assurer en donnant un gage de sa parole, car le bas-latin *Gagiare* signifiait S'engager: Quod gagiabit nobis emendare ad voluntatem nostram et de hac nobis dedit Guillelmum de Hoctentot; Eudes Rigault, Regestrum visitationum Archiepiscopi rothomagensis, p. 225, éd. de M. Bonnin.

GALAFFRE, s. m. (arr.de Cherbourg) Glouton. Voyez Luffre; ce mot existe aussi dans le patois du Berry; en rouchi on dit Galafe. Le diable est appelé Goulaffre dans les Miracles de la Vierge, par Gautier de Coinsy, suivant du Cange, t. III, p. 593, col. 3.

GALAIGNIE, S. f. Tout ce que l'on peut porter dans ses deux mains réunies : de Gallon, mesure, en bas-latin Gelo, Gilo, qui vient probablement de l'hé-

breux Gula.

GALAPIAN, s. m. (arr. de Bayeux) Vagabond, Mauvais sujet; il a mieux conservé la signification et la forme de l'islandais Galapin que le Galopin du français, le Ganipion de l'Orne et le Galapiot du Berry.

GALATINE (être en) s. f. (arr. de Bayeux) Garder la chambre; Galetas de l'arabe Calata, se disait en vieux-français Galatas.

Galé, part. passé. Maltraité,

Contraint:

Je suis bien galée Et de près contrainte.

Farce des Pates-Ouaintes, p. 22.

Gales, s.f. pl. Joies, Réjouissances:

Avec les gales bon temps.

Basselin, Vaux-de-Vire, p. 167; éd. de M. Travers.

On le trouve aussi en vieuxfrançais:

Il y aura beu et galle, Chez moy, ainsque vous en aillez. Farce de Pathelin.

Dans le patois de l'Isère Gallibourda signifie faire bombance. Ce mot vient sans doute de l'islandais Gala, chanter et par suite se réjouir; le français en a fait aussi Gala et Régaler.

Galeter, v.n. (arr. de Bayeux) Trembler de froid; en islandais

Kaldi signifie froid.

GALETIÈRE, S. f. (Orne) Plateau en fonte, à rebords, où l'on fait des Galettes. Voyez HAITIER.

Galimafrée, s. m. Ragoût copieux; peut-être pour Galisafrée Voyez gales et safre.

Galimot, s. m. (Orne) Galiette de sarrazin.

GALINE, s. f. Jeu qui consiste à abattre avec des sous un bouchon sur lequel on a mis de l'argent; on l'appelle aussi Bouchon, Galoche et Quilleboche; son nom vient sans doute de l'islandais Gala, se réjouir, s'amuser; il se trouve dans le patois du Jura.

Galir, v. n. (arr. de Cherbourg) Jeter le sarrazin sous le fléau; du breton Gwalen, fléau, Gwialenna, battre avec le fléau. Ce mot signifiait jeter en vieux-

français:

Et moult se plainst del roi Ricart, Le felon cuviert, le gagnart, Qui sen boin ostel li toli Et ses banieres fors gali.

Mouskes, Chronique rimée, v. 19805.

Gallet, s. m. Levier; du breton *Gwalen*, gaule, bâton: on dit aussi Galon.

Gallois, adj. Gaillard, Gallant:

Je suys bon vivois Et compaignon gallois.

Basselin, Vaux-de-Vire, p. 125; éd. de M. Travers.

Probablement de l'islandais Gala, se réjouir, s'amuser; de la le vieux-français Galloises, réjouissances:

Et puis s'en vont pour faire les galloises Lorsque devroient vaquer en oraison.

> LEROUX, Dictionnaire comique, t. I, p. 560.

Et le sens primitif de Gaillard:

But let them be such as they were, by
chaunce
Our banquet doone, we had our
musicke by

And then, you knowe, the youth must needes goe daunce.

First galiards, then larous and heidegy.

Nicholas Bretons, Woorkes of a young wit, cité par Ritson, Ancient songs and ballads, t. I, p. LI.

GALMIN, s. m. Petit-valet: probablement l'origine du francais Gamin est la même.

GALOCHE, S. f. VOVEZ GALINE. GALON, S. m. (arr.de Bayeux) Mesure de quatre litres, encore en usage en Angleterre; en rouchi Galot signifie un broc.

GALOP (donner un), s. m. Reprimander, Gronder fortement; on dit dans le même sens faire aller et donner une danse. Ouelquefois on se sert aussi du verbe:

Puisque pour toy suis ainssy galopee, Or et argent, de Dien soys-tu mauldit!

Farce des pates ouaintes, p. 24.

Dans le langage trivial Gallé signifie battu, rossé. Voyez le Dictionnaire comique de Leroux.

GALOTTER, v. n. (arr. de St-Lo) Carillonner; ce qui n'arrive que dans les réjouissances. Vovez GALE et GALLOIS.

GALUE, adj. Qui louche;

Vovez ÉGALUER.

GALVADAIRE, S. m. (arr. de Bayeux) Vagabond, peut-être signifiait-il d'abord Mauvais ouvrier; voyez le mot suivant.

GALVAUDER, v. a. et n. Travailler vite et mal; Gâcher; Abattre des pommes avec une

gaule.

GAMACHES, s. f. pl. Grandes guêtres en toile que l'on met sur ses culottes, c'est une corruption de l'allemand Kamaschen qui se trouve aussi dans

le patois de Rennes.

GAMBET, s. m. Croc-en-jambe: on disait en vieux-français Jambet:

Mult li a tost fait le jambet: Trebuche a le moine al pas.

BENOIS, I. II. V. 25569.

GAMBETTE, s. f. (arrond. de Bayeux) Petit couteau à manche recourbé; ce mot existait aussi en vieux-français (Cam-

pa).

GAMBIER, s. m. Qui a de mauvaises jambes; Gamby signifie boiteux dans les patois du Berry et du Jura. Le patois de Bayeux prend ce mot dans une autre acception; il désigne ainsi un Morceau de bois auquel les bouchers suspendent la viande.

GAME, s. f. Ecume qui vient à la gueule d'un animal; Kahm signifie en allemand la moisissure blanche qui vient sur le vin et sur la bierre; mais peutêtre ne doit-on pas s'attacher à cette étymologie, Game signifie Accès de rage dans le patois de la Vendée, et l'islandais Gram signifie Fureur.

GAMME, S. f. Forte remontrance et par suite Soufflet.

GANDOLER, v. n. Balancer, Remuer; vieux-français en Gandiller; le provençal Gancillar signifie chanceler. Voyez GUENCHIR.

GAPAS, S. m. (Orne) Balles d'avoine; en vieux-français et dans le patois du Berry Gapier. Vovez LIMAS.

GARCE, s. f. Féminin de garcon; on le prend presque toujours en mauvaise part, comme

en français:

Mais je ne veux tant boire; J'aime mieux entre mes bras La grosse garce noire, Couchée entre deux draps.

Chansons normandes, p. 226, éd. de M. Dubois.

Dans les arrondissements d'Argentan et de Mortagne, on dit Garcette.

GARCU, s. m. Jupon (Gardecul): Il ne nous reste pu que le garcu a ma tante; Farce des Quiolards, p. 30.

Gardeheur, s. m. (arr. de Bayeux) Borne, de *Heurter*. Gargache, s. f. Culotte.

J'avais une belle gargache D'un fin coutil, Passementée avaud les jambes D'un beau nerfil.

Chansons normandes, p. 233, éd. de M. Dubois.

Le vieux-français disait Gargaisse qui s'est conservé dans le patois du Jura; le franeais Grègues semble avoir la même origine.

GAROT, s. m. (Orne) Petit

pain de blé.

GARREAU, S. f. (Orne) Levier; ce mot qui vient sans doute du latin Quadratus, comme Carrel, signifiait en vieux-français gros bâton.

GARSONNIÈRE, s. f. (arr. de Valognes) Fille trop libre, qui imite ou aime trop les garçons.

Gas, s. m. Garçon; probablement une abréviation de Gars: il se prend en mauvaise

part dans l'Orne.

GASE, s. f. (Orne) Bourbier, Vase; peut-être de l'islandais Vatn, eau; le v s'est aussi changé en c dans le patois du Berry; Gaujer y signific Enfoncer dans la boue.

GASPILLE (jeter à la), s. f.

(arr. de Valognes) Jeter des dragées ou des sous à une troupe d'enfants qui se battent pour les ramasser; du français Gaspiller ou de l'islandais Gafa, Don et Spilla, Gâter, Perdre.

GATER (de l'eau), v. a. (arr. de Vire et de Mortagne) Uriner; on dit ailleurs Lâcher de l'eau, c'est la locution islandaise At kasta af sér vatni.

GATON, S. m. (arr. d'Argentan et de Mortagne) Bâton; on trouve aussi en vieux-français Gaston, suivant Roquefort, t. 1, p. 674: Gite signifie solive en rouchi.

GATOUNER, v. a. (arr. de Mortagne) Employer un gaton pour serrer la corde qui tient la charge d'une voiture; Frapper fortement.

Gatte, s. f. Marelle, jeu où les enfants tracent une figure qui ressemble à une grande porte, en anglais Gate; la rue de Geôle, à Caen, se nommait autrefois Gatte-hole, porte creuse, ou plutôt passage creux, parce qu'à l'exemple du grec Πυλη, portes avait ce sens en français: le passage étroit qui est à l'est de l'embouchure de la Dive, s'appelle encore maintenant Houlgatte. Il y a aussi à Carentan une rue Holgate.

GATTECOFVE, S. f. Sorte de gâteau en forme de jatte fort creuse (Cava), que l'on faisait autrefois à Dieppe, suivant Brieux (Origines de coutumes anciennes, p. 65), et qui peut signifier seulement Gateau-Goffe.

GATTES, S. f. pl. (Orne) Es-

pace resserré, où tourné la meule d'un moulin. Voyez

GATTE.

GAU, S. m. (arr. de Bayeux) Coq (Gallus); sa forme latine s'était conservée dans le vieuxfrançais:

Ainceis que li gal fust chantant Vindrent a Corci dreit errant.

BENOIS, I. II, V. 14057.

Mais on y trouve aussi cette forme:

Devant le jor, ains que gaus ait cante. Chevalerie Ogier, v. 7605

Voyez JAU.

Gaud, adj. Niais, aphérèse

de Nigaud.

GAUDRIOLES, s. f. pl. (arr. de Mortagne) Cabrioles de joie; la signification que lui donne le français indique aussi que la racine est le *Gaudium* des Latins.

GAUNETER, v. n. (arr. de Mortagne) Bavarder au lieu

de travailler.

GAUPAILLER, v. n. Manger avec avidité; de l'islandais Gapa, Engloutir: dans l'arr. de Mortagne il signifie Gaspiller.

GAUPLUMÉ, adj. (arr. de Bayeux) Mal peigné; Aussi mal arrangé qu'un coq sans plume; le vieux-français avait aussi cette expression.

GAURE, s. f. Grosse femme sans souci; probablement du vieux-français Gore (χοιρος).

GAURER, v. résl. Se pavaner;

de γαυρος Orgueilleux.

GAUSANT, adj. (arr. de Mortagne) Désagréable. Voyez goser.

Gaur, s. m. (arr. de Bayeux)

Bois, comme en vieux-français:

Adont recorna une fois, Qu'aucuns n'en fust remes el bois, Si durement et si tres haut, Qu'en retentirent bos et gaut.

Mouskes, Chronique rimée, v. 7816.

Du vieil-allemand ou vieuxsaxon Wald, qui avait conservé sa forme primitive (Gualt) dans la Chanson de Roland, str. CLXXXI, v. 21; quoique Altaserra ait dit Rerum aquitanicarum p. 434: Bagaudae dictiquasisylvicolae; Gauenim lingua gallica sylvam sonat.

GAUTIER, S. m. (Orne) Oie mâle, Jars; en patois normand et en breton Gars; en islan-

dais Gassi.

GAVAILLER, v. a. (arr. de Bayeux) Gaspiller. Voyez gau-PAILLER.

GAVAST, ad. (arr. de Bayeux) Brutal; Gavache avait aussi une signification injurieuse en vieux-français:

Il vous traiteroit de gavaches , Vous me faisiez tant les bravaches.

SGARRON, Enéide travestie, l. v.

Peut-être ce mot vient-il du Gavascho puerco que les Espagnols appliquent aux Français.

GAVER, v. réfl. Se bourrer, Se gorger, S'en mettre jusqu'au

gavion.

GAVIGNON, s. f. Ivresse gaie.

Voyez le mot précédent.

GAVILLEUX, adj. (arrond. de Vire) Périlleux, Dangereux; en breton Gwal signifie mauvais, nuisible.

GÉGIGNE, s. f. Ventre; peutêtre de Gignere, Engendrer, ou une corruption de Gésine, qui nous semble venir plutôt de l'islandais Geta, Concevoir, que du latin Jacere, en vieux-

français Gésir.

GELIF, s.m. (arr de Bayeux) Creux qui se forme dans un arbre a moitié pourri; il signifie en français Un arbre fendu

par la gelée.

GENOTTES, S. f. pl. Racines bulbeuses, bonnes à manger, du Burnium bulbocastanum, du Bunium denudatum, de l'OEnanthus pimpinelloïdes et du Neum tuberosum; dans la Seine-Inférieure on les appelle Jarnottes, et Anotes dans le Berry; Voyez Boreau, Flore du Centre, n° 534.

GENSER, v. a. et réfl. (arr. de Valognes) Se déranger, Mettre de côté, en islandais Kanta; comme on se dérangeait pour un but quelconque, Genser avait en vieux-français le sens

d'arranger, agencer:

Recognoissez les dictz de nostre mais-

Et vous gencez pour lou remede y mettre.

Boundigné, Légende de Faitfeu, p. 4.

C'est le sens qu'on lui donne à Vire, et, ainsi qu'Arrangé, il y a pris aussi la signification de vêtu.

GERCE, s. f. Brebis qui n'a pas encore produit; on dit aussi

Vieille gerque (Vervex).

GIFFE, s. f. (arr. de Valognes) Soufflet; à Bayeux on dit Giffle; de l'islandais Kif, Querelle. Il s'est conservé aussi dans le patois des Vosges.

GIGALER, v. n. (arr. de Mortagne) Se divertir à l'excès.

Vovez GINGLER.

GIGORNE, S. f. Bûche mal taillée, Cornue. Voyez GITE. GILER, V. n. (arr. de Mortagne) Fuir, Couler; en islandais Gilia signifie Lancer de l'eau, et Giler a conservé le même sens dans les patois du Berry et de la Vendée.

GILLOIRE, s. f. (Orne) Seringue; dans le Jura on appelle les seringues en sureau

Gieles.

GIMER, v. n. (arr. de Valognes) Pleurer, Se plaindre, Gémir (Gemere).

GINGLER, v. n. Rire, Badiner; il signifie s'amuser en rou-

chi

GINGUE, S. f. Urine des ani-

maux dans le fumier.

GINGUER, v. n. (arr. de Mortagne) Jouer en montrant son adresse ou sa force.

GIPOUTRER, v. n. Folatrer. GIRIES, s. f. pl. Grimaces, Affectations hypocrites (Girare).

GIROT, s. m. Qui fait des grimaces, Qui se plaint ridiculement, Bête; on dit aussi Girotin. Dans le Calvados Gilles se prononce encore Gire.

GITE, S. f. Soliveau; on dit aussi giète et gitre; en vieux-français, selon D. François, Dictionnaire roman, p. 434. on appelait les chantiers gettes et gittes.

GLAS, s. m. pl. Réjouissances; de l'islandais Glad, Joyeux, qui se trouve aussi en anglais.

GLATIR, v. n. Aboyer, Crier: Se forment bret, si haut glatist.

> Méon, Nouveaux fabliaux, t. II, p. 51.

Sarrazins comme chiens glatissent.

Guiart, Branche des royaux lignages, t. II, p. 38.

En islandais Gleta signifie

Poursuivre, Harceler.

GLEUMER, v. a. Engloutir; nous ne connaissons ce mot que par le Coup-d'æil purin, p. 62.

GLORER, v. n. (Orne) Dor-

mir mal.

GLOT, s. m. Ver blanc qui se trouve dans la viande gâtée; Glete signifiait en vieux-francais Ordure, Corruption. Voyez GLOUTE.

Glot, adj. (arr. de Bayeux) Terre glotte, mal labourée, qui n'a pas été émottée. Voyez

le mot suivant.

GLOUTE, adj. Perdu, Corrompu, Gâté; Glata signifie perdre en islandais.

GNIAF, s. m. Savetier.

Vingt anes attelés, trottant d'un pas égal , Trainent le fier Raulin, des gnafs le coriphée: Cent faisceaux de tranchets lui servent de trophée.

LALLEMAN, La Campénade, CH. III. p. 33.

GNIAQUÉE, s. f. Morsure de chien; on dit à Bayeux Gnasses, mais Gnac signifiait en vieux-français coup de dent, suivant Roquefort, t. 1, p. 693.

GNIAS, S. m. (arr. de Mortagne) Enfant à la mamelle.

qu'on laisse dans le nid (Nidensis); on dit aussi Gniai, et dans les patois du Berry, du Jura et de la Vendée Gniau.

GNIOLE, s. f. Niaiserie.

Voyez le mot suivant.

GNIOLER, v. n. Niaiser, Dire ou Faire des Niaiseries; peut-être de Genolius, petitesprit.

GNIOT, S. m. Niais; vovez

le mot précédent ; dans le Ber-

ry on dit Gniogniot.

Go, v. n. (arr. de Valognes) Ce verbe n'est usité qu'à l'impératif. Pour donner le signal du départ, les enfants disent Go, du francisque Gahen, Se hâter; de là le sens du provençal Gau, Elan; on lit dans le Gerar de Rossilho:

Passet sotz Rossilho del prumier gau.

Le vieux-français employait Go dans le même sens : J'entrerai tout de go (d'emblée) dans la taverne ; Don Quichotte (trad. d'Oudin), p. 2.

GOBANT, adj. Gourmand; de Gober, manger avec avidité.

Gobelin, s. m. Lutin, Esprit-follet; on connaissait ce mot en Normandie dès le xu siècle, car on lit dans Orderic Vital, l. v, p. 556: Daemon enim, quem de Dianae phano expulit (sanctus Taurinus) adhuc in eadem urbe (Evreux) degit et in variis frequenter formis apparens neminem laedit. Hunc vulgus Gobelinum appellat. Ce nom vient sans doute du breton Gobilin, Lutin, du grec Κοβαλος ou de l'allemand Kobold.

GOBET; s. m. Morceau que l'on gobe, comme dans le style familier, et par suite Fragment.

GOBINE, s. f. Repas, Bonne

chère. Voyez GOBANT.

GOBINER, v. réfl. (arr. de Vire) Se rengorger, Faire le fat; en vieux-français Gobe signifiait vaniteux:

La terre meismes s'orgoille Par la rousee qui la moille, Et oblie la poverte Ou ele a tot l'yver este; Lors devient la terre si gobe Qu'el velt avoir novele robe.

Roman de la Rose, v. 55.

Gôce (être à sa) s. f. (arr. de Bayeux) Etre à son aise; l'islandais Gots signifie richesse.

Godan (donner dans le) s. m. (arr. de Valognes) Guépier; probablement de l'anglais Goddam, Donner dans la damnation de Dieu. Voyez GODONNER.

Godences, s. f. pl. (arr. de Mortagne) Contes improvisés pour amuser (Gaudere).

GODENDA, s. m. Scié de macon; c'était autrefois le nom d'une espèce d'arme usitée en Allemagne, ainsi que nous l'apprend Guiart dans sa Branche aux royaux lignages, t. 11, v. 5428.

A granz bastons pesanz ferrez, A un lonc fer agu devant Vontceuz de France recevant. Tiex bastons qu'il portent en guerre Ont nom godendac en la terre. Goden-dac, c'est bonjour a dire Qui en francois le veust descrire.

Dans l'Orne on dit Goden-

GODICHE, adj. Ridicule, Gauche; il se trouve aussi dans le patois de Langres.

GODONNER, v. n. Jurer, Murmurer; de l'anglais Goddam.

GOGAILLE, s. f. (arr. de Bayeux) Sot, Niais, Qui amuse les autres (Joculari); on se sert encore en français dans le style familier de Goguenard et de Goguettes.

Gogor, adj. Doux, Mignon; Gogeer signifie en breton four-

be, trompeur.

GOGUE (en) expr. adv. (arr. de Mortagne) Etre en joie; de Jocus comme Goguette.

GOHANNIER, S. m. (arr. de

Caen) Celui qui va chercher à la ferme le repas des moissonneurs. Peut-être vient-il du vieil-anglais Goon, Aller, et signific-t-il seulement Celui qui va, Qui fait les commissions; voyez The vision of Piers the plougman, v. 4492. Cependant Hyne s'employait autrefois avec la signification de Domestique, Laboureur:

And if my neghbore hadde any hyne Or any beest ellis Moore profitable than myn.

Vision of Piers the ploughman,

Gohannier aurait alors signifié primitivement Laboureur-commissionnaire et on s'en sert encore maintenant dans la même acception.

Gohée, s. f. Joie bruyante, Eclat de rire. Voyez agohée.

Golo, s. m. (arr. de Bayeux) Buveur; en breton Goulléi signifie vider, mais une corruption de Goulu semble aussi probable.

GOMER, s. m. Palais; de l'islandais Gomr; il existait aussi

en vieux-français:

Quar il boivent a granz gomers.

Henri d'Andeli, Bataille des sept arts, v. 10.

Gorer, v. n. Regarder manger avec envie d'en faire autant; le vieux-français Goret signifiait pauvre, gueux.

Gorot, s. m. Ulcère; du breton Gor, Abcès, Tumeur; le français en a sans doute dérivé Goitre et le vieux mot Gourre, en patois normand Gorre; cependant Gorrière signifiait en vieux-français Prostituée; on appelait Isabeau de Bavière la Grand' Gorre, et nous lisons

dans la Moralité de l'Enfant prodique:

LA GORRIERE.

Allez, villain!

FINCUER-DOUX.

Allez, maraut! Venez-vous chercher les gorrières, Faire banquetz et bonne chere Et vous n'avez de quoy fournir?

Goser, v. a. (arr. de Mortagne) Rassasier excessivement et par métaphore, Ennuver.

Gosse, s. f. (arr. de Valognes) Mensonge innocent, pour rire, pour se Gausser; dans le patois du Berry on dit Gausse.

Gossier, s. m. Paille de sar-

razin.

GOUAILLER, v..a. Plaisanter; il se trouve aussi dans le patois du Berry. Voyez le mot suivant.

GOUAPER, v. a. (arr. de Valognes) Plaisanter; Goapaer en breton. Voyez gaber.

GOUBELIN, S. m. Fantôme, Revenant; probablement le Kobold des Allemands. Dans un ms. du xui' siècle, dont quelques extraits ont été publiés dans le tome second l'Altdeutsche Blatter, on lit déjà p. 75: Quidam in archiepiscopatu de Wyuelin, cum una die arcam suam plenam denariis aperiri, invenit super eos simiam sedentem et dicentem: Noli tangere pecuniam quia est Colewin, id est dyaboli.

GOUBELINÉ, p. pas. (arr. de Valognes) Qui a des visions, Oui voit des Goubelins.

GOULAYANT, adj. (arr. de Mortagne) Qui se mange avec facilité. Voyez le mot suivant.

GOULE, s. f. Bouche; corruption de Gueule, qui se trou-

vait aussi en vieux-français:

A teus i fist les poinz trencher Et des goules les denz sacher. Benois, I. II, v. 26823.

Le français a conservé Goulée, Goulu, Engoule-vent, et le patois normand en a fait Goulard, Gouliban et Goulimaud, Gourmand.

Gouler, v. n. Vomir; probablement pour Dégouler, commme Dégobiller de Gober.

GOULIAS, S. m. (Manche) Mauvais plaisant, Farceur; du bas-latin Goliardus, devenu en vieux-français Gouliardois et Golias dans les poésies attribuées à Walter Mapes.

GOULINE, s. f. Petit bonnet de nuit qui serre exactement la tête. Voyez MARGOULINE:

Gounelle, s. f. Jupon; ce mot existait aussi en vicuxfrançais, ainsi que le Gown des Anglais:

Einz devendroie noune E veitroie goune. Lai del Corn, v. 531.

Dante a dit dans le *Paradiso*, ch. xxvi, v. 72:

Allo splendor che va di gonna in gonna.

Gournand; tous ces mots viennent probablement du vieilallemand Geren, Désirer avidement.

GOURCIR, v. a. (Orne) Ecraser par une violente pression.

Voyez GOURFOLER.

Gourer, v. a. (arr. de Bayeux et de Mortagne) Tromper; (arr. de Vire) Vexer; Gour signifie en breton malice couverte, méchanceté. Les pharmaciens appellent les drogues falsifiées des goures, et le français emploie Goureur dans le sens de Trompeur.

GOURFOULER, V. a. (arr. de Bayeux) Presser dans la foule, et par suite Meurtrir; Pierre Larrivey l'a employé dans le premier sens

D'un hiver englacé tout roidy de froidure, Et qui gourfoule tout d'un pas auda-

Dans le patois du Berry on

dit Garfouler.

Gourgousser, v. n. Commencer à bouillir, et au figuré Murmurer; on le trouve aussi en vieux-français.

GOURMACHER, v. n. (arr. de Mortagne) Manger malpropre-

ment. and square late 1

GOUROUFFLE, s. m. Insecte qui se trouve dans les fours

(Blatta orientalis).

GOUSPILLER, v. a. Houspiller, Traiter comme un Gouspin; on le trouve aussi en vieuxfrançais: C'est fort bien fait s'il vous gouspille; Naissance d'Amadis dans Gherardi, Théatre italien, t. v, p. 74.

Gouspin, s. m. (arr. de Valognes) Gamin, Petit polisson. Gousson, s. m. Fruit de l'é-

glantier. Voyez COCHONNET.

GOUVILLER, v. n. (arr. de Mortagne) Se moquer de quel-

qu'un en face.

Gouvillon, s. m. Espèce d'anneau; de Copula, comme Goupille; c'est probablement le même mot que le Govion du vieux-français:

Ne l'puet tenir aniaus ne govion

Chevalerie Ogier, v. 400.

Gouyère, s. f. (arr. de Pont-Audemer) Mesure pour la crème, qui était dejà en usage au milieu du xv° siècle; voyez M. Alfred Canel, Histoire de Pont-Audemer, t. I. p. 104.

GRAANTER, y. a. Accorder, en anglais Grant et dans la basse-latinité Graantare; il se trouvait aussi en vieux-francais conditions de la condition de la condit

Et que lor femmes sunt donces, Otreiees e graantees.

BENOIS, I. II, V. 15594.

On dit également Granter, comme en vieux-français; voyez Les quatre livres des Rois, p. 27.

GRABOTTE, s. f. (Orne). Tête

de graine de lin.

Graces, s. f. pl. (arr. de Valognes) Amabilités, Coquetteries; de Grace ou de Gratitude.

GRACIER, v. a. (arr. de Valognes) Remercier, Rendre grâces (Gratari), comme en vieux-français:

Li dux le voit, Den prist a gracier. Chevalerie Ogier, v. 6285.

GRADELIER, S. m. (arr. de Bayeux) GRADILLIER (arr. de Valognes) Groseiller non épineux. Voyez le mot suivant.

GRADIES, s. f. pl. GRADILLES, Petites groseilles, parce qu'elles sont disposées par gradation le long des grappes.

GRADILLE, s. f. (arr. de St-Lo). Oseille, dont l'acidité est proverbiale comme celle des petites groseilles. Voyez le

mot précédent.

GRAFFINER, v. a. Gratter légèrement; en breton Krafina signifie égratigner. Ce mot existait aussi en provençal (Grafinar) et en vieux-français. mais avec le sens du breton: Il

leur mordoit les aureilles; ils luy graphinoient le nez; Rabelais, l. 1, ch. 44.

GRAILLONNÉ, adj. (arr. de Mortagne) Sale, Malpropre,

Qui sent le graillon.

GRAILLOT, S. m. (Orne) Miette; selon Leroux, Dictionnaire comique, t. I, p. 590, Graillon aurait signifié en vieux-français un reste de viande, une bribe.

GRANGETTE, s. f. (Orne) Petite cage pour prendre les oi-

seaux.

Granment, adv. Grandement; cette crase se trouve aussi en rouchi et en vieux-français.

Grappe, s. f. (arr. de Bayeux) Crabe; cette corruption a sans doute été amenée par le

mot survant.

GRAPPER, v. réfl. (arr. de Bayeux) S'attacher fortement; en breton Krapa signifie Saisir avec un grappin; Cramponner.

GRASSET, GRESSET, S. m. (Manche) Lampe en fer; Graset signifiait huile en vieux-

français.

De malheur je n'avions ni gresset ni candelle.

FERRAND, Muse normande, p. 4.

GRATTER, v. a. (Manche) Prendre; Kreista signifie extorquer en islandais, et nous serions tentés d'y rattacher le français Regrattier, Revendeur.

Gravé, adj. (Manche) Marqué de petite vérole; en islandais Grafa signifie creuser, trouer; et Roquefort donne à Graveure le sens de fente, ouverture.

Grec, adj. (arr. de Bayeux) Avare, Arabe; comme le français Grigou; il signifie aussi Rusé, Fourbe, et on lit dans saint Jérôme Epistola x ad Furiam: Impostor et Graecus est; le Grickr des Islandais a le même sens que le Punicus des Romains.

Grécé, s. m. (arr. d'Alen-

con) Grenouille verte.

GRECQUERIE, S. f. (arr. de Bayeux) Trait d'avarice, Jui-

verie; voyez GREC.

GREDOLLE, s. f. (arr. de Mortagne) Branche d'arbre sèche qui tombe naturellement; peut-être du latin Gradi qui devient Gredi dans les composés aggredi, ingredi, etc.

GRÈGE, s. f. (arr. de Saint-

Lo) Affinoir.

GRÈLE, s. f. (arr. de Valognes) Personne tombée d'une position brillante dans le malheur. Voyez le mot suivant.

GRELE, p. pas. Marqué de petite vérole; on l'a dit du visage comme d'un champ que la grêle a empêché de realiser l'attente que les apparences avaient fait concevoir.

GRÉMIR, v. a. Ecraser, Briser; Grem signifie en islandais blesser, attaquer. On en a fait le fréquentatif Grémiller et le substantif Grémillon; probablement la racine de grumeau et de gruau est la même.

Grenons, s. m. pl. Moustaches, Favoris (crinis): Si li coupa la barbe a touz les grenons; Recueil des historiens de France, t. III, p. 227. On trouve plus souvent en vieux-français Guernons:

N'unt mie barbe ne guernons,

Co dist Heraut, com nos avons. Roman de Rou, t. II, p. 174.

GRETTE, S. f. (Orne) Chénevotte.

Gribiche, s. f. (arr. de Valognes) Vieille femme méchante dont on fait peur aux enfants; peut-être de l'islandais Grim, attaquer, et Bita, mordre. Voyez cependant GRICHE.

GRICHE, S. f. (arr. de Bayeux) Grimace de méconten-

tement. Voyez GRICHU.

GRICHER, v. n. Etre de mauvaise humeur. Voyez GRICHU. GRICHEUX, adj. Mogueur. Oui fait Gricher. Voyez GRICHU.

GRICHIR, v. n. (arr. de Cherbourg) Pleurer, Vovez GRICHII.

GRICHU, adj. Qui est de mauvaise humeur; en breton Grisiaz signifie emporté, méchant: c'est probablement la racine du vieux-français Engres et de Griesche qui s'est conservé dans Pie-Grièche et griesche.

GRIFFER, v. a. Egratigner comme avec des Griffes; ce mot existe aussi en rouchi.

GRIGNE, s. f. Croûte de pain. en vieux-français Grignon; Krina signifie en breton Ronger avec les dents et nous avons encore Grignotter.

GRIGNER, v. n. (arr. de Bayeux) Etre maussade; on le trouve aussi dans le patois du Berry; en breton Grinouz signifie hargneux, querelleur.

GRILLER, v. n. (arr. de Valognes) Glisser; probablement parce que les clous que les paysans portent sous leurs souliers tracent des lignes parallèles, qui ressemblent aux barres de fer d'un gril; on dit

aussi Dégriller et le vieuxfrançais donnait le même sens à Esgriller :

A la planche vint, sus monta; Ne sai dire s'il abuissa. U esgrilla, u meshanea. Mais il chai; si se neia. Roman de Rou, v. 5532.

Grimêlis, s. m. Mélange. GRIMELU, adj. Marqué de

petite vérole.

GRIMER, v. a. Egratigner: probablement de l'islandais Grem, Blesser, Attaquer, l'étymologie de Grommeler semble la même. Voyez Égrimer.

GRINCHER, v. a. Egratigner; quand il est neutre il signifie

Cligner.

GRINGALET, Homme consistance; en breton Gragaler signifie Piailleur, Criard; selon Roquefort, t. I, p. 745, il se disait en vieux-francais d'un cheval maigre et alerte; dans le Berry et dans le Jura on lui donne le même sens qu'en Normandie.

GRIPER, v. a. Grimper; probablement le normand est plus fidèle à son étymologie que le français, car la voyelle n'est pas nasalisée dans Gravir, et les montées se nomment dans la Haute-Saône des Graps.

Grison, s. m. Quartz; de l'islandais Griot Pierre, qui s'est conservé en français dans Griottes, nom que l'on donne à une cerise dont le novau (Caillou dans le Calvados) est fort gros , ou de sa couleur *gri-*

Huet, pren celle pierre bise, Sy l'esboche a tou grant martel.

Miracle de Ste-Géneviève, dans Jubinal, Mystères inédits, t. I. p. 265, v. 14.

Comme le grison est la plus dure des pierres, cette dernière étymologie pourrait expliquer celle de Biseau, mal taillé, taillé comme une pierre bise.

Grobis, adj. Important, Fier (Bis grossus). Il existait

en vieux-francais:

Sa, Maistre, ne rebellez point; Faictes vous icy du grobis. Mystère de la Résurrection, scèn. IV.

et La Fontaine a appelé le

chat Rominagrobis.

Groc, Groc, s. m. (Orne) croc (Calvados) Aspérités de la boue gelée, qui rendent les chemins raboteux: on dit proverbialement d'une boue assez gelée pour ne pas céder sous le pied les crocs portent.

Groin, s. m. Nom de plusieurs petits caps marécageux de la côte d'Avranches et du Bessin, qui se conservent plus verts que tout ce qui les entoure; en islandais Groin, Green en anglais, signifie verdoyant. Le vieux-français avait aussi Gronelle et le bas-latin Gronna et Gronnia.

GROLER, v. n. Tousser; de l'islandais Krulla, Remuer, S'agiter, la racine de crouler et de grelotter, gruler en vieux-français. Le bas-latin Grollare et le vieux-français Croller s'employaient au propre comme l'islandais; ainsi on lit dans une citation du Roman de la Rose dans Charpentier, t. III, p. 570, col. 4:

Ainssy comme un ymage mue, Qui ne se crolle, ne ne mue, Sam pie, sans mains. sans doi croller, Sans ex mouvoir (sic) et sans parler.

GROLLES, s. f. Vieilles savattes; en languedocien Grou-

le; on trouve aussi en vieuxfrançais Groules et Grolles.

GROMENCHIER, v. n. (arr. de Cherbourg) Grogner, Grommeler; Gram en islandais et Grimm en allemand signifient

furieux, méchant.

GRONEE, S. f. (arr. de Bayeux) Une certaine quantité, Ce qu'on peut porter dans un tablier; on dit aussi Grenée. En breton Groun signifie amas, monceau, réunion. Mais comme dans le second livre des Miracles de la Vierge, Gautier de Coinsi appelle le giron ou des poches Grons:

Tout en ourant l'erbe a cuellue..... Ses grons en a la dame emplie.

une autre origine (du latin *Gremium*) ne serait pas impossible.

GROSSET, S. m. Parement de fagot, plus gros que les petites branches qui s'y trouvent ordinairement.

Grou, s. m. Eau épaisse et puante; on dit aussi Grau. Ce mot peut venir de l'islandais Grotta, Lie d'huile de poisson; de l'allemand Grube, Cloaque; ou du bas-latin Groua, Marais.

GROUCER, v. a. (arrond. de Cherbourg) Remuer légèrement; à Vire il signifie, comme en vieux-français, Gronder;

Et, s'il i a nul qui en grouce, Ne doubtez que ne le courouce Tant que la vie li touldray.

Mystère de Robert-le-Diable, p. 2.

Mais on donne en Normandie à danse le sens de forte réprimande et Groa signifie à la fois en islandais mettre en mouvement et se mettre en colère. Une origine celtique ne serait pas non plus impossible, car le breton *Krôza* signifie *mur*-

murer, gronder.

GROUER, v. a. Abattre des fruits, Faire sortir le grain de sa capsule; Krouer signifie cribler en breton. On le prend aussi quelquefois dans l'acception de Se fâcher, ainsi qu'en vieux-francais:

Amez le bien, je n'en grouz mie. Roman de la Violette, v. 3023.

GROULONNER, v. n. (arr. de

Saint-Lo) Renacler.

Guancher, v. n Aller, comme Ganga en islandais; le vieux-français Guenchir avait modifié sa signification primitive; il signifiait aller de côté, en arrière, tourner:

E Normanz si se tindrent, ke nuls d'els ne guenchi.

Roman de Rou, v. 1532.

Chançon, va-t-en pour faire mon message La ou je n'os trestourner ne guenchir, Que tant redout la male gent ombrage.

CHASTELAIN DE COUCY. Chanson XIX. st. 5, p. 7.1.

Voyez aussi Les quatre livres des Rois, p. 453; Raoul de Cambrai, p. 448, v. 45; Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 5872 et Rutebeuf, OEuvres, t. I, p. 290.

Gue, s. f. Ruine; ce mot a probablement quelque affinité étymologique avec Gueux.

Guédé, adj. Parsemé, Farci, Gonflé; Gæda signifie enrichi en islandais. On donne aussi à Guédé le sens d'empiffré, gorgé de nourriture, qu'il avait en vieux-français et qu'il conserve dans le style familier.

Guédiner, vo na (arr. de

Pont-l'Evêque) Trembler de froid.

GUEDOT, s.m. Cochon. Voyez

GUÉLOT, s. m. Moutarde blanche (sinnapis arvensis).

GUENETTE, S. f. (arr. de Mortagne) Femme de mauvaises mœurs; corruption de Gouine.

Guener, v. a. Crotter; le patois de la Vendée lui donne la même signification, peut-être a-t-il quelque liaison éty-mologique avec Guenaux, qui, suivant Leroux, Dictionnaire comique, t. I, p. 604, signifie queux, mendiant.

GUENIPE, s. f. (arr. de Saint-Lo) Vilaine femme, Guenon; dans l'arrondissement d'Argentan, on dit Guenuche.

Guerbière, s. f. (arr. de Bayeux) Grande bouche, qui pourrait avaler des gerbes.

GUERDONNER, v. a. Récompenser; Donner ce dont on est digne, en vieil-allemand Werd, ou peut-être Donner beaucoup; au moins Werth a pris ce sens dans Werthschatzen.

Fy de beauté
Qui son amant de desplaisir guerdonne,
Au lieu de bien qu'il avait mérité.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 143, éd. de M. Travers.

Ce mot n'est plus d'usage en français.

GUERMENTER, v. a. et réfl. Se lamenter et par suite Se préoccuper, Se mêler, Tourmenter; en gallique Garm signifie cri, plainte. Ce mot avait les mêmes acceptions en vieux-français, ainsi on lit au commencement du Roman de la Rose

Forment me pris a guermenter Par quel art et par quel engin Je peusse entrer dans ce jardin.

et dans le Roman de Garin, Bibliothèque de l'Arsenal, nº 484, fol. 88, recto, col. 2, v.

Sire Girbert, por l'amor Dieu merci, Ne soupirez ne vus guementez si.

GUERNE, S. f. Poule.

Ils n'ont laisse porc, ne oue, Ne guerne, ne guernelier.

Chansons normandes, p. 178, éd. de M. Dubois.

Guernelier qui signifie sans doute cog n'est plus usité.

GUERNOTTER, v. n. Grelotter. Guervé, s. m. (arr. de Vire) Gruan.

Guêtruer, v. n. (arr. de

Cherbourg) Gazouiller.

GUETTER, v. a. Regarder; c'est une extension fort naturelle de la signification du mot français qui a conservé le sens de l'islandais Gæti, Epier, Observer. Il s'emploie aussi avec la forme réfléchie et signifie alors Se procurer:

Barbe rouge et noirs cheveux, Guette-t'en si tu peux ;

dit un proverbe normand.

GUEULARD, s. m. Qui parle haut et souvent, Qui est fort en queule; il signifie aussi comme en rouchi: Qui mange sa fortune.

GUEULTON, S. m. Festin,

Banquet.

Laissez jusqu'au retour les tripes, les crétons: Quand l'ennemi nous presse, au diablé les gueultons.

LALLEMAN, La Compénade, ch. I.

GUEZETTE, S. f. (arr. de Caen) Fille étourdie, insolente; en breton Gwez signifie sauvage, grossier.

GUIBOLLE, s. f. (Orne) Jambe; il ne se dit qu'en mauvaise part : en islandais Vippa signifie tourner, remuer.

GUIBRÉE, s. f. (arr. d'Alencon) Présent; de la foire de Guibray où l'on achette beaucoup de cadeaux. On dit à Caen dans le même sens: Donnez-moi ma foire.

Guichon, s. m. Petite Tasse

de bois.

Guideaux, s. m. pl. Sorte

de filet.

Guigner, v. a. et n. (arr. de Valognes) Lancer des pierres ; on l'emploie aussi avec la signification qu'il a conservée en français dans le style familier: probablement le hollandais Guignar et l'espagnol Guinar ont été empruntés au français.

Guigneux, adj. Moqueur, Oui regarde d'un air moqueur.

Guiler, v. n. Crier d'une

voix aiguë (Gueuler?).

Guilvessée, s. f. (arr. de Bayeux) Prise de tabac; probablement un Rien, une Billevesée, qui se dit Guilvesée dans le patois de Rennes.

GUIMBLET, s. m. (arr. de

Mortain) Vilbrequin.

GUINCHER, GUINCHOTTER, V. n. Lancer des œillades les yeux à demi-fermés; de l'allemand Winken, Faire des signes avec les veux.

Guitis et Guitus, s. m Go-

sier.

HAG

HAGER, v. a. (arr. de Mortagnes) Détruire, Briser; peut-être une corruption de Hacher.

HAGNETTE, s. f. (arr. de Bayeux) Couteau qui ne coupe pas; dans le patois de Rennes on appelle une serpette Hignette. Ce mot signifie aussi Béquille et vient sans doute de l'islandais Hagna, Servir, Etre nécessaire.

HAGUE, S. f. (arr. de Valognes) Fruit de l'aubépine, qui s'appelle Hôgan en breton. C'est aussi le nom que l'on donne à l'extrémité du Cotentin, où les pirates normands s'étaient fortifiés au moyen d'un fossé dont les restes sont connus sous le nom de Haguedik. C'était, comme on sait, leur usage: Normanni devastata ex maxima parte Hlotharici regni regione, prope fluvium Clyla, loco qui dicitur Lovonium, sepibus (more eorum) munitione capta, securi consederunt; Annales Fuldenses, année 894, dans du Chesne, Scriptores Normannorum, p. 18.

Rous ne li suen qui od lui erent, Defenses firent e fossez Granz e parfunz e hauz e lez, Clos environ cume chastel.

Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 3442.

Voyez aussi Dudon de Saint-Quentin, l. 11, dans du Chesne, l. cit. p. 77; Guillaume de Jumièges, l. 11, ch. 10, *Ibidem*,

HAI

p. 228 et le Roman de Rou, t. I, p. 64. Selon Ihre, l'islandais Hagi aurait signifié Haie. nous ne le connaissons qu'avec le sens de Pâturage, mais probablement clos; au moins le vieil-allemand Hag et l'anglosaxon Hacq nous portent à le croire. La racine de Haie pourrait même être celtique; car dans le patois de l'Isère Agi signisie Haie, Buisson; dans celui des Vosges Haigis signifie Bosquet et le vieux-français Haie avait le plus souvent la signification de Bois: la Haie de Valognes, la Haie d'Ectot, Saint-Germain-en-Lave, etc.

HAI, s. m. Partie inférieure d'une porte coupée en deux; Treillage qu'on y substitue pour empêcher les enfants de sortir; voyez HAISET.

HAIM, s. m. (arr. de Bayeux) Hameçon; c'est le latin *Hamus*, avec la prononciation mouillée du patois normand, ailleurs on dit *Ins*.

HAINGEUX, adj. (arr. de Bayeux) Remuant, Méchant, Haïssable; du vieux-français Hainge, Haine, ou plutôt de Henger, Fatiguer (Angere).

Haingre, adj. Maladif; c'est le latin Aeger, avec la forte aspiration du Nord, qui s'est aussi conservé dans le français Malingre.

Haïon, s. m. (Orne) Bar-

rière en broussailles pour boucher une brèche, Petite haie.

HAIR, s. m. (arr. de Vire) Chevelure; en islandais *Har* et en anglais *Hair*.

HAIRE, adj. De mauvaise humeur; il se dit surtout des

enfants. Voyez AIRER.

HAISET, S. m. Partie inférieure d'une porte coupée en deux; du bas-latin Haisellus, en vieux-français ainsi que dans l'Orne Haise: Comme Pierre Playart.... vouloist mettre en une cour de la maison ou il demeurait, une haise qu'il avoit faite pour obvier que le bestail de la ville n'entrast en sa court; Lettres de grâce de 1371, citées dans du Cange, t. III, p. 646, col. 4. On dit proverbialement des amoureux:

S'ils n'entrent par le haiset, Ils entrent par le viquet.

Ce mot signifiait sans doute originairement Une petite porte comme l'Huiselet du vieuxfrançais.

Haisier, s. m. (arr. d'Avranches) Ridelle, du baslatin *Haia*. Voyez haiset.

HAITER, v. n. (Haute-Normandie) Plaire, Etre agréable; du breton *Heta* dont la signification est la même:

Vous autres, dittes, s'il vous haite, Voz nons, et vous venes offrir.

Farce des pates-ouaintes, p. 6.

Cette origine semble d'autant plus probable que haiter signifiait aussi en vieux-français Désirer, et que le mot breton se prenait dans la même acception; le français Souhaiter appartient certainement à la même racine.

HAITIER, S. m. (arr. de Valognes) Petite poële à rebords dont on se sert pour faire la galette, qui figure dans toutes les réjouissances; ce qu'exprime le breton Heta, comme l'islandais Gala.

Halabre, s. m. (arr. de Bayeux) Garnement; probablement de *Helluo* que l'on retrouve sous son ancienne forme en vieux-français; voyez aussi *Hellir* dans Roquefort, t. I, p. 746.

HALAISER, v. n. Respirer difficilement; de *Halitare*, ou de son dérivé français.

Halbi, s. m. Mélange égal de cidre et de poiré; Halb en allemand et Half en islandais signifie moitié. Voyez mitoyen.

HALER, v. a. Tirer; de l'islandais Hallda, Tenir, Tirer à soi; cette origine est d'autant plus probable que le suédois Halla a aussi rejeté le D, et que Haler appartient aussi à la langue de la marine, qui, comme on sait, a emprunté une très grande quantité de mots à l'islandais.

Halipre, s. m. Gerçures des *lèvres*, qui les dessèchent et les durcissent, comme si elles étaient *hâlées*; à Valognes on dit halitre.

Halitre, s. m. Grand air sec qui gâte la peau, qui la

hâle.

HALLEFESSIER, s. m. Terme de mépris, Qui tire le derrière.

Hallemèche, s. f. Dispute, où l'on finit par se prendre aux cheveux et se haler les mêches.

HALLOTER, v. n. (arr. de Caen) Remuer le crible, le Tirer doucement de droite à gauche pour amasser la paille sur le devant

HALOT, s. m. (Orne et Calvados) Petit valet qui conduit les chevaux par la bride, qui les tire. On trouve Hillot, en vieux-français, avec un sens à peu-près-semblable:

Ce vénérable hillo fut adverti Ce quelque argent que m'aviez départi.

LEROUX, Dictionnaire comique, t. II, p. 20.

Mais nous ne croyons pas comme l'a dit Roquefort, t. I, p. 754, qu'il vienne des *Ilotes* des Lacédémoniens.

HAM, s. m. Hameau. Ce mot ne se trouve plus que dans quelques noms de communes. Le Ham dans l'arrondissement de Valognes, Ouistreham dans l'arrondissement de Caen; il vient certainement des langues du nord; en islandais Heim signifie maison et Ulphilas l'a employé dans le sens de village.

Hambouiner, v. n. (arr. de Valognes) Traîner la jambe, probablement pour Gambouiner: dans les Vosges Cambiner

signifie Boiter.

Hammée, s. f. (arr. d'Argentan) Cépée; ailleurs on donne ce nom à une forte haie de saules, probablement parce qu'ils poussent beaucoup de jets.

HAN, s. m. (arr. de Bayeux) Fantôme dont le nom vient probablement de l'allemand; voyez Grimm Deutsche Mythologie,

p. 521.

HANAP, s. m. Coupe, Verre a boire.

Remplir nos hanaps.

BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 173,
éd. de M. Travers.

Ce mot se retrouve en breton avec la même signification; il existait aussi en vieux-français: Grans vesseaus d'argent ne hanaps d'or; Ordonnances des rois de France (1332), t. II, p. 86.

HANNE, s. f. (arr. de Ba-yeux) Vieille femme; Hanne signifiait en vieux-français une Vieille cavalle ruinée; plutôt du latin Hinna, Mule, que du gallique Anner, qui signifie Une jeune vache, comme le veut Huet dans ses Additions aux Origines de Ménage; mais en breton Hena signifie Très-vieux.

Hannequin, s. m. Enfant désagréable, Petit mulet (*Hinnus*).

Hannequiner, v. n. Faire une chose avec peine, avec hans; Voyez enhanner; c'est probablement la même idée qui avait fait appeler en vieuxfrançais les laboureurs Hanniers. Il signifie aussi Tâtonner, Hésiter.

Hannes, s. f. pl. (arr. de Valognes) Culottes; le patois de Rennes l'emploie dans la même acception; ailleurs il signifie Coeffe, *Hennin*, en vieux-français, et on lui donne quelquefois dans l'Orne la signification de Veste.

Hannelle, s. f. Menu bois; Heniau en vieux-français.

HANNOCHE, S. f. (Orne) Gros morceau de bois. Ce mot et le précédent se rattachent sans doute à un radical commun qui signifiait *Bois*; leur différence tient à leur terminaison, qui indique l'une un diminutif et l'autre un augmentatif; voyez aussi hannot.

Hannoner, v. n. (arr. de Valognes) Parler en s'arrêtant et se reprenant à chaque instant, peut-être comme un âne. Iceluy avec sa bouche d'asne ne fait qu'asnoner; Balde ne peut entendre son langage asnin; Histoire macaronique; t. 11, p. 276.

HANNOT, S. m. (Orne) Petit

vase en bois.

HANTE, s. f. Manche d'un fouet ou d'une faulx; probablement de Hasta, car on appelait en vieux-français les lances des hanstes et on lit dans le Roman du Saint Graal: Le hanste de la crois estoit toute vermoille.

HANTIER, S. f. Butte de terre. HAQUETER, v. n. (arr. de Mortain) Jaboter, Parler à tort et à travers; en breton Hakein signifie Bredouiller, et Haquier à le même sens dans le

patois des Vosges

HARASSOIRE, s. f. Poële percée de trous pour faire cuire des marrons que l'on se harasse

à remuer.

Hardelé (œuf), adj. (Calvados) dù bas-latin Hardellus; voyez du Cange, t. 111, p. 625, col. 3. Les œufs hardelés n'ont pas de coquille; ils sont pondus par des coqs et quand on les met dans du fumier de cheval, il en sort des serpents dont l'huile est excellente pour composer des filtres et transmuer les métanx: voyez la recette de l'or espagnol dans Théophile, Diversarum artium schedula, p. 180. Dans l'Orne on dit Hardé et Hardré.

HARDELLE, s. f. Jeune fille

complaisante:

Si j'en beuvojs byen soubvent,

Fauldroit la hardelle:

Vaux-de-Vire, p. 198, éd. de M. Travers

HARDER, v. a. Troquer.

Oh! que de bon cueur mes livres harderois

Pour les escots ou tu serois! Gentil breuvage, ah! tu m'es trop amy Pour te boire a demy.

JEAN LE HOUX (Olivier Basselin), Chanson inedite

Hardouin, s. m. (Orne) Negociateur de mariages; on dit aussi au feminin Hardouine. Il ne se prend qu'en mauvaise part, ainsi que les autres mots qui se rattachent à la même idée; le vieux-français Hardeau signifiait Coquin, Vaurien.

Harée, s. f. (arr. de Bayeux) Pluie de peu de durée; *Harne* signifie Ondée dans le patois du Berry; en yieux-français

on disait Horée :

Veit les tuneires, e les venz, e les giels,

E les orez, les merveillus tempes.

Chanson de Roland, st. clxxxi, v. 9.

En basque *Uria* signifie Pluie.

HARER, y. a. (arr. de Vire) Exciter.

N'as-tu pas ouy ce truant, Que je t'avois dit cy-devant, Que de ma porte tu chassasses Et que les chiens tu lui harasses.

Moralité du Mauvais riche et du Ladre.

L'anglais To hare a la même signification, et une racine celtique est assez probable; en breton Harz signifie Aboiement.

HARGOTER, v. n. Quereller. On le trouve aussi en vieuxfrançais: Ycelui Mahilet se leva de la table et print cedit Gilet par la poitrine, et ledit Gilet lui semblablement, et tenoient, et hargotoient l'un l'autre forment; Lettres de grace, de 4380, dans du Cange, t. 1, p. 390, col. 3. Dans le patois des Vosges Hargot signifie Secousse, Cahot.

HARICOTER, v. n. (Orne) Conduire des chevaux qu'on est oblige de fouetter à chaque instant; Voyez harer et le vieux-

français Harier:

Je change tout, je tourne, je varie, Je faiz cheoir, relever et abbattre Sans aviser qui saigement charie; Je mors, je poins, j'arguë et puis harie.

Danse aux Aveugles, p. 37.

Il signifie aussi Trouver à redire (Voyez HARGOTER), et Faire toute sorte de mauvais métiers. Voyez le mot suivant.

HARICOTIER, S. m. (Orne) Qui vend et achète des bestiaux; Voyez HARIN. Il signifie aussi, peul-être par extension, Chicaneur, De mauvaise foi; voyez cependant HARGOTER.

HARIGACHER, v. n. (arr. de Bayeux) Disputer. Voyez har-

GOTER.

Harin, s. m. Mauvais cheval, Haridelle; probablement de quelque dialecte germanique; en anglo-saxon signific Cheval, Harsa jument et nous avons encore Haras. L'islandais Hros, Cheval, est également devenu Rosse. Dans l'Orne on dit hourin.

Harivelier, s. m. Marchand

de bestiaux.

HARLAN, s. m. (Seine-Inférieure) Qui marchande, Qui n'est pas franc en affaires; Voyez HARICOTIER et HERLAN.

HARMONER, (arr. de Bayeux) Gronder, Sermoner, que l'on prononce en patois normand, Sarmoner.

HAROUSSE, s. f. Mauvaise jument, corruption de Carousse;

voyez ce mot.

MARQUELER, v. a. (arr. de Mortagne) Tracasser, Chicaner, Faire toutes sortes de métiers malhonnêtes; on emploie dans un sens analogue le substantif Harquelier.

HARRACHES S. f. pl. (Orne) Tiges brisées de chanvre, qui

sont arrachées.

HART, s. f. Grosse branche; peut-être dérivé du vieil-allemand Hart, Forêt, comme Boise l'a été de Bois.

Hasier, adj. (arr. de Valo-

gnes) Maigre, Chétif.

HASTIVET, S. m. Orge hâtive.

L'on dict hastivet s'eschaulda.

Chansons normandes, p. 161, édit. de M. Dubois.

HATEL, s. m. Bois coupé et fendu (voyez ATELLE): Icellui prestre tenant en sa main une busche de bois qui se nomme au pais (en Normandie) une Hastelle; Lettres de grace de 4525, citées dans du Cange,

t. m, p. 633, col. 2.

HATELET, s. m. Côtelettes de lard que l'on met à la broche, en vieux-français Haste (Hasta) que le patois lorrain et celui du Nivernais ont conservé dans cette acception. Comme maintenant Broche, Haste s'employait avec le sens d'une chose que l'on mettait à la broche.

Et quant j'avoie, o le verjus, Mon haste en la broche torne.

Fabliaux anciens, t. IV, p. 447.

Quant à la terminaison qui indique un diminutif, elle exprime une idée qui se trouve aussi en vieux-français: Ouquel ostel ilz eussent fait cuire et appareiller une hatemenue de porc; Lettres de grâce de 4392; citées dans du Cange, t. H., p. 633, col. 4.

HATI, s. m. Haine; en islandais *Hata* signifie Haïr, et le vieux-français *Ahati, Enhati* se rattache probablement a la

même racine.

HATILLE, S. f. (Orne) Intérieur des animaux; ce mot se trouve aussi dans la langue populaire des autres provinces, car les Bénédictins ont dit au mot masta 4: Recentis suillae frustum unde rusticis nostris: Je vous enverrai de la hastille et du boudin.

HAULE, s. f. Fosse; de l'islandais Hol dont la signification est la même: nous ne connaissons ce mot que dans quelques noms de lieu; la Haule de Surrain, la Haule de Saint-Laurent-sur-Mer.

HAUTMAL, s. m. Epilepsie; Orre-mal en vieux-provençal. On regardait pendant le moyenâge l'épilepsie comme une véritable possession; voyez aver-SAT.

HAVET, s. f. (arr. de Vire) Femme malpropre; c'est une figure, Havet signifie en vieuxfrançais un ustensile de cuisine qui était sali par la fumée.

Ung grill, ung havet tout entier

Et une grande lechefrite.

Inventaire des biens de l'amant trépassé de deuil, dans Keller, Romvart, p. 182, v. 7.

C'était probablement la crémaillère; voyez le mot suivant.

HAVET (Bête) s. f. (arr. de Valognes) Bête imaginaire dont on fait peur aux enfants pour les empêcher d'approcher de l'eau. Havet signifiait en vieux-français Crochet.

Se dit l'en que ce sont les diables A tout leurs grantz crocz et leurs chables,

A leurs ongles, a leurs havetz.

Roman de la Rose, v. 18684.

Il a conservé cette signification en rouchi

HAVRON, S. m. Folle avoine; Hafrar en islandais; Habaro en vieil-allemand; Wild Haber en allemand moderne; C'est havron et pois percé, est une locution populaire qui signifie L'un ne vaut pas mieux, que l'autre.

Hazé, s. m. (Orne) Marais, Tourbière.

HÉBRAIT, S. f. (arr. de Valognes) Cri perçant; probablement une corruption de *Hautbrait* que le vieux-français avait formé de *Braire*:

Mort me faindreiz; mais de noz genz Ne seit petit li pluremenz, Li braiz, **li** criz ne la merveille.

> Benois, Chronique rimée, l. 1, v. 1635.

HEC, s. m. Moitié inférieure d'une porte. Ce mot avait la même signification en vieuxfrançais: Le suppliant estoit a son huis appoié sur son hec; qui fait aussi que demi closture d'un huis; Lettres de grâce de 4367, dans du Cange, t. 111, p. 642, col. 4. Dans l'Orne il signifie aussi Barrière de champ. On donne le même nom à une pièce

du pressoir.

HACQUET, S. M. Ridelle, Partie d'une charrette en forme de harrière, de Hec, qui sert à retenir la charge; nous avons déjà remarqué le rapport entre haisien et haiset. Ce mot existait aussi en vieux-français et a été, comme une foule d'autres, mal expliqué par Roquefort, Supplément au Glossaire, p. 183.

HECTER, v. n. (arr. de Saint-Lo) Bégayer. oyez actaigner

et HAOUETER.

HÉDRI, adj. Sali, Chiffonné.

Vovez ROUDRI.

HÉGUIR, v. n. (arr. d'Avranches) Haïr; *Heugi* en breton. HÉMÉE, s. f. Bruit.

Et ientouïmes la hemée.

FERAND, Muse normande, p. 21.

Henu, s. m. (arr. de Cherbourg) Maladie des oiseaux qui les fait tourner sur eux-mêmes comme s'ils avaient des convulsions épileptiques. Ce mot signifie dans l'arr. de Bayeux un Brouillard épais.

HÉNUER, v. n. Tergiverser, Hésiter, tournoyer comme un oiseau attaqué du Hénu.

HÉPINGER, v. a. Oter l'eau,

Eponger.

HERASSER, v. n. Faire un ouvrage avec peine, Vivre difficilement; il s'emploie aussi avec un sens actif et significations Chicaner. Sa racine est probablement celtique car le breton *Harza* a la triple signification d'Etre arrêté, d'Etre

embarrassé et d'Aboyer

HERBIERS, S. m. pl. (arr. d'Alençon) Mauvaises herbes.

HERCAHA, adv. (arr. de Mortagne) Vis-à-vis, Nez-à-nez.

Herdre, v. a. Garder; peutêtre de *Haeres*, Possesseur, par la même idée que le baslatin *Herdimentum* et le français *Héritage*.

Je leur lerray prendre, ravir et herdre Ce qu'il vouldront; j'en suis bien resolu.

Farce des Pates ouaintes, p. 26.

HERDRE, adj. Avare, Intéressé. Voyez le mot précédent.

Here, s. f. Peau de loup dont sont couverts les loups-garous; pour les en délivrer, il faut leur porter trois coups de couteau au front, ou, suivant quelques autorités, leur tirer seulement trois gouttes de sang. La Haire est en français une chemise de crin (en islandais Har), qui par conséquent est fort incommode.

Hère, adj. De mauvaise humeur, Colère; probablement d'Ira: en vieux-français Ire était aussi devenu Heirer; voyez Roquefort, t. 1, p. 746.

HERI, S. m. Lièvre; c'est le nom islandais, comme Hase

est le nom allemand.

Herlan, adj. Tracassier; en breton Herr signifie emportement.

HERMONER, v. n. (arr. de Cherbourg) Remuer sans cesse, et par suite Se tourmenter; en breton *Herruz* signifie Rapide, Bouillant.

HERNUER, v. n. (arr. de Mortagne) Remuer; on dit aussi au figuré le temps hernue pour signifier qu'il va se mettre à la pluie. HERPER, v. a. (arr. de Vire) Saisir, comme avec un Harpon; il s'emploie aussi neutralement et signifie à Mortagne Lutter pour s'amuser, et à Bayeux Prendre au fond de la casserole, Cuire trop vite; il se dit à Caen de l'eau et de la terre qui commence à geler.

HERQUELOT, adj. (arr. de Valognes) Petit, faible; peutêtre de l'allemand Herr qui se prend en mauvaise part, même lorsqu'il n'a pas la terminaison des diminutifs; nous avons déjà cité darcelet, diminutif

de Dard.

HERQUETTE, s. f. (arr. de Vire) Rateau, petite *Herse*.

HÉRU, adj. (Orne) Malpeigné, Qui a les cheveux comme du crin, *Har* en islandais; on dit aussi Hérupé. Voyez huré.

HET, s. m. Joie, Bonne vo-

lonté.

Volluntiers je laboureroie D'accort, de het, sans estriver.

Chansons normandes, p. 163, édit. de M. Dubois.

Voyez HAITER.

HEUDES, s. f. pl. Liens qui attachent ensemble la tête et les pieds des bestiaux pour les empêcher de brouter; Heûd signific en breton Liens, Entraves.

HEULARD, adj. (arr. de Vire)

Faible, Maladif.

Heuler, Huler, v. a. Huer; Heulen en allemand moderne. Peut-être malgré l'aspiration vient-il du latin Ululare.

HEUMAT, adj. (Orne) Entêté, Qui a la tête dure comme un

Heaume.

Heune, s. m. (Orne) Tête;

c'est une corruption de *Heume* (Voyez le mot précédent); car ce mot ne se dit que par mépris et signific qu'au lieu d'une *Tête* on a un *Heaume de fer*.

Heuse, s. f. Botte, Guêtre, Cruralia, vulgo Hueses, disait déjà Jean de Garlande dans son Dictionnaire, Paris sous Philippe-le-Bel, p. 587. Le radical se trouve également dans les langues celtique et germanique: Heuz en breton, Hôs en gallois, Hosa en islandais et Hosan en gothique. On dit aussi Housias et le français a conservé dans le style fami-

Hidre, adj. (Seine-Inférieure) Malheureux, selon le Coup-d'æil purin, p. 54.

lier Houseaux.

Hie, s. f. Joie, Rire; c'est probablement une onomatopée ou une apocope de *Hilarité*.

HIERRE, s. m. Lierre:

Joyeux quand ma veue Regarde ta branche pendue, Belle hierre, que je suis.

Vaux-de-Vire, p. 100, édit. de M. Travers.

En français l'article s'est confondu avec le nom et le H de Hedera a disparu; cela es arrivé aussi dans le patois nor mand, mais il est resté dans, beaucoup d'endroits une sorte d'aspiration gutturale, glierru.

Himer, v. n. (Manche) Pleurer, Gémir. Voyez Gimer. Comme le g et le h sont deux articulations produites par le même organe de l'appareil vocal, il y a souvent permutation entre eux.

HINCHE, s. f. (arr. de Vire

et d'Argentan) Haine.

Hoclasser, v. n. (Orne)Travailler avec courage, Se fatiguer beaucoup; l'allemand Hoch a dans la plupart des composés la valeur d'un superlatif.

Hodiner, v. a. (arr. de Baveux) Remuer : dans l'arr. de Vire et dans l'Orne il est devenu intransitif et a restreint sa signification: Remuer la tête; on dit proverbialement: Les saints du paradis en hodinent la tête.

HOELLAND, s. m. Bas-fonds, de l'islandais Hol et Land dont la signification est la même; ce mot est maintenant hors d'usage, mais on trouve dans de vieux actes le Hoelland du Val de Ver et le Hoelland de Molles. Vovez HAULE.

Hogue, adj. (Calvados) Fort, Fier; probablement du vieuxfrançais Ahoque, Haut, Grand,

ou plutôt de sa racine :

Iloc si fu teus sis esgarz, C'un bel chasteli fist drecier Od tor de pierre e de mortier, Bien clos de mur e de paliz, E de riches ponz torneis Od hericons e od fossez Ahoges e parfunz e liez.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 28131.

Voyez le mot suivant. Hogue, s. m. et f. Hauteur, Colline; de l'islandais Haug, Monticule. On ne l'emploie plus guère que dans les noms de lieu, Saint-Vaast-la-Hougue; les Hogues de Baucy, d'Isigny; le Heugue de Jobourg; la pointe du Hogue à Grand-Camp; la Hoguette; etc. Le vieuxfrançais s'en servait dans un sens plus général : El sumet de une hoge, Livre des Rois, 1.

II, ch. 2, v. 25, p. 427, de l'édition de M. Leroux de Lincy.

Hoguignètes, s. f. pl. Cadeaux qui se font encore dans quelques endroits la veille du jour de l'an; on dit à Caen Hoquilanno et à Saint-Lo Hoquilanne. Voyez AGUILANLEU. De Brieux nous a conservé une sorte de chanson sans rime que l'on chantait encore de son temps en demandant les hoguignettes (Hoc in anno):

Si vous veniés a la depense, A la depense de chez nous. Vous mangeriés de bons choux, On vous serviroit du rost, Hoquinano.

Donnez-moy mes haguignètes Dans un panier que voicy, Je l'achetay samedy D'un bonhomme de dehors, Mais il est encore à payer Haguinelo.

Honer, v. n. Chanter entre ses dents; peut-être une corruption de Canere; il signifie aussi se plaindre, mais la véritable prononciation est alors HOUINER:

Horé, adj. (arr. de Caen) Oui est arrivé à son point, à son heure (Hora); il se dit des récoltes: Ce blé n'est point horé. Peut-être cependant doiton écrire Oré d'Aureus et signifie-t-il Jaune.

Horgne, s. f. Coup de poing sur les yeux ou sur la tête, c'est le même mot que le vieux-

francais Horion.

Horgner, v. a. (arr. de Mortagne) Donner une Horgne

Horion, s. m. (arr. de Mortagne et de Bayeux) Gros rhume), Epidémie ; c'est le nom que l'on donnait en vieuxfrançais à une maladie qui régna au commencement du xv° siècle. Si advint (en 1414) par le plaisir de Dieu qu'un mauvais air corrompu chut sur le monde, qui plus de cent mille personnes a Paris mist en tel. estat qu'ils perdirent le boire, le menger et le reposer... et avecques ce, qui pis estoit on perdit tout le povair de son corps, que on n'osait toucher a soy de nulle part que ce fust, tant estoient grevés ceux qui de mal estoient atteints; et duroit bien sans cesser trois sepmaines, ou plus; et commença à bon escient à l'entrée du mois de mars audit an, et le nommait-on le tac ou le horion; Journal d'un bourgeois de Paris, dans les Chroniques d'Enquerrand de Monstrelet, t. xv, p. 196, éd. de M. Buchon.

Horique, s. f. (arr. de Bayeux) Maladie régnante. Voyez

HORION.

Horsain, s. m. (arr. de Bayeux) Etranger, Homme du dehors, comme *Forain*. Voyez la chanson citée au mot hoguignètes.

HOSTIER, s. m. Homme pauvre, Mendiant, du latin Hostis, ou plutôt d'Ostium; on dit à Valognes d'un mendiant qu'il trache aux portes. Selon Roquefort Host aurait signifié en vieux-français Paysan.

HOUBILE, S. f. (arr. de Mor-

tagne) Veste, Vêtement.

Houc, s. m. (arr. de Bayeux) Poussière acre qui s'élève de la graine du chanvre; c'était d'abord probablement une interjection.

Houdri, adj. (arr. de Bayeux)

Taché, Moisi; en breton Hudur signifie Sale, Malpropre, et le vieux-français en avait aussi probablement dérivé le verbe Heudrir.

HOUINER, v. n. Crier, Se plaindre, Pleurer; on dit aussi dans le même sens Higner, Hinner, Honer, Ouiner, et ces différents mots semblent dérivés d'une langue germanique. Au moins l'islandais Veina, le vieil-allemand Weinan, le saxon Veinan ont la même signification et l'anglais Whine, ainsi que le danois Hvine a également pris l'aspiration; une origine latine (Hinnire) ne serait cependant pas impossible: on dit proverbialement: Il houine comme un petit poulain.

Houvet, s. m. Sobriquet que l'on donne aux habitants du Bocage; le Huvet était une espèce de coiffe que portaient les femmes élégantes; peut-être Houivet voulait-il dire un homme qui s'atiffe comme une femme, un Faraud; mais nous y verrions plutôt le même nom que Hobereau; en basselatinité on appelait les propriétés rurales Hofa, Hovia (de l'allemand Hof, Cour) et leurs propriétaires Houbarii et Hoba-

rii.

HOULER, v. a. Exciter, Provoquer; il ne se prend qu'en mauvaise part. La principale cause de sa mort fust pour sa male renommee qu'il avoit d'estre noiseux, ivrogne, houiller et composeur de gens; du Clerq, Mémoires, l. iv, ch. 42. Dans le Mystère de Bien-advisé et mal-advisé, 2° partie, Houlerie est le nom de la pro-

vocatrice au mal; en breton Houlier signifie Agent de débauche. Ce verbe s'emploie aussi avec un sens réfléchi et signifie S'enfoncer dans un trou : il se dit surtout des ani-

Houlet, s. m. Brèche, Ouverture (Goulet?).

HOULETTE, s. f. (arr.de Caen) Entrée du terrier par laquelle les lapins se Houlent.

Houquer, v. a. (arr. de Bayeux) Voler, Prendre avec un Hoc, qui signifiait en vieuxfrançais Crochet, en anglais Hook.

Houret, s. m. Homme sale comme un Gorret.

Hourticot, s. m. Petit âne. Houstas, s. f. (arr. de Baveux) Femme hommasse, Etourdie.

HOUTER, v. n. (arr. de Vire) Appeler; Haten en saxon. Ces deux mots semblent formés du cri dont on se sert dans la campagne pour appeler les personnes qui sont très-éloignées; le terme de chasse Houper a été formé de la même manière.

Houve, s. f. Houe, en vieilallemand Houvva.

Houver, v. n. Piocher, Travailler avec une Houve; il signifie aussi probablement par

métaphore, Donner à regret. Hu, s.m. (arr. deValognes)Ce mot qui n'est employe que dans la phrase Faire le hu, signifie Avoir ou Faire mauvaise mine et semble une apocope de Hubi; voyez ce mot.

HUANT, s. m. Hibou; prohablement une aphérèse de Chat-Huant.

Huards, s. f. pl. Farfadets

que l'on suppose occupés constamment à se moquer des hommes et à les Huer; le nom des Lutins, du latin Ludere, et celui des Goubelins, de Fislandais Gabba, expriment la même idée:

Hubi, adj. Il ne se dit que des oiseaux et signifie Triste, Malade, Qui a les plumes hérissées; il vient sans doute de l'islandais Ybbinn, Hérissé. Peut-être Ahubir en est-il aussi dérivé, quoique nous ayons déjà reconnu la possibilité d'une autre origine.

Hubir, v. a. (arr. de Mortagne) Huer, Honnir. Voyez AHUBIR.

HUCHER, HUCHIER, v. n. et réfl. Monter, Jucher; il signifie aussi Frapper à la porte, comme en vieux-français, parce que c'est une manière trèsusitée d'Appeler, de Hucher; voyez cependant hus.

Hupé, s m. (arr. de Mortagne) Petite distance. Voyez

HUR, HUER, HEURQUE, S. m. Pointe de terre contre laquelle les vagues viennent se briser en mugisssant la partie la plus avancée dans la mer de la falaise de Jobourg s'appelle Le grand huer. Hurr signifie Bruit en islandais, mais Hur peut aussi exprimer la même idée que Brise-lame et venir du vieil-allemand Hurt, d'où est dérivé le vieux-français Hurter, Heurter. Make, 3 10411

Huré, adj. Hérissé, Qui a la tête comme une Hure. Ce mot qui peut être une syncope de Hurepé, existait aussi en vieuxfrançais:

S'il a grant toup, il est hures; S'il est cauves, il est peles.

Ruihote du monde, publiée dans le Roman de la Mane-kine, p. VIII.

Voyez HUREPÉ.

HUREPÉ, adj. Hérissé, comme en vieux-français:

La pénssiez voir tant viez draps depanez Et tante grande barbe et tant ciez hurepez.

> Roman de la Conquête d'outremer, cité par Fauchet, Langue et Poésie françoises, p. 37.

Ce mot vient peut-être de l'islandais *Har* et *Op*, Chevelure en haut.

Hurif, adj. (arr. de Morta-

gne) Hatif, précoce.

Huron, s. m. Sauvage, Etourdi qui ne respecte ni les usages ni les convenances, Qui est toujours huré. and soul

Hus, s. m. Porte. Il ne trouvera pas le coq à l'hus est une locution proverbiale qui signifie: Il arrivera trop tard, quand les poules seront couchées. C'est probablement une corruption du vieux-français Huis qui se trouvait aussi dans le patois normand:

Et qu'on jette les ennuys Derrière l'huys.

> OLIVIER BASSELIN, Vaux de Vire, p. 181, éd. de M. Travers.

On dit aussi HUCHE. Sans cha, je n'érions jamais eu de sergent à notre huche; Farce des Quiolards, p. 29.

Hut, s. m. Chapeau; c'est probablement le vieux mot allemand, en saxon *Hæt* et en

anglais *Hat*.

I

I, v. n. Il n'est usité qu'à la seconde personne du singulier de l'impératif; Va, Marche; c'est le mot latin qui s'est aussi conservé dans le patois du Jura.

conservé dans le patois du Jura. IANS, adv. Dedans ; le vieux-

français disait *Ens.*

Je pleure ens et me ry par dehors. ALAIN CHARTIER, Œuvres, p. 532.

C'est probablement une corruption d'Intus, dont la première voyelle s'est nasalisée et modifiée comme dans le français En, Dans; la prosthèse de l'1 avait sans doute lieu aussi en vieux-français; car on y trouve Laiens qui signifie La dedans: Laiens

avoit quarante chevalier; Villehardouin, Mémoires, p. 492.

lau de Mouret, s. f. (arr. de Coutances) Eau de fumière:

IAULOUS, adj. (arr. de Vire) Rempli d'Eau, qui se prononce Iau dans le patois normand.

ICHIN, adv. (Manche) Ici.
IDLO, adv. (arr. d'Avranches)
On ne l'emploie qu'avec la par-

ticule de, D'ici, De là. Voyez

IEBE, s. f. Gale des chats. IGNAU, adv. (arr. de Mortagne) Sans façon, Uniement.

IGRE, s. m. (arr. de Valognes) Ongle, Ergot. Peut-être est-ce la racine d'*Egratigner*; on dit ailleurs Egrin, Ingre, Ingrat.

ILAU, ILEU, adv. Là, Ici;
en vieux-français Illec, Illoc,
Illuec (Illic).

La ou Nativite dit-l'on Illuec diras Concepcion; Conception illuec diras La ou l'en dit Nativitas.

> WACE, Etablissement de la fête de la Conception, p. 8, v. 7.

INDE, adj. Noirâtre, De couleur sale. En provençal l'Indi était suivant l'Elucidario de las proprias: Bela mixtura de color cerulenca et purpurea, et malgré le sens vague que l'on donnait aux noms des couleurs, il devait en être de même en vieux-français, car on lit dans le Roman de la Rose, en parlant du soleil:

A donc prent l'Air son mantel inde, Qu'il vest trop volentiers en Inde;

et on lit dans le Roman de la Violette:

Et voit sor sa destre mamiele Une violette nouvielle, Inde paroir sor la car blanche.

En français l'Inde est bleu. INDITER, v. a. Enseigner, Elever; du latin *Indicere*; il existait aussi en vieux-francais.

INDUQUER, v. a. Elever;

Voyez ÉDUQUER.

INÈLE, adj. (arr. de Mortagne) Vif, Leste; du vieilallemand Snel ou de l'islandars Sniall, dont la signification est la même. Il existe aussi en vieux-français:

Puis serrai si legers e ignals e ates. Voyage de Charlemagne, v. 613.

Qar fortune, ki sa roiele

Tourne comme la plus isniele Chose ki soit.

Mouskes, Chronique rimée, v. 24431.

INTEL, INTÉ, adj. Pareil; de Talis ou peut-être d'Unitus; car le vieux-français Onnier, Egaliser venait d'Unire et Onniement signifiaitPareillement. Voyez entel.

ÎNTERGAUDÉ, adj. (arr de Mortagne) Troublé, Intimidé; probablement du latin *Inter* gaudere, Plaisanter au milieu, comme *Interloqué* d'*Interlo*-

qui.

Invectif, adj. Eveillé, Malin; probablement une corrup-

tion d'Inventif.

Iord, adj. Sale, Dégoûtant; du latin *Horridus*; le vieuxfrançais se rapprochait davantage de sa racine:

Entre eus avoient fait une ordre, Si orrible, si vil, si orde.

Roman de Fauvel, cité par M.
Paris, Manuscrits françois,
t. 1, p. 311.

Mais le substantif Ordée signifiait Souillure :

D'ordée et de mauvestie Se gardera et de pechie.

> WACE, Etablissement de la fête de la Conception, p. 19, v. 2.

On dit aussi Enordir, Salir.

Islet, s. m. (arr. de Valognes) Pâté de maisons, entouré de rues de tous côtés; en vieuxfrançais *Islet* signifiait Une petite isle:

Ce fu tout droit a Pinkegni, En un islet de Sainne iqui.

Mouskes, Chronique rimée, v. 14327.

Irou, adv. Aussi; quelquefois l'i ne se prononce presque pas et l'on pourrait croire que c'est le mot anglais *Too*; mais, comme il se trouve aussi dans le patois du Jura, une origine latine semble plus vraisemblable: Itaa dans quelques phrases la signification d'Aussi.

Ixe, s. f. (arr. de Valognes) Machine en forme d'ixe, qui supporte le bois à brûler que l'on scie.

J

JACASSE, s. f. (arr. de Bayeux) Femme bavarde, peutêtre une corruption d'Agasse; en français Pie s'emploie avec la même signification. Voyez cependant le mot suivant:

Jacasser, v. n. Bavarder; il ne se dit en français que de la Pie; Jagg signifie Jargon en

islandais.

Jacquet, s. m. (arr. de Bayeux) Ecureuil; dans presque toute la Basse-Normandie, Dès le pétron Jacquet signifie A

la pointe du jour.

Jade, s. f. (arr. de Vire) Grande écuelle; en vieux-francais Jadeau. En aultre, cent formes de voyrres à pied, et voyrres à cheval, cuveaulx, retombes, hanaps, jadeaulx, salernes, tasses, goubelets, et telle semblable artillerie bachique; Rabelais, l. v, ch. 34. Voyez gade.

JAFFE, JIFFE. s. f. Soufflet;

Javedad en breton.

Jalet, s. f. Bavardage; Jula signifie en islandais Pousser des vagissements, des cris confus et continuels, et Jala en breton Agacer, Impatienter.

JALOT, s. m. (arr. de Mortagne) Petit cuvier; du bas-

latin Galo; on disait en vieux-

français Jale.

JANGLER, v. n. (Seine-Inférieure) En imposer; Coup d'œil purin, p. 44. En vieux-français Jangler de Jongleur, Jaculator, signifiait Mentir.

Jannière, s. f. Champ d'a-

iones; Vovez Bois-Jan...

Janor, s. m. (arr. de Valognes) Imbécile, Nigaud; en vieux-français Jan et Janin signifiaient Un mari trompé:

Ci-git maitre Antoine Guillin, Qui de trois femmes fut janin, Et si la mort ne l'eût grippé. Sans cesse janin eut été.

Jap, s. f. Babil; ce mot qui a la même signification en rouchi, est sans doute une figure, car en provençal il signifie Aboiement, Cri. Voyez le mot suivant.

JAPER, v. n. Aboyer; a Coutances Ejaper. Voyez Ju-

PER.

Jard, s. m. Ecaille de poisson; d'où Ejarder, Ecailler. Echarde signifiait en vieux-français Petit éclat de bois et nous avons encore Escarre: ces deux mots semblent venir du grec εσχαρα.

JARNICOTON, Jurement usité dans l'arr. de Valognes qui se trouve aussi en vieux-français: Jerni-cotton, je m'étais bien douté que vous étiez un finet: Aventures de d'Assouci, dans Leroux, Dictionnaire comique, t. II, p. 38.

JAROUSSES, JARROSSES, S. f. pl. Espèce de vesce; en breton

Jarons.

JARRETER, v. n. (arr. de Mortagne) Se heurter en marchant les chevilles, les *Jarrets*.

JASPINER, v. n. Bavarder, Causer à tort et à travers, Contredire sans raison; ce mot se trouve aussi en rouchi et en vieux-français; voyez Roquefort, t. h, p. 25.

JASTOISER, V. n. (arr. de Vire) Bavarder, fréquentatif de Jaser. Voyez joster.

JAU, s. m. Coq; Rabelais disait aussi dans son Pantagruel: Et les foisoit danser comme jau sur breze. La forme latine (Gallus, d'où Geline et Gelinotte) s'est mieux conservée dans le patois lorrain:

C'ato, mafrique, rouge sens mentie Com' not' jala qu'al a fechi

> Noel, publié par M. Grille de Beuzelin, Rapport au ministre de l'Instruction publique, p. 130.

Dans le patois de la Lozère on dit Jal.

JAUNET, s. m. Ranunculus acris, plante champêtre qui fleurit jaune; il est ainsi probable que Roquefort s'est trompé en l'expliquant par Nénuphar, t. ii, p. 26; il semble au reste l'avoir reconnu luimême, Supplément, p. 490.

JERCIR, v. a. (arr. de Cou-

tances) Sarcler; la forme latine Sercire s'y est mieux conservée que dans le français; c'est probablement la racine du nom que l'on donnait à l'ivraie en vieux-français, Jergerie. Voyez du Cange, t. 111, p. 756, col. 3.

JÉSUET, s. m. Hypocrite, Qui affecte un air dévot; *Petit Jésus* se prend à Valognes dans le même sens.

JEUNESSE, s. f. Jeune-fille; le vieux-français l'employait dans le même sens:

Dis que je fus couplé sous le joug d'hyménée Avec une jeunesse à toute vertu née.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

Il est resté dans le langage populaire de plusieurs autres provinces.

Job, s. m. Ce mot n'est employé que dans la locution Battre le Job qui signifie Ne rien faire, Perdre son temps; c'est un souvenir de la Bible: on dit aussi proverbialement: Il faudrait avoir la patience de Job.

JOCER, v. n. Niaiser, Se moquer; ce mot qui vient du latin Jocari se retrouve plus rapproché de son étymologie dans le Jocquer du rouchi, qui a la même signification.

JODANE, S. m. (arr. de Baveux) Sot, Ganache.

Jodu, adj. Sourd; probablement de Jo du qui signific encore maintenant Jentends ferme.

Jojo, s. m. Cheval; c'est sans doute une de ces réduplications si fréquentes dans le langage des enfants, car Jo signific Cheval en breton et Jor, a la même signification dans la langue poétique des anciens Scandinaves.

Jolet, s. m. (arr. de Mor-

tagne) Jeu, Mouvement.

JONFLER, v. n. Respirer fortement, Ronfler en parlant d'une toupie ou d'un diable, Souffler; probablement une corruption de Sufflare.

JONQUETTE, S. f. (arr. deCaen) Fleurs que l'on jonche dans les rues le jour de la Fête-Dieu; le français dit dans le même

sens Jonchée.

Jorer, v. imp. Se parer avec recherche; ce mot qui a sans doute la même racine que le vieux-français Gorrer, Magnifique dans ses habits, semble avoir aussi quelque liaison étymologique avec Mi-jaurée.

JOSTER, v. a. et n. Plaisanter; il signifiait en vieux-fran-

cais Se battre, Joûter:

Dout l'a Gauvains par nom semons Qu'il de recief trestornaissent. A un des encalcans jostaissent. Gauvains lor dist et il le firent; Trois Romains sempres abatirent. Roman de Brut, v. 12244.

On disait dans le même sens Jouer de l'épée, et l'on dit encore maintenant Jouer des couteaux. Le patois normand a conservé la signification primitive de Joeus.

JOUBJEOT, S. m. (Orne) Tasse

de café.

JOUCET, S. m. (arr. de Mortagne) Soufflet, Tape.

Joué, ady. Pas assez.

Jouste, Jouxte, Prep. Au-

près de, Attenant à ; c'est le latin Juxta.

Jubé. Ce mot latin qui s'est conservé dans la locution En venir à jubé, Se mettre à discrétion, se trouvait aussi dans le langage populaire des autres provinces: Laissez-moi jouer mon personnage, je le ferai venir à jubé; Hauteroche, Les Bourgeoises de qualité.

JUPEE, s. f. (arr. de Bayeux) Distance à laquelle la voix peut se faire entendre. Voyez le mot suivant. La signification était la même en vieux-français: Ilz estoient en une cave pres', aussi comme d'une jupee ou huee de son hostel; Lettres de grâce, de 1449, citées dans du Cange, t. III, p. 927, col. 1.

JUPER, y. n. (Orne) Appeler de loin; il signifiait en vieuxfrançais Pousser de grands

Galies tierces et secondes Se vont futant, fendant les ondes; Cil de France, qui apres jupent, L'entrée de Nilus occupent.

> Branche des royaux lignages, t. 11, v. 1017.

Il a sans doute la même o-

rigine que Japer.

Jus, adv. A bas, A terre; il a la même signification dans le patois du Berry et se trouvait aussi en vieux-français:

Jus se mist, la tere baisa, Et mainte fois s'ajenoilla.

Roman de Brut, v. 14219.

Le bas-latin disait Josum: Pausant arma sua josum: Lex Alamannorum, ch. XLV.

JUTER, v. n. Rendre du jus.

LA

LABITER, v. imp. refl. (arr. de Cherbourg) Se lamenter.

Laçon, s. m. Lacet pour prendre des oiseaux; cette forme de *Laqueus* se trouve aussi en vieux-français:

Jeo sui un hum de tel mester, D'oiseus prendre me sai aider; Une huchie desuz Karliun, Pris un cisne od mun lacun.

Marie de France, Lai de Milun, v. 185.

LAGUE, s. f. (arr. de Bayeux) Espèce, Qualité; de l'islandais Lag, Ordre, que le patois normand emploie dans la même

acception.

LAIRER ou plutôt LAIRE, y. a. Laisser; il n'est guère employé qu'au futur et au conditionnel; mais quoique ces deux temps fussent aussi plus usités en vieux-français:

Si, te demande que t'en dis : S'il est bon de la lapider Ou si nous la lairons aler.

Mystère de la Passion, analysé dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, t. v, p. 51.

Et moy de l'autre part feignant une autre affaire, Seulet je vous lairrais dans ce lieu solitaire.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

on trouve aussi quelquefois les autres:

L'en devroit l'omme lapider Ke sa femme lait trop monter.

Romans des sept Sages, v. 435. Sire, le dol laiez ester.

Romans de Dolopathos.

LAN

Ce n'est pas ici une simple apocope du verbe Laisser, mais un verbe indépendant dont la racine est peut-être même différente; l'un semble venir du latin Linquere et l'autre de l'allemand Lassen.

LAITON, LAITRON, S. m. Veau ou Poulin qui tète encore; ce dérivé de *Lait* se trouve aussi dans le patois du Berry.

LANCRET, s. m. (arr. de Bayeux) Mauvais sujet, Garnement; malgré la prosthèse du L qui a lieu dans plusieurs autres mots, Lendit, Lierre, Luette, Lambris, Lendemain, ce mot est sans doute une corruption d'Antechrist.

Landon, s. m. (Haute-Normandie) Discours traînant et ennuyeux (Basse-Normandie), Corde traînante, Guides des chevaux; ces deux significations si différentes peuvent ainsi que le Landeur du patois de Langres, Homme qui ne fait qu'aller et venir, se rattacher au breton Landar; Paresseux. Voyez Landorer et Lander

Landorer, v. n. (arr. de Valognes) Lambiner; le substantif *Lendore* dont la signification est analogue existait aussi en vieux-français et s'est conservée dans le langage populaire des autres provinces. Voyez le mot précédent.

LANFAIS, LANFOIS, S. m. Fi-

lasse; ce mot qui vient sans doute du breton Lanfez, étoupe grossière de chanvre ou de lin, se trouve dans une locution populaire que nous a conservée de Brieux dans ses Origines de coutumes anciennes: Il a bien d'autre lanfais à sa quenouille.

EANFRONER, v. n. Laver du

linge.

Languet, s. m. Landier, Chenêt de cuisine; il a la même signification dans le patois du Berry.

LANIER, S. m. Paresseux; il signifiait habituellement en

vieux-français Lâche:

Car je ne sui trop coart ne lanier. Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 2375.

mais on le prenait aussi dans l'acception du patois normand :

Garde que tu sois de cheus Qui lanier sunt et perecheus. Distique de Caion, cité dans du Cange, t. IV, p. 20, col, 3.

et l'on donne encore le nom de Lanier à une espèce de faucon qui est moins courageuse que les autres.

Larci, s. m. (arr. de Mortagne) Sieste; il ne s'emploie qu'avec le verbe Faire et ne

prend pas d'article.

LARMER, v. n. Pleurer, Verser des *Larmes*; on dit aussi *Lermer*: L'œil qui lerme toujours. C'était la forme du vieuxfrançais:

Ly rais cel saintuare en lermaunt regardait

Et argent saunz noumbre sur l'auter cochait.

PIERRE DELANCTOFT, Chronique dans M. Michel, Chroniques anglo-normandes, t. 1, p. 139.

LAUDER, v. a. (Orne) Battre avec une baguette, Charger de coups; en anglais Load, en vieil-allemand Laden et en islandais Hlada signifient Charger; on dit aussi une Laudee.

LAUFFRÉE, S. f. (Orne) Repas copieux d'un animal; ce mot vient sans doute du vieux-francais Luffre, Goinfre, Glouton.

Premier assailleux leur prieux, Qui estoit fort et vigoureulx, Puis frere Jean de Tournay; Sot est et luffre bien le scay.

Le triumphe des Carmes, v. 279.

De là le nom de *Lifrelofre* que Rabelais donne aux Suisses et aux Allemands dont la gloutonnerie était proverbiale.

Laumer, v. n. (arr. de Mortagne) Regarder sournoisement

et impertinemment.

LAUNER, v. n. (arr. de Baveux) Radoter, Répéter tou-

jours la même chose.

LAUSENGIER, S. m. Flatteur, Complimenteur; c'était la signification primitive du vieux-français (Laudator): Li faus ami ki de losenges servent en liu de cunseil, n'entendent qu'a decoivre en blandissant; Mortalités citées dans du Cange, t. IV, col. 274, éd. des Bénédictins.

LAVECHINER, v. a. et n. Laver mal; c'est un diminutif du

verbe français.

LAVERIE, s. f. Endroit où l'on Lave la vaisselle; le rouchi l'emploie dans la même acception.

LAVIER, s. m. Evier; il se dit aussi dans le patois de Lan-

gres et de Reims.

LÉCHERIES, S. f. pl. (arr. d'Alençon) Patisserie, Frian-

dises qui font se Lécher les barbes; du vieil-allemand Lecchon. Lécher.

LEIGAN, s. m. Benèt; Leikin signifie en islandais Celui qui passe son temps à jouer.

Lemages, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Fourrages légumineux; en vieux-français Leum signifiait Herbes, Légumes, suivant Roquefort, t. n. p. 77.

LEMAN, LEMAU, S. m. Bandit; en islandais Lemia signi-

fie Frapper.

LENDRAIT, adv. (arr. de Valognes) Là, A cet endroit.

LESANT, adj. (arr. de Mor-

tagne) Pesant, Tardif.

LÉTICE, s. f. Ame d'un enfant mort sans baptème, qui paraît la nuit sous la forme d'un animal d'une blancheur éclatante; en islandais Læda signifie Fantôme.

LÉTISSE, s. m. (Orne) Enfant espiègle, amusant; du latin

Laetus, Gai, Amusanting

et mince comme un Limier.

Liace, s. m. (arr. de Cherbourg) Couverture en paille que l'on lie; cependant on appelle en breton Liach, les pierres plates; nommées ailleurs Dolmen, sous lesquelles on est à l'abri.

Fléau; ce mot vient sans doute du latin Liaculum, nom que, suivant Vitruve, l. 11, ch. 4, on donnait à un instrument qui servait à battre le mortier.

LIAN, s. m. Gland; on a d'abord dit Glian, comme on le fait encore dans beaucoup d'endroits, et l'adoucissement de la prononciation a fait re-

jeter le G. A Saint-Lo, on dit

LIANNE, S. f. (Manche) Glane; le c du français est évidemment une prostlèse; le baslatin disait *Liena*, et la racine est le verbe *Lier*.

LIBOUDEUX, adj. Gluant.

LICHER, v. n. Faire ripaille. Ce mot qui existe aussi dans le patois de Reims, vient sans doute de l'allemand Lecker, Friand, ou du vieux-français Léchierre.

Ainsi comfait li bons lechieres, Qui des morsiax est congnoissieres. Roman de la Rose.

LICHOANER, v. n. (arr. de Mortagne) S'embrasser sou-

vent, Se lécher.

LICHOIRE, S. f. Bouche, Langue, Faconde; il ne se prend qu'en mauvaise part et vient sans doute de l'islandais Leika, Jouer, Plaisanter.

LIDER, v. n. (arr. de Vire) Glisser; Lida a la même signification en islandais.

LIETTE, S. f. Tiroir d'une table, Layette; ce n'est pas sans doute une corruption du mot français; car on trouve dans la vieille langue Liéton, dont la signification était analogue: en islandais Leyna signific Cachette. LIETTE signifie aussi Ruban de fil, Bande de toile qui sert à Lièr.

LIGOCHE, S. f. (arr. de Lisieux)

Petite limace.

LIME, S. m. (arr. de Cherbourg) Fossé plein d'eau, qui sert de borne, de limites (*Limes*).

Limer, v. n. (arr. de Pontlévêque) Pleurer ; peut-être une corruption de *Gimer*. Limonière, s. f. (Eure) Or-

nière profonde.

Limousine, s. f. Surtout en poil de chèvre et en grosse laine dont se servent les rouliers; il a la même signification dans le patois du Berry. Probablement les Limousines ont été portées d'abord par les voituriers du Limousin.

Lingard, adj. Efflanqué, Qui n'a pas de ventre ; il ne se dit

que des bestiaux.

LIONE, s. f. (arr. de Vire) Chèvre-feuille qui se Lie autour des arbres; la même idée a fait donner un nom analogue à la Lianne.

Liot, s. m. Glui que l'on Lie pendant l'hiver autour des

ruches.

LIQUERÉI, adj. (arr. de Bayeux) Friand; en vieux-français Licherie signifiait Gourmandise, et on lit dans le Roman de la Rose:

Ensi com fait li bons lechierres Qui des morsiax est congnoissieres.

Liron, s. m. (arr. de Vire) Morve.

Lirot, s.m. Mauvais couteau. Liroter, v. n. (arr. de Mortagne) Essayer de couper avec un mauvais couteau, un *Lirot*.

Lité, adj. (arr. de Valognes) Mal levé, il ne se dit que du pain; *Litt* signifie Mauvais en

islandais.

LITOINE, adj. (arr. de Caen) Lâche, Paresseux; Lite signifiait Esclave en vieux-français, et la paresse des esclaves était proverbiale. Voyez cependant le mot précédent.

LITTRANTAN, s. m. (arr. de Vire) Balivernes; c'est sans doute un composé de l'islandais Litt, Petit et du mot populaire Trantan.

Livardeux, adj. Gluant, Humide, peut-être est-ce le même

mot que Liboudeux.

LIVERNAGE, S. m. (arr. de Caen) Fourrage qu'on fait manger en vert au commencement de l'hiver; c'est une corruption d'Hivernage, auquel le patois normand donne en quelques endroits la même signification.

LOBER, v. n. (arr. de Mortagne) Fermer les yeux sans être endormi; probablement du vieux-français *Lober*, Trom-

per:

Et plusieurs en ira lober Pour les despoiller et rober. Roman de la Rose.

LOBET, s. m. Morceau; probablement du grec $\lambda \circ \mathcal{E} \circ \varsigma$ par l'intermédiaire du bas-latin Lobus; le français Lopin a la même signification et sans doute

la même origine.

Locher, v. a. Secouer doucement, Remuer; peut-être est-ce une corruption de Hocher, qui vient de l'islandais Hossa, Secouer doucement; quoique Loc'ha signifie en breton Mouvoir, Remuer. Locher se dit en français du fer des chevaux qui n'est pas bien attaché et qui remue; mais il avait autrefois la signification que lui donne le patois normand; voyez Roquefort, t. 11, p. 90.

Loclasser, v. n. Se donner de la peine à travailler; c'est probablement une corruption de Hoclasser; voyez livernage

et LOCHER.

Lodé, p. pas. Mouillé, Trempé ; il avait le même sens en vieux-français et semble venir

du latin Lotus, Lavé.

Loder, v. n. Remuer, Marcher; du bas-latin *Lodia* ou *Lobia*, nom que l'on donnait à la galerie dans laquelle les moines se promenaient; voyez du Cange, t. IV, p. 438, col. 2. Peut-être *Chorer* (voyez ce mot) signifiait-il aussi d'abord Marcher dans le chœur.

Lodier, Loudier, s. m. Courte-pointe, Couverture piquée; ce mot que l'on trouve en vieux-français vient du latin Lodix ou du vieil-alle-

mand Lodo.

Logane, s. f. (arr. de Bayeux) Cabane; du bas-latin Loga ou du vieil-allemand Lau-

ba (Laubja).

Loiser, v. imp. déf. Etre permis; on ne s'en sert qu'au présent de l'indicatif: Il ne loise pas a weve fame a vendre les bois qui sont en son doere; Etablissements de Normandie, p. 7. Il vient du latin Licere dont le français a dérivé Loisible.

LORINER, v. a. Diriger, Conduire avec les rênes, en latin Lorum et en vieux-français

Lorein:

Le jour de l'an, étant en fantaisie, Devant su quai je lorine mes pas.

Muse normande, Cant royal.

Lortor, s. m. Gros bouton qui vient sur les paupières. Ce mot que l'on trouve aussi en vieux-français et en rouchi semble dérivé du bas-latin *Lorum* qui signifiait une blessure dont il ne sortait pas de sang; Voyez le Gesta abbatum Lobiensium, publié par d'Achery, Spicelegium, t. vi, p. 603.

Lorique, s. f. Chiffon; c'est probablement une corruption de *Loque*, en islandais *Lokr*.

LORIQUETTE, s. f. (arr. de Mortagne) Petite portion, Petit lopin; voyez le mot précédent.

Loser, Éloser, v. a. Louer; cette corruption de *Laudare* se retrouve dans le français *Los*; voyez lausengier. Le vieux-français disait *Aloser*:

Dans Renaut de Pompone qui mout fut alozez.

THEOBAULT DE MAILLI, cité dans Fauchet, Poètes françois, p. 95, éd. de 1581.

Voyez Alloser.

Lostre, adj. (arr. de Mor-

tagne) Sale, Malpropre.

LOUCHE, LOUSSE, S. f. (arr. de Cherbourg) Cuiller à pot. Ce mot qui existait en vieux-français s'est conservé aussi dans les patois de Rennes, de Nantes et de la Vendée; il vient du bas-latin Lochea, dont la signification était la même; voyez les Actes de saint Cyrique, Vitae Sanctorum, Juin, t. III, p. 30.

LOUCHET, S. f. (Calvados) Bêche. Cemot qui existaiten vieuxfrançais, vient sans doute de la forme en cuiller que l'on donne encore maintenant aux petites bêches. Voyez le mot précé-

dent.

LOUIPIAUX, s. m. pl. Goitres; du latin *Lobus*, comme le francais *Loupe*.

LOURDER, v. n. Etre idiot; Parler, Agir comme un Lourdaud; du bas-latin Lurdus. Loure, s. f. Cornemuse, Grosse musette: du latin Lyra; il signifie aussi Gros ventre et vient alors de Lura; on dit aussi proverbialement de quelqu'un qui a un gros derrière: Il a un cul de loure, et cette locution se rattache peut-être à l'outre dont on se sert pour jouer de la cornemuse.

Lourer, v. n. (arr. de Vire) Pleurer comme un lâche; en islandais *Lure* signifie Lâche-

té.

LOUSE, LOUSSE, s. f. (arr. de Valognes) Mensonge; (arr. de Bayeux) Tromperie, Finesse. Ce mot existait en vieux-français:

Par leusse e par voisdie prendre Roman de Rou, v. 10160.

Dans le patois du Berry Alouser signifie encore maintenant Induire en erreur, Tromper. Ce mot vient sans doute de quelque dialecte germanique; car dans le patois des Provinces rhénanes Lus signifie Ruse, Artifice; en allemand, Lügen signifie Mentir et Lose Folâtre.

Lousse, s. f. Vesse; en breton Lou; l'anglais Loose signifie S'affranchir de toute contrainte; voyez aussi le mot

suivant.

Lousser, v. a. et n. Souffler. Lousser, s. m. Soufflet.

Louster, v. n. (arr. de Mortagne) Se glisser adroitement, S'insinuer; on dit aussi Lousser, ce qui fait croire à des rapports étymologiques avec Louse.

LUBIN, s. m. (Orne) Porc; probablement ce nom d'homme

donné à un animal se rattache à quelque branche populaire du cycle satirique, connu sous le nom de *Romans de Renard*.

Lubins, s. m. pl. Espèce de loups-garous qui rôdent en troupe autour des cimetières et crient quand on en approche: Robert est mort. Ce mot vient sans doute du latin *Lupus* dont le vieux-français avait fait aussi *Lubin*; voyez Roquefort, t. II, p. 400.

Lubre, adj. Compacte, Difficile à remuer; il ne se dit que de la Terre. En islandais *Lubbaz* signifie Etre roulé lente-

ment.

Lugan, s. m. (arr. de Coutances) Traînard; dans l'arr. de Bayeux ce mot est adj. et gnifie Bizarre.

Lumelle, s. f. Lame de couteau, Petite lame; Voyez Alu-MELLE.

LUNER, LEUNER, v. a. Regarder; peut-être de *Lunette* comme *Lorgner* de *Lorgnon*.

LUQUER, LOUQUER, RELU-QUER, v. a. Regarder avec attention, Dévisager.

De nos drapiers luquant ses zalmanacs.

Muse normande, Cantroyal.

Le vieux-français disait aussi Relouquer, et Erlouquer s'est conservé en rouchi. En vieuxsaxon Luegan et en anglais To look signifient Regarder.

LURASSER, v. n. Chanter bas et sur le même ton; c'est un

fréquentatif de lurer.

Lurer, v. n. Rabacher, Chantonner, Répéter le même son ou la même parole; probablement de *Loure* dont les ménétriers tiraient toujou rs les mêmes sons. Il signifie aussi dans l'Orne Conter des sornettes, des *Leurres*; Parler beaucoup au lieu de travailler; il pourrait venir dans ce dernier sens du breton *Lure*, Paresse. Lures, Lurettes, s. f. pl. Sornettes; en rouchi *Lurette* signifie une chose sans durée ou sans consistance.

LURIER, S. M. Diseur de riens, Ennuyeux; voyez LU-RER.

M

MA, s. m. Tamis.

MACABRE, adj. (arr. de Mortagne) Lourd, Stupide; dans le patois languedocien Machou a la même signification, ainsi que l'espagnol Machoca: peutêtre de Machon, Mulet.

MACHIN, S. M. Mot par lequel on désigne un objet dont on ne trouve pas le nom; il a la même signification dans le

natois du Berry.

MACHURER, V. a. Décrier; Le chaudron machure la poèle est une locution proverbiale citée par de Brieux, Origines de coutumes anciennes, p. 79; c'est une métaphore, car Machurer s'emploie quelquefois, au propre comme dans le style familier, avec le sens de Noircir, et Macher signifie Noir en patois Bourguignon:

Le tier pu macherai, Qu'ein roi d'Etiôpie, Prezanti po son plai De l'ançan d'Airaibie.

LA MONNOIE, Næi Borguignon.

Dans le patois du Tarn Maca signifie Noircir.

MAFONGE, int. (Calvados et Orne) Ma foi; dans la Hague on dit Mafinguette.

Magnan, s. m. Chaudronnier ambulant; ce mot existait aussi en vieux-français: Pour le maignen, pour avoir repare deux poelles de fer, deux poelles d'arain et une poillette a queue, le grant chauderon, la grant leschefrite et ung bassin, VII S. VI d.; Comptes de l'Hôtel-Dieu d'Evreux, de 1459. On trouve aussi Magnan dans le Livre des mestiers d'Estienne Boileau, p. 40. Il y avait autrefois à Fermanville, dans l'arr. de Cherbourg, une pierre druidique appelée Pierre-au-Magniant; M. de Gerville, Archives de la Normandie, t. 1, p. 459. Ce mot vient sans doute du latin Manuarius, Oui travaille avec la main (manœuvre). car en rumonche Magnin signifie aussi Chaudronnier, et Magner a dans le patois du Berry la signification de Fatiguer.

MAGUE, s. f. Gros ventre.

Mahon, adj. (arr. de Mortagne) Bègue; on donne un sens analogue au verbe *Mahonner*: probablement du baslatin *Mahanium*. Voyez Mehaigner.

MAILLANT, S. m. (Orne et Calvados). Ferblantier nomade;

voyez magnan.

MAINIER, S. m. (Orne) Petit enfant; c'est probablement une corruption du vieux—français Mainsnes, Puiné, qu'on a formé par opposition à Ainsnes, Avant né. Meyna a la même signification dans le patois du Dauphiné, et Mainiée signifie servante dans le patois de Nancy.

MAINTAIN, s. m. (Orne) Manche du fléau que l'on tient dans

la main.

Maintien, s. m. (arr. de Cherbourg) Pain, moitié orge et moitié froment (arr. de Valognes) Cidre mêlé d'une moitié d'eau. Voyez mitan.

MAIRE, s. f. Tache naturelle sur la peau. (Manche) Dépôt

gluant du cidre.

MAIS, adv. Plus; du latin Magis, comme Maistre de Magister: il avait ce sens en vieuxfrançais, et l'a conservé dans Jamais, Désormais, et dans quelques phrases ou se trouvent le verbe Pouvoir et une

négation.

MAIS (que), conj. Pourvu que; le vieux-français lui donnait le même sens: Il ne chaut a plusieurs qui tiegne la seigneurie; mais qu'ils soient prochains des proufitz: Alain Chartier; OEuvres, p. 425, éd. de du Chesne. La Fontaine s'en est encore servi dans ses Fables; l. IX, fable 44.

Maisi, adv. (arr. de Valognes) Presque; on ne l'emploie que suivi de *plus* et il signifiait sans doute d'abord Désormais, *Maishui*; le vieuxfrançais renversait les deux syllabes:

Huimais n'esteut parler d'acordes.

Branche aux royaux lignages, t. 11, p. 217.

Les troubadours disaient é-

galement Hueymais.

Maître, s. m. Titre honorifique que l'on donne aux fermiers. Ce mot nous semble dériver plutôt de l'islandais Mestr, Le plus grand, Le premier, que du latin Magister : la première signification convient beaucoup mieux à Mestre-decamp et surtout au nom de la Mestre de camp que l'on donnait autrefois à la première compagnie de tous les régiments. Le sens du vieux-français Maistre s'explique d'ailleurs bien plus naturellement par une origine islandaise; ainsi, par exemple, les envoyés de Guillaume-Longue-épée disent à Riol, le chef des révoltes:

De tote l'onor que il a Ne que il tient ne qu'il aura, Vos fait-il od soi parconier, Seez li maistre e conseillier, Sor toz les autres excellenz E comandere de ses genz.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 9146.

MALANDRE, s. f. Pustule, Ulcère; du bas-latin Malandria (mauvaise lèpre): il ne se dit plus en français que d'une maladie qui attaque le genou des chevaux. Parbleu, la vostre (mine) est plus ridicule que la mienne; je n'ai ni surot, ni malandre; Dancourt, Les vendanges de Surène. Voyez MALON.

MALART, s. m. Canard mâle; il ne se dit en français que du mâle des canes sauvages, et avait ordinairement la même signification en vieux-français:

Lez un estan uns maillars li sailli, Prant son faucon li damoisiax gentis.

> Chanson du vilain Hervi, Ms. B. R. fonds de St-Germain français, nº 1244, fol. IV, verso, col. I, V. 26.

On trouve cependant dans le Roman de Renart:

Moult i ot gelines et cos, Anes, malarz, et jars, et oes.

T. 1, p 49, v. 1273.

Male, Malais, s. m. Fumier; probablement du latin Masculus, parce que le fumier féconde la terre. Une idée semblable avait fait imaginer aux payens le mariage de l'Aether et de la Terre (ίερος γαμος, έορτη Διος και Ηρας), que dans le cinquième livre de son traité Adversus gentes, Arnobe leur reproche si vivement: Vos Jovis et Cereris coitum imbrem dicitis; de là ce passage du Perviligium Veneris:

Vere concordant amores, vere nubunt alites Et nemus comam resolvit de maritis imbribus.

Quoique dans le patois de Rennes Marni, Mani, signifie Fumier, nous pensons donc que Huet s'est trompé dans ses Additions aux Origines de Ménage et dans ses Origines de Caen, p. 319, en voyant dans ce mot une corruption de Marne, dont on se sert en certains endroits pour féconder la terre. Selon Roquefort, t. 11, p. 128, le vieux-français disait aussi Malleys.

MALEMENT, adv. (arr. de Coutances) Mal, Méchamment il se trouvait aussi en vieuxfrançais:

Trop malement vous meschay.

Nativité de Notre-Seigneur, dans Jubinal, Mystères inédits, t. 11, p. 11, v. 18.

et s'est conservé dans le patois du Berry.

MAL-EN-HIE, adj. Mal-en-gaîté (Vovez HIE), Souffrant.

MAL-EN-TRAIN, adj. Souffrant; le français dit aussi Bout-en-train.

MALHEURETÉ, s. f. Malheur:

Les bons yront en beneurte Et les mauvaiz en malheurte.

Conversion de saint Denis, dans Jubinal, Mystères inédits, t.1, p. 46, v. 29.

Comme en vieux-français on dit aussi *Malheuré* au lieu de Malheureux.

MALIÈRE, S. m. Lieu où l'on dépose le fumier; voyez MALE: on dit aussi Fumière.

Maller, v. a. (arr. de Vire) Fatiguer, Mettre *Mal*; il signifiait en vieux-français Maltraiter, Frapper.

Malon (Manche) Escarre; du latin Malum. Malan avait une signification analogue en vieux-français:

Le col fut de bonne moyson, Gros assez et long par raison; Si n'avoit tache ne malan.

Roman de la Rose, v. 553.

Voyez aussi MALANDRE.

MANÇON, MANQUETIN, s. m.
Bras de charrue; de Manica,
Manche, ce qu'on tient dans la
main; par une idée semblable
le vieux-français appelait Manete l'Anse d'un vase. On lit
dans le Commentaire du dictionnaire de Jean de Garlande:
Stiva (aratri), inferior pars,

quam rusticus tenet in manu et dicitur gallice Manchon; Paris sous Philippe-le-Bel, p. 598.

Mandale, s. f. Soufflet; peutêtre du bas-latin Mendum.

Dommage.

Maneaux, s. m. pl. (arr. de Bayeux) Clochetons de la cathédrale; comme ils sont trèsouvragés, leur nom pourrait venir du bas-latin Manobrium, en vieux-français Manœuvre, Travail, Main-d'œuvre, quoique nous le dérivassions plutôt du vieux-français Moineaux, Petites cloches.

Manjusser, v. a. Manger; le patois s'est moins éloigné de Manducare: le vieux-français disait aussi Manjusse au sub-

ionctif:

Il ne faut plus contrargüer S'il vit, boive et manjusse et voise.

> Martyre de saint Pierre et de saint Paul, dans Jubinal, Mystères inédits, t. 1, p. 66, v.

Dans l'arr. de Valognes on dit Moujuer, et nous lisons dans le Roman d'Auberi, cité dans du Cange, t. iv, p. 393,

A tant manjuent aus deus la miche alise.

Mansel, s. m. Habitation; du latin Mansio dont la signification est la même. MESNIL.

Mansère, adj. (arr. de Cherbourg) Déguenillé, Vêtu comme un Mansarius, espèce de colon tributaire fort pauvre: Volumus, ut pullos et ova, quos servientes vel mansuarii reddunt: Charlemagne, Capitulare de Villis, ch. 39.

Mant, s. m. (Calvados) Larve

de hanneton.

MARCAU, MARCOU, S. m. (Orne) Gros chat mâle; Scarron a dit dans son Virgile travesti:

Les gros marcous s'entreregardent, On de leurs griffes ils se lardent.

A Reims on dit aussi Marcou.

Marchêoue, s. f. (arr. de Caen) Le vingt-cinq de Mars; il avait la même signification en vieux-français: le jour de l'Annonciation que l'on dit la Marcesche; Charte de 1407, citée dans du Cange, t. IV, p. 278, col. 3.

Marga, s. m. (arr. de Vire) Ordure; suivant Roquefort, t. II, p. 144 Margoilloier signifiait en vieux-français Rouler dans la boue; voyez MARGOUIL-LER. Nous savons par Pline, I. xvII, ch. 6, que les Gaulois appelaient la marne Marga.

MARGANE, s. f. (arr. de Coutances) Sèche; en breton Mor-

gaden.

Margo, s. f. Petite fourche; du latin Merga, dont la signification était la même.

MARGOUAIS, s.m. (Orne) Fond de carrière, Argile; de l'ancien celtique Marga, en bas-

latin Margilla.

Margouiller, v. a. (Orne) Salir; le français Margouiller a la même racine; voyez le mot précédent. Dans le Calvados et dans la Manche ce verbe est neutre et signifie Mal prononcer, Manger malproprement; peut-être vient-il alors de Male et de Gula.

MARGOULETTE, s. f. (arr. de Valognes) Bouche qui Margouille: à Reims ce mot signifie le Bas du visage.

MARGOULINE, S. f. (arr. de Valognes) Bonnet, Mauvaise gouline.

MARINGOTTE, s. f. Charrette légère, et, par extension, Mau-

vaise voiture.

MARJOLLE, s. f. Morceau de chair rouge qui pend sous le bec des coqs; dans l'Orne il signifie un Monceau de poires que l'on met sur la paille: en bas-latin *Margerius* signifie Monceau.

MARONNER, v. n. Grogner, Murmurer; du latin Moerere,

Etre marri.

MAROUAU, s. m. (Orne) Chat mâle; dans le patois du Berry on l'appelle *Marau*. Voyez MAR-CAU.

MARQUE-A-LA-VIELLE, s. f. (arr. de Coutances) Arc-en-ciel.

MARUBLER, v. a. Tourmenter, Ennuyer; Marrire signifiait dans la basse-latinité Affliger.

MASCAPIÉ, s. m. Confitures très-noires, faites avec du cidre et des pommes.

Massa, s. f. Masure; c'est le bas-latin Massa, Maison.

Massée, s. f. (arr. de Cherbourg) Mélange d'argile et de foin dont on se sert pour bâtir après l'avoir longtemps Massé ματτειν; il ne serait pas non plus impossible que ce mot vint de Maçon ou du vieil-allemand Mazzo.

Mastas, s.m. Homme replet. Masuré, adj. (arr. de Lisieux) Bâti; il n'est employé que dans l'expression Cour masurée. Voyez massa.

MATE (enfant de la) Filou, Escroc; la Mate était une place de Paris où les voleurs se réunissaient; de Brieux, Origines de coutumes anciennes, p. 45.

Mattes, s. f. pl. Lait caillé; en islandais *Mat* signifie Aliment (Mets); le vieux-français disait *Maton*:

Le lait, le maton et la craime Redoubte qui sante aime.

Eustache Deschamps, Œuvres, p. 168.

En rumonche on dit *Motta*: L'on volu fer tranzi la motta Devan qué l'usson mi aria.

Ranz des Vaches.

Matrasser, v. a. Assommer, Rouer de coups; ce mot était aussi usité en vieux-français: Le bruit que vous aviez... été porté par terre, saboulé et pétillé aux pieds des cheveaux... matrassé et charpenté de tant de coups; Mémoires de Sully, t. 1, p. 424. Il vient sans doute du vieux-français Matras, sorte de dard à grosse tête qui

plutôt un bâton de guerre, comme le *Matras* provençal : Mas un paya lay venc que porta un matrat.

Ferabras, v. 268.

ne percait pas, selon Roque-

fort, mais que nous croyons

Mauté, s. f. Méchanceté ; il avait la même signification en vieux-français :

Bien li semble de cruaute
De felonie et de maute.

Traduction d'Ovide, citée par Borel.

On dit aussi Mauvaiseté:

Mais tu es tout plain de pechie; Si n'est de toi fors mauvestie.

Martyre de saint Pierre et de saint Paul, publié par M. Jubinal, Mystères inédits, t. 1, p. 65, v. 18. MAUTURE, adj. (arr. de Cherbourg) Malin, Espiègle, De probité suspecte; voyez le mot précédent.

Maxis, adv. (arr. de Bayeux) Méchant; en vieux-français Macquer signifiait Frapper fortement d'un coup de poing.

Mé, adv. (arr. d'Alençon)

Maintenant.

MÉCHANT, adv. Pauvre, Malheureux. Il a la même signification en vieux-français; dans le Mystère de la Conception de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sc. 34, Joas refuse de recevoir Marie et Joseph dans son hôtellerie, en leur disant:

Ce n'est pas ici l'ospital, C'est logis pour gens de cheval Et non pour gens si meschans; Allez loger emmi les champs.

C'est même là certainement la signification primitive de Méchant (mescheant); dans toutes les langues que nous connaissons La pauvreté est un vice.

MÉCHER, v. a. (arr. de Vire) Pocher; peut-être est-ce une corruption du vieux-français Macquer, Assommer, qui vient de Massue, Machue en patois normand.

MEDIN, s. m. (arr. de Mor-

tagne) Mauvaise couche.

MEGAUGIER, v. a. (Orne) Désappointer; peut-être une corruption de Me-Gaudoier, Ne

pas amuser.

MÉGUE, s. m. Petit-lait; il avait la même signification en vieux-français et vient peutêtre du latin Macer; cependant Mesga avait un sens analogue dans la basse-latinité: Mesga, jiquor scilicet qui ex recenti caseo profluit; Thesaurus novus latinitatis, dans M. Mai, Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum, VIII,

p. 521.

MÉHAIGNER, v. a. Blesser, Estropier. Ce mot était fort souvent employé en vieux-français: Se li uns freres ocit l'autre ou l'une suer l'autre par felonie, il en sera livrez a mort; et se il le mehangne, il l'espeneira par les membres; Etablissements de Normandie, p. 26. En breton Mec'hana signifie Mutiler, et Mécaigne dans le patois de Langres, Malingre.

MÉLAU, s. m. (Orne) Enfant au Maillot; c'est probablement une corruption de ce dernier

mot.

Mele, s. f. Flocons mucilagineux qui se trouvent au fond des bouteilles de cidre; on dit dans quelques endroits *Maire*.

MÉLIER, s. m. Néflier; cette syncope de *Mespilus* avait lieu aussi en vieux-français; Ronsard a dit:

Un meslier nouailleux ombrage le portail.

Le fruit s'appelle Mêle, comme en vieux-français:

Je ne doute mie François tout qui sont une mêle.

Pais aus Englois, dans Jubinal, Jongleurs et trouvères, p.173.

MÉLI-MÉLO, S. m. (arr. de Bayeux) Mic-mac; à Bayeux on donne ce nom à la Mercuriale qui s'appelle en provençal Mellilot.

Melle, s. m. (arr. de Valognes) Merle; c'était la prononciation du vieux-français: Jou voel avoir des oiseax c'aves pris, Pincons et melles, aloes et perdris.

> Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 11305.

Melle, s. f. Anneau dans lequel on passe un bouton ou une agraffe; c'est une corruption de *Maille* qui avait lieu aussi en vieux-français:

Des haubers e des broignes mainte mele faussee.

Roman de Rou, v. 4014.

Mêlo, s. m. Paquet de laine ou de fil Mêlé.

Melton, s. m. Petite prune; corruption du bas-latin *Melum*, Fruit

Ménom, s. m. (arr. de St-Lo) Surnom; si ce n'est pas une corruption de *Bénom*, il vient sans doute de *Mé*, particule négative, et de *Nom*; il signifierait alors un nom qui n'en est pas un.

MENTÈCHE, part. int. (arr. de Pont-l'Evêque) Comment; c'est une aphérèse et une corruption de Comment est-ce.

MENUISE, S. f. (arr. de Valognes) Petit plomb; de Menu. Le vieux-français donnait le même nom au petit poisson:

Sy pescheras a la menuise.

Martyre de saint Pierre et de saint Paul, dans Jubinal, Mystères inédits, t. 1, p. 87, v. 7.

MERC, s. m. Borne de pierre qui sépare les terres. Ce mot qui se trouve dans presque toutes les langues germaniques avec une prononciation plus ouverte Mark, vient sans doute, plus ou moins directement, du sanscrit où Març signifie Séparer.

MERELLE, s. f. (arr. de Ba-

yeux) Petit cidre; c'est un diminutif du latin Merus, Pur.

Mérienne, s. f. Sieste; syncope de *Méridienne* qui avait lieu aussi en vieux-français:

MÉSEAU, MÉZEL, S. m. La-

dre, Lépreux:

Je suiz la fille d'ung mezeau De cella vous advise.

Chansons normandes, p. 190, édit. de M. Dubois.

Il avait la même signification en vieux-français: Li sainz rois demanda audit chevalier lequel il voudroit miex ou avoir fait un pechie mortel ou estre mesel, et li chevaliers respondi que il vodroit miex avoir fet trente pechiez mortex que ce que il fust mesal; Vie de saint Louis, à la suite de L'Histoire de Joinville, p. 335. Ce mot vient sans doute du latin Misellus, Misérable, en bas-latin Mezellus, Lépreux.

Mérolle, s. f. (arr. de Mortagne) Brebis; peut-être une

corruption de Mérinos.

MESNIL, s. m. Maison accompagnée d'un champ; en bas-latin *Mesnilum*. Ce mot se trouvait aussi en vieux-français:

N'i a meson, ne borde, ne mesnil.

Roman de Garin le Loherain, cité par du Cange, Observations sur l'histoire de saint Louis, p. 63.

MESSIONAL, adj. (arr. de Saint-Lo) Qui se tient ou se juge pendant les vacations qui avaient lieu autrefois au temps de la Moisson, en latin Messio.

Мет, s. m. Pétrin; il a le même sens en breton et en

vieux-français:

Quachez le dessoubz vostre met.

Mystère de la Nativité, dans la Bibliothèque de l'Ecole des chartes, t. 111, p. 471.

Probablement, comme on l'y a prétendu, ce mot ne signifie pas Bahut, Coffre à pain, car en Dauphiné Matta signifie Pétrir, et Rabelais a dit dans son Gargantua: Et croissoit comme pâte dans le met. Nous devons cependant reconnaître que par extension, ce mot signifie dans le patois du Berry Huche au pain.

MEUSA, s. f. Provision de pommes pour l'hiver; du baslatin Meiza, qui signifiait une Certaine quantité, une Masse; voyez du Cange, t. IV, p. 345,

col. 2.

MIAILLON, s. m. Enfant; en vieux-français *Mion* signifiait plus petit. Voyez mio et mio-che.

MIANDER, v. n. Miauler de

faim.

MIANDOUX, s. m. Hypocrite, Homme qui fait le chat; voyez le mot précédent.

MICAMOT, s. m. (Orne) Tasse

de café.

MICHE, s. f. Petite fille; voyez MIOCHE. — Brioche, comme en vieux-français:

Cil qu'il ateint acoup dessus son hasterel, Jamais ne mangera de miche ne de gastel.

Combat des Trente.

C'est une extension de signification, car ce mot signifiait autrefois Pain blanc: Prix du bled froment litte (d'Elite, Col-lectus) dont se fait le pain blanc appelé miche; Règlement pour les boulangers de

Bourges, du 7 mai 4597. Il vient en ce sens du bas-latin Mica, Micha, Petit pain.

MICHER, v. n. Pleurer; Faire la *Miche*, la petite fille; selon Cotgrave *Michon* aurait signifié en vieux-français *Imbécile*.

MIÈRE, s. m. Médecin; selon un proverbe populaire :

Qui court après le mière, Court après la bière.

Le vieux-français disait *Mi-re*.

Ne savoie trouver mire De ma douleur ne de mon ire. Roman de la Rose, v. 4325.

MIGAUT, s. m. Fruits que l'on conserve pour l'hiver; ce mot n'est employé que dans la phrase Poires ou Pommes de Migaut. Quoique dans le patois de Rennes Anijot signifie Pommes de réserve, ce qui semble indiquer une racine celtique corrompue, on ne trouve pas de mot analogue dans aucun des différents dialectes celtiques, et nous serions tenté de faire venir Migaut du bas-latin Migeria, Mesure. Les pommes de migaut seraient alors des pommes communes que l'on achetterait à la mesure pour en faire provision, et c'est précisément le sens que l'on donne à cette expression.

MILLAUD, adj. (arr. de Mortagne) Gueux, Mendiant.

MILLORAINE, s. f. (arr. de Valognes) Fantôme très-dan-gereux à rencontrer; en vieux-français on appelait une espèce de loup-garou Mille-groux.

MILSOUDIER, adj. (arr. de Bayeux) Extrêmement riche,

Qui a Mille sous.

MINABLE, adj. Deguenillé, Qui fait pitié; le patois du Berry lui donne le même sens.

MINCE, s. f. (arr. de Mortagne) Petite corde que l'on met au bout du fouet; comme il se trouve aussi dans le patois de Langres, ce n'est pas probablement uue corruption de Mèche.

MINCER, MINCHIER, v. a. Briser, Mettre en petits morceaux; ce mot existait en vieux-français, et l'on dit encore, mais dans un sens fort restreint, Emincer. L'anglais To mince et le hollandais Menken ont la même signification. A Nancy Meunchir signific Couper. Voyez miot.

MINET, s. m. Petit garçon; Minette, Petite fille; en rouchi on dit Ninette et Nina,

Ninetta en espagnol.

Mingrelin, adj. Chétif, Maigre; il avait la même signification en vieux-français.

MINOTS, S. m. pl. Fourrures; probablement de *Minet*, Chat, car le peuple de plusieurs autres provinces dit *Minets*; voyez miton.

Mio, s. m. (Orne) Dernier éclos d'une couvée; en vieux-français *Mion* signifiait Plus petit.

MIOCHE, s. f. Enfant; voyez

le mot précédent.

Miot, s. m. Petit morceau, Miette; Un miot s'emploie aussi adverbialement avec le sens d'un peu: Baille m'en z'un miot. A Nancy on dit Mion.

MIOTÉE, s. m. Pain mis en

miots dans du cidre.

MIQUER, v. a. (arr. de Ba-

yeux) Ajuster, Mirer.

Miserable, s. f. (Orne) Petite mesure d'eau-de-vie; en vieux-provençal Misirapa signifiait Cruche, Pot; voyez Raynouard, Lexique roman, t. iv, p. 242.

MISTEAU, s. m. (Orne) Jeune

homme

MITAN, s. m. Milieu, Centre; en vieil-allemand Mitte. Il avait la même signification en vieux-français et l'on trouve encore dans Brantôme: Le boufon qui vint, cela dit: Et moi je voudrois estre au beau mitan.

Mitan, s. f. (arr. de Valognes) Moitié; voyez le mot

précédent.

MITER, v. a. (arr. de Mortagne) User ses vêtements comme s'ils étaient mangés par les mites et, par extension, Gâter, Tacher.

MITON, s. m. Chat comme en vieux-français, Manchon; il a la même signification dans

le patois du Jura :

La vendu tant qu'a notis fiaux,

Ma croix, mon miton,

Pou les boire a Lion.

Chanson populaire.

MITOUCHE, s. m. Hypocrite; selon de Brieux, Origines de coutumes anciennes, p. 454,

c'est une corruption de Saint n'y touche.

MITTEUX, adj. Chassieux. MITTON, s. m. Morceau; probablement de Miette.

MOCHE, s. f. MOQUELON, s. m. (arr. de Vire) Caillot, Agglomération; peut-être de l'anglais *Much*, Beaucoup; *Moce* signifiait en vieux-français Colline et en patois breton

Moche signifie Peloton et Mochon. Monceau; Voyez le mot

suivant.

Mochi-Mora, adv. Pastrop; ce qu'on exprime ailleurs par cette autre locution normande Comme si comme ça. Ce mot est sans doute la réunion de deux adverbes anglais Much, More qui signifient Beaucoup déjà, mais encore davantage.

Moine, s. m. Panier pour chauffer les lits, Toupie, Jouet. Dans la première acception ce mot est sans doute une corruption de *Manne*; peut-être cependant est-ce une allusion aux mauvaises mœurs des

moines.

Moisson, s. m. Moineau; il vient du vieil-allemand Mez dont la signification était la même:

Miex aimeroie deus malars, Voir deus bien petis moissons, Que toutes lor confessions.

Dit du Barisel.

Dans l'Orne on appelle le

Pincon Moisseron.

Mollir, v. n. (arr. de Valognes) Diminuer; Le blé a molli; on dit également Le blé a fléchi.

Mon (c'est); il faut probablement sous-entendre Avis; cette locution existait aussi en

vieux-français :

C'est mon! c'est bien sonder au puits inépuisable De l'alme vérité, la lampe vénérable, Chetifs veufs de bon sens, orphelins de raison.

Du Monin, Uranologie, l. II.

Dans l'arr. de Mortagne, elle s'emploie aussi adverbialement comme une sorte d'explétif, et l'on en trouve également des exemples en vieux-français:

ENTENDEMENT.

Tu ne peux sans moy comprendre la signifiance de cette danse.

L'ACTEUR.

Ce ne fais mon.

Dance aux aveugles, p. 8.

Monnée, Mounée, s. f. Grain qui va au moulin; Farine que le Meunier, autrefois Monnier, en rapporte: ce mot existait aussi en vieux-français; voyez Roquefort, t. 11, p. 203, et Raynouard, Lexique roman,

t. iv, p. 245.

Monsieur, s. m. Cochon; antiphrase qui se retrouve dans les patois du Vendomois et du Berry, où cet animal est appelé Un noble. Dans l'arr. de Cherbourg. on dit Un monsieur de Tréauville et dans presque toute la province Un vêtu de saie. C'est sans doute une allusion satyrique, faite par la classe des travailleurs à la vie oisive des gentilshommes et des habitants des villes.

Moque, s. f. Tasse sans

anse.

Môque, s. f. Mouche, Aheille que l'on appelle dans quelques endroits Môque à mié; cette corruption de Musca se trouvait déjà dans le français du xit siècle:

Et tel plente de mosques crut, Dont mainte gent d'engrot morut.

Roman de Brut, v. 2173.

Môque signifie aussi Guimbarde; probablement parce que cet instrument imite le bruit d'une grosse mouche qui vole.

Môquet, s. m. (arr. de Cou-

tances) Lumignon.

MORALITÉ, s. f. (Eure) Haine,

Rancune ; peut-être un souvenir de l'obligation où l'on était de venger ses injures et

celles de ses parents.

More, s. m. (Orne) Sentine.
Moret, Mouret (arr. de
Bayeux) Fruit de la ronce; (arr.
de Valognes) Fruit de l'airelle
myrtile (Vaccinium). Ce mot
vient sans doute de la couleur
noirâtre de ces fruits, car le
vieux-français donnait un sens
analogue à More:

Et plain un pot de vin more, Et li autre de fort vin blanc.

> Roman de la Charetie, dans Keller, Romvart, p. 458, v. 13.

De la Morel, le nom des chevaux noirs; voyez le Tournoi de Chauvenci, v. 3475 et le Roman d'Agolant, v. 320. On dit encore proverbialement dans le patois de Rennes: Ça m'est égal, taupin vaut bien morette; c'est-à-dire une chose noire en vaut bien une autre.

Morfiler, v. n. (arr. de Valognes) Déchoir, Décliner; littéralement avoir le *Morfil*.

MORINE, S. f. (arr. de Bayeux) Ruche vide et, par extension, Ruche abandonnée. Morine signifiait en vieuxfrançais Un animal mort de maladie.

Si ne maungerez pas les chars de ices, et tu eschiveras mortes morines; Lévitique,

ch. 11, v. 8.

Morosif, adj. peu ouvert, Morose; la même forme se trouve en vieux-français; voyez Roquefort, t. 11, p. 208.

MOTTE, s. f. Gazon.

MOTTIER, adj. (arr. de Vire) Matériel, Grossier; sans doute de *Motte*. Mottin, s. m. (arr. de Cherbourg) Pain; probablement Une motte de pain.

Mou, s. m. Poumon, par opposition au foie et au cœur que l'on appelle le *Dur*; il se trouve aussi dans le patois de Reims.

MOUCHET, S. m. Monceau.

Mouffiner, v. n. (Orne) Remuer les lèvres; il ne se dit que des lapins. Voyez Mouffler.

MOUFFLE, s. m. (arr. de Valognes) Gros gant fourré sans autre doigt que le pouce, dont on se sert pour couper les broussailles; on le trouve aussi en vieux-français:

La sarp a mon caintur et mon mouffle en ma mains.

> Privilége aux Bretons, dans Jubinal, Jongleurs et trouvères, p. 53.

Mouffler, v. n. Faire la moue, Allonger le *Muffle*, Bouder.

Mougier, v. a. (arr. de Va-

lognes) Manger.

MOULINER, v. n. (arr. de Valognes) Remuer toujours comme un *Moulin*.

Moult, adv. Beaucoup.

Une compaigne moult belle.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 216, éd. de M. Travers.

C'est le latin Multum; il était fort souvent employé en vieux-français.

MOURMAUD, S. m. (arr. de Valognes) Songe creux, Mo-

rose.

Mouron, s. m. Salamandre; probablement elle doit ce nom à sa couleur (Voyez moret), puisqu'on l'appelle dans quel-

ques localités Lézard noir. C'est peut-être la ressemblance de ce nom avec celui des Maures, qui fait croire qu'en tuant un mouron on gagne cent jours d'indulgence.

Mouronné, adj. (Orne) Rayé de jaune et de noir comme un

Mouron.

Mousette, s. f. (arr. de Caen) Petite fille impertinente.

MOUTE, s. f. Chatte, peutêtre femelle du Matou; Farine, ce qui est Moulu (Molitus), en vieux-français Moite: Il commenda que se aucuns voloit avoir moite de novel, ou que il alassent a son molin, ne li hom ne paiassent moute (Mouture), ne il n'alassent au molin; Etablissements de Normandie, p. 44.

Mouton, s. m. Grosse poutre mobile qui écrase les pommes; en français c'est encore une grosse pièce de bois qui sert à enfoncer les pieux, et on donnait autrefois ce nom à la machine de guerre qu'on ap-

pelle Bélier.

Truies, multons ferrez e durs Firent assez hurter as murs. Benois, *Chronique rimée*, l. II, v. 29963.

Tous ces noms viennent de l'habitude qu'ont les moutons de heurter.

Mouver, v. a. et n. Remuer; du latin *Movere*; par contraction on dit aussi *Mouer*. Ce mot était fort usité en vieuxfrançais; Ronsard disait encore: Ils apaisent les flots, ils mouvent les orages.

Il est resté aussi dans le patois de Reims, et l'on dit au moral Émouvoir. Mouvette, s. f. Cuillère de bois pour remuer les sauces. On s'en sert aussi au figuré et il signifie alors Une personne qui remue toujours.

MUCHER, MUCHIER, v. a. et réfl. Cacher, Se cacher, comme

en vieux-français:

Mais Kallemaine le sot bien forvoier, En une cambre et fermer et muchier.

Chevalerie Ogier le Danois, v. 3197.

Cil n'avoit pas de sens plente; Por co se cremoit et doutoit, Et en ses cambres se mucoit.

Partonopeus de Blois, t. 1, p. 15, v. 415.

En breton *Moucha* signifie Se masquer, et en islandais *Massa*, Chaperon; c'est probablement de ce dernier mot que vient *Aumusse*, nom que l'on donne à la fourrure avec laquelle les chanoines se couvrent la tête.

Muchette, s. f. Cachette; on le trouve aussi en vieux-français; voyez Li Romans de Berte aus grans pies, st. xxxvII, v.

Mucre, adj. Humide, Moisi; il se trouve aussi en vieux-

français :

Qui souef flaire et n'est pas mucre.

Martyre 'de saint Pierre et de saint Paul, dans Jubiual, Mystères inédits, t. 1, p. 89, v. 19.

Malgré l'anglais Muck, ce mot vient sans doute de Mucidus, comme Acre d'Acidus; car on disait en vieux-français Ramucrir pour Rendre moite.

Mucreur, s. f. Humidité.

Mue, s. f. (Orne) Cage où l'on met les volailles à engraisser; il existait aussi en vieuxfrançais, et La Fontaine s'en est encore servi dans la Fable de la Souris et du Chat-huant, l. II., fable 9. Voyez Musse.

MUGAT, s. m. Mauvais su-

jet:

Che fut les muguats d'arrogants.

Muse normande, p. 26.

C'est sans doute une corruption de Muguet.

MULARD, S. m. Entêté, Bou-

deur:

Vaut mieux qu'un vieux mulard Qui toujours est en ire.

Basselin, Vaux-de-Vire, p. 38, éd. de M. Travers.

Voyez le mot suivant.

Muler, v. n. Bouder, Etre
entêté; quoique l'allemand
Maulen ait le même sens, la signification primitive de ce mot

nous semble être : Ressembler à une mule : on dit encore proverbialement : *Entêté comme* un mulet.

MULETTE, s. f. Gésier des oiseaux, où ils broyent leurs aliments comme sous une pe-

tite Meule.

Mulon, Mulor, s. m. Meule de foin; ce mot existe aussi dans le patois du Berry, et l'on trouve dans Orderic Vital Foeni mullonem.

Musse, s. f. Argent, Loge pour les oies, Chenil; malgré ces significations différentes, c'est probablement un seul mot qui vient de *Mucher* et signifie Ce que l'on cache et l'Endroit où l'on cache.

N

NAFRE, s. f. Coup, Blessure; levieux-français employait aussi *Nafres* dans le sens de Blessé:

Des morz ki par li païs jurent, Et des nafrez ki puiz morurent. Roman de Rou, v. 7889.

et Navrer est resté au figuré; Nafra signifie encore Balafre dans le patois de l'Isère. Tous ces mots semblent venir de l'islandais Nafar, en allemand moderne Naber, qui signifie Foret, Perçoir.

Nan, sorte de juron. (arr. de Vire) Parbleu, Certainement.

NAIM, s. m. Hameçon; c'est une corruption de Haim.

Namps, s. m. pl. Gage, Nantissement:

Bons beuveurs ont dispense; Sergent pour namps ne doibt Prendre par violence Les vaisseaux où l'on boit.

Basselin, Vaux-de-Vire, p. 98, édit. de M. Travers.

Ce mot, dont le français a fait Nantir et Nantissement, vient sans doute du saxon Nam, Gage, Namfeoh, Bétail qui sert de gage. C'est en ce sens qu'il était le plus souvent employé autrefois.

L'en doit savoir que celui qui tient namps, ne leur doit pas donner a manger, mais il doit pourvoir de les mettre en neu convenable, qu'ils n'empirent par la raison des lieux ou ils sont; Vieille coutume de

Normandie, ch. 7.

Il y a encore à Caen une Rue aux Namps. Ce mot se dit maintenant plus particulièrement des habits; c'est une preuve bien fàcheuse que l'amélioration des fortunes n'est pas aussi grande qu'on se plaît à le dire.

NAPIN, s. m. (Orne) Petit garçon; Knapi en islandais.

NAQUETER, v. n. (arr. de Cherbourg) Claquer des dents, Trembler de froid; Gnaka signifie en islandais Rendre un bruit aigu, et Naques dans le patois de Reims, Dents. Le vieux-français disait dans le même sens Noqueter.

Si fesoit grant froit et neigeoit continuelment, il ne savoit que faire et voyant la nuit venue, tremblant et noquetant les dents, commenca regarder ca et la pour veoir aucun logis; Le Cameron de Bocace, cité par Roquefort, t. 11, p. 244.

NAQUETS, S. m. pl. (Orne)

Yeux, terme familier.

Naré, adj. (arr. de Vire) Rusé; probablement de l'islandais Hnar, Hardi, Intrépide: ce changement de signification a été naturellement amené par la différence des mœurs; la finesse est pour les paysans normands ce que le courage était pour les pirates scandinaves.

NARER, v. a. Attendre longtemps, comme un homme mort; en islandais Nar signifie Cada-

Vre., ..

NARRIAU, S. m. Mouchoir de

poche; de Nares, Narines...

Nasse, s. f. Instrument qui sert à nétoyer le four ; au figuré Femme sale. Voyez le mot suivant.

NATER, v. a. Nétoyer; du vieux-français Nat, Pur, Propre: Bien aureit, dist-il, sunt li nat de cuer, car il varunt Deu; Sermon de saint Bernard, B. R. fonds des Feuillants, fol. 37. Dans l'arr. de Mortagne on dit Nettir.

NATRE, adj. (arr. de Vire) Avare; il avait la même signification en vieux-français:

Dieu het avers et vilains natres, Et les dampne comme ydolatres.

Roman de la Rose, cité par du Cange.

NECHE, adj. (arr. de Caen) De couleur foncée; probablement de Niger; voyez NERCHI-BOT où le G s'est ement changé en CH.

Nefile, s. f. (arr. de Valognes) Ruban de fil; en islandais *Trefil* a la même signification.

Neller, v.a. Calfeutrer; peutêtre de l'islandais Næla, Coudre.

NÉQUIER, NÉTIER, v. a. Balayer; crase et corruption de

Nétoyer.

NERCHIBOT. S. m. Homme noir ou brun; il ne se prend qu'en mauvaise part: Noircir se prononce Nerchir comme en vieux-français, et Nebeut qui semble la forme primitive de Nabot signifie en breton Une petite chose; le vieux-français disait aussi Nainbot.

Néret, s. m. (arr. de Cherbourg) Petit corps noir ; c'était le nom que l'on donnait autrefois à une petite monnaie de cuivre. Ce mot s'emploie aussi comme adjectif et signifie Un

peu noir.

NERFIL, s. m. (arr. de Bayeux) Cordonnet noir; c'est probablement la signification que lui donnait Olivier Basselin:

Parsementée avaud les gambes D'un bian nerfil.

Chansons normandes, p. 233, édit. de M. Dubois.

NERPIN, s. m. Noir et petit; probablement de Ner, prononciation normande de Noir, et de Pion; voyez ce mot.

Nervent, s. m. Temps sombre et venteux; le français dit dans le même sens Froid noir.

NETOU, NITOU, adv. Non plus; c'est une crase de Non et d'Itou.

NEUCHER; v. a. Noyer; le patois normand s'est bien moins écarté. la racine commune Necare; on dit aussi, par une nouvelle contraction du fran-

cais, Nier.

NIAIT, NIEU, NIOT, s. m. OEuf qui reste toujours dans le nid. Ce mot dont toutes les formes se retrouvent en vieux-français, vient sans doute de Nidus, Nid, car on disait aussi Nichet, Nicheuf, et nous avons encore deux formes semblables Niche et Nichée, dont l'origine est certaine: ainsi le Nieu est l'OEuf du nid

NICHOT, S. m. Vétilleur; NIJOT, S. m. Lambin; NIGEON, S. m. Nigaud; tous ces mots ont la même origine et viennent sans doute du latin Nugator, Qui s'amuse à des riens. Le vieil-anglais Nygard avait la même signification; voyez The vision of Piers Plowman, y.

9898; mais une origine romane semble certaine.

NICER, v. a. (arr. de Mortain) Cacher dans une Niche.

NIJOTER, v. n. (Orne) Paresser, S'amuser à des riens; du latin *Nugari*, peut-être par l'intermédiaire de *Nigaud*.

Nio, s. m. (Manche) Niais, probablement une syncope du latin *Nidensis*, Qui n'est jamais sorti de son nid, voyez niait. Le féminin est *Niolle*.

Niquedouille, s. m. Niais; ce mot qui se trouve aussi en rouchi et dans le patois du Jura, vient sans doute du latin Nescius, ou plutôt du français Nice qui en est dérivé; voyez Estienne, Apologie d'Hérodote, l. 1, ch. 4.

NIQUET, adj. Délicat, Nice. NIVELER, v. n. Niaiser; probablement de Jean de Nivèle, dont le souvenir est resté populaire en Normandie; on dit encore d'un niais: C'est un Jean de Nivèle.

Noc, s. m. Dalle, Gouttière en bois, Canal qui apporte l'eau sur la roue d'un moulin. avait la même signification en vieux-français: Sera tenu ledit héritage vendu, souffrir et recevoir les eaux qui descendent du canel et nocquière de l'héritage dudit Andrieu; Contrat de vente (1510) cité par Roquefort, Supplément, p. 60. Il vient sans doute du celtique; car en breton Naoz signifie un Canal par où l'eau passe et Noed une Gouttière. Par extension de signification, Noc signifie Pale d'un moulin dans l'Orne et dans la Hague où le Cnese prononce pas; dans l'arr.

de Bayeux, il désigne l'espace formé par l'auge circulaire d'un

pressoir.

NOCEUR, S. m. Homme de plaisir, Qui vit comme s'il était toujours à Noce; le peuple de plusieurs autres provinces l'emploie dans la même ac-. ception.

Noe. s. f. Prairie humide. Lieu marécageux couvert de bois ; il avait la même signification en vieux-français:

Une noe contenant journee a deux hommes faucheurs de pre: laquelle noe est joignant a la riviere d'Arve : Testament (1382) cité par Ménage Preuves de l'histoire de Sablé, p. 390.

Le Dictionnaire de l'Acadé-

mie donne encore Noue.

NOMMANCE, S. f. (Manche) Baptême d'un enfant, où on lui donne son nom.

Nonfai, adv. (arr. de Caen), Nouffai (arr. de Vire), Non-FRAI (arr. de Valognes) Non, je ne veux pas; Je ne le ferai pas: c'est une crase dont le germe se trouve en vieux-francais:

Et li rois dist que non fera. Brut, v 7251.

Noque, s. f. Flèche de voiture.

Noue, s. f. Rigole naturelle, Source. On dit aussi Noe; dans l'arr. de Vire, on appelle la source de la Sienne, Noe de Sienne: Ce mot vient sans doute du bas-latin Noda, Torrent, Ruisseau; l'abbaye de Notre-Dame du Fautel, près Paris, s'appelait Malenoue, à cause du voisinage d'un torrent nommé en latin Malanoda.

Nouler, v. n. Passer un fil de fer dans le groin d'un cochon, pour l'empêcher de fouir: se mot signifiait en vieux-francais Nouer et l'on dit encore de quelqu'un qui ne peut se servir de ses membres, qu'il est Noué.

Nouque, adj. Impair; C'est peut-être une corruption de Non, car on dit aussi Nonque. et Non, sous entendu Pair, remplace souvent Impair: Pair

ou non.

Nourriture, s. f. Bétail que l'on élève, que l'on Nourrit. Nutritura a le même sens dans une charte de Charlemagne, rapportée par Adam de Brèmes. ch. 9, et on lit dans un document de 1238: Ad pascua animalium, equarum, porcorum et aliorum nutrimentorum; Lobineau, Histoire de Bretagne. t. II, col. 299.

NOURTURIAU, NOTUREAU; S. m. (Orne) Petit cochon de lait; dans le Berry on donne le même sens à Nourrin; Voyez Nour-RITURE:

Nuile, Nieule, s. f. Nielle, Maladie des plantes céréales qui est souvent causée par le Melanthium, que l'on appelait en bas-latin Nigella; voyez Valois, Notitia Galliarum, p. 375, col. 2. On dit aussi Nuillé, Attaqué de la Nuile.

Nuisance, s. f. Préjudice. Chose Nuisible; on le trouve aussi en vieux-français:

N'i out ki l'en feist destourbier ne nui-

sance.

Roman de Rou, v. 4296.

O, pr. Avec.

Les tonneliers sont maint'nant bien

Ils sont plus rogues que marquis; Les pressouriers o leurs sabots de bois

Sont plus rogues que rois. OLIVIER BASSELIN (Jean Le Houx), Chanson inedite.

Ce mot très commun en vieuxfrançais vient sans doute de Ab qui avait pris dans la basse-latinité le sens de Cum, le B s'est changé en v, parceque ces deux lettres ont un son si semblable que beaucoup de langues, l'espagnol par exemple, ne les distinguent pas. Le changement de la voyelle est certain. puisqu'on trouve en vieuxfrançais Ovec et Avec, et le v etant presque muet devant les consonnes a fini par se perdre si complètement que l'écriture n'en a plus tenu compte.

OBICHE, S. f. Adresse, Talent. Probablement ce mot a quelque liaison d'origine avec l'Obiter du bas-latin que du Cange, t. IV, col. 1270, éd. des Bénédictins, explique par Ce-

leriter.

OCHE, s. f. Entaille; ce mot se trouvait aussi en vieuxfrançais, et on en avait fait le verbe Ochier:

Son brant d'acer tint tot nu trait. Ensanglaute, oschie et trait. Benois, Chronique rimée, 1.11, v. 18922.

A Lyon les boulangers appellent encore Ouche le morceau de bois sur lequel ils font leurs comptes avec des entailles. Le français a conservé Décocher, lancer de l'oche, de

l'entaille que l'on faisait aux arcs pour empêcher les flèches de glisser. Probablement ce mot vient du celtique, car Ask a la même signification en breton, et Osko en provencal.

Оні, s. m. Défaut, Malheur; ce mot qui avait la même signification en vieux-français semble venir de l'islandais Oheill.

Valétudinaire.

OIGNE, s. f. Facherie, Murmure 2018 - 1900

Je leur montrerai sans oigne .De quel poisant sont mes doigtz.

Chansons normandes, p. 177, éd. de M. Dubois.

Peut-être le vieux-français Oingnace que Roquefort explique par Action de faire ou de commettre des choses indécentes a-t-il la même ori-

gine.

ORES, adv. Maintenant, A présent, de Hora; ce mot qui était fort usité en vieux-francais (Voyez orière) et qui se trouve dans les Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin, p. 57, de l'édition de M. Travers, est resté dans le français Désormais

ORFANTÉ, adj. Fatigué, Brisé; littéralement Rendu orphelin, Orfante en vieux-français.

Oribus, s. m. Chandelle de résine.

ORIÈRE, s. f. Bord, Lisière; d'Ora comme le français Orée: on le trouve aussi dans la vieille langue :

Or fu Geris lez l'orie e del bos. Raoul de Cambrai, p. 132, v. 10. ORIGNE, s. f. (Orne) Espèce,

Origine; on lui donnait la même signification en vieux-français:

Li preudome, li ancien. Ont leenz un fusicien

Qui tant parest de franche orine. Qu'il garist sans veoir orine.

Fabliau de la voye de paradis.

ORINER, v. a. (arr. de Vire) Ecouter, Se servir de ses Oreilles; il s'emploie aussi comme verbe neutre et signifie alors Roder: Aller dans les Orées.

ORIPIAS, S. f. pl. Maladie d'oreille, causée par une fluxion des glandes parotides. On la nomme aussi Ouripias à Caen, et Ouiepas à Cherbourg?

Oro. Ce mot n'est usité que dans la phrase: Navoir ni repos ni oro, il signifie Temps et vient d'Hora.

OUICHE, adv. Qui, dans un

sens ironique.

Ouin, adv. (Orne) Non; Voyez OUICHE. Main's ob minter

OUINCHER, v. n. farr. de Vire) Grogner; ailleurs il signifie. sans doute par extension, Frapper du pied.

OUIVETTE, s. f. (arr. de Cherbourg) Jeune fille étourdie. Il signifiait sans doute d'abord Elégante, Qui aime la toilette; VOVEZ HOUIVET MESSON OF STAN STAN

PADOUE, s. f. (arr. de Lisieux) Ruban de fil ; peut-être est-ce une abréviation de Ruban de Padoue.

PAER, v. a. (arr. de Cherbourg) Balayer; probablement une corruption euphonique de Parer; dans le patois de Reims, Paler signifie Nettoyer une écurie.

Pagie, s. f. Cloison; peutêtre du latin Paries dont on a voulu adoucir la prononciation. comme pour le mot précédent.

PAGNANT, adj. Lourd, Grossier; de Paganus dont on a fait aussi le vieux-français Pa-

cant et Paysan.

Pagnolée, s. f. (Calvados) Trèfle qui sans doute a été importé d'Espagne ; la variété à fleurs incarnates s'appelle même encore maintenant Trèfle d'Espagne.

PAICRE, adj. (arr. d'Avranches) Aigre; du latin Acer, avec un Paffixe. a control and

PAILLETOT, s. m. Sac rempli de paille d'avoine sur lequel on couche les petits enfants; il se trouve aussi dans le patois de la Meuse.

Pairé, adj. (arr. de Mortagne) Pareil; du latin Par, ou du français Paire; en vieuxfrançais on donnait la même

signification à Pair.

PAITER, v. n. (arr. de Mortagne) Bouger, Changer de place ; du latin *Pascere* , Paître, parce que les animaux qui paissent sont obligés de changer à chaque instant de place. Selon Roquefort, t. 11, p. 289, Paiteler signifiait en vieux-français Remuer les pieds.

PAITIS, s. m. Lieu où l'on attache les bestiaux, et qu'ils foulent avec leurs pieds; du latin Pascere ou de Piétiner qui signifie en patois normand Fouler sous les pieds.

PALKE, s. f. Ce qu'on peut porter sur une Pelle: voyez le mot suivant.

PALETTE, S. f. Pelle à feu; diminutif de Pelle on lui donne le même sens dans le

patois de Reims.

PALLE, s. f. Vanne d'un moulin; on lui donnait la même signification en vieux-français et il s'est conservé aussi dans le patois de la Meuse; dans quelques localités on dit Panne.

PALLETOT, s. m. (arr. de Bayeux) Habit large et grossier que portent les matelots; (arr. de Cherbourg) Veste longue. Ce mot existait aussi en

vieux-français :

Je ne vettray en (l. un) palletot Pour l'abiller sans dire mot.

L'an des sept Dames, cité par Borel.

Il vient du latin Pallium ou d'un mot celtique; car l'espagnol Palletoque a la même signification, et on le retrouve dans le patre, de plusieurs provinces.

Palman, s. m. (cant. des Pieux) Pan; de la longueur de la main, en latin Palma, comme Empan; le provençal disait Palm et Palmat:

L'almiran fo pus grans que Karle un palmat. Roman de Fierabras, v. 4788.

Un palm de la gonela blanca Li trenqet el polpil de l'anca.

Roman de Jaufre, dans le Lexique roman, t. 1, p. 73, col. 1.

PANETTE, s. f. Tache de rousseur, qui ressemble à de la graine de Panais.

Panlère, adj. Lâche, Sans courage; mot-à-mot, Double

voleur; du vieux-français Pan, Vol et Lere (latro) Voleur.

Pannas, s. m. Plumeau; du latin Penna qui s'est conservé sous une autre forme dans différents patois : dans celui des Vosges Panneur signifie Balai : c'est Pannoure dans celui de Nancy; dans le Jura Panner signifie Essuyer, et Pana Nettoyer dans l'Isère: le francais a encore Empenné et on lit dans les Chroniques de Saint-Denys: Nous ne poons souzescrire ne seigner la presente chartre, pour la penne qui tremble en nostre main pour la maladie; Recueil des historiens de France, t. III, p. 299

Panné, adj. Ruiné; mot-amot Saisi: du vieux-français Panner: Saisir et panner sour les hommes de fief; Titre (4324), publié par Carpentier, t. 111, col. 446.

Pannet, s.m. Selle rase sans étriers ni fonte; dans l'arr. de Saint-Lo il signifie par extension Bât; du latin Panellum. Le vieux-français disait Pennel: Nus seliers ne puet coudre basane avec cordouan, ne nule autre maniere de cuirs, si ce n'est en pennel que l'en apele Bastiere; Estienne Boileau, Livre des mestiers, p. 208.

PAQUERET, S. m. (Orne) OEufs que l'on donne à Paques, et par extension Cadeau.

Par après, loc. adv. Ensuite; elle était aussi employée en vieux-français:

Les vers que leurs joinglours, leurs contours et chanterres Rechantoient par après disait Vauquelin de La Fresnaye, et elle s'est conservée
dans le patois du Berry Comme
en provençal, on disait aussi
quelquefois en vieux-français
En apres (en suite): En apres
le roi, la reine et leur fils...
vinrent au dit lieu; Monstrelet, t. 1, fol. 83. Peut-être cependant Par est-il ici un signe
du superlatif, comme dans
Parfait; au moins la locution
Par exprès semble favorable à
cette conjecture:

Choisir faut du bon par expres; Car le mauvais porte dommage. Louis Cuoquer, Mystère de l'Apocatypse.

PARAVIRÉ, s. m. Soufflet; la même idée a fait former le mot Chatourne.

PARCHONNIER, PARSONNIER, s. m. Associé, Qui ne forme à deux qu'une seule Personne. Il se dit dans l'arr. de Mortagne des petits cultivateurs qui se prêtent réciproquement leurs chevaux pour labourer. On emploie aussi quelquefois Personnerie dans le sens de Société. Comme Parchon et Parcière signifiaient en vieuxfrançais Partage, Part, Portion, il ne serait pas impossible que la racine fût Partiri; voyez le mot suivant.

Parcie, s. f. (arr. de Bayeux) Diner que l'on donne aux personnes qui ont Partagé les travaux de la moisson; a Cherbourg on dit Percie; Roquefort, t. 11, p. 302, cite aussi le

vieux-français Parcye.

Paré, adj. Délivré, Prêt, Préparé; du latin *Paratus*; on le trouve aussi en vieux-francais: Une codre trencha par mi, Tute quarreie la fendi; Quant il ad pare le bastun, De sun cutel escrit sun nun.

Lai du Chevrefoil, v. 51.

Dès le xvi* siècle *Préparer* avait remplacé *Parer* dans toutes ses acceptions :

Ou je trouvai une grant dame belle, Noble et plaisant de drap d'or prepa-

Jean Jonet, Jardrin salutaire, st. IX.

Parer se dit le plus souvent du cidre assez fermenté pour être bon à boire :

Les sildres a peine parez
On faict boire aux gens alterez,
Et n'eussent-ils denier ny maille,
Pour remplir bientost la futaille.

OLIVIER BASSELIN (Jean Le Houx), Chanson inedite.

On lui donnait la même signification en vieux-français:

Et de l'eaue simple buvoient, Sans querir pigment ne clare; N'oncques ne burent vin pare.

Roman de la Rose, v. 8670.

On l'emploie même encore quelquefois avec ce sens.

Parei, s. f. Muraille, Cloison; on le trouve aussi en vieux-français:

Voluntiers l'onur fuiroit; La parei qui pres li estoit Empeint tant com il pot arrere.

Ms. B. R. 7024, fol. cu, verso, col. 1, v. 4.

dit aussi *Paroit*, comme en vieux-français;

Jehans estoit a la paroit, Dedenz sa meson apuiez.

Fabliaux anciens, t. IV. p. 416.

Ce mot vient du latin Paries et se trouve dans toutes les langues romanes; c'est Paret en vieux-próvençal; Pared en catalan et en espagnol; Parede en portugais et Parete en italien.

Parfin, s. f. Fin dérnière; cette forme augmentative existait aussi en vieux-français:

La rose a la parsin devient nu grate-

RONSARD, Œuvres, t. 1, p. 164.

PARFINIR, v. a. Finir tout-

à-fait, Rendre parfait.

Parfond, s. m. Extremité du Fond; Par ajoute ici sans doute à la signification naturelle de Fond, comme en vieux-français:

Qui me mettroit en une tour moysir Et elle fust au parfond d'Ytalie, Sans moy bouger, je luy tiens com-

Elle et mon cueur vont ensemble ge-

Chansons nouvelles, fol. a. 11, recto, ed. de Silvestre.

Peut-être cependant est-ce une corruption de *Profond* qui existait aussi en vieux-français:

J'ay plain povoir et auctorite pure

D'auctoriser humaine creature Ou la plongier en doleur tres parfonde.

MICHAULT, Dance aux aveugles, p. 36.

PARLAGE, s. m. Paroles inutiles; le vieux-français disait Parloge:

Si les vous voel dire briement Sans lonc parloge metre avant.

Des set sages de Romme, Ns. B. R., nº 7595, fol. 336, vº 1.2.

Parlocher, v. n. (arr. de Valognes) Parler avec affectation; dans l'arr. de Mortagne on dit Parloyer et on en fait un verbe réflechi. Voyez le mot suivant.

PAROLER, v. n. Parler avec affectation, c'est l'ancienne forme du verbe Parler:

L'abe parole a toz ensanble.

Fabliaux anciens, t. IV, p. 131.

Alain Chartier disait encore: Quant ainsi ensemble parollent; OEuvres, p. 663.

Paroles, s. f. pl. Copeaux formés par la varloppe, quand on *Pare* une planche; dans quelques localités on dit *Parot*tes.

PARONNE, s. f. (Orne) Collier de grosses tresses en roseau dont on harnache les chevaux que l'on pare pour la charrue; probablement Roquefort s'est trompé en disant, t. II, p. 307, que ce mot signifiait en vieux-français Timon.

Partie, s. f. (Manche) Action de se Séparer, Départ; le vieux-français disait Départie:

La trompette m'appelle Sous les drapeaux de Mars; Cruelle départie!

HENRI IV, Charmante Gabrielle.

Le patois est resté plus fidele à la forme étymologique (Partiri).

Partir (en), v. n. (Manche) Venir de le faire; voyez le mot précédent: le français dit dans le même sens En sortir, et on lit dans la Mort de Garin, p. 245.

Si qe l'ensangne qi d'Alexandre fut, Li bangne on cors a force et a vertu, Et d'autre part en part li fers agus.

Pas, s. m. Marche d'escalier; le français donne aussi ce nom à l'espace qui se trouve d'un pied a l'autre quand on marche. La vieille langue employait Apas dans le même sens que le patois normand (Voyez Roquefort, Supplément, p. 22), et ce mot a conservé cette signification en rouchi.

Pas plutot, loc. adv. (Man-

che) Au contraire.

Pascarade, s. f. (arr. de Vire) Carotte; corruption du latin Pastinago ou du basbreton Pastounadez; le r s'est introduit aussi dans le langue-

docien Pasternago.

Pasnage, s. m. Droit de paisson dans une forêt de chênes. Il fu jugie que li abes de Ses ait quitence del pasnage de ses porciaus as propres usages de sa meson, en la forest del Bur; Etablissements de Normandie, p. 457. Il y a encore à Valognes un quartier qui s'appelle Le Pasnage.

Pasket, s. m. (Manche) Marche d'escalier; corruption

de Pas roide.

Passager, adj. Passant; il ne s'emploie en ce sens qu'avec Rue et se trouve aussi dans les patois de Reims et de Langres.

Passier, s. m. (Orne) Pailler; endroit où l'on Passe,

Pastou, s. m. Berger, Pastre; dans quelques localités le s ne se prononce pas; du latin Pastor, qui s'est conservé dans Pasteur et Pastoureau. Ce mot signifie aussi Parc, Clôture, Endroit où l'on met les bestiaux à paitre; en vieux-français Pastis signifiait Mur, Muraille, suivant Roquefort, t. 11, p. 344.

PATACLAN, S. m. (Orne) Bruit d'un corps qui tombe dans l'eau; cette onomatopée se trouve aussi dans le patois Bressan, mais avec un sens plus

général.

Pataraud, s. m. Coureur, Mauvais sujet; le vieux-provençal donnait aux sectaires Vaudois le nom de *Pataris*.

PATARET, s. m. (arr. de Bayeux) Soupe aux pommes; en vieux-français *Pastanade* signifiait Soupe aux légumes.

PATEGAUD, S. m. (arr. de Mortagne) Secret; on dit aussi Patigaud; peut-être du latin Pati, Souffrir, parce que les secrets coûtent beaucoup à garder:

Rien ne pèse tant qu'un secret.

LAFONTAINE, Fables, 1. viii, fab. 6.

Patigousser, v. n. (arr. de Mortagne) Remuer l'eau pour s'amuser; ce mot a été formé de Patte, comme le français Patauger et Patroviller.

PATIRAS, s. m. Souffre-douleur; du latin Pati, Souffrir.

PATOCHER, v. a. Manier grossièrement, Toucher avec ses mains, comme si c'était des Pattes; le vieux-français disait dans le même sens Patojer:

Si laidement le rebouloit, Et patojoit a lui ses pates Qu'avoit plus noires que savatés.

GAUTIER DE COINSI, Miracles de la Vierge, 1. r, ch. 33.

PATOUF, s. m. Gros lour-daud; il a la même signification en rouchi: le *Pataud* du français est bien moins expressif.

PATOUILLER, v. n. (Orne) Agiter l'eau, Marcher dans les mares; dans le patois de la Meuse *Patouillat* signifie une Petite mare où l'eau croupit, et Roquefort, t. 11, p. 346, cite le vieux-français Patoueil auquel il donne le sens de Bourhier, Chemin boueux; il semble ainsi que le R s'est introduit par corruption dans le français Patrouiller; la forme primitive s'est conservée aussi dans le patois du Berry.

Patraillée, s. f. (Orne) Multitude, Grande quantité; voyez

le mot suivant.

PATRAILLER, v. n. (arr. de Cherbourg) Travailler avec ses mains, Se donner beaucoup

de peine.

PATRASSER, v. réfl. Tomber tout de son long, Faire patatras; à Rennes on dit Dépétrasser. Peut-être ce mot signifiait-il originairement Tomber sur les pattes, car on emploie dans l'Orne avec le même sens Poignasser. Dans quelques localités on se sert aussi du substantif Patrasse, Chute violente.

PATRON-JACQUET, loc. pop. Qui ne s'emploie que dans la phrase Se lever dès le patron Jacquet, à la pointe du jour; on dit dans le patois du Berry, Se lever à Petron Jacquet et dans celui de plusieurs autres localités Au patron ou potronminette. Peut-être cette locution vient-elle de saint Jacques, le patron des voyageurs, qui, pendant le moyen-âge, étaient pour la plupart des pélerins: Cette expression pourrait venir aussi de l'écureuil, en patois Jacquet, qui passe pour le plus vif des animaux, et par conséquent pour le premier éveillé.

PATRONNER, v. a. et n. Toucher avec les mains, les pat-

tes.

PATROUILLE, s. f. Ecouvillon; voyez le mot précédent; le patois de l'Orne n'a pas non plus admis le R dans ce mot, il dit *Patouille*.

Pauche, s. f. Chaussée. Il avait la même signification en vieux-français: Avoit gens pour nous adober les chemins, pons et pauches; Bibliothèque de l'Ecole des chartres, t. III; p. 494.

PAUPILLE, s. f. (Orne) Sourcil ou plutôt Cil; du latin Palpetra, Paupière, auquel on a donné la terminaison de Ci-

lium. Die et al. 18 mars

PAUPILLER, v. n. (Orne) Ciller, Fermer les yeux de peur; voyez le mot précédent.

Pause, s. f. Instant, Letemps

de faire une pause :

Je la regardai une pose.

Chansons normandes, p. 195, ed. de M. Dubois.

Ce mot existait aussi en vieux-français:

N'ert de Rome adont nul(e) cose, Ne ne fu puis de mult grant pose.

Roman de Brut, v. 27.

PAVAT, s. m. Collier de cheval, fait avec les feuilles séchées de l'iris des marais (Pseudo-acarus) qui s'appelle en patois Pave.

PEC, S. m. (arr. de Bayeux) Point de départ, But; probablement de *Podium*, Petite éminence; au moins ce mot était-il devenu en vieux-français *Pic*, *Puech* et *Pec*.

PEC, adj. Méchant, Sot; il est plus usité au féminin Pecque, et vient sans doute de Pecus, comme le français Pécore.

PECAILLE, s. f. Fretin; du

latin Pecus. Il se dit par métaphore de toute espèce de mauvais poisson et s'emploie comme terme de mépris dans un sens beaucoup plus général.

PECAUDER, v. n. (Orne) Mettre les mains dans le plat; Se conduire comme une bête

(Pecus?) 'north and a survey of

Peïor, s. m. (arr. de Bayeux) Ligne dormante; voyez PÉQUER.

PELAUTER, v. a. (arr. de Mortagne) Enlever et secouer par la peau (Pellis); il existait aussi en vieux-français et v avait pris par métaphore le sens de Battre . Etriller.

Pelette, s. f. Petite peau de mouton que l'on met sur les sabots; diminutif de Pellis; la forme latine s'est conservée aussi dans Pelletier et dans

Pelleterie.

Peloue, s. f. Grosse houe; mot composé sans doute de Pelle et de Houe.

PÉNER, v. a. et réfl. Tourmenter, Faire de la Peine; il existait aussi en vieux-francais:

Car trop nos vuet cist rois pener et travailler.

Chanson des Saxons, t. 1, coupl.

Pêque, s. f. (arr. de Bayeux) Chiffon; il ne s'emploie guère qu'au pluriel; on disait en vieux-français Pesse, probablement de Pièce; morceau de linge. Ce mot existait aussi en vieux-français:

Bien ert cheus en males mains, Quar si cheveil contre mont tendent, Et les pesques contre val pendent De son sorcot et de sa cote.

Fabliau d'Aloul.

Péquer, v. n. Désigner un but, Jeter son palet pour servir de but, comme Buter; il signifie aussi par métaphore Arrêter, et l'on donne par extension le sens d'Attendre à la forme passive Etre péqué.

Péquière, s. f. (arr. de Bayeux) Femme qui ramasse des chiffons; en patois normand

PROUE.

Percette, s, f. (arr. de Mortain) Vrille, Petit outil qui Perce, ...

Perchoux, adj. (arr. de Saint-Lo) Oisif, Immobile comme une Perche; dans l'arr. de Bayeux il signifie Frileux, parce qu'un froid trop vif empêche de sortir.

PERICAUCHEE, s. f. (arr. de Bayeux) Paresse; vovez per-

CHOUX.

PERRETTE, s. f. Terme de mépris dont on se sert en parlant des femmes; le français dit Péronelle : c'est le diminutif féminin de Pierre.

Perrey, s. f. (arr, de Bayeux) Lieu rempli de galets ou de Pierres: la même raison a fait donner le nom de Chemin perré aux anciennes voies romaines. Carpentier nous semble ainsi s'être trompé en expliquant le vieux-français Perroy par Rivage de la mer; il avait probablement le même sens que le mot normand, comme le français Pétrée.

Persoux, s. m. (arr. de Vire) Pressoir: probablement une

métathèse.

Pesas, s. m. (arr. de Cherbourg) Tiges sèches de pois, en latin Pisa; il existait aussi en vieux-francais:

On avoit ja les pois so es Et li pesaz estoit loies.

Roman de Renart, t. 1, p. 20.

PESNOUETTE, s. f. (arrade Vire) Petite fille dissipee.

Pester, v. n. (Orne) Courir; on en a formé l'adjectif Epestoui, qui signifie Etourdi.

PÉTER, v. a. (Seine-Infé-

rieure) Mesurer.

Perit, adv. Peu; ils emploie le plus souvent avec *Un*, comme en vieux-français:

Sire, dist-ele, un petit m'entendez.

Chanson de Hervi, B. R. Ms. de Saint-Germain, no 1244, fol. 9, recto, col. 2, v. 15, 9003

Ce mot est surtout usité avec une forme duplicative: Un petit pen, Un petit mot. La Fontaine a encore dit dans le fragment du Songe de Vaux.

Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade.

PÉTOCHE, S. f. Mauvaise

PÉTOCHE, S. f. chandelle qui pétille.

Petouin, s, m. (arr. de Bayeux) Ecorcheur, Qui enlève (en vieux-français *Toult*) la peau, que le patois normand prononce pé.

PETRA, S. m. Homme grossier; Paysan; il a la même signification à Rennes: l'origine est la même que celle du vieux-

français Péteux :

Et l'autre eu fut chassé comme un péteux d'église.

REGNIER, satire xiv.

On donne aussi à ce mot la signification de Derrière.

Petre, adj. (Manche) Paresseux, Immobile comme une pierre, en latin Pétra.

PETRELLE, s. f. Etincelle accompagnée le plus souvent de pétillement; la même raison leur fait donner en rouchi le nom de Pète.

Peuffe, Peuffre, s. f. Fripperie; de l'islandais Pelf, Dépouilles; il avait conservé sa signification primitive en vieuxfrançais;

Chargez s'en vont en lur pais De la pelfre as cheitifs.

GEOFFROI GAINAR, Chronique rimée, publiée par M. Francisque Michel, Chroniques anglonormandes, t. 1, p. 4.

Le vieux-français donnait aussi à Peufferie, le sens du patois normand Peuffe.

Peufi, adj. (arr. de Mortagne) Flétri, Fanné, comme le

français *Frippé*.

PEUFFIER, s. m. Fripier;

PEULIS, adj. (arr. de Vire) Maladroit; littéralement Peu joyeux, Mal en train;

PEZET, S. m. Etoupe.

Phébé, s. m. Pécule, Bien; peut-être de l'islandais Fe, Troupeau, qui avait pris la signification d'Argent, parce qu'on ne connaissait pas d'autre richesse.

PIANCHE, s. f. et PIANCHON, s. m. (arr. de Bayeux) Fille, Enfant; dans l'arr. de Mortain, il est devenu adj. et signifie Malin, Espiègle.

PIANNER, v. n. (arr. de Mortagne) Il se dit du cri du dindon et signifie littéralement Crier comme un Paon; voyez PICOT.

Piaucé, adj. (arr. de Bayeux) Couché.

Plaucer, v. n. Pleurer, Crier sans cesse comme un poulet; c'est probablement une corruption de Piauler qui vient du latin Pullus; cependant on lit dans les Extraits de Festus par Paulus Diaconus, p. 242; Pipatio clamor plorantis lingua Oscorum, et Chaucer a dit dans son Canterbury tales, v. 477:

He gave not of the text a pullid hen, ce que Belle n den Ker explique par Malade, Qui a la pépie; Archaeology of popular phrases, t. 11, p. 74.

Plauffrer, v. a. (arr. de Mortagne) Embrasser souvent

et avec force.

PIAUME, S. f. (arr. de Valognes) Pivoine, en latin Peonia.

Pic, (arr. de Bayeux) Il ne s'emploie que dans la locution adverbiale Par pic et par mic, qui signifie Par petites portions, Par intervalle. Probablement cette expression a une origine celtique; Pic signifie en breton Une chose pointue, et Mic (bas-latin Mica) Une petite chose.

PICHET, s. m. Vase en terre,

Grand pot à boire.

Et les bras sont armés de tasses, de pichets. LALLEMAN, La Champénade, ch.

Ce mot existait aussi en vieuxfrançais: Le suppliant eust gaigne dudit Dominique un pot, ou pichier de vin; Lettres de grâce (1397), citées par Car pentier, t. III, col. 272, et s'est conservé dans le patois Vendéen:

De l'âéve frede en in pichâé, Dau pâé, et râé pre lo gressâer.

Chanson citée dans les Mémoires de l'Académie celtique, t. ш, p. 380. Malgré l'anglais Pitcher et le breton Picher, ce mot vient sans doute du vieux-latin Bacar que Festus explique par Vas vinarium, ou de l'islandais Bikar (allemand de Becker) qui a la même signification que le patois normand, car on appelait autrefois Bichet un vase qui servait de mesure et nous lisons dans Li treisieme livres des Reis, ch. VII, v. 45: Hyram fist vaisselle de mainte baillie, poz, chanes e pichers.

Picois, s. m. Espèce de houe, Pic; il existait aussi en vieux-français: E ces de Israel vencient as Philistiens pur agniser e adrecier e le soc, et le picois (Ligonem), e la cuignee, e la houe; Li primiers livres des Reis, p. 44. On trouve en

vieil-anglais Pykoise:

Eche man to pleye with a plow, Pykoise or spade.

Vision of Piers the Ploughman, v. 1987.

Picot, s. m. Dindon; de l'anglais *Peacock*, Paon; sans doute parce que le dindon fait la roue comme le paon; par suite de la même idée, on a dit pour exprimer son cri qu'il piannait.

Pictrie, s. f. Ce mot n'est employé que dans la phrase Etre dans la pictrie, qui signi-

fie Etre ivre.

Priça, adv. Depuis longtemps; c'est l'explication (Dudum) qu'en donne un glossaire français-latin, écrit dans le xiv siècle, qui est conservé à la Bibliothèque de Conches, et on le trouve avec cette signification dans une foule de passages. Ysaies pieca pramist Et en sa prophecie dist, Que de la rais Jesse istra Une verge qui flourira.

> WACE, Etablissement de la fête de la Conception, p. 34, v. 15.

Ce mot est sans doute une contraction de *Pièce il y a* et vient du latin *Spatium*, Espace; *Petier* est employé avec le sens de *Spatiari* dans Froissard, *Chronique*, l. I, ch. 476.

Pièce, adj. Aucun, ou plutôt adv. de négation, comme Brin, Point, Pas; il vient peut-être de Species; car on lit dans Optatus Milevitanus, l. vi: Calicum (fractorum) species revocastis in massas. Il s'employait aussi en vieuxfrançais dans le sens d'Espace:

Une grant piesce remeist la chose en-

Raoul de Cambrai, p. 21, v. 1.

Dans l'arr. de Mortagne on

prononce Pieie.

Pif, s. m. Grand et gros nez; il a la même signification dans le patois du Berry. Peutêtre signifiait-il d'abord Le nez bourgeonné d'un ivrogne; car le vieux-français Pifre signifiait Gourmand, et le style familier a conservé le verbe Empifirer, Faire manger avec excès.

PIFFETTE, s. f. (arr. de Mortagne) Jeune fille qui aime la toilette, Qui cherche à faire

piaffe.

PIGACHE, s. f. (arr. de Bayeux) Pointe de terre; on donnait ce nom en vieux-français à une sorte d'ornement que les femmes portaient aux manches de leurs robes. The feet of the

PIGEONNER; v. n. (arr. de Bayeux) Germer, Pousser comme un pignon.

PIGLER, v. n. (arr. de Mortagne) Jeter des cris perçants, Crier sans pleurer; en anglais Pig signifie Un petit cochon.

PIGNARD, S. m. Pleurer; il signifie dans le patois de Rennes Un homme qui gronde pour la moindre chose; voyez le mot suivant.

PIGNER, v. n. Geindre, Se plaindre à voix basse; dans l'Orne il se dit aussi du bruit que fait une manivelle ou une roue mal graissée, et le vieux-français s'en servait dans le même sens.

PIGNOCHE, s. f. (arr. de Vire) Cheville; (arr. de Saint-Lo) Fausset; voyez ÉPINOCHE.

PIGNOLLE, S. f. Ce mot n'est employé que métaphoriquement dans l'expression Trousser ou Retrousser pignolle, qui signifie Se sauver, S'en aller: c'est sans doute une corruption du vieux-français Pignonceau, Bannière longue et pendante que l'on relevait par marcher avec plus de facilité: Bruient banières, plus en i ot de mil, Et pignonciaus k'el front devant sont

Garins li Loherens, Ms. B. R. . 9654 5a, fol. 80, recto, col. 1, y. 5.

Ce mot s'employait aussi au figuré en vieux-français, mais avec une acception différente; il signifiait Peine, Embarras; voyez Roquefort, t. 11, p. 353.

PIGNONNER, v a. (Orne) Percer; Pignon signifiait en vieux-

français Un morceau de lance.

Pigras (à), adv. (arr. de Mortagne) En abondance, En quantité.

PIGRAT, s. m. Endroit battu comme un champ de foire; dans l'arr. de Mortagne, il a pris le sens de Bourbier; on dit au figuré Mettre le pied dans le pigrat; voyez pivat.

PIGUENETTE, s. f. (Orne) Petite fille méchante; dans le patois du Berry on appelle les pie-grièches *Piquerede*.

PIHOUE, S. f. (Seine-Inférieure) Femme de mauvaise

vie.

PILAUDER, v. a. (arr. de Mortagne) Il ne s'emploie qu'avec les boues et signifie Marcher

dans un bourbier.

PILE, s. f. Volée de coups; ce mot qui se trouve aussi dans le patois du Berry vient sans doute du vieux-français Pil, Espèce de massue, ou du verbe Piler, Broyer, Ecraser.

Pilèche, s. m. (arr. de Saint-

Lo) Gruau, Grain pilé.

PILER, v. n. Pressurer des pommes comme avec un pi-lon; il a la même signification dans le patois de Rennes.

PILETTE, s. f. (arr. de Valognes) Fleur de l'Arum qui ressemble à un petit *Pilon*.

PIMPERLOTTÉ, adj. (arr. de Mortagne) Taché de petits points de diverses couleurs; probablement une corruption du vieux-français Pipelotté, Extrêmement orné suivant Roquefort, t. 11, p. 356.

Pinelles, s. m. pl. (arr. de

Rouen) Bas, Chausses.

Pinge, adj. (arr. de Mortagne) Qui a le poil lisse. Pingé, adj. Mouillé; voyez le mot suivant.

PINGER, v. a. Plonger; dans l'Orne il signifie Puiser, et dans la Vendée 'Étre submergé.

PINGET, s. m. Rond que fait une pierre sur l'eau; c'est probablement le même mot que Pingeot auquel on donne dans l'arr. de Mortagne la signification de Ricochet sur l'eau.

PION, s. m. Ivrogne, Un peu gris; il vient sans doute du grec Πινειν, Boire, ou du vieux-français *Pion*, Soldat: Mes gens d'armes, mes archiers, mes

Pierre Michault, Dance aux aveugles, p. 13.

Piot, s. m. Boisson, Vin: Cy gist qui a bien aimé le piot.

Vaux-de-Vire, p. 57, éd. de M. Dubois.

Ce mot existait aussi en vieux-français:

La vigne dont nous vient celle nectaricque, delitieuse, pretieuse, celeste, joyeuse et deificque liqueur, qu'on nomme le piot; Rabelais, l. 11, ch. 1.

Ce mot qui se trouve également dans les patois de l'Isère et dans celui de Rennes, vient sans doute du latin *Potus*; il s'emploie aussi comme adj. et signifie alors *Ivre*; dans l'Orne, on dit quelquefois *Piou*.

PIOTER, v. réfl. S'enivrer;

voyez PIOT

PIPET, s. m. Fêtu par lequel on aspire un liquide; corruption de *Pipeau*.

Piqueray, s. m. (arr. de Bayenx) Terrain couvert de ga-

lets roules.

PIQUEROLLE, s. f. Rougeole,

qui marque la peau de taches rouges comme des piquires.

PIQUETTE, S. f. Mélange de lait caillé et de crême, dont l'acidité est piquante.

Pirli, s. m. (Orne) Petit baton qui sert à jouer; voyez

BAGULO.

Piro, s. m. Petite lessive; probablement une corruption de *Puro*; voyez purer.

PIROTTE, S. f. Oie femelle; dans le patois de Rennes on dit *Pirette*: à Cherbourg on donne ce nom à la femelle du dindon.

Pis, s. m. Mamelle de vache; c'est une extension de la signification du vieux-francais Pis, Poitrine:

Et cil qui tindrent les costiax, Parmi capes, parmi mantiax, Parmi pis et parmi boeles Firent passer lor alemeles.

Roman de Brut, v. 7433.

Nous donnons encore le même sens à Sein et à Poitrine, et le vieux-français Pect, du latin Pectus, avait pris aussi la signification de Mamelle:

La vache avec gros pect que son veau tendre tire.

HÉGEMON, p. 7.

PISCALE, s. f. (Orne) C'est un terme de mépris pour désigner Une femme; ailleurs on dit *Pisseuse*.

PITANCHIER, v. réfl. (arr. de

Bayeux) S'impatienter.

PITER, v. n. (arr, de Mortagne) Il se dit du fil et de la toile qui blanchissent moins en certains endroits que dans d'autres.

PITOU, S. m. (arr. de Bayeux) Putois; il signifie aussi Méchant et vient peut-être en ce dernier sens du vieux-français Pitaus, Hypocrite, Faux-dévot, selon Pasquier, Recherches de la France, l. VIII, ch. 2, col. 759.

Pivat, s. m. (arr. de Rouen) Boue délayée ; en Basse-Normandie il signifie Urine

PIVOLETTE, s. f. (canton des

Pieux) Papillon.

PLACEBO, s. m. Elève qui pour plaire à ses maîtres leur rapporte les fautes de ses camarades. Il était aussi usité en vieux-français, mais dans un sens un peu différent : Si les princes savoient plutôt embrasser les utiles conseils que les passionnés et déguisés de leurs ministres qui vont, comme on dit, toujours à Placebo; de Villars, Mémoires, l. vi, p. 560. Ce mot est tombé en désuétude.

PLANCHON, s. m. Sauvageon; il existait aussi en vieux-fran-

cais!

Avint que el bos de Glancon U il a maint jovene plancon.

Mouskes, Chronique rimée, v. 24543.

On dit aussi pour désigner de jeunes arbres de la *Plante*, et le français se sert dans le même sens de *Plant*.

PLANITRE, s. m. (arr. de Valognes) Esplanade, Place où l'on se réunit; dans le patois de l'Isère on dit *Platro*.

PLANQUE, S. f. Pont de bois,

littéralement Planche.

PLANT, s. m. Pommiers plantés; c'est en Normandie le

plant par excellence.

PLANTÉ (à) loc. adv. En abondance; ce mot qui vient du latin *Plenitudo*, Abondance, n'est plus usité; mais il se trouve dans la chanson populaire que les enfants chantent la veille du jour des Rois :

> Guerhe au boissey, Pipe au pommier, Bieurre et lait, Tout à planté.

G. Mancel et Ch. Woinez, Histoire de la ville de Caen, p. 42.

Il existait aussi en vieuxfrançais:

Arbre trop souvent transplante Rarement fait fruict a plante.

LE ROUX DE LINCY, Livre des proverbes français, t. 1, p. 37.

Probablement même on l'employait aussi substantivement, car on lit dans un poeme anglais qui fut certainement écrit avant 4300:

All his clerks and barouns Were set in their pavylouns, And served with grete plente Of mete and drink and each dainte.

Richard Coeur-de-Lion, v. 1775.

Le français *Plantureux* semble avoir la même origine, quoique *Plantados* signifiât en provençal Fécond et vint du latin *Plantatus*.

PLANTIÈRE, s. f. Ficelle avec des nœuds coulants en crin, pour prendre les oiseaux de mer.

PLATINE, s. f. (arr. de Valognes) Patène; du latin Platina.

Pléger, v. a. Défendre, Favoriser; c'est une extension de l'ancienne signification Cautionner en justice: Se aucuns plege home qui soit repris de la mort a aucun ou d'aucun crime; Etablissements de Normandie, p. 36.

Il signifie Garantir, Assurer, dans le vieux proverbe: Février qui donne neige Bel été nous plège.

et semble avoir été pris quelquefois dans l'acception de Tenir tête, Faire raison:

A vous, Monsieur de céans, Plégez-moi, je vous prie.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 192, éd. de M. Travers.

PLEIN (TOUT) loc. adv. (arr. de Valognes) Beaucoup; cette expression est empruntée aux mesures de capacité; on édit aussi dans le patois du Jura: Cette planche a tout plein de trous.

Plesse, s. f. (arr. de Mortain) Bois taillis, Forêt; Plessier et Plesseis avaient la même signification en vieux-français:

Parmi un plesseis de saus.

Roman de Renart, t. 111, p. 323.

et on donnait le même sens au provençal *Plais* et *Plaissat*. Les deux forêts de Saint-Sauveur-le-Vicomte s'appelaient la Petite et la Grande-Plèze. Voyez le mot suivant.

Plesser, v. a. Plier, Courber; du latin Plectere. Dans l'arrondissement de Mortagne, il signifie Garnir une haie de branches couchées et coupées aux trois quarts; c'est ainsi sans doute que l'on plantait autrefois les bois taillis.

PLIACOUX, adj. Humide et compact; il ne se dit qu'en

parlant du sol.

PLOTTER, v. a. Battre, Frapper, comme avec des *Pelottes* de neige; ce mot qui se trouve dans la langue populaire de présque toutes les provinces est sans doute le même mot que le vieux-français *Ploder* dont la signification est semblable : vovez cependant Pelauter.

PLOUFRE, adj. (arr. de Rouen)

Enflé.

Su gros ploufre de Vinchent. Muse normande, p. 34.

Ailleurs on dit *Pouffe*.

PLOUQUE, s. f. Perruque de laine: corruption de Peluche.

Pluc, s. m. Ce que l'on peut éplucher; ce mot existait aussi en vieux-français:

Il n'y a ne pluc ne pasture, Allons ailleurs fourrer nos bouges.

Histoire de l'Évangile en vers.

On dit aussi *Pluquette* pour Epluchure et Plucoter, Pluchoter pour Eplucher. Un oisel qui cherche a plucoter du feure; Farce des Quiolards, p. 31.

Plurer, v. a. Peler, Oter la

Pelure.

Pochard, s. m. Ivrogne; peut-être de Poisson, mesure de vin, qui s'appelait en vieuxfrancais Poche, Poichon:

Frere Gille, dit le prieux, Nous ne sommes cy que nous deux, Or nous donne par courtoisie Ung peu de frommaige de Brie Et plain poichon de vin d'Ausoire.

Triumphe des Carmes, v. 135.

On dit aussi Se pocharder, S'enivrer.

Pocras, s. m. Gachis.

Pocrassier, s. m. (Orne) Malpropre; littéralement, Qui se met dans le Pocras.

Poigne, s. f. (arr. de Valognes) Main; du latin Pugnus: il signifie aussi au figuré Ltreinte.

Poigniasser, v. a. (Orne) Manigancer; voyez le mot précédent.

Poison, s. m. (arr. de Va-

lognes) Terme injurieux : le français emploie Peste dans la même acception; cette locution n'est sans doute pas fort ancienne, car Poison est resté féminin jusqu'au milieu du xive siècle.

POLACRE, s. f. (arr. de Vire) Gillet; on s'en sert comme d'un terme de mépris à Caen, mais c'est alors une corruption de Pouacre.

POLETTE, s. f. (arr. de Vire) Courroie.

POLLET, S. m. Nom d'un faubourg de Dieppe et d'un groupe de maisons sur le rivage à Port-en-Bessin; selon Roquefort, t. 1, p. 373, Polet signifiait en vieux-français Le bassin d'un port.

Pomerole, s. f. (arr. deCoutances) Primevère; voyez PRI-

MEROLLE.

Pommage, s. m. Espèce, Nature de *Pommes*.

Poncer, v a. Presser, Exprimer ; dans l'arr. de Vire on dit *Ponger* et cette forme se trouve aussi en rouchi : probablement du breton Punsa, Tirer de l'eau.

Ponceux, s. m. (arr. de Valognes) Petit pressoir en plein air que l'on démonte quand les pommes sont pilées.

PONE, s. f. Ventre; voyez

APONE.

Ponicher, v. n. (arr. de Mortagne) Mal arranger, Mal ajuster; il se dit le plus souvent des choses de toilette et vient du latin Ponere.

Poquer, v. a. (arr. de Valognes) Porter des fruits dans sa Poche.

Poques, s, f, pl. Grosses

mains; dans le patois de Rennes on dit *Pocres*.

POQUETON, s. m. Homme qui se sert maladroitement de ses mains, littéralement qui a de grosses mains, des Poques; à Rennes on en a formé aussi le verbe Poganner, Manier salement, maladroitement.

Porie, s. f. (Orne) Gros bouquet que les enfants portent à la messe, le dimanche des Rameaux, et qui est ordinairement composé de *Porions*; voyez ce

mot.

Porion, s. m. Narcisse des prés, qui fleurit de très-bonne heure:

Je n'ay plus amy ne amye, En France et en Normandye, Qui me donnast ung porion.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 458, éd. de M. Dubois.

Le Poireau s'appelait en vieux-français *Porion*, et a conservé cette forme en rouchi; la ressemblance des feuilles a fait donner le même nom au Narcisse des prés.

Pormaisque, conj. Lorsque; cette conjonction existait en vieux-français, et les trois mots qui la composent ont exactement le même sens que *Alors*-

que (à l'heure que).

PORQUERIE, s. f. Etable des cochons (*Porcs*); il se trouve aussi en rouchi et s'emploie quelquefois par métaphore pour

désigner Un lieu sale.

Potin, adv. (Calvados) II ne s'emploie qu'avec le verbe Par-ler, et signifie alors Parler familièrement, comme des ménagères qui regardent bouillir le Pot-au-feu. Il est aussi substantif et signifie par extension

à Vire, Fadaises, et à Rouen, Babil fatigant; Coup-d'ail purin, p. 49.

POTINE, s. f. Chaufferette en terre, littéralement Petit pot.

POTTE, s. f. (Orne) Petite fosse.

Pou, s. m. (arr. de Cherbourg) C'est une corruption de Podium, Montagne, qui s'est conservée dans le Pou de Flamanville. Donavimus..... podium sive montem vulgariter appellatum de Champinac; Chartre citée dans du Cange, t. v., col. 595; voyez aussi Valois: Galliarum notitiae, p. 452, et Huet, Origines de Caen, p. 322.

Pouas, s. m. (arr. de Bayeux)

Noyau.

Pouf, s. m. Ornement de toilette dont le nom se trouve aussi dans le patois de Lorraine.

Je n' maitions, ni pouf, ni pouffons, Ni be ribons, ni ceinturons; Nos cotillons et nos corsets Valeont bin to sos affiquets.

Noël Lorrain, publié par M. Grille de Beuzelin dans son Rapport au Ministre de l'instruction publique sur les monuments historiques de Nancy et de Toul, p. 129.

Pougea, s. m. Brai, Poix noire.

Pougeat, s. m. Tiges de pois sèches.

POUILLARD, s. m. Vaurien, Homme méprisable; peut-être n'est-ce pas une corruption du français *Pouilleux* qui se prend quelquefois dans un sens métaphorique, car on lit dans le roman manuscrit d'Athis:

Es busches sont les chevaliers Et es galees les archiers, Et les esnesques et les nez Portent les tentes et les trez, Les sergens et la poulaille Et gens qui servent pour vitaille.

Voyez aussi Pouillu.

POUILLER, v. a. Passer une manche, Mettre un habit; ce mot qui se trouve aussi dans le patois de Rennes n'est peut-être pas sans rapport étymologique avec le français Dépouil-ler, que l'on fait cependant venir généralement du latin Spoliari. Voyez le mot suivant.

POUILLOT. s. m. (Orne et arr. de Saint-Lo) Brassière, Corset; dans quelques localités on dit

Apollon.

Pouillu, adj. Indolent, lâche;

VOVEZ POUILLARD.

Poulet, s. m. (arr. de Saint-Lo) Novau.

Poulette. s. f. (arr. de Va-

lognes) Ampoule.

Poulier, v. a. (arr. de Mortagne) Élever avec une poulie.

Poulot, s. m. Jeune enfant; du latin *Pullus*, que l'on employait quelquefois avec cette signification:

Strabonem
Appellat paetum pater et pullum male
parvus

Si cui filius est.

Horace, Satyrae, l. I, sat. III, v. 45.

Pouls, s. m. pl. (arr. de Valognes) Bouillie d'avoine à l'eau, (arr. de Saint-Lo), Bouillie d'avoine au lait, (arr. de Cherbourg) Bouillie de sarrasin à l'eau. Les Normands faisaient autrefois un si grand usage de bouillie qu'on les appelait par sobriquet Boulieux, et que Ravisius Textor dit dans une de ses élégies, Dialogi, fol. 227,v°:

Saepe rogare soles, qua tandem temporis hora Cessabit nostrae zelus amicitiae....
Junge lupis agnos, fac recte incedere
cancrum,

Fac noctis tempus clarius esse die.... Arvernis rapas, Normanis tolle polentam,

Hypocrisim claustris; tolle jocos pueris; Flamingos populos fac uti nolle bu-

tyro; Sint simul atque semel partus et in-

Quando feceris hoc, vel factum videris illud, Cessabit nostrae zelus amicitiae.

Ce mot qui vient du latin Pulsum est resté dans le patois de la Bresse avec une forme un

peu différente :

Ell' amossi la rosura
De la casseta de peu.

Noëls Bressans, p. 87.

Poultre, s. f. (arr. de Mortagne) Jeune cavale de vingtcinq à trente mois qui n'a pas encore porté; ce mot qui existait aussi en vieux-français, vient du latin *Pullitra*.

Poumon, s. m. (arr. de Valo-

gnes) Terre fangeuse.

POUPINER, v. a. (arr. de Valognes) Parer avec recherche, Manier sans cesse comme un Poupon; Poupin signifie en français Habillé avec affectation, et on lit dans Vauquelin de la Fresnaye:

Son crin estoit noué en un neu simplement Et frisé par devant assez poupine-

Foresteries, fol. 22, verso.

Pouque, s. f. Sac.

Quand il pleut le jour saint Marc, ll ne faut ni pouque ni sac.

Proverbe normand.

Ce mot vient plutôt de l'islandais Poki, Sac, que du français Poche; car on lit dans le Vision of Piers the Ploughman, v. 9392:

For poverte hath but pokes To putten in hise goodes.

Pour Mendier le peuple dit encore souvent en Normandie

Prendre un bissac.

Pououette, s. f. Poche; littéralement Petite pouque, en anglais Pockett. A Pont-Audemer les enfants qui ne sont pas contents de ce qu'on leur a donné, suivent le cortége des baptêmes, en criant: Pouquettes cousues.

Poure, adj. Pauvre; voyez APEUR. L'anglais a conservé Poor, et on lit dans le Miserere du Reclus de Moliens, str. LI:

As riches est espoantans Et as poures reconfortans.

Pourfris, s. m. (Orne) Platras. Enduit sur les murs.

Pourfrisseur, s. m. Plafonneur; voyez le mot précédent.

Pourguiller, v. a. (arr. de Mortagne) Promener un enfant ou un animal pour le dissiper; vovez Pourjoller.

Pourjet, s. m. (arr. de Mor-

tagne) Bûcher.

Pourjoller, v. a. (arr. de Bayeux) Porter d'un lieu à un autre.

Pous, s. m. pl. (Orne) Pétales secs du sarrasin, qui se détachent du grain quand on le vanne.

Pras, s. f. (arr. de Bayeux) Bête pourrie; il s'emploie aussi au figuré et signifie Homme ou Femme digne de mépris.

Précher, v. n. (arr. de Valognes) Parler; c'est un changement inverse de la signification de Sermon, Prédication, qui signifiait seulement en latin Discours.

Préci, adj. (arr. de Bayeux)

Pourri. Creux: il ne se dit qu'en parlant du bois.

Précimé, adv. (arr. de Mortagne) Très près, Bientôt; du latin Proxime.

Presse, s. f. Armoire.

Prétintaille, s. f. Attirail; c'est une extension de la signi-

fication du français.

Primerolle, s. f. (arr. de Valognes) Primevère ; à Cherbourg on dit Promenolle; il semble employé dans cette acception par Chaucer, Canterbury tales, v. 3268, et par Gower, Confessio amantis, fol. 448, et on lit dans une chanson de Gilles le Viniers:

Beaux m'est prinstans au partir de fevrier. Ke primerole espanit el boscaige.

Dans Roquefort, Etat de la poésie francoise, p. 75.

Mais dans un glossaire du XIVe siècle, qui appartient à la Bibliothèque de Conches, et dans un autre du XVe, conservé à la Bibliothèque de Lille, et marqué E. 36, Primerole est expliqué par Ligustrum, probablement parce que le troène est un des premiers arbres qui poussent des feuilles.

Prince, s. f. (arr. de Vire) Ecluse; littéralement Prise d'equ.

Princeux, s. m. (arr. de Valognes) Pressoir.

Princimi, adv. (arr. de Mortagne) Promptement; du latin Proxime.

Progner, v. a. Elaguer;

vovez Eprogner.

PRULER, v. a. Oter l'écorce d'un arbre; probablement une corruption de Plurer, par métathèse; voyez ce mot.

Prunelle, s. f. Fruit de l'é-

pine noire, qui ressemble à une petite prune :

Meures mangüent et ceneles, Boutons, cornelles et pruneles. CHRESTIENS DE TROYES, Dict du roi Guillaume d'Engleterre.

PUCHER, v. a. (arr. de Valognes), Pucher la lessive, Couler la lessive; primitivement ce mot signifiait sans doute Epuiser, parce qu'on verse la lessive sur le linge jusqu'à ce qu'elle soit presqueentièrement épuisée: c'était au moins la signification que l'on donnait au vieux français Espucher:

Ewe en viver u en estanc
Est plus legier a espucher
Qe n'ert son beivre ne son manger.
GEOFFROY GAIMAR, Chronique
dans M. Michel, Chroniques
anglo-normandes, t. 1, p. 34.

Couler la lessive semble une aphérèse d'écouler qui confirme cette étymologie. Une origine celtique ne serait pas cependant impossible; Buga signifie en breton Fouler, Presser avec les mains, et on en a formé Bugadi, Faire la lessive.

PUCHET, s. m. Petite cruche avec laquelle on puche (épuise); peut-être cependant est-ce un dérivé de l'anglais Putcher dont la signification est la même, ou une corruption du normand Pichet.

Puerve, s. f. Poulpe; au figuré Femme méprisable.

Puet, s. m. Bouchon, Galoche, Galine; voyez ces mots; littéralement Ce qui élève, du vieux-français *Puech*, Hauteur, Élèvation.

PUETTE, s. f. Mauvaise petite chandelle, ordinairement en poix-résine qui pue beaucoup.

Pupu, s. m. Huppe; du latin Upupa, qui se trouve déjà dans Pline, Historiae naturalis 1. X, ch. 36. Ce mot existait aussi en vieux-français; Rabelais a dit dans son Pantagruel: Ou me munir de langues de puputz ou de cœurs de ranes verdes.

Purer, v. n. Couler, Egoutter; l'anglais *Topoure* se rattache probablement à la même racine, ainsi que le français *Purée*.

Q

QUAIRE, v. n. (arr. de Cherbourg') Tomber, Cheoir; c'est une contraction du latin Cadere.

Quaire, s. f. (arr. de Bayeux) Corde nouée à un pieu qui sert à attacher les bestiaux dans les pâturages; dans l'arr. de Cherbourg ce mot signifie l'Animal attaché.

QUANT ET QUANT, loc. adv. Ensemble, En même temps; elle était aussi usitée en vieuxfrançais:

Quand on dira: César fut maître de l'Empire,

Qu'on sache quant et quant Brute le sut occire; Quand on dira: César fut premier empereur, Qu'on dise quant et quant Brute en fut le vengeur.

GRÉVIN, cité par La Harpe, Cours de Littérature, Part. II, l. I, ch 2.

Kant signifie en islandais Côté: peut-être a-t-on dit d'abord Quant à quant; le français emploie dans la même acception Côte à côte.

Quarquelot, adj. (arr. de

Mortagne) Maigre.

QUARRE. s. f. Angle d'un ob-

jet carré, et, par extension, Toute espèce d'angle; il se dit aussi dans le patois du Berry et dans celui du Jura. Voyez CARRÉ.

Ouarsonnier, s. m. (arr. de Mortagne) Mesure de grains: corruption du vieux-français Quartonnier, qui signifiait la Quatrième partie du boisseau.

Ouas, s.m. Fêlé; il ne s'emploie que dans la phrase; Il sonne le quas, et vient du latin Quassare il avait conservé cette forme en vieux-français:

Il fut semons, li prestres vient; Venuz est, respondre convient A son esvesques de cest quas, Dont li prestres doit être quas. Testament de l'Asne, v. 91.

QUASIMENT, adv. Presque c'est le latin *Quasi*, auguel on a ajouté la terminaison ordinaire des adverbes français.

Ouédale, s. f. Horloge.

Moutarde QUÉLOT, S. m. blanche (Sinapis arvensis); on l'appelle Jotte dans le Berry; Boreau, Flore du Centre de la France, nº 459.

Quenelle, s. f. (arr. de Coutances) Chantepleure: peutêtre le même mot que Chi-

qnole.

QUENIOT, QUENAILLE, S. M.

Enfant; voyez caignot.

QUENOLLE, s. f. (arr. de Mortagne) Gosier; voyez CHE-NOLLE.

QUENOTTES, s. f. pl. Dents; probablement de l'islandais Kenni, Mâchoires; le vieuxfrançais avait Quennes:

Et neporgant gatre des pennes L'en remestrent entre les quennes. Roman de Renart, v. 7343.

QUEOLLES, QUIOLLES, S. f. pl. (arr. de Mortagne) Jambes crochues, mal faites; probable-

ment une corruption de Quilles, que le peuple de plusieurs provinces emploie dans la même acception.

Oueras, s. m. Sort, Guignon;

VOYEZ ENQUÉRAUDER.

Quérault, s. m. (arr. de

Vire) Résine.

Oueree, s. f. (Orne) Personne ou Animal maigre ou sale;

VOVEZ CARI EL CARNE.

Querir, v. a, (arr. de Vire) Trépanner; on dit aussi Quersir, c'est probablement une métathèse de Cressir qui vient du latin Cruciari.

OUEROUE, S. f. (arr. Bayeux) Mélange de foin et

d'argile pour bâtir, Pisé. s. f. (arr. de OUERRAY , Cherbourg) Traces que lais-Charrettes sent les (en patois Ouérettes) qui ont la même voie; selon Roquefort. t. 11, p. 417, Querroy aurait signifié en français Une grande route.

Querrier, s. m. (arr. de Cherbourg) Morceau de bœuf

près de la queue.

QUERTER, v. a. (arr. de Mor-

tagne) Arranger, Atiffer.

Ouétiller, v. a. Battre, Rosser; on dit aussi Quatiller:

VOVEZ CASTILLER.

QUETINES, s. f. pl. Pommes qui tombent avant la maturité; probablement parce qu'on les quête au lieu de les abattre : on les appelle en Haute-Normandie Grouée.

Oueue, s. f. Pierre à aiguiser, Affiloir; il était aussi employé en vieux-français.

Mais moy n'estant poëte, une queux je seray. Qui le fer des esprits plus durs aiguiCar bien que la queux soit a couper Elle rend bien coupant tout l'acier qu'elle affile.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, POÉ-

sies, p. 94.

QUEULÉE, s. f. (Eure) Famille: littéralement Ce que l'on traîne après soi, qui est attaché à sa queue.

QUEUTRE, s. m. (Orne) Mauvais couteau; du latin Culter. comme le français Coutre.

Quibolles, s. f. pl. Jambes;

VOYEZ QUÉOLLES.

QUIÉRUE, s. f. (arr. de Valognes) Charrue; cette prononciation remonte au moins au milieu du XIVe siècle, car on lit dans les Comptes de l'hôpital des Wez de 1350: Huit muis, six rasieres, deus coupes d'avaine pour les kievaus de kierue doudit hospital; dans Roquefort, Supplément au Glossaire, p. 197.

Quignoche, s. f. (arr. de Vire) Béquille ; voyez crioche.

QUILLEBOCHE, S. f. (arr. de Valognes) Bouchon, Galine littéralement Quille bossue

on en a fait de verbe Equillebocher, Asticoter quelqu'un, Le prendre pour but.

Quinqueux, adj. Mal vêtu, Déguenillé; le vieux-français employait avec la même acception Chinceux, et on dit encore Requinquer.

Quioron, s. m. (arr. de Rouen) Tout ce qui est chétif.

Quoi, s. m. Poignée de filasse ou de lin apprêtée; on disait en vieux-français Quoquillon. Quoi a aussi quelquefois le sens de Fortune, Argent; c'est le Quid des latins qui signifiait Quelque chose.

Quoi, adj. Tranquille; du latin Quietus, comme le vieux

francais:

Pire est coie iave que la rade. ADAM DU SUEL, Distiques de Caton, l. IV, dist. 30, v. 4.

On dit encore Se tenir coi. Ououane, s. f. (arr. de

Saint-Lo) Gazon.

Quouanne, adj. (arr. de Caen) Bête, Poltron; on disait en vieux-français Quoyon; voyez Roquefort, t. II, p. 424.

RABATTRE, v. a. Supprimer; littéralement Mettre à bas : on lit dans le Registre au Consaux (22 juin 1527): Se fud conclud que en mectant l'amande contenue es esdicts, jus.

RABAUBINER, v. n. (Orne) Répéter ironiquement les paroles

de quelqu'un.

RABETTE, s. f. (arr. de Valognes) Espèce de choux dont la graine contient de l'huile; littéralement Petite rave.

RABILLEUX, S. m. Grognon, Qui revient sans cesse sur la même chose; en vieux-français Rabiller signifiait Polir.

RABIS, s. m. pl. (arr. de Vire) Salutations; c'est un souvenir des paroles que Judas adresse au Christ dans le jardin des Oliviers: Ave, Rabbi. On a cru que le mot hébreux avait la même signification que le latin, et il signifie Grand, Savant, Maître.

RABLET, s. m. (Orne) Petit et mauvais couteau; ce mot a sans doute une origine celtique, car les maçons se servaient pendant le moyen-âge d'une sorte de Rabot, appelé Rable, et l'on donne encore le même nom à un instrument de chirurgie.

RABOUDINER, v. n. (arr. de Mortagne) Se raccourcir, Se détériorer par les extrémités.

RABUQUER, v. a. et n. (arr. de Bayeux) Remuer, (arr. de Cherbourg) Tourmenter, Bouleverser; il signifiait en vieux-français Faire beaucoup de bruit, Frapper avec force.

RACLER, v. a. Battre à coups de verges; on se sert aussi souvent du substantif Raclée.

RACOQUILLER, V. réfl. Se resserrer comme dans une coquille; il se trouve aussi dans le patois de Reims.

RACOUET, s. m. Chaume de

graminées.

RACOURCI, s. m. (arr. de Valognes) Chemin de traverse qui raccourcit les distances.

RACROT, RECROT, s. m. Suite qu'on donne à une fête le lendemain ou le jour de son octave. C'est la noce avjourd'hui, c'est de-

main le récrot. LALLEMAN, La Campénade, ch-

III, p. 28.

RADAS, s. m. pl. (arr. de Mortagne) Guenilles.

RADOUBLER, v. n. (arr. de Mortagne) Revenir sur ses pas, Faire deux fois la même chose.

RAFAITS, s. m. pl. (arr. de Lisieux) Ramassis de choses de peu de valeur; littéralement De vieilles choses raccommodées, du vieux-français Rafaire. Vovez RAFUS.

Sire Hains savoit bon mestier, Quar il savoit bien rafetier Les coteles et les mantiaux.

Fabliau de sire Hains et de dame Anieuse.

RAFFOUER, v. a. (arr. de Caen) Chasser; Poursuivre, Gronder.

RAFOUET, s. m. (arr. de Vire) Feu-follet.

RAFOUGUER, v. a. Examiner en détail.

RAFUS, 's. m. pl. (arr. de Caen) Vieilleries, Amas de chiffons; dans le patois de l'Isère Rafoulon signifie Revendeur.

RAGACHE, adj. Qui menace et querelle toujours; voyez

AGASSER.

RAGOT, s. m. Conte, Bavardage; en vieux-français Ragote signifiait Un reproche offensant suivant Roquefort, t. II, p. 428.

RAGOTTER, v. n. Rabâcher;

voyez le mot précédent.

RAGUIN, adj. (arr. de Vire) Vif; de l'islandais *Hrokr*, Orgueilleux, Insolent.

RAICHER, v. n. (Orne) Faire

tomber les pommes.

RAILE, s. f. (arr. de Vire) Raie; du latin Regula: dans l'arrondissement de Saint-Lo, on appelle l'Arc-en-ciel La raile-Saint-Martin. On disait en vieux-français Reule:

Quant ses houres avoit chantees
A la reule de moinage.

M. Thermann, Dev. Roi. Souragie

M. TREBUTIEN, Du Roi Souvain, fol. B. i, vo.

RAILES, s. f. pl. Branches propres à faire une haie; probablement une contraction du vieux-français *Rapailles*, Haie, Broussailles, ou un dérivé de l'anglais *Rail*, Barrière. RAIMBINIER, s. m. (arr. de Mortagne) Fainéant, Mauvais ouvrier; littéralement qui s'amuse avec des bâtons, Rains

en vieux-français.

RAINCIE, s. f. Collation; du latin Ratio ou Recoenare; car dans le patois de Langres et dans celui de Nancy, Réciner, Réceigner, signifie Faire médianoche, Souper une seconde fois, et Festus nous apprend que dans le vieux-latin Coena signifiait seulement Repas. Le vieux-français donnait à ce mot le sens du patois normand: Il n'est ressiner que de vignerons; Rabelais, I. IV, ch. 46.

RAINE, s. f. Grenouille; il se trouvait en vieux-français:

Par lieux y eut cleres fontaines Sans barbelotes et sans raines.

Roman de la Rose, v. 1385.

Voyez aussi la ballade d'Eustache Deschamps, intitulée La grenouille et la souris, OEuvres, p. 496. Ce mot vient probablement du latin Rana, quoique en breton et en erse Ran ait la même signification.

RAINSÉE, S. f. (arr. de Valognes) Volée de coups; du vieuxfrançais *Rainser*, Battre avec un *rains* (ramus), un bâton.

RAISONNER, v. a. (arr. de Valognes) Gronder; il signifiait d'abord sans doute Parler raison, comme en vieux-français:

Li quens Reinouz hastenc raisone, Tote l'ovre li mustre e sone: Tu veiz, fait-il, cum faitement Nos a requise ceste gent.

Benois, Chronique rimée, I. II, v. 3383.

Mais il a fini par prendre le

sens de Mettre à la raison. On donne aussi au substantif Raison, le sens de Reproche, Gronderie, et une autre origine ne serait pas impossible: Re-son, Redite.

Sour les heaumes out si fers glas Qu'as ruistes cops prendre e doner Les funt sovent esteuceler; De la tres fiere contencon E de la noise e del reson N'i quide rien aver duree.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 5283.

Le patois normand prend aussi Bruit dans l'acception de Querelle, Dispute.

RAMARRER, v. a. (arr. de Valognes) Raccommoder; il ne se dit que des personnes brouil-

lées; voyez amarrer.

RAMENDER, v. n. Aller mieux, Etre moins malade; il existait aussi en vieux-français:

Et ceo qui esteit afole Malement feit e empeirie, C'a ramende e radrecie.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 10840.

Il signifie aussi par figure Diminuer de prix: le ble ramende quand on le paie moins cher.

RAMICHER, v. réfl. Regagner au jeu ce qu'on avait perdu; littéralement Se réconcilier, Se refaire ami avec soi-même: on le trouve aussi dans le patois de Reims.

RAMON, S. m. (arr. de Caen) Bruit, Fracas. Voyez le mot suivant.

RAMONER, v. n. (arr. de Valognes) Rabâcher; c'est une expression métaphorique. Ramoner vient du latin Ramus, Branche; dans un glossaire latin-français, écrit pendant

le xv° siècle, qui se trouve à la Bibliothèque de Lille, E, n° 36, Ramon est encore expli-

qué par Scoba.

RAMPONER, v. a. et n. Ennuyer, Rabacher, et, comme en vieux-français, Gourmander, Quereller:

Les membres ramponerent Le ventre, et s'ataïnerent.

Ysorer II, fab. 36, dans Robert, t. 1, p. 174.

Rampos signifiait en vieuxfrançais Rameaux: on appelait même le Jour de Pâques fleuries Dimanche des Rampos; peut-être ainsi Ramponer signifiait-il littéralement Faire des fagots, Dire des choses inutiles; mais une autre origine n'est pas impossible; on trouve quelquefois en vieuxfrançais Ramproner:

Et lors ont mult as messagiers Dit ramprones et reproviers.

Roman de Brut, v. 11994.

et cette forme semble le contraire de *Prôner*, et avoir été composée comme *Rancœur*.

RAN, s. m. Bélier; probablement de l'islandais Ram, Robuste, car on dit encore dans le Cotentin, Fort comme un Ran, et l'on appelait le mouton en vieux-français Marran, Mauvais ran: peut-être cependant vient-ildu grec ἀρρην, qui s'est conservé dans le patois de Cahors, Arrénat; en basque Arra signifie Mâle.

RANCER, v. n. Ployer sous un fardeau; en provençal Raca signifiait Souffrir, Languir.

RANCOEUR, s. m. (arr. de Valognes) Rancune ; cette forme existait aussi en vieux-français Od dol, od ire e od rancure En unt Franceis lor genz sevrees.

Benois, Chronique rimée, 1. II, v. 3972.

Voyez aussi Roquefort, Glossaire de la langue romane, t.

п, р. 434.

RANDONNER, v. n. (arr. de Cherbourg), RANDOUILLER et RANDOUINER (arr. de Valognes), RANTOUINER (arr. de Vire) Bouillir trop-longtemps; en provençal Randar signifiait Arranger, Préparer.

RANGEAIS, s. m. (arr. de Coutances) Premier labour; pro-

bablement d'Arranger.

RAPAPILLOTER, v. réfl. (arr. de Mortagne) Améliorer ses affaires; littéralement Raccommoder ses papillotes.

RAPARAT, s. m. (arr. de Bayeux) Revenant, Mort qui re-

paraît.

RAPAREILLER, v. a. (arr. de Valognes) Assortir, Trouver le *Pareil*.

RAPARPOINTER, v. a. (arr. de Bayeux) Raccommoder, Répa-

rer avec des pointes.

RAPIAMUS (faire), (arr. de Bayeux) Enlever tout; c'est la première personne du pluriel de l'impératif du verbe latin

Rapere, Enlever.

RAPIN, s. m. (arr. de Bayeux) Homme qui enlève tout ce qu'il peut dans les champs. Le vieux-français donnait à Araper le sens de Prendre, Saisir: Le suppliant arapa ledit Pierre au col et lui donna de la canivete ou coustel qu'il tenoit a la main; Lettres de Grace (1456), citées par Carpentier, t. 1, col. 306. Nous avons encore Rapine, et dans le patois de la Vendée

Raper signifie Grapitler après la vendange. Ce mot vient sans doute du latin Rapere ou de l'anglo-saxon Hrepan.

RAPOILER, v. n. S'occuper de vétilles, littéralement de

poil.

RAQUILLON, S. m. (arr. de Valognes) Trognon de poire ou de pomme, (arr. de Cherbourg) Rebut de foin que mangent les bestiaux. Probablement du vieux-français Raquier, Cracher, qui s'est conservé dans le patois Picard.

Rasi, adj. Curé, Nettoyé,

littéralement Rasé.

RASIÈRE, s. f. Mesure pour les pommes et les grains; probablement parcequ'on ne l'emplissait que jusqu'aux bords; on dit encore en français: Vendre à mesure rase. Il se trouvait aussi en vieux-français; voyez Roquefort, Glossaire, t. 11, p. 436, et Supplément, p. 260. On disait aussi Res: Deus res de son pour les pors, xxvII deniers; Comptes (mss.) de l'Hôtel-Dieu d'Evreux (1442).

Rasseroter, v. a. Raccommoder deux personnes brouillées; du latin Serenus, comme

le français Rasséréner.

RASSOUATER, V. a. (arr. de Mortagne) Raccommoder un vieil habit; littéralement le rendre agréable. Il signifie aussi, par extension, Mettre des morceaux à une chose qui n'en vaut pas la peine.

RATATOUILLE, S. f. Mauvais ragoût; il a la même signification dans le patois du Berry. Dans la Bresse *Tatouya* signi-

fie seulement Ragoût:

E d'ena lonze de viau

I si na bona tatouya.

Noëls Bressans; p. 4.

Dans l'arr. de Mortagne il signifie un Mélange de différentes espèces de viande, et il est pris en rouchi dans la même acception.

RATIER, s. m. Ruisseau des rues; le vieux-français donnait le même sens à *Raz*, et nous avons encore *Raz-de-marée*.

RATI-MITI, loc. adv. (arr. de Valognes) Tout-à-fait Ras; elle ne s'emploie guère qu'avec le verbe Tondre.

RATOUR, S. f. (arr. de Valognes) Détour, Chemin qui o-

blige à se retourner.

RATTROTER, v. n. (arr de Cherbourg) Répéter, Rabâcher; littéralement Revenir sur ses

pas, sur son trot.

RAVENET, s. m. (arr. de Valognes) Espèce de filet avec lequel on prend les oiseaux quand il fait nuit; du latin Rapere: on dit dans le Calvados Havenet dont l'idée première est la même; de l'islandais Hafan, Saisir.

RAVILLER, v. a. Tourner sens dessus dessous; dans l'arr. de Cherbourg il s'emploie comme v. n. et signifie Baisser, Diminuer de prix; littéralement Redevenir vil, du latin Eviliscere.

RAVIRÉES (par les), loc. adv. (arr. de Mortagne) De temps en temps; littéralement Pendant qu'on se retourne, que l'on vire.

RAVIRER, v. réfl. (arr. de Mortagne) Revenir sur son opinion; littéralement Se retourner, Virer de bord.

RAVISION, S. f. (arr. de Va-

lognes) Nouvel avis. Action de se raviser.

RAVOUER, v. a. Réparer la voie, Remplir un chemin de cailloux; c'est une corruption de Ravoier qui signifiait en vieux-français Retrouver la voie:

Dame-Diex, dist-en l'escripture, D'un pecheor a greignor joie Qui se reconnoist et ravoie, Que des justes soixante nuef.

Cortois d'Arras, v. 710.

RÉBARBER, v. réfl. (arr. de Valognes) Faire résistance; littéralement Se faire rébarbatif: il se trouve aussi dans le patois de Langres.

Rebiffer, v. réfl. Se défendre, Riposter; il existait en vieux-français et s'est conservé

en rouchi.

REBINDER, v. n. Recommencer; il se dit surtout en parlant de boire, et semble une corruption du vieux-français Rebiner, Faire pour la seconde fois; du latin Bis. Nous avons encore Biner, Donner un second labour, et Dire deux messes.

REBINGER, v. réfl. (arr. de Vire) Se venger: c'est probablement une corruption; on dit dans l'arr. de Valognes Se

revenger.

REBOGNE (A), loc. adv. (arr. de Vire) A tâtons; voyez boner.

Rebouler, v. a. Redonner; littéralement renvoyer la boule; vovez abouler.

Reboinser, v. a. (arr. de Mortagne) Contrarier, Embarrasser; en vieux-français Rebois signifiait Opposition, Empêchement.

REBOUILLEUX, s. m. (arr. de

Caen) Rejeton.

Rebouquer, v. n. Il se dit au propre d'un outil dont la pointe, le bout, rebrousse, et signific au figuré Etre rassasié. Ne plus pouvoir manger : le Glossaire de Conches l'explique par Hebere qui est formé de Hebes. On disait en vieux-français Rebouter; voyez Roquefort, t. II, p. 442.

Rebours, adj. (arr. de Mortagne) Il ne s'emploie qu'avec le verbe substantif et une négation, et signifie Etre malade,

Convalescent.

REBOUTER, v. a. et n. Réduire les fractures, Remettre les os; littéralement Mettre bout à bout : on le trouve aussi en vieux-français:

Bien le cuidai lancier debout, Mais il ressort et ge rebout.

Roman de la Rose, v. 21873.

REBULET, s. m. (arr. de Bayeux) Son d'un sac de blé; il signifiait en vieux-français la farine dont on avaitôté la fleur; de *Rebut*.

RECÉPER, v. a. (Orne) Scier un morceau de bois; littéralement *Recouper*. On le dit ailleurs des arbres à moitié morts qu'on est obligé de couper pour leur faire repousser des cépées.

RÉCIPER, v. a. (arr. de Mortagne) Recevoir; du latin Recipere. Le français a conservé aussi Récipé, Récipiendaire et

Récipient.

RÉCLER, v. n. (arr. de Bayeux) Ramasser les pommes oubliées dans les champs ; cor-

ruption de Racler.

RECOMPÉRER, v, réfl. (arr. de Mortagne) Répondre avec fierté à ses supérieurs; littéralement se faire leur égal, leur pair.

RECOPIR, v. a. Recracher; on l'emploie au figuré comme son synonyme français: C'est son portrait tout récopi ; voyez ÉCOPIR.

Recoouer, s. m. Oiseau de la seconde ponte, dont la mère a été re-cauquée ; voyez CAU-CHER.

RECUIT, s. m. Le blé qu'on n'a pas pu vendre est mis au recuit; c'est probablement une corruption du vieux-français Recoi, Repos, et par suite Cachette, Coin. Dans l'arr. de Mortagne on dit Retuit, probablement par corruption du vieux-français Refui, Refuge, Asvle.

Rède, adv. (arr. de Valognes) Tout-à-fait, Extrêmement : peut-être de l'anglais Ready,

Promptement, Tout.

REDINGUER, v. n. (arr. de

Valognes) Rebondir.

Refaire, v. a. (arr. de Valognes) Attraper; probablement de l'islandais Refiaz dont la signification est la même.

Refaux, s. m. (arr. de Caen) Regain, Ce que l'on fauche une

seconde fois.

Réfoul, s. m. (arr. de Mor-

tagne) Usufruit.

Refreindre; v. n. (arr. de Bayeux) Diminuer de prix; ailleurs au contraire il signifie Augmenter; Le prix du blé a refreint après avoir molli. Probablement c'est le même mot, dérivé du latin comme le francais Refréner, et son changement de signification a été amené par la différence des intérêts des acheteurs et de ceux des vendeurs.

REGRACIER, v. a. Remercier,

Rendre grâces; du latin gratia; il existait aussi en vieux-francais: Moult devoutement en prist a regracier nostre seigneur; Gilion de Trasignyes, dern. chap.

REGRATIER, S. m. Revendeur en détail; ce mot qui n'est plus usité en français, signifiait dans la vieille langue: Marchand de comestibles en détail: Nus ne puet estre regratiers de pain a Paris, c'est a savoir venderes de pain que autres fourniece et guise (l. cuise); Estienne Boileau, Livre des mestiers, p. 31, et on lit dans le Dictionnaire de Jean de Garlande: Aucionarii dicuntur gallice Regratiers; Paris sous Philippe-le-Bel, p. 592 : la même explication est donnée par le Glossaire français-latin de la Bibliothèque de Conches.

Relever, v. a. (arr. de Valognes) Reprendre son contrat de mariage, en bas-latin Re-

levium.

RELICHER, v. a. Savourer, Manger; littéralement Relécher.

Reluquer, v. a. (arr. de Valognes) Regarder attentivement en fermant un peu les yeux : il se trouve aussi en rouchi, et vient sans doute, comme le français Loucher, de l'anglais to Look.

REMANCHER, REMANCHIER, V. a. (arr. de Valognes) Gronder, Reprimander.

REMEMBRAME, S. m. (arr. de Mortagne) Reste, Résidu, et par suite Morceau.

Remembrer, v. réfl. Se souvenire: on le disait aussi en vieux-français :

Quant nous cest non Cernel oon, Savoir et ramembrer poon. Que Dame Dex li demostra.

Roman de Brut, v. 14249.

Il vient sans doute directement du latin Memorari ou de l'anglais Remember: on se sert encore quelquefois en français

de Remembrance.

Remest, v. n. (arr. de Valognes) Reste; ce verbe qui n'est plus employé qu'à la 3e personne du singulier de l'indicatif présent, est sans doute une contraction du latin Remanet : on trouve en vieux-français Remaneir (Benois, Chronique rimée, l. 11, v. 3192), qui faisait Remes au part. passé :

Ainsi sunt li Saisne remes Et al sec ont traite lor nes.

Roman de Brut, v. 6971.

Remier, v. n. (arr. de Bayeux) Repasser de l'eau sur le mare de pommes; littéralement Remettre le mare dans le mai: on se sert aussi du substantif Remiage.

Rémouler, v. a. Aiguiser, Repasser sur la meule; on dit

aussi Remoudre.

Remoulette, s. f. (Orne) Petite meule sur laquelle on ai-

guise.

RENARD, S. m. Rapport, Rot; dans le patois de Nancy il signifie Vomissement; vovez le mot suivant.

RENARDER, v. n. Vomir; il a la même signification dans le

patois du Berry.

Renaré, adj. (arr. de Vire) Rusé comme un renard; le vieux-provençal Raynart et le catalan Ranart ont la même signification.

RENCONTRE, s. f. (arr. de Caen) Coeffe dont les barbes sont faites de dentelles cousues par le pied, qui se rencontrent.

RENFILER, v. a. (arr. de Bayeux) Affiler, Redonner le fil. RENTRAITÉ, p. pas. (Seine-

Inférieure) Effravé.

RÉQUIR, v. a. Frapper; littéralement Devenir rêche; Rêquir un pommier signifie le gauler pour en ramasser les pommes. Voyez raicher.

RÉSAN, S. m. Air du soir.

Resse, s. f. (Orne) Grand panier ovale sans anse; il signifie une Corbeille dans le

patois du Berry.

RESSOURDRE, v. a. (arr, de Mortagne) Réveiller, Activer du latin Resurgere : il existait aussi en vieux-français. Par extension, il se dit de la pâte qui Lève et des légumes qui Enflent en cuisant.

Ressuer, v. a. Essuver; cette corruption du français se trouve aussi dans le patois du Berry et dans celui du Jura: à Reims ce mot signifie Faire sécher et se rapproche ainsi de la signification du français Ressuyer.

Retapé, p. pas, (arr. de Valognes) Bien arrangé et par suite Bien habillé; c'est une extension de la signification du

francais.

Reux, adj. (arr. d'Avranches) Surpris, Etonné; du latin Reus: En ma jeunesse celuy qui avoit mal répondu es classes s'appelloit Reus: Pasquier, Recherches de la France, l. v. ch. 5. Les écoliers le nommaient aussi Victus, et nous disons des condamnés (Convicts en anglais) qu'ils sont convaincus.

RÉVALIN, s. m. (arr. de Bayeux) Reste.

Rève, s. m. Rayon; un rève

RÉVIERS, s. m. pl. Nom de plusieurs localités situées sur le bord d'une rivière; du latin Ripuariae.

RIBALET, s. m. (arr. de Bayeux) Petit sentier sur le bord d'un ruisseau ou d'un fossé; du latin Ripa, Rive; il avait la même signification en vieux-français : vovez Roquefort, Glossaire, t. II, p. 483.

RIBLE, s. m. (arr. de Bayeux) Vent froid ; dans beaucoup d'endroits on dit Rile; peutêtre a-t-il la même origine que

Rafale.

RIC (TOUT) loc. adv. (arr. de Mortagne) Tout près ; le francais emploie encore Ric-à-ric, Avec une exactitude rigoureuse: on a dit d'abord Compter ricà-ric, de clerc à maître (Rik signifie en islandais Fort, Puissant), et cette locution a pris ailleurs la signification de Trop juste.

RICHOINNE, S. m. (arr. d'A-

vranches) Homme gai.

RICHOLER, v. n. (arr. de Mortagne) Ricanner, Rire en secret.

RIFLE, s. m. Gourme des enfants; il avait en vieux-français un sens plus étendu:

J'ai risse et rasse et roigne et taigne.

Miracles de sainte Geneviève, dans M. Jubinal, Mystères inédits, t. 1, p. 283, v. 5.

RIFLER, v. a. Prendre, Voler; il signifiait en vieux-français Arracher, Ecorcher: Cil crierent a halte voiz, si se trenchierent si cume fud lur usa-

ges de cultels, e riflerent la charn jesque il furent sanglenz; Livres des Reis, l. III, ch. 18, v. 28. Peut-être est-ce une corruption du français Rafler, ou de l'allemand Raffeln.

RIGNALER, v. n. Murmurer. Grognonner; on dit Rôner dans le patois de Langres : dans le patois du Berry Rignau signifie Grossier, Déplaisant

RIGOLET, S. m. (Arr. de Vire)

Grand verre.

RIGOLLER, v. a. Railler, Plaisanter:

Ne venez plus ainsi m'y rigoller. Chansons normandes, p. 182, éd. de M. Dubois.

Il existait aussi en vieuxfrançais.

RILE, s. m. Hâle; voyez Rible.

RINGARD, S. m. Fourgon pour remuer le feu dans le four; peut-être d'Arranger.

RINGLER, v. n. (Orne) Glisser sur la glace; peut-être une corruption du vieux-français Rigoler:

Riocher, v. n. (arr. de Vire)

Rire à moitié.

RIOLET, s. m. (arr. de Bayeux) Petit ruisseau.

Rion, s. m. (arr. de Caen) Petit sillon tracé dans une planche de jardin; contraction

du français Rayon.

Roc, s. m. (arr. de Bayeux) Mouvement; il n'est employé qu'au figuré, Donner un roc, Réprimander : on dit dans le même sens Donner un branle, et une danse; voyez le mot suivant.

ROCHER, v. a. Lancer; littéralement Remuer; il se prenait dans la même acception en vieux-français: E rochout pierres encuntre lui; Livres des Reis, l. 11, ch. 46, v. 6, p. 478, ed. de M. Le Roux de Lincy. Il signifie Frapper dans le patois du Jura:

Prends-m'on trot de bos, Rouche su soun des.

Chanson populaire.

Le français a conservé Roquer, terme du jeu des échecs qui exprime le mouvement simultané d'une tour et du roi.

RODEUR, s. m. (arr. de Valognes) Voleur; dans le glossaire latin-français de Conches *Circumforanus* est expliqué par Larron de marche; *Vagabond* a pris aussi cette acception.

Roincer, v. n. Grogner; dans l'arr. de Mortagne, il exprime le cri des chevaux qui

veulent se battre.

Ronceux, adj. Noueux; ce mot se trouve aussi dans le patois de la Meuse, et on dit dans presque toutes les provinces, de l'acajou ronceux.

Ronsse, s. f. (Orné) Chêne dont on coupe la tête tous les ans pour l'empêcher de donner de l'ombre; on dit aussi Rosse

et Rousse.

ROQUELAURE, S. f. (arr. de

Bayeux) Houppelande.

ROSELET, S. m. (arr. de Valognes) ROSELEU (arr. de Bayeux) Belette.

ROTE, s. f. (Orne) Petit senier; il signifie aussi la Corde qui fixe la charge d'une voiture.

ROTON, s. m. (Manche) Trognon de chou, de pomme; on dit aussi au diminutif Rotillon.

ROUANER, v. n. (arr. de Mor-

tagne) Mâcher malproprement.
ROUAUDER, v. n. (arr. de
Mortagne); il exprime le cri des
chats qui sont en rut.

ROUELLE, s. f. Petite roue; du latin Rota: il existait aussi

en vieux français:

Lors est tournee la rouelle. Roman de la Rose, v. 9829,

et s'est conservé dans le patois de la Meuse.

ROUFLE, S. f. il n'est employé qu'avec le verbe faire et signifie Faire le gros; littéralement Faire la roue, comme un paon qui hérisse ses plumes.

ROUGET, s. m. (arr. de Bayeux) Gale des chiens; probablement à cause de sa couleur: on appelait les lépreux en vieux-français Rouge-musel.

ROUINASSER, v. n. Murmurer, fréquentatif de Roincer.

ROUINE, s. f. Soliveau.

ROUIPEAUX, s. m. pl. (Orne) Mal d'oreilles; voyez ouipias.

Roulée, s. f. Volée de coups; il se trouve dans le langage populaire de beaucoup de provinces, et M° Sand a dit dans Valentine, t. 11, ch. 48: Une roulée jusqu'à ce que mort s'en suive. Peut-être ce mot vient-il du vieux-français Roller, Bâtonner, ou a-t-il été formé comme son synonyme Pile; dans le patois du Berry, une Roule de bois signifie un Amas, une Pile de bois. Dans l'Orne, Roulée signifie aussi ce que l'on peut rouler de fil sur un fuseau.

ROUPILLER, v. n. (Orne) Pleurer, Répéter sans cesse la même chose; dans le langage populaire du reste de la province, il signifie Avoir la roupie. ROYAU, s. m. (Orne) Fuseau sur lequel on fait la roulée.

RUCHER, v. a. Lancer, Jeter; probablement une corruption de *Rocher*, qui se trouve aussi dans le patois du Berry.

Ruchi, s. m. Cheval qui rue. Rude, adj. Engourdi, Remuant difficilement; Christine de Pisan a dit dans une de ses cent ballades:

Depuis lors je n'entendi A mener soulaz ne joie; Si en est tout arudi Le sentement que j'avoye.

> Journal des Savants de Normandie, p. 457.

Ruf, Ruffle, adj. Fort, Courageux et par extension Fier; peut-être sa signification s'estelle modifiée, car l'islandais Rufin signifie Hérissé, Grossier, et le patois du Berry donne à Ruf la signification de Bourru, Hargneux: voyez le mot suivant.

Ruffien, s.m. (arr. de Rouen) Mauvais sujet, Débauché; voyez le Coup d'œil purin, p. 39. il existait aussi en vieux-français:

Li jeune enfant deviennent rufien, Joueurs de dez, gourmans et plains d'ivresse.

> Eustache Deschamps, Sur la décadence de la Chevalerie, p. 97.

Les dextres ruffiants, les maquerelles feintes.

> VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, Poésies, p. 437.

Il se trouve en italien (Ruf-

fiano), en provençal (Rufa), en espagnol (Rufan), en catalan (Rufia), en portugais (Rufido). en anglais (Ruffian) et même dans la basse-latinité: Manifesti peccatores, adulteri et adulterae.... ruffiani et meretrices.... non tolerentur absque poena; Byzynius, Belli hussetici diarium dans Ludewig, Manuscriptorum reliquiae, t. vi, p. 483. Il vient sans doute de l'islandais Rufin, Hérissé, Grossier: peut-être cependant est-ce un souvenir du ministre Rufin, que la popularité dont jouissait Claudien pendant le moyen-âge dut empêcher d'être oublié; au moins lit-on dans le Mustère de sainte Barbe:

Maudit soit Mahom et Jupin, Le dieu Tervagant et Ruffin, Et tous ceux de la synagogue.

Runge, s. f. (Orne) Mémoire; vovez le mot suivant.

RUNGER, v. a. et n. Ruminer; on dit *Ringer* dans le patois de Nancy, et *Roingi* dans celui du Jura.

Rupin, adj. (canton des Pieux) Rusé.

RUPPIN, s. m. Il n'est employé que dans la phrase *Étre* en ruppin, qui signifie Étre en gaîté.

RUQUER, v. n. (arr. de Rouen) Dormir à moitié; dans l'arr. de Vire on lui donne la forme active, et la signification de Pousser: c'est une corruption de Rocher.

Russe, s. m Navet sauvage.

SAF

Sabié, s. m. (arr. de Vire)

SACCAGE, S. m. (arr. de Valognes) Grande quantité; littéralement Plein un sac.

SACOUTER, v. n. (arr. de Mortagne) Parler bas de manière à

ne pas être entendu.

Sacque-feu, s. m. (arr. de Saint-Lo) Briquet; voyez le mot suivant.

SACQUER, v. a. Tirer brusquement, comme en vieux-francais:

Baucelicours saca l'espee Qu'en sa cape ot envolepee.

Mouskes, Chronique rimée, v. 14339.

Dans l'arr. de Mortagne, il a pris le sens de Chasser: Sachiez-mai les brebis du clos, et l'on trouve également en vieuxfrançais:

Fors de l'estable a sacié le corsier.

Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 6293.

Nous avons encore Saccade. Ce mot vient sans doute du celtique, puisque le breton Sacha signifie Tirer, Amener à soi, quoique l'hébreu Chaka ait le même sens, et que l'islandais Sækia signifie Apporter, Amener.

Sado, s. f. (Orne) Vieille et mauvaise femme; peut-être de Maussade.

SAFFRE, adj. Gourmand, Glouton:

SAN

Fallut encor sauller de vin ces langues saffres.

Muse normande, p. 130.

Le vieux-français lui donnait la même acception :

Que ces ribaulx saffres, frians.

Roman de la Rose, v. 8807.

et il est encore resté dans la langue populaire.

Saine, s. m. Filet de pêcheur; il existait aussi en vieuxfrançais.

SAINTIR, v. réfl. (arr. de Valognes); il n'est employé que dans la phrase: Les mains me saintissent, qui signifie Les mains m'ouvrent.

SAIS, SINS, prép. (arr. de Mortagne) Chez, dont ce mot est probablement une corruption.

SALEINE, s. f. Salaison, Ce qui est salé:

C'est le chaut et la saleine, Ce n'est pas nous qui beuvons.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 167, éd. de M. Travers.

Sallebute, s. f. (arr. de Cherbourg) Petit bâton de sureau avec lequel les enfants lancent des balles de filasse: voyez cannepitière.

Sangle, adj. Pur; du latin Singulus ou de l'anglais Single dont la signification est la même:

Par les diversites des angles Sont le moyen compost ou sangles. Roman de la Rose, v. 19967: Sangmêlé, adj. (Manche) Extrêmement troublé; il existait aussi en vieux-français, ainsi que d'autres expressions analogues:

Li rois l'oït, toz li sans li mua. Gerars de Viane, v. 1534. Karles le voit, pres n'ait le san marri, Duel en ot et pesance.

Ibidem, v. 1693.

Sanguinée, s. f. (arr. de Vire) Pus mêlé de sang.

Sansonnet, s. m. (arr. de Bayeux) Maquereau; (arr. de Valognes) Etourneau; probablement une corruption de Chansonnet, parce que les étourneaux apprennent très facilement à chanter.

SAONNER, v. a. Reprocher; il signifiait d'abord Récuser, qui avait le sens de Reprocher; voyez la Coutume de Norman-

die, ch. LXVIII.

Sapas, adj. (arr. de Rouen) Crotté, Barbouillé, Sale; probablement une contraction de Salope, ou du vieil-allemand Salawer, dont la signification est la même.

SAPAUDER, v. réfl. Se salir; voyez le mot précédent.

Sapée, s. f. (arr. de Bayeux)

Régal copieux. Jan A Manne

Sarcet, s. m. (arr. de Vire) Gaule; probablement le même mot que le vieux-français Sarcel, Aiguillon pour piquer les bœufs.

SARCHE, s. f. (arr. de Mortagne) Trépied sur lequel on élève les cuves à lessive.

Sarcir, v. a. (arr. de Mortagne) Brûler, Dessécher par le feu; peut-être le s est-il une prosthèse et doit-on écrire Arsir, qui venait du latin Ardere

et signifiait en vieux-français Brûler.

Sarcles, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Mauvaises herbes, littéralement Ce que l'on Sarcle.

SARRER, v. a. (arr. de Vire)

Meurtrir.

Sassière, s. m. Marchand de tamis, de sas.

Satrouille, s. f. Poulpe de mer; au figuré Femme malpropre; dans le patois du Jura on dit Sadrouille.

SAUTELICOT, s. m. (arr. de Coutances) Sauterelle; dans quelques localités on dit Sau-

tien.

Sauterolle, s. f. (arr. de Valognes) Piége pour prendre les oiseaux, composé d'un nœud coulant en crin et d'une baguette courbée qui se relève brusquement quand il vient à se détendre.

SAUTICOT, s. m. (arr. de Bayeux) Crevette. (arr. de Valognes) Crevette grise qui se pêche à l'embouchure des rivières; dans quelques provinces on dit Salicoque.

SAVRIN, s. m. (arr. de Rouen) Bedeau; nous ne connaissons ce mot que par le Coup d'œil

purin, p. 31.

Scionner, v. a. Frapper à coup de verges, de scions.

SCIOT, S. m. (Orne) Petite

Sèche, s. f. (arr. de Bayeux)

Sou marqué.

SÉCRAN, s. m. (arr. de Cherbourg) Maigre, Sec; il ne se prend qu'en mauvaise part et ne se dit que des hommes.

SEILLE, s. f. (Orne) Sceau; il existait aussi en vieux-français: En cel puis si avoit deus seilles, Qant l'une vient et l'autre vet.

Roman de Renart, t. I, p. 245.

C'est une crase du latin Sitella, on trouve aussi en provençal et en portugais Selha.

Seliais, s. m. (arr. de Saint-Lo) Fléau; c'est une corruption, on dit dans plusieurs localités *Fliais*.

SÉLIEUSET, S. m. (arr. de

Saint-Lo) Sifflet.

Selios, s. m. (arr. de Saint-Lo) Champ; peut-être une corruption de *Clos*.

Séliousir, v. n. (arr. de Saint-Lo) Souffler; voyez sé-

LIEUSET.

Sengles, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Petites rues qui étaient seules (singulae), ou qui entouraient la ville, comme des Sangles.

Sente, s. f. Sentier; ce mot qui est resté plus fidèle que le français au latin Semita existait aussi dans l'ancienne lan-

gue:

Je te dy que hier par une sente Menay mez pourceaulz et mez truis. Miracles de sainte Geneviève, dans M. Jubinal, Mystères inédits, t. I, p, 258, v. 3.

SÉRAINE, s. f. (arr. de Bayeux) Vase de terre pour serrer la crême.

Sérence, s. f. (arr. de Bayeux) Soirée, autrefois Sérée: il s'est moins écarté que le français du latin *Serus*.

SERGALE, s. f. (arr. de Vire)

Fillé étourdie.

Serge, s. f. Couverture de lit, d'abord sans doute faite ordinairement en serge; il avait déjà reçu cette extension de signification dans le XIII siècle, car on lit dans Odon

Rigaut: Item, invenimus in dormitorio sargias, sive tapetia inhonesta, ut pote radiata; Regestrum visitationum, p. 81, ed. de M. Bonnin. Une ordonnance de 1367 nous apprend que ces Serges étaient fabriquées à Caen à grant foison.

SERPER, v. a. (arr. de Bayeux) Interrompre brusquement.

SERVIR, v. a. (arr. de Valognes) Couvrir, en parlant des étalons et des taureaux: on lui donnait le même sens en vieuxfrançais, mais avec encore plus d'extension:

Girbers la tient et si la sert Gerins, S'en est richous Hernaudes li petis, Si en est cous l'enpereres Pepins.

Garins li Loherens, B. R. Ms. de St-Germain, nº 1244, fol. 229, recto, col. 2, v. 13.

SET, s. m. (arr. de Bayeux) Tamis; du latin *Seta*, parce que les tamis sont ordinairement faits en soie.

SEU, s. m. Sureau; probablement ce mot vient du celtique, car on le trouve dans presque tous les patois; c'est Seu à Nancy et dans l'Isère, Sou dans le Jura, Saug en provençal; le vieux-français disait Séu:

La rose lesse por l'ortie, Et l'esglantier por le séu.

Du varlet qui se maria à Nostre-Dame; dans Barbazan, Contes et fabliaus, t. II, p. 126.

Le glossaire latin-français conservé à Lille, E, 36, écrit même Schus; voyez l'édition de M. Emile Gachet, Bruxelles, 4846, p. 46; et on lit dans le Dict de Merlin Mellot:

Au bout de cest courtil, droit dessons un séur, C'est un arbre qui est en septembre méur.

Dans Jubinal, Nouveau recueil de fabliaux, t. I, p. 131.

SEULLE, s. f. Magasin pour les marchandises: il y avait autrefois à Caen une rue appelée la Rue des Seulles. En vieux-français Seulle signifiait Cave, et Fond de navire qui servait de magasin: nous avons encore Cellier dont l'origine peut être la même.

SI FAIT, loc. adv. (arr. de Valognes). Cette forme de négation est d'autant plus remarquable que, dans les poëmes dialogués de Roswitha, Si est employé comme particule négative.

SIDONE, s. m. Suaire, Drap

mortuaire:

Tendre sur nos huys des sidones.
OLIVIER BASSELIN, Vaux de Vire,
p. 219, éd. de M. Travers.

On le trouve aussi en vieux-français: Plourait sainct Jehan assez pres d'elle, soustenant le milieu du corps sur le sidoine estendu sur son giron; Olivier Maillard, Histoire de la Passion de J.-C., p. 67, éd. de M. Peignot. Ce mot vient sans doute du latin Sindon.

SIERGETTE, s. f. (Orne) Souricière. Voyez surgette.

Sieu, s. m. (arr. de Valognes) Graisse, Suif; cette forme existait aussi en vieux-francais; on lit dans Li premiers livres des reis: Mielz valt a Deu obeir que le sieu del multun offrir.

Siler, v. a. Frapper; dans l'arr. de Mortagne il s'emploie aussi neutralement et exprime je sifflement de la couleuvre.

Simenet, s. m. (arr. de Valognes) Espèce de gâteaux sans beurre; à Rouen Cheminau, les Siminiaus de Blangi étaient très-renommés pendant le moyen-âge et leur nom se trouvait déjà dans la langue du XII° siècle:

Desus la table a trove le mengier, Bons semineaus et gasteaus et vins viés.

Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 6059.

Mais nous ne savons si ce mot désigne toujours la même espèce de gâteau : car on lit dans le commentaire écrit pendant le XIII° siècle sur le Dictionnaire de Jean de Garlande: Placentae dicuntur gallice simeniaus; Géraud, Paris sous Philippe le Bel, p. 593, et, à Reims, le simenet est un gâteau de pâte feuilletée qu'on ne mange qu'en carême.

Sinas, s. m. Plancher d'une grange; en vieux-français Sinal et Sinaust signifiaient le

dessus d'une étable.

Sis, part. pas. (arr. de Valognes) Assis; cette apocope se trouvait aussi en vieux-français:

Sor une coute li dus Garins se sist.

Garins li Loherens, t. III, v. 4480.

SLIAQUETER, v. n. (arr. de Saint-Lo) Clabauder; probablement une corruption de Claqueter, fréquentatif populaire de Claquer, Faire du bruit.

Snesqueux, adj. Scrupuleux; peut-être du vieux-français Se-

nes, Prudent, Sensé.

Solier, s. m. Grenier, Plancher; ce mot qui se trouve

199

aussi en breton, en provençal et dans presque tous les patois, vient sans doute du latin Solarium, qui avait déjà ce sens dans Suétone: Neque multo post rumore caedis exterritus, prorepsit ad solarium; Claudius, ch. 10. Il existait aussi en vieux-français:

Du solier suis descendue a la cave.

J. MAROT, Œuvres, t. v. p. 45.

De dessu noutron soliè D'é oui lous anze canta.

Noëls Bressans, p. 131.

SOMMIER, s. m. (arr. de Vire) Poutre; probablement du latin Summus; il existait aussi en vieux-français et s'est conservé en rouchi.

Sou, s. m. Chenil, Loge à porc; on dit aussi Soue, Souette; dans le patois de la Vendée Souque ; peut-être du latin Sus.

Souaner, v. n. (arr. de Mortagne) Prendre du tabac mal-

proprement.

Souater, v. n. (arr. de Mortagne) S'associer pour travailler ensemble; Réunir ses chevaux à ceux de ses voisins pour un travail agricole.

Soucer; v. a. et n. (arr. de Mortagne) Sentir, Flairer.

Souer, adj. Doux, Agréable:

O breuvage, ami souef!

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 80, éd. de M. Travers.

Il existait aussi en vieuxfrançais:

Tost fu li gorpil endormiz. Car moult estoit soef ses liz.

Roman de Renart, t. III, p. 301.

Il vient du latin Suavis. Suave.

Souffaquier, v. a. Encombrer, Peser sur; du latin Suffocare.

Sour, adj. (Orne) Sale; littéralement Cochon; du latin Suillus, le français dit aussi Souiller et Souillon, et on lit dans l'Elucidario de las proprias, cité par Raynouard. Lexique roman, t. v, p. 288: Porc mari, dit comunament Suillo. Une origine germanique ne serait cependant pas impossible: en gothique Sauljan signifie Salir.

Souil, s. m. (Orne) Saleté, Ordure; le peuple dit par ironie: Il est propre comme un Sou. Dans quelques localités on dit

Souie.

Souin, s. m. Homme caché, dissimulé : on dit dans le même sens Cet homme est en dessous.

Soulas, s. m. Consolation; et par extension de signification Gros soupir:

Soulas de nos miseres.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire p. 98, éd. de M. Travers.

Il existait aussi en vieuxfrançais:

Nons aurions soulas et jove.

MARTYRE DE SAINT PIERRE ET SAINT PAUL, dans M. Jubinal, Mystères inédits, t. I, p. 75, v. 23.

Ce mot vient sans doute du latin Solatium, comme le francais Soulagement.

Soulasser, v.n. (Orne) Soupirer profondément; voyez le

mot précédent.

Soule, s. f. Jeu où deux partis cherchent à s'emparer d'une balle et à l'emporter à un endroit convenu. Ce mot existait aussi en vieux-français, mais

on écrivait ordinairement Sole:

Autres par force entrer léans. Bruiant comme l'en court a solles.

GUIART, Branche des royaux lignages, v. 1489.

Tenez, mes petiz dragonneaulx, Mes jeunes disciples d'escole, Jouez-en ung peu à la solle Au lieu de croupir au fumier.

ARNOUL GRESBAN, Mystère de la Passion, dans M. Paris, Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi, t. VI, p. 307.

Mais Rabelais écrivait Soule. et on lit dans les Mémoires de la ville de Douay, fol. 236: Pour éviter aux désordres qui peuvent arriver par le ject de la choulle qu'on est accoustumé faire le jour des caresmeaux (le mardi-gras) a esté desfendu de la jecter. Ce jeu brutal était aussi fort usité dans le Berry (voyez un article de Lebeufdans le Mercure, du mois de mars 4735). Son nom vient sans doute du latin Solea, car il est appelé à Valognes La savatte: cependant l'islandais Sull signifie Mêlée et par suite Comhat.

Souler, v. n. (arr. de Bayeux) Avoir coutume; il vient du latin Solere et se trouvait aussi en vieux-français: Les grevoit plus et apressoit plus que leur anemi ne soloient faire; Chroniques de Saint-Denis dans le Recueil des historiens de France, t. III, p. 211.

Sourger, v. a. (Orne) Guetter, Surveiller; par extension il signifie à Bayeux Surprendre et se prononce Sourguer.

Souris-gaugue, s. f. (arr. de Bayeux) Chauve-souris.

Sousé; adj. Bien nippé; littéralement Qui a un cochon.

Souton, s. m. Homme adroit et par suite dissimulé; le vieuxfrançais disait Soutius:

Lors traist l'empereres gentius Et li patriacles soutius. Mouskes, Chronique rimée, v. 10454.

Du latin Subtilis.

Sparsier, s. m. (arr. de Mortagne) Estafier ; c'est comme le français une corruption du latin Staparius.

SPECIAUTÉ, s. f. (arr. de Valognes) Beauté et par suite Rareté; il ne s'emploie guère que précédé de la préposition Par; du latin Speciosus, Beau; voyez ESPÉCIAUTÉ.

STASERAN, adv. Ce soir; un hazard dont il ne faut sans doute rien conclure a singulièrement rapproché ce mot de l'italien Stasera.

Sublet, s. m. Sifflet: du latin Sibilare qui avait pris la même forme en vieux-français: Des perrocquets lesquels sublent merveilleusement haut et s'efforcent d'imiter la voix humaine; Histoire Macaronique. t. 1, p. 44. Ce mot se trouve dans le patois de la Vendée : dans celui de l'Isère il s'est rapproché du français (Sibla). On se sert aussi du verbe Subler qui s'est corrompu dans quelques localités en Subier.

Subout, adv. (arr. de Mortain) Debout; le vieux-fran-

cais disait Sur bout.

Suches, s.m. (arr.de Bayeux) Chèvre-feuille; parce que les enfants Sucent le bout de la fleur qui est très-sucré.

Suée, s. f. (arr. de Valognes)

Corvée, Crainte, Menaces, Tout ce qui fait suer de peur ou d'inquiétude; il se trouve aussi en rouchi: à Mortagne on dit Sucée.

Suelle, s. f. (arr. de Vire) Ciguë, ailleurs on dit *Chûe*.

SUÉTINER, v. a. (arr. de Cherbourg) Epier, surveiller les actions de quelqu'un.

SUPER, v. a. Humer, Aspirer; l'anglais To sup a la même si-

gnification.

Surelle, s. f. Oseille; parce qu'on dit proverbialement Sur comme de l'oseille; on dit aussi Suret: en rouchi c'est Suriele.

Surengies, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Rapports aigres de

l'estomac.

Suret, s. m. (arr. de Valognes) Sauvageon, Pommier non greffé dont le fruit est acide.

SURETIÈRE, S. f. (arr. de Valognes) Pépinière de pommiers non greffés; voyez le mot précédent.

Surgette, s. f. (arr. de Caen) Souricière; en patois picard Surquette et Sarquette; voyez le mot suivant.

SURGUER, v. a. (arr. de Cherbourg) Epier, Observer; il se dit plus particulièrement des chats et se prenait en vieux-français dans la même acception:

Comme le chat scait par nature La science de la seurgeure.

Roman de la Rose, v. 10343.

C'est probablement une crase de Sur-guetter, formé comme Sur-veiller; le vieux-français employait aussi Surguet dans le sens de Guet; Roquefort, t. II, p. 590.

Surpeter, v. a. (arr, de Mortagne) Trouver quelqu'un que l'on cherche et qui fuit quand on l'approche; du latin *Petere*,

Demander, Chercher.

T

Tabler, s. m. (Orne) Grande table à rebords, placée sous le fût d'un pressoir, sur laquelle on étend le marc des pommes pour en extraire le jus

TABUT, S. m. (arr. de Valognes) Vacarme, Bruit; il existait aussi en provençal (*Tabust*)

et en vieux-français:

Je n'ay point peur de ses ribleurs de nuict Ne du tabut qui tant le monde nuyct.

CRETIN, *Poésies*, p. 211, éd. de 1723.

Probablement il vient du vieux-français Tabur, Tambour, car Tabouler, Tabourner, signifiaient Faire un grand bruit, et Tabeurer semble avoir eu la signification de Frapper: Dessus leur pis des poing tabeurent et eurent, pleurent, veillent, labeu-

Miracles de sainte Geneviève, dans M. Jubinal, Mystères inédits, t. II, p. 277, v. 18.

Tac, s. m. (arr. de Bayeux) Grosse chenille verte; voyez TAS. Ce mot signifie aussi une maladie épidémique qui régna pendant le XV° siècle et a laissé un souvenir effrayant : Il en meurt comme du tac est encore une locution populaire. En ce sens Tac vient sans doute de l'islandais Tak, Pleurésie.

TACOTER, v. a. Tapoter, Frapper à petits coups ; c'est un di-

minutif de Toquer.

TAFFE, S. f. (Orne) Peur.

TAFFETINER, v. n. Marchander, Disputer sur le prix : il vient sans doute du vieux-français *Tafur*, Fripon, Trompeur:

Aincois querroit un grant tafur.

Roman de Renart, t. III, p 310.

Taigner, v. n. Tousser; vo-

yez TEIGLER.

TALANDER, v. a. Battre; Taller dans le patois du Berry et dans celui de Langres, Taller dans le patois du Jura, Tala dans celui des Vosges, signifient Meurtrir, et l'on se sert encore populairement de Taloche. Peut-être ce mot signifiait-il d'abord Coup de hache, car en islandais Telgia signifie Hache et on lit dans la Recollection de Chastelain:

Depuis veiz en Escosse Le roy Jacques meurdrir D'espee et de talloce.

Dans Ritson, Ancient songs and ballads, t. I, p. 146.

Talbot, s. m. Noir de la marmite; en provençal Tala signifie Défaut, Tache, et dans le patois de l'Isère Tubo est le nom que l'on donne à la fumée; peut-être ainsi ce mot signifiet-il littéralement Tache de fumée.

TALBOTÉ, adj. Taché de noir,

et par figure, Ivre.

TALEVASSER, v. réfl. (Haute-Normandie) Se heurter rudement; il semble avoir signifié Combat en vieux-français, car on lit dans le *Roman de Rou*, v. 2547:

As talevas se sout bien couvrir e moler.

En rouchi *Talvart* signifie But pour tirer à la cible; voyez TALANDER.

Tancer, v. a. Gronder avec force, Disputer; le sens du français est beaucoup plus faible, mais il avait la même force dans l'ancienne langue; A vin de Lyon, c'est-à-dire quant a bien beu, veult tanser, noyser et battre; Calendrier des Bergiers, fol. L., II. b. Il vient sans doute du latin Con-tendere, comme le prouve le français Contention.

TANGUE, TANQUE, Engrais qui se trouve aux embouchures des

fleuves.

Tanné, adj. Accablé de chagrin; probablement de Ταναος; Tané signifiait en vieux-français Tourmenté, Fatigué.

Tanouis, adj. Clair-semé. Tantet, adv. Un peu; on s'en servait aussi en vieuxfrancais:

Estuffes les en ce brasier Ung tantet pour mieulx les aysier.

JEHAN MICHEL, Mystère de la Passion, Journ. I, sc. 6.

Du latin *Tantum* Seulement; on emploie aussi le diminutif Un tantinet, comme le latin *Tantillum*.

TANTOUILLER, v. a. Traîner

dans l'eau, Plonger à plusieurs reprises, Salir extrêmenent. Le vieux-français disait *Entouil*ler:

Souvent entouillé par meslure.

Coquillard cité par Borel.

Si le T n'est pas une affixe, ce mot signifie sans doute Beau-coup (tam) souiller, en patois normand Touiller.

Tanyée, s. f. Galette cuite à

la gueule du four.

Tapée, s. f. Grandequantité; il se trouve aussi en rouchi et dans le patois de la Meuse.

TAPIN, s. m. Tambour; parce

qu'il tape sur sa caisse.

Tapin (A), adv En secret, En tapinois; il se trouve avec cette forme en vieux-français: Lors saillent li baron desus un sousterin

Que Karles i ot mis coiement a tapin.

Garin de Monglave, dans Keller, Romvart, p. 353, v. 16.

TAQUE, s. f. Pelotte où l'on

attache les épingles.

TAQUET, s. m. (Orne) Jalon pris dans une haie; on lui a donné ailleurs d'autres significations qui se rattachent toutes à la même idée; à Valognes, c'est un Verrou; à Bayeux, un Morceau de bois qui sert à soutenir ou attacher différentes choses, et un Emplâtre, peutêtre parce qu'on dit proverbialement Immobile comme un emplâtre.

Ces différentes significations se trouvaient aussi en pro-

vençal:

Apres a fah las portas Floripar be tancar.

Fierabras, v. 2593.

TAR, s. m. Goudron; peut-

être est-celemot anglais, quoique la même racine se retrouve dans plusieurs langues; en allemand c'est *Theer*, et *Terque* en rouchi, comme en vieuxfrançais.

Tarale, s. f. (arr. de Vire) Femme légère, étourdie; le vieux-provençal *Tartalhar* signifiait Se trémousser, S'agiter

sans cesse.

Targer, Targier, v. n. Tarder; c'était la forme du vieuxfrançais:

Tantot yray; se je targoie Je feroye haulte folie.

Vie de saint Fiacre, dans M. Jubinal, Mystères inédits, t. I, p. 329, v. 3.

De l'asne et d'un chien sans targier Vous vueil un fablel comencier.

De l'asne et du chien, v. 1.

On dit aussi Tergier.

Taribondin, s. m. (arr. de Mortagne) Homme gros et court.

TARINER, v. n. (arr. de Mor-

tagne) Tarder, Muser.

Tarinter, s. m. (Orne) Homme qui veille tard, (arr. de Bayeux) Employé des douanes et des contributions indirectes; probablement de Tare comme Tarif, ou de Tarin. espèce de monnaie: c'est sans doute le même mot que Tarinlier, dont Carpentier n'a pu déterminer la signification.

Tarlataner, v. n. (arr. de Mortagne) Parler bruyamment pour dire des riens, comme un

charlatan.

TARLÉ, adj. (Eure) Avarié, de *Tare*; il ne se dit que du blé.

TAROUFLÉ, S. m. (Orne) Homme dont les sourcils se joignent.

Tasse, s. f. (Orne) Il n'est employé que dans la phrase Tasse de bois, Bouquet de bois: il avait la même signification en vieux-français.

TATIN, s.m. Coup. Il signifiait en vieux-français Embarras,

Inquiétude :

Sourges me donne ce tatin Et a plusieurs de ma livrée.

Poésies de Charles d'Orléans, p. 342, éd. de M. Champollion.

Voyez le mot suivant.

TATINER, v. n. Chuchotter : probablement on y rattachait d'abord quelque idée d'insulte; car Tata signifiait en provencal Cri pour effrayer, et Tatin signifieen breton Railleur, Querelleur.

TAUDION, S. m. (Orne) Indigent; Qui habite un taudis.

TAULOCHER, v. a. Frapper à coups de poing, Secouer rudement ; de Taloche.

TAUNIQUE, s. f. (arr. de Vire)

Femme insipide.

TAURE, s. f. (Orne) Vache, Femelle du taureau.

TAUTAUS, S. m. pl. (Orne)

Gros sabots. Tavelé, adj. (Eure) Avarié; littéralement Taché : il ne se

dit guères que du blé.

TAYAUDER, v. n. Brailler; littéralement Crier tayaud comme les chasseurs. On se sert aussi de Tayaud dans le sens de Braillard.

TAYON, s. m. Ayeul; il se trouve aussi dans le patois picard et vient sans doute du grec Θειος, Oncle; la même liaison existait en latin entre Avus et Avunculus.

TEGOT, s. m. (arr. de Mortagne) Têt de pot, pouvant encore servir à quelque usage ; peut-être du latin Tegulum.

Teigler, Teiguer, v. n.

Tousser.

TENTE, s. f. (Manche) Filet que l'on tend avec des pieux sur les bancs de sable.

TEOUE, s. f. Balle, Paume; peut-être de l'anglais Prends, Recois, que les enfants disent en se jetant les balles.

Têpe, adv. (arr. de Bayeux)

Peut-être.

TERMER, v. a. et n. (arr. de Valognes) Convenir d'une chose, littéralement, Fixer un terme : du latin Determinare : il avait la même signification en vieux-français.

TERPENNE, s. f. Dévidoire.

TERQUER, TEURQUIER, v. a. Tordre.

Ne terque tant les croqs de ten muzel. Muse normande, p. 13.

TERRAGE, s. m. (arr. de Mortagne) Enterrement.

TERTOUS, adj. pl. Tous sans exception; corruption par métathèse de Tretous; voyez ce

Tête de CAPE, s. f. Grand capuchon noir que les femmes mettent pour communier et pour suivre les enterrements : c'est aussi un bonnet imperméable que l'on met sur sa tête quand il pleut.

TEURQUET, s. m. Manche de

fouet, fait de bois tordu.

TEURQUETTE, s. f. Lien en paille ou en foin; Dorca en vieux-provençal : peut-être de l'islandais Dorga, Saisir, Entourer. A Caen on donne aussi ce nom à une sorte de gâteau qui a la forme d'un gros lien ; le français *Tourte* a été créé de la même manière.

TÉZI, TÉZANT, adv. Tout doucement; littéralement en se

taisant.

Tic, adj. (arr. de Vire) Impair; on dit ailleurs Tipe et Tiple; peut-être de Multiple.

Tiercelet, s. m. Epervier; parce que le mâle est un tiers plus petit que la femelle; on appelait en vieux-français Mariage d'épervier, celui où la femme se mésalliait. A Valognes on dit Etiercelet.

TIFAIT, s. m. (arr. de Valo-

gnes) Croûte de lait.

Tignasse, s. f. Chevelure; il ne se prend qu'en mauvaise part et vient sans doute de Teigne; le patois rouchi donne la même signification à Tegnasse.

Tignon, s. m. (arr. de Rouen) Querelleur, ou peut-être Tête

à perruque.

Maugre z'en et bleu des tignons Qui trahissent leurs compagnons.

Muse normande, p. 34.

Le vieux-provençal *Tinelh* signifiait Querelle, Contestation.

TINSONNER, v. a. (arr. de Mortagne) Activer, Presser;

peut-être d'Attiser.

TINTENELLE, TINTERELLE, S. f. Grosse sonnette que l'on porte en tête des processions ; du latin *Tintinnabulum*.

TINTOUIN, s. m. Inquiétude, Embarras et par suite Manie.

Qui nous a mis ces tintouins

Et ce mal dans la teste.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 186, éd. de M. Travers.

Peut-être une corruption du vieux-français *Tatin* dont la signification était la même; voyez ce mot.

TIPONER, v. n. (arr. de Valognes) Habiller, Atiffer.

TIRER, v. a. Traire; ce sont deux dérivés du latin Trahere.

TITOUX, adj. Lent, Tatillon. TLIER, s. m. (arr. de Valognes) Tisserand, Toilier.

TOAILLE, s. f. Nappe, Serviette, Essuie-mains; il se trouvait aussi en vieux-français:

Mais cele fist avant covrir Les pastez soz une touaille.

Du prestre et de la dame, v. 36.

Il vient sans doute de Tela, dans la basse-latinité Tobalea, dont on a sans doute formé Tablier, ou de l'islandais Toa, Linge. Chaucer a employé Towaile dans la même acception et Kuonrad von Wurzeburc Twehele. Le patois de la Haute-Auvergne a conservé aussi Touailla.

Tocard, s. m. Têtu; littéralement Homme qui se Toque;

vovez ce mot.

Tocson, s. f. Femme dont les manières sont grossières et la parure de mauvais goût; littéralement Qui touche du son, Vachère: dans le patois de Rennes, ce mot est masculin et signifie Un homme grossier, sans éducation.

Toignée, s. f. Volée de coups, Peignée; voyez tignasse.

Toin, s. m. Traître.

Tomber de Mal (arr. de Va-

lognes) Avoir le mal caduc: Symonet Harpin. besgue, fol. lunatique, malade et cheant du mal d'avertin : Lettres de grace de 4382. Avertin vient du latin Adversarius. Ennemi. nom que l'on donnait au diable pendant le moyen-âge; il est fort remarquable que l'épilepsie et la possession du démon soient exprimées en arabe par le même mot ; voyez les Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, t. x, p. 24. On dit encore en français Tomber du haut mal.

Tondre, s. m. (arr. de Cherbourg) Amadou; de l'islandais Tundr, Allumer: il existait aussi en vieux-français:

De venerie i a oustil Le quenivet et le fuisill, Et li tondres et li galet Et moult arme de maint abet.

Partonopeus de Blois.

Tundre a la même signification en breton.

Toniresse, s. f. (arr. de Vire) Voyez Tourniresse.

Toque, s. f. Coup à la tête— Vieille femme radoteuse; voyez le mot suivant.

Toqué, part. pas. Un peu fou; littéralement Qui a eu la tête frappée et par suite fêlée : il se trouve aussi dans le patois de Langres et dans celui du Berry.

Toquer, v. a. (arr. de Bayeux) Frapper, Heurter; on le disait en vieux-français, et il s'est conservé dans *Toc-sin* et *Toucher* un cheval, comme en provençal:

Ab aquestas paraulas an lors saumiers tocatz.

Fierabras, v. 4011.

M. Hugo a même dit dans Notre-Dame de Paris, l. vii, ch. 7: Sept heures vont Toquer. Mais Toquer signifie le plus souvent Frapper de la tête, et l'on en a fait le substantif Tocard, Entêté, qui bat les murailles avec sa tête.

Toquet, s. m. (arr. de Ba-

yeux) Bonnet, Toque.

TORER, v. a. et réfl. S'habiller, Ajuster; on dit aussi S'étorer; probablement de Restaurer.

TORLIÈRE, adj. f. (arr. de Coutances) Il ne s'emploie qu'avec Vache et signifie une vache qui ne peut se reproduire.

TORNIOLLE, S. f. (arr. deValognes) Soufflet qui fait Tourner la tête; dans le patois du Berry on dit Torquolle.

TORT, part. pas. Tordu, Tors; cette forme se trouvait déjà en

vieux-français

Qui sa glaive a arriere traite, Toute sanglante et toute torte.

Robert le-Diable, fol. F, 41, recto, col. 2, éd. de M. Trebutien.

Tôtée, s. f. Rôtie.

Furluchés ainchin que des coqs Qui ont mangé de la totée.

Muse normande, p. 27.

Il se trouvait aussi en vieuxfrançais:

Se toute la lignee d'Adam estoit damnee,

Dieu n'y perdroit en soy une feve frasee: Tout ainsi je vous dy que s'elle estoit

sauvee Mieulx ne luy en seroit en soy d'une totée.

JEAN DE MEUNG, Codicille, v. 213.

Probablement du latin Tostus, Rôti; dans le patois de Rennes Teutée signifie Ribote. Toton, s. m. (arr. de Bayeux) Trognon de chou.

TOUAILLON, S. m. Torchon;

VOVEZ TOAILLE.

Touigner, v. a. (arr. de Vire) Battre; littéralement Traiter comme une chevelure en désordre, Peigner; il a la même signification dans le patois de

Langres.

TOUILLER, v. a. Salir, Souiller; probablement de Touaillon; on dit encore proverbialement Sale comme un torchon: il se trouve aussi en rouchi et dans le patois de Langres: à Nancy Touyer signifie Mélanger, Brouiller.

Touin, s. m. (arr. de Bayeux) Saligaud; on dit proverhialement Sale comme une perruque;

vovez le mot suivant.

TOUINE, S. f. (arr. de Bayeux) Perruque, Chevelure sale. (Orne) Tabatière où l'on ne peut mettre qu'un doigt.

Touintouin, s. m. (Orne)

Très-petit morceau.

Tounieux (arr. de Vire) Fainéant, Vagabond; dans l'arr. de Bayeux on dit *Touonious*; voyez tourniresse.

Toupin, s. m. Sabot; Toupie que l'on fait tourner à coups

de fouet.

Toupiner, v. n. Tourner sur soi-même comme un *Toupin*; le français dit Toupiller.

Tourniolle, s. f. (Orne) Es-

pèce de panaris.

Tourniresse, s. f. (arr. de Valognes) Femme sans conduite, qui, au lieu de travailler, tourne de côté et d'autre.

Tournous, s. m. (arr. de Saint-Lo) Rouet; littéralement Outil qui tourne; en vieuxfrançais Tournerette.

TOURP, S. M. (Manche) Petit village au bord de la mer; il y a des Tourps à Anneville en Saire et à Omonville (Hague): on dit aussi Tourpelus. Ce mot qui vient sans doute de l'islandais Thorp, Village, s'est conservé aussi dans quelques noms de lieu: ainsi, par exemple, Clitour vient certainement de Klein Thorp, Petit village.

TOURTE, s. f. Pain de six kilogrammes, auquel on donnait autrefois une forme circulaire comme au *Tortillo* du vieuxprovençal et à nos *Tourtes* de pâtisserie. Ce mot avait le même sens en vieux-français:

Se vilains ont escharcement Pour vivre de la tourte bise, C'est grant plante ; ce lour suffise.

M. TREBUTIEN, Du roi Souvain, fol. A. III, vo.

Touser, v. a. Couper, Tondre; on trouvait la même forme en vieux-français:

N'aux nopces du saint espouse N'entrast homme rez ne touze.

JEAN DE MEUNG, Testament, v. 347.

TOUT DREIT, adv. (arr. de Valognes) A l'instant; littéralement Sans se détourner; il se trouve aussi dans le patois bressan:

L'Isabiau , to dray an antran Comanchi no bala féta. Noëls Bressans , p. 41 .

Toutre, v. n. (arr. de Bayeux) Tousser.

TRABUQUER, v. a. Traverser; littéralement Mettre une buche, un obstacle en travers; il se trouvait aussi en vieux-francais: Et pour ce Dieu le trabucha.

Nativité de Notre-Seigneur Jesus-Christ, dans M. Jubinal, Mystères inédits, t. II, p. 25, v. 5.

Le français *Trébucher* a probablement la même origine quoique sa signification soit fort différente.

TRACHIER, v. a. (arr. de Valognes) Chercher; en patois vendéen *Trecher*; on dit aussi *Trucher*, comme en vieux-français.

TRADA, S. m. (arr. de Bayeux) Part, Portion.—(arr. de

Cherbourg) Salaire.

Traire, v. a. Tirer; nous avons déjà vu qu'en patois Tirer avait la signification du français Traire: ces différences n'étaient pas non plus respectées par l'ancienne langue:

La verrez barbes traire e gernuns si peler.

Voyage de Charlemagne, v. 588.

Tralles, s. f. pl. (arr. de Pont-l'Evêque) Jambes; en vieux-français *Traller* signifiait Aller, Courir:

Laison a seurre cest traller.

Tristan, t. I, p. 75, v. 1488.

On dit encore dans le style familier Trôler.

TRAN, TRAIN, s. m. Pis de vache, Ceque l'on trait; voyez TRION.

Trapin, s. m. (arr. de Cherbourg) Grand et gros panier rond à deux anses; du latin Trabutus, comme le français Trapu.

TRAQUETTE, s. f. (Orne) Cre-

celle.

TRASONÉE, s. f. Dévidoir;

on dit aussi Travonée, Travouil en vieux-français.

TRAVERGUER, v. a. Embarrasser; corruption de *Traver*ser; dans l'arr. de Mortagne on dit *Traveucher*.

Travers, s. m. (Eure) Sillon de blé en sens inverse des au-

tres, de travers.

Traviau, adj. (Orne) Turbulent; littéralement Qui traverse, ou travaille, Incommode en vieux-français:

Trébé, adv (arr. de Mortagne) Beaucoup; c'est probablement un mot formé de Très-

bien.

TRÉDAINE, s. f. (arr. de Bayeux) Refrain. Fadaise; c'est probablement une corruption du vieux-français *Trudaine*:

Las! ferez-vous, il est malade Passé deux moys, ou six semaines; Et s'il vous dit, ce sont trudaines, Il vient d'avec moy tout venant.

Farce de Pathelin.

TRÉDAME, s. f. (arr. de Bayeux) Ancre de secours pour les bateaux pêcheurs.

Tréeplée, s. f. (Orne) Clo-

porte.

TREF, s. m. Poutre; il se trouvait aussi en vieux-français: Porquoi vois-tu un festu en le oel toun frere, et ne veis-tu un treef en toen oel; Bible saint Mathieu, ch. XII, v. 3. On trouve encore dans le patois de Nancy Travette, Traivatte; Solive, Poutrelle, et dans le patois de Langres Travelot dont la signification est la même. Il vient plutôt du latin Trabs, Poutre, que de l'islandais Tre, Morceau de bois.

TREFFEU, TREFFOUEL, s. m. Grosse buche qu'on met au feu

la veille de Noël et qui doit durer pendant les trois jours de fête; il vient sans doute du mot précédent. (Poutre du feu) ou de Tres foci Trois feux. A Metz on appelle cette buche Treffan, dans le Berry Trouffiau, en Bourgogne Suche de Noël; en vieux-français elle était nommée Treffouel: Magnus truneus in capite ignis... dicitur Tetroposicinium, vel Liqui fulcium ... gallice Treffouel; Commentaire du dictionnaire de Jean de Garlande, dans Géraud, Paris sous Philippe-le-Bel, p. 601. Cet usage existait aussi en Angleterre:

Come, bring with a noise My merrie, merrie boyes, The Christmas log to the firing; While my good dame, she Bids ye all be free

And drink to your hearts desiring.

HERRICK, Ceremonies for Christ. masse.

Probablement même il remontait aux temps payens, car on appelle cette buche en différents endroits Yule log et Yule

clog (feu d'Iule).

Treizeau, s. m. Monceau de gerbes; d'abord sans doute on en mettait treize afin que la dîme qui était en quelques endroits du treizième fût priseplus facilement; mais on n'en met plus maintenant que dix.

Trèje, s. f. (Orne) Sentier tracé dans la neige: Traige signifie dans le patois du Jura Passage, et le français Trajet semble avoir la même origine

(Trajectus).

Tréjo, s. m. (Orne) Tige de

TRÉMAINE, s. f. (Manche)

Trèfle qui se récolte tous les trois mois; il semble ainsi venir du grec Τριμηναίος plutôt que du vieux-français Trémoie;

VOYEZ TREMEZ.

Tremeur, s. f. (arr de Vire) Frayeur; du latin *Tremor* : il se trouvait aussi en vieux-francais: Mais tant estoit la vieille have par tout le pays, que, se pour double et tremeur de Lysiart ne fust, en puys ou riviere l'eussent gettée; Roman de Gérard de Nevers.

Tremez, s. m. Petit blé que l'on récolte trois mois après l'avoir semé; ce mot se trouvait aussi en vieux-français

(Trimensis).

Trémone, s. f. Grosse cloche; du latin Tremundus, qui fait trembler.

Tremuer, v. a. (arr. de Vire) Effrayer; du latin Tremere.

TRESSAUTER, v. n. Tressaillir; il se trouve aussi dans le patois de Langres; le vieux-français employait dans un sens analogue le substantif Tressaut.

Tressoir, s. m. Sceau.

Tressuer, v. n. (arr. de Valognes) Suer beaucoup; il avait le même sens en vieux-francais:

Que j'ai si caut que je tressu.

Roman de la Violette, p. 165.

En vieux-français Très s'ajoute souvent aux verbes, comme aux adjectifs, pour renforcer leur signification, nous disons encore Trépasser et Tressaillir.

Trestout, adj. Absolument tout: c'est une forme superlative dont on a fait un seul mot comme en vieux-français:

Qui eut d'Egipte la baillie Et trestoute la seignorie.

Wace, Etablissement de la Fête de la Conception, p. 18, v. 6.

Treu, s. m. (arr. d'Avranches) Pétrin; en vieux-français il aurait signifié *Blutoir* suivant Roquefort, t. 11, p. 655.

TREULER, v. n. Paresser, Fainéanter; c'est probablement une corruption de *Trôler*, Courir cò et là

rir çà et là.

TREULIER, s. m. (arr. de Valognes) Fainéant, Homme qui parle au lieu de travailler.

TREUNER, v. n. (arr. de Mortagnes) Il exprime le chant de la poulé qui va pondre; on dit aussi quelquefois *Traner*

TREUTER, v. n. Peter.

Trias, s. m. (arr. de Bayeux) Embarras; peut-être de l'anglais Trial, Accusation (Trier en vieux-français signifie Plaider) ou Try, Éprouver; au moins donne-t-on quelquefois ce sens au français Épreuves; Trigas avait aussi cette signification en vieux-provençal, et le français Trigaud semble avoir la même étymologie

TRÉBAR, S. m. Collier formé de trois barres, de bois qu'on met aux pourceaux pour les empêcher de passer au travers

des haies.

TRÉBARDER, v. n. (arr. de Mortagne) Aller de côté et d'autre, Chanceler comme un ivro-

gne.

TRIBOUILLER, v. a. (arr. de Vire) Troubler, Causer de la tribulation; le vieux-français employait le substantif Tribouil dans un sens analogue: Dieu scait en quel tribouil et tourment il est; Les quinzejoies

du mariage, p. 182.

TRIBOULER, v. a. Troubler, Tourmenter, et par suite Déchirer, Mettre en mauvais état ; ces différentes significations se trouvent aussi en vieux-français:

Sy les triboulons pour savoir En qui doivent fiance avoir.

Miracles de sainte Geneviève, dans M. Jubinal, Mystères inédits, t. II, p. 196, v. 25.

Puisqu'ensi voi mon pais triboler.

Mort de Garin le Loherain, v. 3588.

Dans l'Orne on dit que les bas qui tombent sur les talons sont *Triboulés*. Ce verbe s'emploie aussi avec le pronom et signifie, comme en rouchi, Se donner beaucoup de peine; le vieux-français semble s'en être servi également avec cette acception:

Et tant ont quis et triboule Que de l'querre sont tuit lasse.

Li Chevaliers au Lion, dans Keller, Romvart, p. 585, v. 11.

Il vient probablement de l'islandais *Trubla*, Mêler, Confondre.

Tricon, s. m. (Orne) Brelan; on a tricon de bihouri quand on a dans sa main deux cartes de même espèce et une qui les suitimmédiatement, comme deux rois et une dame: c'est aussi le nom du jeu que l'on appelle ailleurs Trion.

TRICOTER, v. a. Battre avec un tricot; Remuer vite et sans cesse comme des aiguilles avec lesquelles on tricotte; il signifie aussi quelquefois à l'actif Manigancer, Mal arranger, comme dans le patois des environs de Paris: Encore un coup si le Saint-Père Tricotte tout ce biau mystère.

Pièces et anecdotes intéressantes, t. I, p. 41.

TRICOUSES, S. f. pl. (Orne) Bas de tricot sans pied; Guêtres en toile qu'on appelait en vieux-français Triquehouses. Ce mot désigne aujourd'hui en rouchi et dans le patois du Berry des bottines en drap; dans la Meuse on donne aussi le nom de Tricousses à une espèce de guêtres.

TRIEFFE, s. f. Petite poutre;

VOYEZ TREF.

TRIFOIRE, S. f. TRIFOUET, S. m. Grosse buche; voyez treffeu.

TRIGNAC, S. m. (arr. de Bayeux) Sou-marqué excellent; c'est le nom d'un faux-monnayeur dont la monnaie valait beaucoup mieux que celle du roi, qui fut pendu sous la Régence.

TRIGOULLIS, s. m. Mauvais

bas de tricot.

TRILAIS, S. m. (arr. de Valognes) Cloison, Treillis; du latin *Trilix*,

TRIMBOUELLER, v. a. Culbuter, Chanceler; dans l'Orne on se sert aussi du substantif *Trimbouelle*, Culbute; probablement c'est le même mot que le français *Trimballer*.

Tringale, s. f. Bureau où l'on percoit les droits de péage; probablement ces bureaux étaient d'abord composés de simples treilles en latin *Trichila*; selon Roquefort le vieux-français *Trigale* aurait signifié, sans doute pour la même raison, Cabaret.

TRINGUE, S. f. (arr. de Mor-

tagne) Petit-lait.

TRINGUET, s. m. (arr. de Vire) Moyen qui réussit. Ce mot signifie aussi, comme sur les berds de la Méditerranée, le mât de misaine:

N'ayant plus rien sinon De trinquet qui soit bon.

Chansons normandes, p. 52, éd. de M. Dubois.

TRIOLLIER, TRIOLLY, S. m.

Tribune d'église.

Trion, s. m. Pis de vache; ce n'est pas probablement une corruption de *Trayon* (ce que l'on *trait*) car le vieux-français avait *Trian*:

N'aveit encore en sain ne trian ne mamele.

Roman de Rou, v. 1343.

Peut-être ce mot vient-il de l'islandais *Trioni*, Bec, Bout, ou de *Treya*, Gorge, Poitrine; le vieux-français *Pis* a subi un changement semblable.

TRIPER, v. n. Danser; de Tripudiare, comme Trépigner; il existait aussi en vieux-fran-

çais:

Quant de ma biaute me souvient Qui ces vallez fesoit triper.

Roman de la Rose, v. 13214.

Dans le patois de l'Isère Trepasignifie Fouler aux pieds.

Tripot, s. m. (arr. de Valognes) Marché; (arr. de Bayeux) Halle au blé; à Pont-l'Evêque, ce mot a reçu une nouvelle extension de signification, on lui donne le sens de Tumulte.

TRIQUEFARER, v. a. et n. (arr. de Vire) Déranger, Agir comme

un étourdi.

Triquenique, s. m. Querelle de peu d'importance; peut-être ce mot qui se trouvait aussi en vieux-français vient-il du grec τριχων νειχος et signifie-t il littéralement Dispute pour un cheveu.

TRIQUER, v. a. et n. (arr. de Vire) Sauter; littéralement Jouer des *triques*, nom que l'on donne aux jambes par une métaphore injurieuse.

Trосне, s. f (Orne) Foutelaie: Petit bois de hêtres.

TROGNE, s. f. (Orne) Ventre. TROMPE, s. f. (arr. de Valognes) Erreur; du français Tromper.

TRONCHE, s. f. (arr. de Vire)

Tête.

Trop a coup, adv. (arr. de Valognes) Trop tôt.

Tros, s. m. Pétrin; voyez

TREU.

TROUIL, TREUIL, TROUS, S. m. Espèce de dévidoir dont on se sert pour mettre le fil en échevaux; elle avait différents noms en vieux-français; dans le dictionnaire latin-français de la Bib. de Lille, marqué E, 36, on trouve Troul expliqué par le bas-latin traole, et on lit dans le Commentaire sur le dictionnaire de Jean de Garlande: Trahale dicitur a Traho. gallice Traail; Paris sous Philippe-le-Bel, p. 606. Une autre origine ne serait pas cependant impossible, car en breton Tro a la même signification et le vieux-provençal Trou ne semble pas dérivé du latin. C'est peut-être à ce mot que se rapporte le vieux-français Trouet que nous n'avons vu employer, que dans un passage où il est pris dans un sens trop métaphorique pour que sa signification ne soit pas douteuse:

Sire, il veult filer au trouet Sus les cotez de cest apostre.

Martyre de saint Denis, dans M. Jubinal, Mystères inédits, t. I, p. 122, v. 8.

On se sert aussi dans ce sens du verbe Trouiller, Treuiller.

TROUILLER, v. a. Souiller; il a le même sens dans le patois du Berry, et Roquefort lui donne en vieux français le sens de Chiffonner en pressant; Glossaire de la langue romane, t. II, p. 662; mais nous ne l'y connaissons qu'avec le sens de Séduire;

Tant le truilla et le charma Que li lecherres s'en ala.

Fabliaux et contes anciens, t. II, p. 83.

TROUINE, s. f. (Orne) Peau de cochon tannée; du latin Troia; dans l'arr. de Coutances on dit Trouin.

TROUSSEPIN, S. m. Enfant espiègle; peut-être le même mot

que Goussepin.

Troussé, part. pas. (arr. de Vire) Chargé; de l'islandais Truss, Paquet: il était aussi passé en vieux-français:

Trez mulez lor a fait d'or et d'argent troser.

Parise la Duchesse, p. 69.

On dit aussi au figuré Un homme bien troussé, pour signifier Un homme agréable, bien fait.

TROUTÉ, adj. Caillé; il ne se dit que du lait; dans quelques localités on prononce *Treuté*.

TRUBLE, S. m. (arr. de Valognes) Bêche; il se trouvait aussi en vieux-français:

O trubles et o forches les fierent maintenant.

Roman de Rou, v. 4280.

Truc, s. m. Il ne s'emploie guère qu'avec le verbe avoir et signifie Etre rusé, Etre adroit; il se trouve aussi en rouchi et semble venir de l'anglais Trick, Adresse; mais, comme ce dernier mot, il ne se prend pas dans un sens défavorable.

Trucien,'s. m. (Orne) Instrument dont se servent les menuisiers pour tracer des paral-

lèles.

TRUMUTU, s. m. (arr. de Valognes) Bruit, Vacarme; de l'islandais *Thrumu*, dont l'idée première exprimait certainement le *bruit*, puisqu'il signifie à la fois Tonnerre et Combat: ce mot pourrait être aussi une corruption du latin *Tumultus*.

Tuîle, s. f. Ardoise; c'est la couverture habituelle des maisons riches, et le latin tegulum était devenu en vieux-provençal et en catalan Teulat, Toît—Il signifie aussi Une poële plate en fer qui sert particulièrement à faire de la galette,

que l'on appelle aussi Haitier; c'est probablement une corruption du vieux-français Tulieu que Roquefort, t. 11, p. 668, explique par Certain ustensile de ménage.

Turet, s. m. (arr. de Caen) Batte à beurre; en vieux-provençal *Turtar* signifie Heurter,

Frapper, Battre.

TURLUETTE, S. f. (arr. de Valognes) Cornemuse et, par extension, Tout instrument de musique; il se trouvait aussi en vieux-français:

Quant el chef out le chaperon, E la panere, e le baston, E la verge, e la macuette, Pendue al cou la turluette, Riens nesembla sos ciel meins sage. Benois, Chronique rimée, l. II, v. 28530.

On se sert encore en français de *Turelure*, Refrain, qui a certainement la même origine.

Turne s. f. Cabane, Petite maison; il a la même signification dans le patois de Langres.

U

URRES, s. m. pl. (arr. de Va-

lognes) Yeux.

Us, s. m. (Manche) Porte; on le trouve aussi en vieuxfrançais:

Vint a l'us de la cambre u li reis Hugon gist. Entre-uvert l'ad trouved, si s'en est venuz al lit.

Voyage de Charlemagne, v. 620.

Mais la forme *Huis* a prévalu et s'est conservée dans l'expression *A huis clos* et dans le mot *Huissier*; du latin *Ostium*.

Usible, adj. (arr de Mortagne) Précoce, Avancé; littéralement D'usage, Qui peut servir.

Uver, v. a. (arr. de Vire Mouiller; du latin Uvescere.

VACA, adj. ind. En friche, sans culture; du latin Vacuus; le français emploie Vague dans le mêmesens et on disait autrefois Vacque: Donc les maistre d'hostel et fourrier dudict seigneur de Painensac, pour scavoir si ailleurs en la maison estoient estables vacques sadressarent a Gargantua; Rabelais, l. 1, ch. 12.

VACHICOTER, v. n. (arr. de

Bayeux) Barboter.

VADET, S m. Manche de chantepleure, qui va et vient

(vadit).

VAIE, S. f. Chemin dans toutes ses acceptions, Voie. Cette corruption du latin Via existait aussi en vieux-français. Cist Josias fist co que Deu plout e tint les bones veies sun pere David, si que il ne guenchi ne a destre ne a senestre; Livres des Reis, I. IV, ch. 22, v. 2, p. 423, éd. de M. Le Roux de Lincy.

VAIN, S. m. Loupe.

VAISSEAU, S. m. (arr. Mortagne) Pipe, ailleurs Tonneau.

Vaisselier, s. m. (arr. de St-Lo) Buffet où l'on serre la vaisselle.

VALANDIER, S. m. (arr. de

St-Lo) Pivert.

Valentin, s. m. (arr. de Bayeux) Galantin; en anglais Valentine signifie Amoureux; Futur époux ; le vieux-français Valantin avait aussi'cette signification.

VALETER, v. n. (arr. de Bayeux) Courir; fréquentatif du latin Vadere.

VANVOLE, s f. Chose légère ou inutile que le vent emporte; il se trouve aussi en vieuxfrancais:

Primaut voit que il n'i a plus. Et que il tient tout a vanvole Certes son dit et sa parole.

Roman de Renart, t. I. v. 3908.

VAQUIE, S. f. (arr. de Bayeux) Soupe ou Bouillie aussi claire que le manger des vaches.

VARAND, S. m. Fainéant, Mauvais sujet; voyez varou.

VARET, S. m. Guéret, Terre encore inculte:

Je démèneray mes berbiettes Aux vuarets paître.

Chansons normandes, p. 166, éd. de M. Dubois.

Cette forme est restée aussi dans le patois normand; probablement du bas-latin Warectum.

Varibot, s. m. (arr. de Bayeux) Bourbier; on dit aussi Varabot et Varvot: Item une pièce de terre qui a son entrée par le varabot de Cremelle; Titre de 1615 rapporté par Pluquet, Contes et préjugés populaires de l'arrondissement de Bayeux, p. 143.

VARI-VARA, adv. (arr. de Bayeux) En désordre; dans le patois de l'Isère, Varei signifie Embarras; voyez le mot sui-

vant.

VAU 215

Varou, s. m. Loup garou, Homme d'une sauvagerie grossière. Ce mot vient sans doute du norse Varg, Loup, qui se trouve déjà dans la loi Ripuaire, tit. LXXXVII: Wargus sit, hoc est expulsus, mis hors la loi, ce que la loi anglaise appelait Porter une tête de loup. Une autre origine ne serait cependant pas impossible car Marie de France a dit dans son Lai du bisclaveret:

Bisclaveret ad nun en bretan Garvall l'apelent li Norman.

Poésies, t. I, p. 178.

et on lit dans l'Otia imperialia de Gervasius Tilleberiensis, publié par Leibnitz, Rerum brunsvicarum scriptores, au chapitre De oculis apertis post peccatum: Vidimus in Anglia per lunationes homines in lupos mutari, quod hominum genus Gerulfos Galli vocant, Angli vero Wer-wlf: Wer enim anglice Virum sonat, Wlf Lupum.

VAROUAGE, S. m. Course pendant la nuit, comme en font

les varous.

Varouiller, v. n. Agiter de l'eau dans un vase, jusqu'à ce qu'elle soit au moment de se renverser.

Varvot, s. m. (arr. de Cherbourg et de Coutances) Boue claire, Eau sale; on dit aussi Varva et Verva.

Varvoter, v. n. (arr. de Bayeux) Marcher dans du varvot, Barboter. — Il se dit aussi des

chats en chaleur.

Vastibousière, s. f. (arr. de Valognes) Femme sale, Servante de basse-cour; probablement du breton *Gast*, Femme débauchée.

VATON, S. m. Bâton.

Vatonner, v. n. Serrer avec une corde au moyen d'un bâton; voyez le mot précédent.

VATRE, s. f. Boue, Fange; de l'islandais Vatn ou de l'anglais

Water, Eau.

VATRER, v. réfl. (arr. de Bayeux) Se couvrir de boue ou d'ordures; en rouchi Vatrouiller signifie Avoir continuellement les mains dans l'eau : voyez le mot précédent.

Vauboire, s. m. (arr. de Bayeux) Varec détaché des rochers que tout le monde peut

prendre.

Vaucre, s. f. Avalaison; probablement il signifiait d'abord Inondation, car le vieux-français Vaucrer signifiait Errer, Courir çà et là; peut-être de Vagari.

VAUCRUER, v. a. Echauder,

Mal cuire.

VAUDRÉE, S. f. (arr. de Cherbourg) Chiffon attaché au bout d'un bâton qui sert à nettoyer un four; on dit aussi dans le même sens Vatrouille; voyez vatrer.

VAULE, s. f. Gaule, du breton Gwalen.

Vaulier, v. n. (arr. de Bayeux) Chanceler, Marcher comme un *Veule*; voyez ce mot: on donne un sens analogue au substantif masculin *Vauliard*.

Vaupas, s. m. (arr. de Bayeux) Balle de toutes les céréales ; ce mot a été formé comme le français *Vaurien*.

VAUQUIER, VAUTIER, adv. (arr. de Mortagne) Vraisemblablement, Peut-être. VAVITE, s. f. Diarrhée, Cours de ventre ; il a été formé par la même idée que l'expression française.

VEILLATIF, adj. (arr. de Mortagne) Vigilant, Qui surveille; en vieux-français on disait dans

le même sens Vellier.

Veilleri, s. m. Etable où l'on se réunit dans les campa-

gues pour veiller.

VEILLON, s. m. Mélange de foin et d'argile, avec lequel on entoure les greffes; dans le Dauphiné Villon signifie Un petit lien d'osier.

Velade, s. f. (arr. de St-Lo) Blouse, Surtout; du latin Velare, en vieux-français Veler.

Veloper, v. a. (arr de Valognes) Battre, Donner une roulée (voyez ce mot); du latin Volutari; dans l'Orne on dit Flauper.

Velousseux, adj. (arr. de Bayeux) Paillard; du latin Vil-

losus.

VENAILLES, S. f. pl. (Orne) Mauvaises herbes qui viennent sans être semées. Ce mot signifie aussi Rebut des grains; littéralement ce que le van a rejeté; dans le patois de la Haute-Auvergne Ventilla signifie Criblures, ce que le vent emporte.

Vêne, s. f. Vesse; en vieuxfrançais selon Nicot et en rou-

chi Venne.

Venelle, s. f. Dans le sens de Petit chemin, ce mot s'est aussi conservé dans une ou deux locutions françaises, mais on appelle en Normandie la Ruelle, Venelle du lit.

VENT, S. m. Haleine; il s'emploie alors sans article Prendre vent, Perdre vent; ces locutions sont aussi usitées dans le patois du Berry.

VENTRILLONS (A), loc. adv (arr. de Cherbourg) Couché sur le ventre, comme A genouillons, signifie Sur les genoux.

VENUE, s. f. (Orne et arr. de Vire) Quantité; il n'est employé en ce sens qu'avec

l'article indéfini.

Vêpe, s. f. (arr. de Bayeux) Guêpe ; du latin Vespa qui a subi en français le changement si frequent du V en G.

Vêpre, s. m. Soir.

Beuvons tous du vespre au matin.

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 220, éd. de M. Travers.

On s'en servait aussi en vieux-français :

Dieu vous doint benoiste journee Et bon vespres, Monseigneur doulx.

Farce de Pathelin.

Du latin Vespera.

Vêprée, s. f. Soirée, comme en vieux-français:

Pour ce m'avint que chargie de sommeil Je me trouvay moult fort une ves-

> Poésies de Charles d'Orléans, p. 144, éd. de M. Champollion.

Voyez le mot précédent. Vérasse, s. f. Mauvais lit; peut-être le lit d'un verrat.

Verdaut, s. m. (arr. de Mortagne) Faiseur de mariages.

Verder, v. a. (Orne) Frapper à coups de verge; selon Carpentier Verdoier aurait signifié en vieux-français Provoquer quelqu'un en duel, et Verder signifie Repousser dans le patois de Reims.

Vère, adv. (arr. de Valognes)

C'est vrai, Vraiment; du latin Vere que le vieux-français avait aussi conservé :

Mes pour chose que argens vaille, Non plus que ce fust une paille De bleid, ne m'en change ne mue: Il semble voir qu'argens me pue.

FROISSART, Le dit dou florin, v.

On y trouve également la forme du patois normand:

Or voil savoir des altres si mencunge est u veir.

Voyage de Charlemagne, v. 734.

Dans l'arr. de Valognes, les enfants jouent quelquefois à une sorte de jeu qui consiste à répondre à toutes les questions sans se servir des particules négatives et affirmatives, et ils disent en commençant : J'te défends de dire ni oui, ni non, ni vère, jusqu'à ce que j'sois repassé de la feire. Nous nous servons encore de Voire dont l'origine est certainement la même.

Vergandier, s. m. (arr. de Bayeux) Petit houx (Ruscus

aculeatus).

Vergée, s. f. (Manche) Mesure agraire de quarante perches; en breton Gwalen signifie Gaule, Verge, et Gwalenna, Arpenter ; le vieux-français Verger signifiait aussi Mesurer.

VERGONDER, VERGOUGNER, V. a. Gronder, Disputer; littéralement Faire honte que l'on emploie dans le même sens ; ces deux formes se trouvaient aussi en vieux-français:

> Cointement celez Que ne soit vergondez Le fet tun cumpaignun.

EVERARD DE KIRKAM, Distiques de Caton, fol. 203, ro, col. 2. Ses longs cheveux et ses sourcis en-De leurs beautez font vergongner l'aurore.

Ronsard, Œuvres, t. I, p. 102.

VERHAULE, s. f. (arr. de Baveux) Cours d'eau. Courant de la rivière.

Vérile, s. m. (arr. de Bayeux) Reptile; du français Ver auquel on a ajouté la terminai-

son de Reptile.

VERMINE, s. f. (arr. de Valognes) Rats et souris : c'est une extension de la signification du français, Insectes et par suite Animaux nuisibles.

Vernailler, v. n. Remuer, Faire du bruit; probablement une métathèse de Frénailler; vovez ce mot.

Vernas, s. m. (arr. de St-

Lo) Verrat.

Vérouiller, v. n. Labourer malproprement; on dit aussi Varouiller, ce qui fait croire que ce mot est dérivé de Varou.

Verquoi, s. m. Petit homme sans force; on dit en français dans le même sens : C'est un

ver de terre.

Verrine, s. f. Verre de montre ; il a le même sens dans le patois du Berry; on donnait autrefois ce nom aux morceaux de verre que l'on mettait audevant des chasses et des tableaux.

VERTAU, S. m. (arr. de Baveux) Bonde de tonneau ; il se trouvait aussi en vieux-français et vient sans doute du latin Vertere, Tourner.

Vervette, s. f. (Orne) Petit

enfant espiègle.

VÉSINER, v. n. Faire des vi-

sites à ses voisins, que le patois normand appelle Vésins.

Vésonner, v. n. (arr. de Rouen) S'agiter, Devenir fou ; du latin Vesanus :

Et Morpou (l. Maupeou) cheuxli qui vezonne Aveuc des Jesuitres qu'il a.

Coup-d'æil purin, p 21.

Vésou, s. m. Jouet; littéralement Fou; du latin *Vesanus*: c'est un souvenir des plaisirs du moyen-âge.

Vespasien, s. m. (arr. de Valognes) Mauvais sujet, Vau-

rien:

Les chouans sont sous vos murs, déjà ces Vespasiens Devorent de leurs yeux vos substances, vos biens.

LALLEMAN, La Campénade, ch. I, p. 9.

Quoique les soldats de Vespasien aient pu commettre de grands dégâts en Normandie, en allant réprimer les révoltés de la Grande-Bretagne, cette expression semble avoir été introduite par les Juifs en souvenance de la part que prit Vespasien à la destruction de Jérusalem:

Vaspaciens, c'or fuissies vos or vis Ens el voloir et en la signorie Ou vos esties quant vos de ces juis Trente a denier donaistes en Surie, Ne demoroit sabais ne jeverie; Se dame Deus ne les voloit t∘nseir A martire les feries devieir.

LA VOLENTEIS DONT MES CUERS EST RAVIS, dans Wackernagel, Altfranzoesische Lieder, p. 65.

Au moins cet empereur jouet-il un rôle fort honorable dans légendes du moyen-âge; ainsi, les par exemple, on lit dans le Roman du Saint Graal, v. 2357:

Vespasyens ainsi venja La mort Jhesu qu'il mout ama.

On dit aussi Vaspasien. Vessiner, v. n. Roder autour; voyez vésiner.

Veston, s. m. Corset; du latin Vestis ou du français Veste.

Vestonner, v. n. Courir de côté et d'autre; fréquentatif de Voster; voyez ce mot.

Veule, adj. (arr. de Caen) Grêle, Etiolé, Qui se tient mal; peut-être du breton Goulia, Blessé, le son des voyelles y était bien peu fixe puisque la Grande mauve s'y appelle suivant le P. Grégoire Goulen et selon Legonidec Gwelan.

Veuler, v. n. (arr. de Bayeux) Beugler; littéralement Crier comme un veau, que le vieux-français appelait Veel.

VEY, s. m. Passage dans l'eau; on le trouve aussi en vieux-français, quoique la forme moderne y soit plus fréquente:

As guez, ou la grant mer parfonde S'estent e espant e sorunde. Passa li reis, qui mult se haite, Quant eu se fu anques retraite.

Benois, Chronique rimée, 1. II, v. 35899.

Il vient probablement du latin Vadum ou de l'islandais Gata, Sentier, Chemin; cependant Guet avait quelquefois la signification d'Eau rapide, Courant:

Les reliques sunt forz, granz vertus i fait Deus Que il ne venent a ewe n'en partissent les guet;

N'encuntrent aveogle ki ne seit reluminet, Les cuntrez i redrescent e les muz

funt parler.

Voyage de Charlemagne: v. 256,

Il pourrait donc venir de l'anglais Water ou de l'islandais Vat, Eau; cette étymologie semble même d'autant plus possible que, comme l'italien Guadare, le vieux-français Guaer signifiait Inonder; voyez le voyage de Charlemagne, v. 555.

VI, s. m. Gui; le v du latin Viscum ne s'est conservé que

dans le patois.

Viage, s. m. (arr. de Vire) Fois; c'est une crase de Voyage et au lieu de La première fois que j'irai, on a dit A mon pre-

mier viage.

Vico, s. m. (arr. de Valognes) Bécasse: A la saint Denis les vicos sont à Brix, dit un adage des chasseurs. Ailleurs on dit Viteco, comme en vieux-français: Un witecoq, vint deniers; Compte (ms.) de l'Hôtel-Dieu d'Evreux (1370); et cette forme se rapproche beaucoup plus de l'anglais Woodcock. Dans le glossaire latin-français de la Bib. de Lille, marqué E, 36, on trouve Videcog pour traduction d'Alex, probablement Ales, et cette forme est aussi indiquée par Roquefort, t. 11, p. 713.

VIEILLE, s. f. Eau; ce mot qui ne se trouve plus que dans quelques noms géographiques, comme Coulibeuf, Quillebeuf, en latin Guellebotum (Wealebuh). vient sans doute du saxon Weal, qui s'est conservé dans l'anglais Well. Il y avait un canonicat de la cathédrale de Bayeux dont le titre était Saint Pierre de la Vieille (Sanctus Petrus de Vetula dans les pouillés du diocèse), et il y a encore à Valognes un quartier

éloigné qui s'appelle Le pont à la vieille.

VIEILLOTTE, VIELLOCHE, s. f. Grosse meule de foin ; le vieux-français disait *Vieille*.

VIETTE, s. f. Petit chemin;

diminutif du latin Via.

Vignet, s.m. (arr.de Bayeux) Lieu planté de Vignons; voyez ce mot. Dans le glossaire latinfrançais de la Bibl.de Lille, marqué E, 36, Vinetum est expliqué par Vignon.

VIGNON, VIGNOT, s. m. (Cal-

vados) Genêt épineux :

L'un dort sur le vignon, l'autre sur la bruyère.

> Lalleman, La Campénade, ch. II, p. 15.

VILEVAUQUER, v. a. (arr. de Bayeux) Balloter.

VILLONER, v. a. Mettre un veillon; voyez ce mot.

VIMBLET, s. m. Tarrière, Vilebrequin; c'est le mot anglais Wimble dont la signification est la même.

Vinette, s. f. Oseille; probablement une corruption de Vignette, petite vigne, dont le fruit est ordinairement fort acide en Normandie: il se trouvait aussi en vieux-français, et s'est conservé dans le patois de la Vendée et le français Epinevinette.

VINHUET, s. m. (arr. de Caen) Nom que l'on donne au vin d'Argences, qui suivant Huet, signifierait Vin blanc et viendrait de l'anglais Wine white; mais ils'est certainement trompé en supposant que ce sont les Anglais qui apportèrent de Guyenne des vignes en Normandie, car on lit dans un document du XIII° siècle: Se aucune (suers) qui soit mariée a fet en son mariage boenes mesons ou planté vignes ou marlé terre, elle choisira son mariage que elle a amendé; Marnier, Etablissements de Normandie, p. 43.

VIPER, v. n. Crier d'une façon aiguë; littéralement siffler

comme une vipère.

Vipillon, s. m. Aspersoir, Goupillon; du bas-latin *Vulpilio*, dont la première lettre s'était conservée aussi en vieux-français.

Viquet, s. m. Petite porte, Guichet; en anglais Wicket et en hollandais Winket. La forme normande se trouvait aussi

en vieux-français:

Vils fous, fait-il, e senz valor, Qui menastes vostre seignor Fors la vile senz mon congie, Ceo ne vos sera mais ottreie.

Ne trespassez mais les wichesz.

Benois, Chronique rimée, l. II, v. 13699.

Viré, part. pas. (arr. de Bayeux) Disposé; il ne s'emploie guères qu'avec l'adverbe *Mal*; c'est une extension de la signi-

fication du français.

Viret, s. m. (arr. de Bayeux) Petit morceau de bois garni de plumes, avec lequel les enfants s'amusent; ce mot vient peutêtre du nom de Vire, Vireton, que l'on donnait aux flèches en vieux-français; voyez virousser.

Virousse, s. f. (arr. de Valognes) Diarrhée; voyez le mot

suivant.

Virousser, v. a. Lancer de l'eau; Virer signifiait en vieux-français Lancer, Jeter; du latin

Girare. On se sert aussi dans un sens analogue du s. f. Viroussée.

Virvousser, Vervouster, v. n. Tourner devant derrière; probablement du vieux-francais Vire-voute, Volte-face.

Vis, s. m. Opinion, Certitude; il ne s'emploie guères qu'avec le verbe substantif et la préposition A; M'est à vis que. Cette forme, très-commune en vieux-français, a été presque toujours mal imprimée, quoique la préposition manque fort souvent:

N'est pas dreiz, ço m'est vis, mais lei a volente.

> Guernes, Vie de saint Thomas de Cantorbéry, p. 11, v. 10, éd. de M. Bekker.

Voyez aussi le *Roman de Brut*, v. 10634. Ce mot vient sans doute de l'islandais *Visa* Certitude, ou de l'allemand

Wissen, Savoir.

Vitouard, s. m. (arr. de Bayeux) Source d'eau vive sur le bord de la mer; peut-être de l'anglais White water, Eau blanche; on donne aussi quelquefois ce nom à des sources d'eau bourbeuse.

VIVAGE, s. m. (arr. de Cher-

bourg) Sol pierreux.

Voideril, s. m. Carreau grossier qui forme la première couche d'une carrière.

Voiton, s. m. Morceau de bois propre à servir de lévier.

Volet, s. m. Ruban; d'abord sans doute Ornement; dans le patois du Jura ce mot est resté plus fidèle au sens du latin Velum, il signifie Fichu: voyez BAVOLET.

Volette, s. f. Tirasse.

224

Voster, v. n. (arr. de Bayeux) Courir çà et là, Remuer; ce mot qui signifiait aussi en vieux-français Tourner, semble une corruption de Volter. qui s'est conservé dans Volte face; car un lieu vouté s'exprimait quelquefois par Voste. Dans quelques localités on dit aussi comme en vieux-français Vouster.

Vouge, s. f. Croissant, Serpe; il se trouvait aussi en vieux-français, et on donne le même sens, dans le patois du

Jura, à Vuage.

Vouin, s. m. (arr. de St-Lo)

Regain.

Vousoyer, v. n. Ne pas tutoyer; on disait en vieux-francais Vosoyer. Vrac, s. m. (arr. de Bayeux)'
Amas confus; il est plus souvent employé dans une forme
adverbiale En vrac, En masse.
— C'est aussi une corruption
de Varech, ainsi que Vrai, qui
désigne toutes les espèces de
fucus.

VREDA, Sorte de jugement qui signifie sans doute Vrai

Dieu

VREDEAU, s. m. Fausset, Cheville pour donner de l'air aux tonneaux.

VRONDRE, v. n. (arr. de Cher-

bourg) Bourdonner.

Vrou, s. m. (arr. de Bayeux) Eau qui sort d'un rocher ou du sable en bouillonnant. — Par figure sans doute on donne le même nom à la Diarrhée.

X

XALBI, S. m. Cidre composé par moitié de pommes et de poires; voyez HALBI.

Xueu, s. m. (arr. de Cher-

bourg) Graisse pour faire de la soupe; on le trouve aussi en vieux-français; voyez sueu.

Y

YAN, s. m. (arr. de St-Lo) Gland.

YETTE, s. f. Tiroir; voyez

TIRTER

Yousoux, adj. (arr. de Cherbourg) Fruits ou légumes aqueux; on dit aussi Yausaux, et l'Eau s'appelle de l'Yau en patois normand.

Yu, s. m. (arr. de Coutances) Vêtement raccommodé avec un morceau de couleur différente. ZIGUER, v. n. Lancer de l'eau avec une seringue; ce mot se trouve aussi dans le patois du Berry. On dit quelquefois Zigler.

Zozo, s. m. (canton des

Pieux) Bouffon ;peut-être une corruption de Joujou; l'italien Zani, que l'on appelle en Normandie Jano, semble venir d'Insanus.

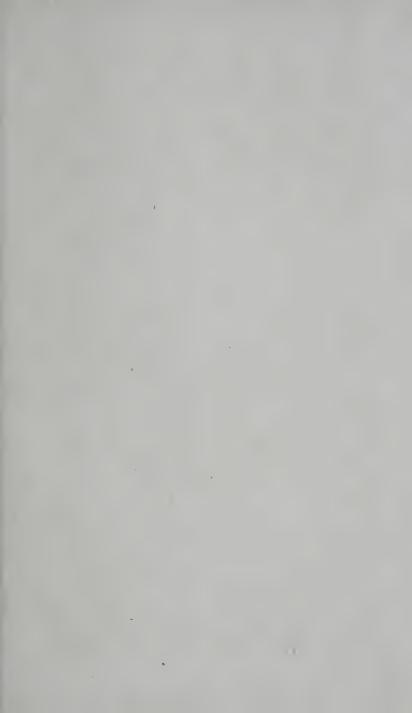
ERRATA.

P. 20, col. 2: Arronce, lisez: Arrousse, et retranchez les deux dernières lignes de cet article.

P. 32, col. 4, l. 24, Dictionnaire comique de Lacombe, lisez: Dictionnaire du vieux langage françois de Lacombe, p. 60,

P. 44, col. 1, Bouessonner... Mettre en discorde, lisez: en désordre.

FIN,







OTVRACES DE FONDS

RELATIFS A LA NORMANDIE.

OUBE, histoire du duché de Norr	nan d	ie,	Portrait de l'abbé De La Rue	1	11
3 vol., 8 pl.			Notice sur l'abbé De la Rue, par		
RDERIC VITAL, histoire de			Vautier	1	3)
Normandie, publiée par Guizot,			Idem avec un beau portrait	1	50
4 vol. in-8°	24	33	Plan de la ville de Caen et de son ter-		
UILLAUME DE JUMIEGES,			ritoire, publié par les ponts-et-		
Les ducs de Normandie	6	29	chaussées, grand aigle velin.	3	39
APEFIGUE, essai sur les inva-			Recherehes et origines de Jaen, par		
sions des Normands, 1 vol. in-8°.	6	29	Bras, 1 vol. in-8"		
UCAREL, antiquités anglo-nor-			Visite au collége royal, in-8°		50
mandes.	30	ъ	Mémoire de l'Académie des sciences		
inéraire de la Normandie, 1 vol.,			de la ville Caen, 3 vol. in-8°.	12	*
8 pl	10	'n	Histoire de Bayeux, par Hermant,		
rchives de la Normandie. 2 vol	12	מ	in-4°		
émoire de la Société des Anti-			Essai historique sur la ville de		
quaires, 10 vol. in-8°, 120 pl.	87))	Bayeux, in-8°, par Pluquet,	6	>
oyage de Dibdin en France et			Recherches sur la tapisserie de		
particulièrement en Normandic,			Bayeux, par Delaunay, grand in-8"		
4 vol. in-8°	30	n	Recherches sur la tapisserie de		
Idem, grand papier.	80	н	Bayeux, 1 vol. grand in-8° Hol-		
a Normandie séparée.	15	75-	land, 8 planches.	12	Э
ollection de vues et dessins de la			Idem, par Ducarel, grand in-8° fin.		
Normandie, 50 environ, 50 cent.			Recherches sur les Thermes de		
chaque.))	50	Bayeux, in-8°.	2	n
ostumes des cinq départements			Recherches sur Falaise, par Lange-		
composant l'ancienne Normandie,			vin, in-12.	3	50
105 planches in-folio	45	n	Nobiliaire ou archives de la noblesse		
Description de l'abbaye de St-Van-			de Normandie, contenant les titres		
drille, par Langlois, in-8° fin.	12	>	de 1,500 familles, tels que char-		
rand papier.	20	>>	tes, cartulaires, généalogie, etc.		
ssai sur l'arrondissement de Pont-			Les titres de chaque famille se		
Audemer, par Canel, 2 vol. in-			vendent séparément.		
8°. atlas.	20	"	Essais historiques sur les bardes, les		
listoire de la ville de Caen depuis	20		trouveres et les jongleurs normands		
son origine jusqu'à nos jours, par			et anglo-normands, par l'abbé De		
M. Vautier, in-12.	3	D	la Rue, 3 grands vol. in-8° jésus		
dem, in-8°	5		vélin, avec portraits	60	10
essai sur Caen, par l'abbé De la			Commentaires sur le Code de procé-		
Ruo Svol in -80			dure civile, par Thomine Desma-		
Rue, 2 vol. in -8°			zure, 2 vol. in-4°	30	
par l'abbé De la Rue, 2 vol. in-8°.	12		l'rocès de Lemaire de Clermont, in-8°	1	58
Innales militaires de la ville de Caen,			Mémoires écrits en prison	1	56
in-8°, par l'abbé De la Rue.	6	ъ			
IM-o , bal I appe De la 11de.	0				

Tous les ouvrages qui se trouvent sur cette notice seront expédiés franco. Lorsque les demandes s'élèveront au-dessus de 50 fr. il sera fait une remise proportionnée à son importance. Il me reste un grand nombre d'ouvrages anciens et modernes que je fournirai à de bonnes conditions.

